MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT TRENTE CINQUIÈME

1er Avril — 1er Mai 1932

1er Avril — 1er Mai 1932 Tome CCXXXV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXII

N° 811 43e Année T. CCXXXV 1er Avril 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE

Avant de parler de l'Eglise catholique en France, (c'est à dessein que nous n'employons pas l'expression traditionnelle « Eglise de France » et nous dirons pourquoi), il nous faut d'abord la considérer dans son centre, à Rome.

Dès l'origine, du fait que l'Eglise était une société, se posa le problème de la cohabitation des deux pouvoirs ecclésiastique et laïque sur un même territoire. A peine l'Edit de Milan eut-il été promulgué que l'Eglise, cédant une part de sa souveraineté aux Empereurs, obtint la reconnaissance du principe de l'immunité personnelle et réelle qui permit à l'Evêque de Rome de fonder, d'abord en fait ensuite en droit, les Etats de l'Eglise. On peut critiquer cette politique, mais il faut bien reconnaître qu'on n'a pas trouvé d'autre moyen de sauvegarder l'indépendance pontificale, condition de l'unité de l'Eglise, que la souveraineté temporelle. Le grand schisme d'Occident eut pour cause le séjour des papes en Avignon où ils vécurent en terre française dans la dépendance de nos rois et, pour effet, la Réforme. De nos jours l'abolition du pouvoir temporel est le fait qui domine, depuis 1870, l'histoire extérieure et intérieure de l'Eglise. Si Léon XIII, pour nous en tenir à ce qui nous touche de plus près, fut le Pape du « Ralliement », c'est que, isolé du monde, encerclé par l'Italie, il voulut

avoir auprès de lui un corps diplomatique aussi complet que possible qui lui constituât une sorte de sauvegarde internationale. Or, pour obtenir soit le maintien soit la création d'ambassades, il lui fallait rendre des services aux hommes d'Etat.

Quant à la vie intérieure de l'Eglise, elle est tout autant dominée par le fait de l'abolition du pouvoir temporel. Pendant son séjour en Avignon, par la force même des choses, la Papauté s'était décatholicisée pour se nationaliser : il en fut de même à la suite de la conquête de Rome par les Piémontais. La curie romaine est, actuellement, entièrement italienne, et le traité du Latran n'y a rien changé. La situation est même empirée, les relations, — relations très cordiales, — ayant repris entre la Cité du Vatican et l'Etat italien. Le gouvernement central de l'Eglise est donc devenu, hors de la péninsule, un pouvoir étranger et la désaffection à l'égard du Saint-Siège se produira certainement : on peut déjà en noter les signes avant-coureurs.

De plus, la centralisation dont l'Eglise souffre, comme tous les autres Etats contemporains, se trouve très aggravée par cette italianisation de la Cité du Vatican. Du temps que la curie romaine était catholique, chacun de ses membres défendait les libertés de son pays contre le pouvoir pontifical qui, l'histoire nous le montre, a besoin, lui aussi, d'être contenu dans de justes limites. Aujourd'hui qu'il est exclusivement exercé par des citoyens appartenant à un même Etat et à une même génération, les membres de la curie gouvernent immédiatement toutes les églises, à moins qu'ils ne se heurtent à un épiscopat vigoureusement organisé ou à un gouvernement jaloux de ses droits.

Ce n'est pas là, d'ailleurs, une tendance entièrement nouvelle, mais l'italianisation de la curie lui a donné un développement qu'elle n'avait jamais atteint. L'histoire des légats pontificaux nous en fournit la preuve.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, les Pontifes romains envoyèrent des légats pour présider des conciles, régler certains différends en matière de discipline et de doctrine ou traiter avec les chefs d'Etat.

A partir du IVe siècle, on constate l'existence de légats chargés de missions permanentes et faisant partie de la hiérarchie. Peu à peu cette charge passa de la personne au siège épiscopal dont le titulaire prit, au XIe siècle, le titre de primat; mais, des difficultés n'ayant pas tardé à se produire entre primats et métropolitains, le titre de primat devint purement honorifique, surtout à partir du XIIIe siècle, époque à laquelle Rome envoya de nouveau, dans les différentes provinces ecclésiastiques, des légats appelés *Legati missi*, s'ils n'étaient pas cardinaux, et *legati a latere*, s'ils appartenaient au Sacré Collège. Leur pouvoir était tel qu'évêques et princes demandèrent leur suppression, d'abord accordée par des traités puis rendue définitive, dans toute l'Eglise, par le concile de Trente.

A l'heure actuelle, les primats n'ont plus aucun pouvoir et leur titre est purement honorifique. Les *Legati missi* ne sont plus envoyés que dans les occasions particulièrement importantes et sont toujours *a latere*, c'est-à-dire choisis par les cardinaux. D'autres légats, nonces et internonces, reçoivent, au contraire, une mission stable auprès des gouvernements, mission que le droit canonique définit ainsi :

Les nonces et internonces : 1° *favorisent les relations entre le Saint-Siège et les gouvernements auprès desquels ils sont accrédités;* 2° *dans le territoire qui leur est assigné, ils doivent surveiller l'état des églises et en rendre compte au souverain Pontife;* 3° *en plus de ces deux pouvoirs, ils obtiennent la plupart des autres, mais en tant que délégués.*

Les nonces, d'après le nouveau droit canonique, ont donc tous les pouvoirs des légats du M. A. dont la sup-

pression fut demandée par les évêques et les gouvernements de l'époque parce que trop « envahissants » : le seraient-ils moins aujourd'hui?

Le nonce a pour premier devoir d'entretenir de bonnes relations entre le Saint-Siège et le gouvernement auprès duquel il est accrédité; or il exerce sur les évêques un droit de « *surveillance* », — terme qui exprime à merveille l'indéfini de son pouvoir — et ainsi, par l'intermédiaire du nonce, l'évêque dépend du gouvernement.

La charge épiscopale est bien de droit divin et l'évêque entretient des relations directes avec le Pape, mais ce n'est qu'à de longs intervalles : tous les quatre ans, il fait à Rome son voyage *ad Limina*. Le nonce, lui, est en rapports constants avec la secrétairerie d'Etat. De plus l'évêque ignore les résultats de la surveillance dont il est l'objet. Le nonce, en effet, a le droit, et en use, d'appeler ou d'accueillir secrètement tout ecclésiastique ou « pieux laïc » et de lui confier une enquête qui devra être menée dans le plus grand mystère.

La situation de l'évêque français est rendue plus difficile encore du fait qu'en France il n'y a pas d'épiscopat, mais seulement des évêques isolés, et la puissance du nonce devient, de ce fait, illimitée. Chez nous, l'évêque avoue donc « qu'il n'est qu'un pauvre petit évêque » et conseille lui-même à ses diocésains, pour toute question importante, d'en référer à « Monseigneur le Nonce », auquel il s'empresse de témoigner « la plus filiale déférence », cherchant à prévenir tous ses désirs qu'il se plaît à confondre avec ceux du Souverain Pontife.

Un fait qui n'est mis en doute par personne, et que nous choisissons pour cette raison entre bien d'autres, montre en quelle servitude ont été réduits les évêques de France. Un certain nombre d'entre eux s'étaient refusés à signer une lettre collective sur *l'Action française* dont le nonce avait mis le texte en circulation; ce dernier prit alors sur lui de la communiquer au journal *La*

Croix, la faisant suivre des noms de *tous* les évêques français, et — c'est là le plus fort — sauf Mgr Pennon qui n'était d'ailleurs plus titulaire, pas un seul de ceux qui avaient refusé leur signature n'osa protester.

Les évêques de France n'ont pas seulement abdiqué la dignité épiscopale entre les mains du nonce, mais, soit par l'intermédiaire de ce dernier, soit directement, ont mis leur pouvoir spirituel à la disposition du gouvernement.

Pour comprendre ce fait, il faut d'abord bien noter que c'est au Quai d'Orsay que l'on choisit les évêques. Officiellement on affecte de s'en désintéresser, mais les textes sont là qui prouvent le contraire.

Après la rupture des relations entre le Vatican et Paris, la question de la nomination des évêques se posa. Le Saint Office puis, bientôt après, la Consistoriale dont le tout-puissant cardinal de Laï était le secrétaire, avaient reçu liberté complète de mener les enquêtes en s'appuyant canoniquement sur les avis des supérieurs des ordres religieux et des congrégations dont l'influence devenait ainsi prépondérante.

Mais encore était-ce là un mode d'enquête canonique : en réalité, l'arbitraire était poussé beaucoup plus loin. Tous ceux qui ont vécu à Rome à cette époque savent combien il était facile de faire nommer son candidat. Il suffisait pour cela de connaître à la Secrétairerie d'Etat un fonctionnaire influent qui rédigeât la note qui devait être mise sous les yeux de Pie X, dont on connaissait les idées très arrêtées. Le cardinal Merry del Val ne se désintéressait pas de la nomination des évêques français et, bien qu'en très bons termes avec le cardinal de Laï, saisissait volontiers l'occasion de le montrer.

On ne désespérait pourtant pas de faire admettre pour la France un mode de choix plus régulier, car l'argument que l'on faisait valoir était de poids : il s'agissait d'écarter à l'avance l'intervention du gouvernement français

lorsque les relations auraient repris entre Paris et Rome. On n'obtint pourtant que le système de la liste établie par les évêques de la province, mais sans aucune consultation des clergés diocésains.

Ce qui avait été prévu se produisit en 1921. Au mois de mai, le cardinal Gaspari, secrétaire d'Etat, remettait au chargé extraordinaire du gouvernement français près le Saint-Siège la note suivante :

Secrétairerie d'Etat
de Sa Sainteté

Au Vatican, Mai 1921.

Aide-Mémoire.

Les rapports diplomatiques normaux entre la France et le Saint-Siège heureusement rétablis, entre en vigueur la disposition du canon 255 du droit canonique :

« Ad congregationem pro negotiis ecclesiasticis extraordinariis spectat... ad vacantes dioceses idoneos viros promovere, quoties hisce rebus cum civilibus guberniis agendum est. »

Par conséquent, la Secrétairerie d'Etat devra désormais s'occuper de la promotion des évêques de France, et c'est au cardinal secrétaire d'Etat qu'il appartient d'interroger S. E. l'Ambassadeur français si le gouvernement a quelque chose à dire au point de vue politique contre un candidat choisi.

Or, il ne s'agissait pas là, comme aurait voulu le faire croire le cardinal Gaspari, d'une conséquence de la reprise des relations entre Rome et Paris. Plusieurs Etats ont à Rome des agents diplomatiques sans avoir reçu la même prérogative. La vérité, d'après le rapport de M. Noblemaire à la Commission des finances (22-7-1920) et son discours à la Chambre et la déclaration de M. Millerand, président du Conseil (16-11-1920), est que le droit reconnu au gouvernement français a été exigé par lui. Depuis on est allé encore plus loin. Afin de permettre au gouvernement de choisir plus directement les évêques, il fut admis que ce ne serait plus l'ambassadeur de

France près le Saint-Siège qui serait interrogé par le cardinal secrétaire d'Etat, mais que tout se traiterait à Paris, entre le nonce et le ministère des Affaires étrangères, où M. Canet a organisé une officine secrète d'où l'on surveille étroitement, avec l'aide de la nonciature, le clergé français.

On voit donc combien il est exact de dire que les évêques sont des « créatures du gouvernement ». De plus, dans l'exercice de leur charge épiscopale, ils sont maintenus à son égard dans la plus étroite dépendance.

Au temps du concordat, il arrivait fréquemment qu'une fois évêques, les prélats reprissent une certaine liberté d'allure que d'ailleurs les fidèles exigeaient d'eux. On connaît le joli mot de M. Dumay, directeur des cultes : « Quand ils ont reçu le Saint-Esprit, ils ont le diable au corps. » M. Briand, ou plus exactement M. Canet, ont pris très habilement leurs dispositions pour éviter de pareilles surprises.

Le Quai d'Orsay sut flatter l'esprit dominateur du Pape qu'orientait, pour des fins inavouées, le cardinal Gaspari. Peu à peu notre ministre des Affaires étrangères amena ainsi les deux nonces Cerreti et Maglione à lui rendre des services en politique intérieure et cela afin de « tenir le Vatican ». Bientôt, il y eut ainsi, entre M. Briand et le Vatican, « des cadavres », entre autres celui de l'union des catholiques qu'avait créée la guerre. Quand Pie XI s'en aperçut et congédia avec éclat le cardinal Gaspari, il était trop tard pour qu'il pût reprendre sa liberté.

Tenant le nonce, Briand — *alias* Canet, disposa de l'épiscopat et de la plupart des catholiques français, au moyen des œuvres interdiocésaines, principalement la Bonne Presse et la Jeunesse Catholique.

C'est là un des pires désordres dont souffre le catholicisme en France. Nous l'avons dit : les évêques ne constituant pas un épiscopat, sont livrés au nonce. Groupés,

constitués en corps, ils seraient une force anonyme avec laquelle la Cité du Vatican serait obligée de compter. Mais leur état de dépendance n'est pas seulement direct. Les œuvres interdiocésaines, dont la plus puissante est l'Association de la Jeunesse Catholique qui est aux mains des Jésuites, ont jeté leur filet sur toute la France, se substituant à l'épiscopat dont elles ne veulent à aucun prix la restauration. Or les chefs de ces organisations ne dépendent en aucune façon des évêques et relèvent directement, soit personnellement, soit en tant que membres de congrégations religieuses, du Nonce; et c'est ainsi que ce dernier peut non seulement s'immiscer dans les affaires des diocèses, mais gouverner chacun d'eux.

Et les évêques acceptent cet état de choses, se contentant des marques extérieures de respect qui leur sont prodiguées. Ils le reconnaissent même ouvertement. A l'automne 1926, lorsque débutait l' « Affaire d'A. F. », tous ont laissé les Jésuites, dans *les Etudes, les Annales de la Jeunesse Catholique* et *le Messager du Sacré-Cœur*, interpréter par-dessus leur tête la parole du Pape et plusieurs d'entre eux se sont contentés de reproduire dans leurs *Semaines religieuses* les textes des périodiques de la Compagnie de Jésus.

Par la « Bonne Presse », ce furent tous les membres du clergé, ou à peu près, et les fidèles lecteurs de *la Croix* qui furent livrés à l'internationalisme maçonnisant du Quai d'Orsay; or des rédacteurs du grand journal catholique ont avoué qu'ils étaient soumis à la censure la plus sévère, de la part de la nonciature, quand leurs articles n'y étaient pas entièrement rédigés.

On comprend que la politique religieuse de M. Briand ait été soutenue par tout ce que la France compte d'anticléricaux. Non seulement il avait brisé l'union des catholiques, mais il faisait passer au service de son internationalisme pacifiste toutes les forces organisées du

catholicisme français; bien plus, en favorisant ainsi à ciel ouvert un cléricalisme aussi immédiatement avantageux, il préparait, pour le jour où le Pays se retrouverait face à un danger national, une vague profonde d'anticléricalisme, sans compter le discrédit intellectuel et moral qu'il jetait sur l'Eglise. « J'ai voulu déconsidérer le clergé auquel la guerre avait laissé une auréole, a-t-il souvent répété à ses intimes, et j'ai réussi. » Et voici, lui faisant écho, le mot du curé d'une des grandes paroisses de Paris : « En 1914, les foules sont entrées dans les églises; si la guerre éclatait de nouveau, elles passeraient devant, en maudissant leurs prêtres qui les ont trompées. »

Et pourtant le clergé français est demeuré, dans son ensemble, patriote; il referait son devoir en cas de nouvelle invasion. S'il est ainsi manœuvré par l'internationale dont M. Briand n'était que le fondé de pouvoir, ce n'est pas tant parce que ce dernier a trouvé dans le Pape Pie XI un allié déclaré, mais parce qu'il n'y a plus d'épiscopat français pour s'opposer aux volontés pontificales. « Voilà le grand mal, disait, sur son lit de mort, le vieil évêque de Saint-Dié, Mgr Foucault : en France, il y a des évêques, il n'y a pas d'épiscopat. »

Cette absence d'épiscopat, si contraire sinon à la lettre du droit canon, du moins à l'esprit de la constitution de l'Eglise, est l'unique cause de l'anarchie doctrinale qui règne en France, chez le clergé et les fidèles.

Nous avons vu que la curie romaine, entièrement italianisée, favorise de tout son pouvoir la centralisation; mais cette tendance administrative n'est vraiment redoutable que parce que l'Eglise est en pleine discussion dogmatique : le concile du Vatican, en effet, est toujours ouvert et l'infaillibilité pontificale non définie, si ce n'est en termes très généraux, presque insaisissables; si l'on possède la lettre de la définition, son esprit demeure incertain.

Pie IX s'inquiétait déjà de l'interprétation qu'en donnaient les *Zelanti* de l'époque; or, l'abolition du pouvoir temporel et ce double mouvement de nationalisation et de centralisation de l'Eglise qui s'ensuivit, ont renversé les barrières de l'orthodoxie. Le Pape, même en tant que personne privée, est l'objet ce n'est pas assez dire d'une dévotion, mais d'un vrai culte. La presse catholique, surtout en France, le qualifie de « Vice-Dieu », d' « Eucharistie » ; l'impeccabilité lui est attribuée, en même temps que son infaillibilité est étendue bien au delà des termes de la doctrine traditionnelle. Pie XI lui-même entretient les fidèles des grâces personnelles qu'il reçoit comme s'il était, en vertu d'une promesse divine, sous l'action directe du Saint-Esprit.

Puisqu'il était impossible de justifier dogmatiquement une semblable doctrine, on s'est lancé dans une sorte de mysticisme qui cherche ses sources en morale et qu'ont exploité et qu'exploitent ceux qui y trouvent leur compte.

Comme l'avouent, non sans anxiété, les théologiens, les canonistes et les moralistes, actuellement il n'y a plus ni dogme, ni morale, ni droit canonique; la doctrine de « l'obéissance aveugle » domine tout, remplace tout.

C'est là une vieille connaissance, car elle date du XVI[e] siècle. Certains l'attribuent à saint Ignace. Dénoncée à Sixte-Quint par un Jésuite français, le P. Clément, on crut que « la lettre sur l'obéissance » du fondateur de la Compagnie de Jésus allait être condamnée; mais ce fut le dénonciateur qui acheva sa vie dans les prisons du Saint-Office. La désapprobation de la doctrine de l'obéissance aveugle n'en avait pas moins été manifeste, et pourtant les Jésuites n'y renoncèrent jamais, au moins dans ce qu'elle a d'essentiel, surtout à l'égard du Pape. Au XIX[e] siècle, nous la voyons triompher dans les collèges de la Compagnie et dans la direction spirituelle donnée par ses membres. Il suffit pour s'en convaincre de consulter la collection des *Etudes*, surtout en ces

dernières années où « l'affaire d'A. F. » a permis de constater l'effrayante ignorance, la pauvreté de pensée ou l'absence de dignité des théologiens et canonistes contemporains, au moins de ceux qui ne sont pas condamnés au silence. Le signe de notre époque fertile en malheurs est celui de la servitude, cette forme de la barbarie que prophétisait Benoit XV. Le P. Vermersch, qui occupe la chaire de morale du Collège romain, ne dénonçait-il pas, encore tout récemment, l'esprit de désobéissance comme le grand mal contemporain, alors que Léon XIII avait, lui, dénoncé son anarchie intellectuelle !

C'est, en effet, une crise doctrinale qui nous menace, en tout semblable à celles qui ont préparé les grandes hérésies, comme la nationalisation de la curie romaine nous mène au schisme. Les historiens qui auront à étudier le chaos dans lequel nous nous débattons feront bien d'analyser, entre autres documents, la littérature échappée aux plumes dévotieuses à la suite de la très belle encyclique sur le Christ-Roi. Ils se demanderont comment de pareilles élucubrations ont reçu non seulement l'*Imprimatur*, mais les éloges de très hautes autorités ecclésiastiques !

Certes, la France n'a pas été la seule touchée par l'erreur, mais elle l'a été plus que tous les autres pays. En tout cas, ailleurs le redressement est déjà fait ou en bonne voie, surtout dans les pays anglo-saxons où ces questions sont plus manifestement dangereuses à cause de l'importance qu'y a le protestantisme. Les évêques constitués en épicopats, appuyés les uns aux autres, ont exercé leur fonction de docteurs de l'Eglise et aucun ecclésiastique, séculier ou régulier, n'a pu usurper leur droit.

Il nous serait facile de montrer les effets de cette anarchie intellectuelle, doctrinale dans les autres domaines, par exemple, en sociologie; mais puisque la place nous

est mesurée, nous nous contenterons de signaler que l'état de confusion dont nous souffrons paralyse complètement, bien plus, désagrège toutes les forces catholiques.

Nous avons montré, en effet, que les organisations interdiocésaines qui, dans les autres pays rendent de si grands services et qui sont d'ailleurs nécessaires, créent chez nous le désordre, puisqu'elles se sont subtituées à la hiérarchie ecclésiastique, au pouvoir épiscopal d'institution divine. De plus, elles se heurtent entre elles et se neutralisent. Les catholiques français, demeurés patriotes, n'ont, en effet, pas d'autre moyen de s'opposer à l'action des catholiques internationalistes que de fonder des groupes rivaux.

Pour remédier à cette confusion, on compte sur l'organisation en France de l'*Action catholique,* qui est la grande idée de Pie XI, mais qui lui a valu, en Italie, de si cuisants échecs. Or l'organisation que l'on projette va augmenter le désordre dans notre pays au lieu d'y remédier, car ce sont les cardinaux et archevêques qui ont tout en main, alors que ce sont les évêques qui eussent dû, sur un plan d'égalité parfaite, diriger l'Action catholique par l'intermédiaire d'un comité central élu par eux tous. Nous sommes donc revenus à plusieurs siècles en arrière, à l'époque où les archevêques voulaient mettre sous leur juridiction les évêques, et cela alors que le nouveau droit canonique ne leur laisse plus qu'une simple préséance. Comme de juste, les évêques opposeront la résistance passive à cette organisation nettement contraire au droit de l'Eglise. Mais il y a plus fort : alors que les primats sont supprimés depuis de longs siècles, en fait l'archevêque de Paris devient le chef de l'Eglise de France; or, c'est précisément lui qui est le plus vulnérable, parce que le plus à la portée du gouvernement et du nonce.

Au contraire, l'Action catholique, contenue dans de justes limites, placée sous la direction de tous les évêques

aurait pu rendre de grands services en atténuant, même en faisant complètement disparaître, le désordre actuel.

On voit donc que les optimistes qui croient à un renouveau catholique en France, au moins parmi les élites, se trompent lourdement. Il est exact qu'il y a trente ans et jusqu'à ces six ou sept dernières années, la pensée catholique, surtout grâce à l'activité des laïcs, avait conquis droit de cité dans le monde intellectuel. Mais il n'en est plus ainsi. Pour s'en convaincre il suffira de consulter la presse, celle dont l'opinion compte. Elle est devenue muette sur toutes les questions religieuses et voici la raison de ce silence d'après le directeur d'une de nos plus grandes revues. « Les catholiques demandent qu'on ne leur parle plus de questions religieuses. « Nous ne comprenons plus rien, disent-ils, à notre religion, et voulons la pratiquer les yeux fermés (obéissance aveugle) »; quant aux incroyants, le problème religieux a, de ce fait, cessé de les intéresser; voilà la raison du silence que nous faisons, parce qu'il nous est demandé, sur toutes les questions religieuses. »

Or, ne l'oublions pas, de l'aveu même des plus optimistes, le peuple, lui, est presque entièrement déchristianisé, et c'était sur les élites que l'on comptait pour le convertir!

A maintes reprises, au cours de cet exposé, nous avons montré qu'aucune amélioration ne pourrait être apportée à l'état de choses que nous venons de décrire, tant qu'un épiscopat n'aura pas été reconstitué en France.

Sous l'Ancien Régime, il y avait un épiscopat qui remontait au temps de la Gaule chrétienne, car ce fut, pendant de longs siècles, une des premières préoccupations de l'Eglise de veiller à ce que les évêques d'une même unité politique entretinssent des relations régulières. Au contraire, depuis que Rome pratique la doctrine de la centralisation, comme tous les Etats contemporains, elle se montre nettement hostile aux réunions plénières et

périodiques des évêques. Cet état d'esprit est de date toute récente, puisque le cardinal Ferrata, lorsqu'il était le nonce de Léon XIII à Paris, aurait désiré que les évêques français se réunissent annuellement; mais la lettre et l'esprit du Concordat s'y opposaient. Au contraire, depuis la séparation des Eglises et de l'Etat, rien ne paraissait donc plus devoir entraver la réalisation de ce projet et pourtant, une seule fois, sur l'invitation de Pie X, tous les évêques français se réunirent pour donner au Pape leur avis sur la loi des cultuelles.

Ce n'est pas que, dans leur ensemble, ils ne désirent pas se reconstituer en épiscopat, mais on leur fait comprendre que Rome n'y tient pas, ce qui est exact. Ceux qui se font ainsi les porte-paroles du Vatican sont d'abord les cardinaux et archevêques, qui sont heureux de rétablir ainsi en fait ce qui leur a été enlevé en droit, c'est-à-dire toute juridiction sur leurs suffragants. Mais les religieux qui ont su se réserver la direction des œuvres interdiocésaines, les aident puissamment à intimider les évêques qui comprennent l'utilité qu'aurait, pour l'Eglise de France, un épiscopat. Voici les objections que l'on fait à ceux qui en sont partisans.

Les cardinaux et archevêques se réunissent annuellement : il y a donc unité d'action. A cela on répond qu'ils n'ont aucun titre pour représenter les évêques qui administrent leur diocèse sous leur responsabilité personnelle, et que cette réunion ajoute donc une nouvelle cause de désordre sans avoir aucune efficacité. Prenons un exemple pratique.

Un prêtre, quel que soit le ministère dont il est chargé, a étudié un projet qui peut intéresser toute la France et va l'exposer à son évêque. Celui-ci s'y intéressera ou non, mais, dans le premier cas, que pourra-t-il lui-même? A la brève assemblée des évêques de la province il lui faudra expliquer à l'archevêque qui la préside une question qui lui a peut-être demandé à lui-même de longues

réflexions, bien qu'il pût se renseigner directement auprès de celui qui la lui a soumise. Il y a donc mille chances à parier contre une que l'archevêque ne s'y intéressera pas, car il lui faudrait se documenter longuement. Mais admettons même qu'en ces quelques heures, occupées par beaucoup d'autres questions, il accepte de faire sien le projet proposé; à la réunion des cardinaux et archevêques, il lui faudra obtenir l'attention de ses vénérés collègues, à la suite de quoi l'assemblée ne pourra que signaler ledit projet aux évêques!

Pratiquement, — aucun de ceux qui y prennent part ne me contredira — une assemblée provinciale des évêques n'offre pas plus d'intérêt qu'une assemblée cantonale de curés chez leur doyen, car chacun sait qu'elle ne se tient que pour en empêcher une qui, elle, serait utile : celle de tous les évêques. Si l'assemblée des cardinaux et archevêques, qui a lieu sous la surveillance du nonce, prend quelques résolutions, c'est parce qu'elles lui ont été préparées par sa commission permanente, composée de quelques ecclésiastiques, séculiers et réguliers, et que chacun sait qu'elles seront inefficaces, les évêques n'admettant pas, et cela très justement, cette immixtion même indirecte des archevêques dans l'administration des diocèses qui ne sont pas les leurs.

Pour bien comprendre l'utilité qu'aurait une réunion annuelle et plénière de l'épiscopat français, voyons comment les choses se passent en Allemagne.

Le prêtre dont nous avons parlé tout à l'heure ira trouver son évêque qui, s'il le juge à propos, lui demandera une note très brève pour l'assemblée de Fulda. Si ses collègues trouvent aussi l'idée intéressante, une commission d'ecclésiastiques appartenant à différents diocèses sera constituée et un évêque acceptera de présenter, l'année suivante, un rapport à l'assemblée de l'épiscopat qui, soit dit en passant, ne se tient pas sous la surveillance du nonce apostolique, qui, en Allemagne comme

dans les autres pays, sauf en France, ne sort pas de ses attributions diplomatiques. On voit donc avec quelle célérité toute question, jugée intéressante par les évêques allemands, peut recevoir des applications pratiques.

Poussés dans leur dernier retranchement, les adversaires d'une réunion annuelle des évêques français objectent encore : « Si, dans tous les pays, sauf en Espagne et en France (dans les pays latins, notons-le), elle est possible, chez nous il n'en est pas de même en raison des distances et du nombre des évêques. Et en Amérique du Nord où les évêques se réunissent tous depuis peu d'années il est vrai, alors que Rome, pour les raisons que l'on sait, eût préféré que les cardinaux et archevêques le fissent seuls, les distances ne sont-elles pas beaucoup plus grandes que chez nous? Quant au nombre des évêques, a-t-on peur d'ameuter les populations? Pour les vieillards et les malades, puisqu'il ne s'agit pas d'un concile, ils n'auraient même pas à se faire représenter. Chacun serait libre de prendre part à cette réunion qui ne serait qu'un congrès.

Et Rome, dira-t-on, comment peut-elle défendre en France ce qu'elle autorise dans tous les pays anglo-saxons?

A la Cité du Vatican on se contente de répondre : « Puisqu'il ne s'agit pas d'un concile, le Saint-Père n'approuve ni ne désapprouve : les évêques français sont libres de se réunir. » Seulement les romains sont tranquilles, ils savent que la France est devenue le pays de « l'obéissance aveugle, même aux désirs du Pape ». Or, et nous savons maintenant pourquoi, de nombreux *Zelanti* continueront à affirmer que le Saint-Père ne désire pas que, surtout en France, les évêques se reconstituent en épiscopat.

XXX.

BIENHEUREUX LES PUISSANTS[1]

—

Le règne de l'amour passe et voici venir le temps du pouvoir. Les jours de la démocratie populaire touchent à leur fin; déjà nous entrons dans le crépuscule, tandis que la nuit approche. Hâtons-nous de nous orienter avant que l'obscurité ne se fasse.

Dans l'ère qui va s'ouvrir, de graves erreurs nous guettent et nos risquons, tandis que nous gagnons les rives, de sombrer dans le gouffre de l'anarchie et dans les ténèbres si, dès maintenant, nous ne recherchons pas en quoi consiste le pouvoir et quelle est sa nature.

Une idée confuse habite en nous que Pouvoir et Volonté sont identiques. Nous croyons qu'on peut avoir une *volonté de puissance*. Ceci nous apparaît comme une menace; or, toute menace est basse et détestable, et la tyrannie, en qui nous voyons l'apothéose du pouvoir, ne l'est pas moins.

C'est une fausse idée du pouvoir, aussi vieille que Moïse. Elle vient de ce qu'alors furent confondues Puissance et Volonté : Puissance et Volonté de Dieu imaginées identiques; mais, si nous y réfléchissons, nous mesurerons la distance infinie qui les sépare.

Les Juifs au temps de Moïse et sous les Rois contemplèrent en Jéhovah l'apothéose de la volonté arbitraire; telle fut la vieille, très vieille racine d'une foule de maux.

La volonté n'est qu'un attribut du Moi. Elle n'a et n'a jamais eu qu'un rôle semblable à celui que joue l'accélérateur dans une machine. Un homme peut avoir une

(1) Cet article, extrait de *Reflexions on the death of a porcupine, the Crown and other essays*, ouvrage édité à tirage très limité par « The Centaur Press », à Philadelphie, en 1925, n'avait pas auparavant paru en revue et n'a jamais été reproduit depuis. Il peut donc être considéré comme à peu près inédit.

forte volonté, une « volonté de fer » et n'être cependant qu'un instrument purement mécanique, stupide, sans le moindre pouvoir, sans autre utilité que celle d'un simple outil. L'instrument, fût-il de fer, n'a pas de pouvoir; il faut que le pouvoir y soit mis. Pour ces hommes avec leur « volonté de fer », il en est exactement de même et cela reste vrai.

Les Juifs commirent une faute en déifiant la volonté, la volonté éthique de Dieu; et de même les Allemands en déifiant l'égoïste volonté de l'homme : la volonté de puissance.

Il y a quelque chose de stupide à faire l'apothéose de la volonté, et chez ceux qui en ont le culte s'ensuit une infériorité inévitable. C'est que le pouvoir n'est nullement semblable à la volonté. Celle-ci nous appartient en propre, tandis que le pouvoir nous vient de l'au-delà, — sans que nous sachions comment.

Si un homme s'honore lui-même ou s'il honore quelque chose en soi, une partie de son propre Moi, il donne dans la vanité et, de cette vanité, découle une infériorité complexe comme son ombre.

Si un homme, une race ou une nation ont quelque réelle valeur, ils doivent admettre généreusement que leur force leur vient de l'au-delà. Elle n'est pas, en effet, engendrée par eux-mêmes; semblable à l'électricité, de nulle part elle vient en un endroit précis.

Mais il ne vaut rien d'intellectualiser ces choses ni d'en discuter, car ces tentatives étranglent les voies du cœur. Or nous voulons tenir nos cœurs ouverts; aussi ferons-nous place nette en écartant les discussions et les marchandages de l'intellect.

Certes, l'intellect est une des plus curieuses facultés de l'âme; mais, semblable à la volonté, il n'est qu'un instrument et il travaille sous la pression de la volonté.

De l'intellectualisme et de la volonté, nous avons fait jusqu'à maintenant tout ce que nous pouvions faire :

nous nous sommes haussés au-dessus de nous-mêmes; mais, par cette tension excessive, nous avons perdu nos vies, — notre vitalité, notre pouvoir de vie. Ne nous efforçons pas plus longtemps, mais, sachant bien ce que nous sommes, préférons courir à l'action d'un cœur ferme.

L'homme vit pour vivre et pour nulle autre raison. La vie n'est pas simple longueur de jours. Certes, bien des gens s'accrochent à elle et s'y cramponnent honteusement jusque dans la vieillesse, mais c'est parce qu'ils ne l'ont pas vécue qu'ils ne peuvent s'en détacher.

Nous devons vivre et pour vivre, il faut que la Vie soit en nous, que ce pouvoir de vie vienne en nous et que nous l'y laissions pénétrer. De l'au-delà vient en nous la vie et nous devons tenir nos cœurs ouverts.

Mais cette vie ne nous viendra pas de quelque façon que nous vivions. C'est là l'essentiel. « C'est à celui qui la possède qu'elle sera donnée. » A qui a la vie sera donnée la vie, — à condition bien entendu qu'il vive. Et vivre ne signifie pas longueur de jours. La pauvre reine Victoria a connu de longs jours, mais Emilie Bronté a vécu et c'est de cela qu'elle est morte.

Vivre ne signifie pas faire n'importe quoi : courir après les femmes, bêcher son jardin, travailler à une machine, devenir membre du parlement, ni non plus danser, faire de l'auto, aller à Wembley « puisque tout le monde y va »; non certes. Cela consiste à faire réellement et vitalement ce que vous devez faire. Que veut faire la vie en vous? Non pas ce que votre Moi s'imagine que vous désirez faire. Il est difficile de mettre à jour *comment* la vie en nous désire être vécue — et de la vivre. Quelqu'un devra nous guider. C'est cela même le réel exercice du pouvoir. Deux points s'en trouvent éclairés. D'abord le pouvoir est la vie faisant irruption en nous. En second lieu, l'exercice de ce pouvoir consiste à mettre la vie en mouvement. Nous voici loin de la volonté.

Voulez-vous un dictateur : Lénine, Mussolini? Ne lui

demandez pas de faire circuler l'argent, mais de mettre en mouvement la vie et de l'imposer à son peuple.

Il nous faut la vie; le pouvoir de vie, nous voulons le sentir en nous-mêmes. Nous languissons d'être depuis si longtemps doux et inoffensifs et nous nous mourons à force de nous amuser. Nous sommes un peu honteux de notre existence — ou au moins nous devrions l'être.

Pouvoir. Comment les hommes politiques pourraient-ils le détenir, quand la politique est : l'Argent? « Le pouvoir, disent-ils, c'est l'argent. » Il n'en est rien. L'argent n'est qu'un mauvais succédané du pouvoir. Le véritable pouvoir, nous devons le respecter, le révérer avant même de l'acquérir. Et comment l'acquerrons-nous? Ce ne sera ni en criant après les domestiques, ni en prêchant le «Salut» aux basses classes, ni en jetant bruyamment des ordres à notre guise, ni en ruinant nos adversaires. Tout cela n'est pas le pouvoir.

Le Pouvoir est : pouvoir, la faculté de faire surgir quelque chose hors du possible. Si nous sommes en état de Puissance, Gloire, Honneur et Sagesse, ni Mussolini, ni Lénine, ni aucun des politiques n'y sera pour rien. Ils ne manifesteront ces qualités en eux-mêmes que si elles sont déjà dans la masse.

Pouvoir, Gloire, Honneur, Sagesse. Si vraiment nous les désirons, ce que chaque homme a de mieux à faire est de les gagner pour soi. Mais si nous ne les désirons pas, alors, lâchement, continuons notre course au bonheur. Tâchons d'être heureux « comme des rois ».

Pour moi, j'aspire à l'Honneur, mais je ne vois ni gouvernement ni nation qui puisse me le donner. J'aspire à la Gloire, mais que le ciel me préserve de l'espèce humaine! J'aspire à la Force, mais peut-être l'ai-je déjà.

Avant tout, le plus sûr sera d'ouvrir nos cœurs à ces sources. De notre cœur leur ouvrirons-nous l'humble porte ou la grille hautaine? Essayerons-nous plutôt de tenir les deux ouvertes et d'attendre?

Courons ce dernier risque, mais veillons à chaque porte et barrons-en l'entrée aux menteurs, aux bâtards, aux rapaces et aux faibles.

D'être raffinés, riches, intelligents, amoureux, charitables, ne nous aidera en rien à atteindre le réel pouvoir. C'est de l'au-delà qu'il nous vient et que nous vient la vie, de ces replis souterrains où ni notre vue ni notre esprit ne peuvent atteindre; et si nous n'acceptons pas tout cela de l'au-delà, de l'invisible et de l'inconnu, nous continuerons notre chemin vides. Peut-être aurons-nous de longs jours; mais cette boîte en fer durera longtemps elle aussi, aussi longtemps qu'Alexandre a vécu.

Si nous voulons le pouvoir, aussi anormal que cela puisse paraître, nous devons d'abord abdiquer notre volonté, renoncer à notre propre conception du monde et le recevoir de l'au-delà. Et l'ayant admis en nous lui rester fidèles et non le trahir. Courage, discipline, isolement de l'âme sont les conditions qu'il exigera pour demeurer en nous. Et entre les vaillants s'établira la Communion du Pouvoir avant même celle de l'Amour. La communion du pouvoir n'exclut pas la communion de l'amour, elle l'inclut, car la communion de l'amour n'est qu'une part de la plus grande communion du pouvoir.

Pouvoir, suprême qualité de Dieu et de l'Homme : pouvoir de produire, de créer, de construire, d'agir et de détruire. Entre toutes les choses ainsi créées ou faites, l'amour est la suprême relation qui les réunit toutes. Et entre ceux qui, d'un seul mouvement, se lèvent avec passion pour détruire ce qui doit être détruit, jaillit la joie, en de magnétiques étincelles, dans la communion du pouvoir.

L'amour n'est qu'une pure et simple relation, et dans une pure relation il ne peut y avoir qu'égalité et enfin équilibre. Mais le pouvoir est beaucoup plus qu'une relation. Dans son intensité, comme dans celle de l'électricité, il est différents degrés. Les hommes sont plus ou

moins débordants de pouvoir, ou plus ou moins dépourvus, et nous ignorons pourquoi. Communion du pouvoir sera toujours communion dans l'inégalité. Et à la fin comme au début, toujours le pouvoir règle le monde, et doit le régler, et seul il peut le faire. Tel n'est pas le rôle de l'amour. Que l'amour mène le monde est un mensonge. Le pouvoir fait la loi et la fera toujours, car c'est par lui que nous fûmes tous créés. L'acte d'amour lui-même est acte de puissance, originel comme le péché. Dès qu'il y a acte, même en amour, c'est le pouvoir; mais l'amour n'est qu'une simple relation.

Dans un âge comme le nôtre où le mystère et le respect du pouvoir sont perdus, un faux pouvoir s'y substitue : celui de l'argent, qui se fonde sur la force de l'envie et de la voracité humaine — et sur rien d'autre. Aussi les nations deviennent-elles chaque jour plus envieuses et jalouses et les individus de plus en plus s'enlisent dans cet « amour » qui n'est que couardise. « Amour, disent-ils, paix, charité, bienveillance »; mais c'est simple lâcheté. Ensemble, collectivement, ils sont hideusement voraces et envieux.

Le vrai pouvoir, distinct de ce faux pouvoir qui n'est que la volonté dirigeant et intensifiant certains vices, ce vrai pouvoir ne nous appartient pas, mais nous est donné de l'au-delà. Même cette simple forme du pouvoir qu'est la force physique ne nous appartient pas pour en disposer selon nos intentions. C'est l'histoire de Samson.

A chaque individu, le pouvoir est donné plus ou moins intense, varié et différent; ainsi ce fut toujours et ce sera toujours. Jamais d'égalité sur ce point, mais inégalité éternelle.

Lorsque le seul pouvoir est celui de rapacité et d'envie, alors les grands hommes du monde sont des gens comme M. Ford, parce qu'ils sont en mesure de satisfaire la convoitise humaine. (Quel autre nom puis-je donner à l'envie d'avoir une auto?) Ou encore ce seront

ces grands financiers qui, sur leurs ailes de vautours, s'élèvent à de si dangereuses hauteurs qu'ils arrivent à spiritualiser la rapacité.

« A chacun sa chance », disent-ils, mais c'est une plaisanterie. C'est le renard invitant à dîner la cigogne. Etes-vous renard ou financier, vous aurez plus que votre saoul, mais si vous êtes homme ou cigogne, on mangera tout sous votre nez et vous vous en irez à jeun.

Jamais l'humanité ne s'est tant bafouée elle-même que dans cette *égalité* et dans cette «égale chance», car nous sommes tous venus à la vie avec plus ou moins de pouvoirs et de pouvoirs différents. Il n'y a qu'à l'accepter franchement et à vivre dans la communion du pouvoir.

Servir un homme en qui vit le pouvoir vaut mieux que de réclamer l'égalité avec M. Ford ou M. Stinnes. Fi d'être l'égal de tels hommes!

Ne valut-il pas mieux être colonel sous Napoléon que d'être aujourd'hui le Maréchal Foch, ou vivre sous la terreur du *grand* Pierre le Grand que d'être membre du prolétariat sous Lénine? (Bien que ce dernier n'ait pas manqué d'une certaine grandeur, plus qu'aucun de nos milliardaires.)

Au delà de nous est le pouvoir. C'est de l'inconnu qu'il nous vient, sinon nous ne le possédons pas; et il vaut encore mieux le toucher en quelqu'un d'autre que de ne le jamais connaître. Plutôt être un Russe qui se suicide dans la terreur d'avoir pu déplaire à Pierre le Grand que de vivre à son aise comme un Américain dans une pâle stérilité et d'ignorer à jamais ce qu'est le mystère du pouvoir. Derrière tout notre être, derrière toute notre existence règne ce mystère, le plus grand de tous. Le désir sexuel lui-même n'est qu'un premier mouvement de pouvoir aveugle. On a dit de l'amour qu'il est la transformation du pouvoir en mouvement. C'est sans doute l'inverse : le pouvoir lorsqu'il sommeille donne naissance à l'amour.

Le pouvoir est multiple. Il fut force physique en Samson, pouvoir racial en David et en Mahomet, pouvoir mental en Socrate, éthique en Moïse, pouvoir spirituel en Jésus et en Bouddha. Il fut pouvoir mécanique chez Stephenson, militaire chez Napoléon, politique chez Pitt. Chez tous, ce furent de véritables manifestations de ce pouvoir venu de l'inconnu. Mais nous connaissons trop les forces d'envie et de rapacité desquelles le milliardaire tient son pouvoir.

Le pouvoir met du nouveau dans le monde : christianisme de Jésus, Rome de César, loi de Newton, gramophone d'Edison; mais tout aussi bien ce furent les ruines et les immenses déserts qu'Attila laissait derrière lui, car ce qui est nouveau chasse ce qui est vieux et l'atmosphère parfois doit être renouvelée.

Le pouvoir est évident, mais il est encore plus manifeste lorsqu'il détruit que lorsqu'il construit : l'arbre tombe avec fracas, mais il croît dans le silence.

Le pouvoir de détruire et le pouvoir de construire est le même. Attila, « le fléau de Dieu », fut grand par son pouvoir, qui aida à châtier le monde romain et à l'anéantir. Il fut le fléau de Dieu, non pas ce fléau qu'est la Ligue des Nations que nous payons comptant de nos deniers. S'il doit y avoir un fléau, que ce soit le fléau de Dieu, le pouvoir, le vieux pouvoir divin. Lorsque le pouvoir divin se manifeste, que ce soit en Attila, en Napoléon ou en Washington, cela est toujours juste. Mais fi de Lloyd George, de Wilson ou de Lénine! Ils n'excitèrent jamais ni réelle passion, ni véritable crainte. Le vrai pouvoir, au contraire, lorsqu'il se manifeste, soulève les passions et les soulèvera toujours.

Il se peut que ces temps reviennent.

Bienheureux les puissants! C'est à eux qu'appartient le royaume de la terre.

D.-H. LAWRENCE.

Traduit de l'anglais par RENÉ TRIENT.

DE PROFUNDIS

—

(Il va falloir être si bon
pour que notre cœur se pardonne...)

— Ce matin, la clochette sonne
en l'air gris, maigre carillon;
notre hôpital ouvre sa porte,
notre hôpital où crevons là...
C'est encore une fille morte
et c'est du bonheur qui s'en va!
— Petite fillette de joie,
elle est partie d'on ne sait quoi
qui prend au ventre, après ses joies
et vous tue sans dire pourquoi.
— Voici sa boîte en quatre planches
où vite on la cloua tantôt,
pauvre petite morte blanche,
morte seule; enfouie tantôt.

*

Le pauvre bougre est seul qui pleure
la mort des petites putains :
« c'est des fleurs cueillies avant l'heure,
« ça se fane au froid du matin
« et ça ne sait pas si mal faire :
« c'est tout cœur jeunet, cœur donné;
« si gaiement ça chante lonlaire!
« ça vous meurt d'un baiser donné.
« Seigneur, elle s'appelait : Claire,
« Ses cheveux étaient en or fin.
« Mettez-la dans votre lumière :
« elle aurait dix-huit ans demain,
« et l'on va la porter en terre.

« Ses péchés, nous les connaissons,
« elle est morte de nos misères :
« ses péchés, nous les porterons!
« elle n'a pour seule prière
« que nos piteuses oraisons,
« mais, Jésus, la croix du Calvaire,
« dès le berceau, nous la traînons
« et quand nous disons « Notre Père! »
« c'est votre voix que nous prenons,
« votre voix quand, saignant des membres
« au flanc votre cœur transpercé,
« vous sentiez la mort vous attendre :
« Pourquoi m'avoir abandonné? »
« — O Seigneur, à son agonie
« elle avait si peur ce matin;
« voici sa pauvre vie finie,
« va-t-elle encor souffrir demain?
« — Dans le temps qu'elle était jolie
« elle a clos ses bras sur nos reins;
« elle fut douce à nos tristesses,
« elle fut bonne à nos détresses,
« sa main se posa sur nos fronts,
« ses péchés, nous les expions;
« Seigneur, c'est nos cœurs qu'on enterre;
« mettez-la dans votre lumière,
« la fille que, seuls, nous pleurons! »

*

— Ah! mon cœur aussi, qu'on l'éloigne,
qu'on le mette en un linceul blanc
et qu'il s'endorme, qu'il rejoigne
au fond de tout la pauvre enfant.
Ah! mon cœur aussi, qu'on l'emporte,
car il faudrait qu'il fût si bon
pour mériter votre pardon,
pauvre fillette d'amour morte!

JULES LHOTTE.

L'ACUPONCTURE CHINOISE

La méthode, dite en chinois « des Aiguilles et des Moxas », *Tchenn Tsiou fa,* est la branche la plus importante de la médecine chinoise. Elle est à peu près ignorée en Europe, où personne ne l'a expérimentée ni même exposée pleinement jusqu'à nos jours.

Il n'y a donc pour ou contre elle aucun de ces jugements publics traditionnels qui imposent d'avance les convictions et dont il est vain d'entreprendre la revision. Son procès, si l'on peut dire, est encore à instruire.

Or dans un procès, devant des témoignages opposés, il n'est pas toujours aisé d'apprécier l'exactitude d'un fait. Mais quand il s'agit d'arriver à une certitude sur l'effet d'un médicament ou d'un traitement, chacun a pu le remarquer dans son entourage, les opinions sont, en général, très divisées. Les uns affirment que la guérison est pratiquement obtenue; d'autres, que le résultat est à peine perceptible. Les malades eux-mêmes sont emportés par leur sentiment et penchent tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre de ces opinions.

Il en est ainsi de la médecine chinoise tout entière, dont l'acuponcture n'est qu'une branche. Médecins, missionnaires et voyageurs ne sont pas d'accord.

Les missionnaires parlant le chinois et vivant dans le pays rapportent les guérisons constatées et qui les ont frappés. Les médecins étrangers arrivant en Chine voient surtout les différences des méthodes et décrivent en général les médicaments chinois comme composés surtout de charmes magiques, ou de produits ré-

pugnants ou absurdes. Ils parlent eux aussi de ce qui les a frappés. Quant aux voyageurs, ils racontent ce qu'ils ont entendu ou vu de remarquable dans un sens ou dans l'autre.

Pour l'acuponcture en particulier, nos médecins en Chine en mentionnent seulement l'existence. Les malades guéris par elle n'ont plus à consulter. Et ceux qui n'ont pas été guéris par elle n'en portent aucune trace et ne sont en aucune manière aggravés quand ils se présentent dans nos hôpitaux là-bas.

Seuls les missionnaires ont assisté, soit sur eux-mêmes, soit sur leurs ouailles, à des traitements par les Aiguilles.

Les savants Jésuites envoyés à Pékin par notre Académie des Sciences aux XVII[e] et XVIII[e] siècles en furent informés. Ils en parlent avec admiration sous le nom latin de *acupunctura,* « piqûre avec une pointe ».

Des voyageurs, comme Kaempfer au XVII[e] siècle, la signalent et s'émerveillent qu'on puisse guérir en piquant simplement avec une aiguille à coudre différents points du corps.

En 1825, sur cette seule donnée, un professeur à la Faculté de Paris, le Dr Cloquet, assisté d'un groupe de savants, imagina d'enfoncer à l'endroit douloureux de très longues aiguilles. Il allait jusqu'à perforer les organes. Ses expériences se réclament des Chinois, mais elles n'ont rien à voir, comme nous le verrons plus loin, avec la véritable méthode des Aiguilles et Moxas.

C'est en 1863 seulement que parut la première étude un peu détaillée sur les Aiguilles, faite par le capitaine Dabry, Consul à Hankéou, dans son grand ouvrage sur la médecine chinoise. Malheureusement, aucune référence n'est donnée. Les indications ne sont pas toujours d'accord avec les textes chinois. L'auteur semble avoir écrit avec l'aide d'un interprète, sous la dictée d'un praticien.

En 1902, le Dr J. Regnault consacre un chapitre précis à la description de l'acuponcture, mais ne donne pas l'emplacement des points ni leurs symptômes.

Pour moi, quand, en 1901, j'arrivai en Chine parlant et lisant couramment le chinois, le destin, sous la forme du vénérable évêque de Mongolie, le regretté Mgr Bermyn qui consentait alors à m'enseigner le mongol, me fit visiter l'hôpital des missionnaires, où des médecins chinois soignaient les malheureux atteints par la terrible épidémie de choléra qui ravageait alors Péking et qui avait fait mourir sous mes yeux, en peu de jours, deux de mes domestiques.

Dans cet hôpital, j'assistai à des guérisons qui me plongèrent dans une stupéfaction mélangée, bien entendu, d'incrédulité.

Pour de tels résultats, les moyens employés étaient plus que simples. Sur des points choisis, quelques piqûres à 3 ou 4 m/m de profondeur avec une fine aiguille de cuivre, sans aucune injection de médicament. Ou bien, dans certains cas, des moxas faits en enflammant sur la peau un cône minuscule de poudre de feuilles d'armoise. Le malade était aussitôt soulagé. Ses crampes atroces et son froid disparaissaient. Vomissements et diarrhée ne se reproduisaient plus.

Enthousiasmé, mais soupçonneux, j'obtins du praticien le prêt d'une aiguille et de quelques malades, non sans avoir d'abord observé avec soin les endroits où piquer. A ma grande surprise, mes malades furent soulagés.

Voulant percer un tel mystère, j'étudiai dès lors avec ce médecin chinois les principes essentiels de la doctrine et, pour quelques maladies, les points importants et leurs effets. Les traités médicaux que l'on me fit acheter me rebutaient encore, trop de termes m'étant inconnus.

Deux ans plus tard, vice-consul juge à la Cour Mixte

de Shanghaï, je trouvai comme médecin du Tribunal un excellent savant en aiguilles. Il consentit à m'instruire en me faisant traiter des malades sous sa direction. Je n'envisageais alors que ma curiosité de sinologue, et la pensée de me soigner moi-même. Mais plus tard encore, consul à Yunnan-fou, je me trouvai souvent dans la nécessité de servir d'interprète au médecin français qui dirigeait notre hôpital. Les malades interrogés me parlaient de l'acuponcture. Un médecin chinois dont je fis la connaissance m'indiqua des livres et me donna des conseils pour les malades de notre hôpital.

C'est ainsi que je pus acquérir sur les aiguilles et sur leurs effets, des notions, certes incomplètes, mais du moins pratiques et précises.

§

Quand je racontai à des Européens mes expériences avec les aiguilles, je rencontrai un tel accueil de raillerie et d'incrédulité que je me gardai désormais avec soin de mentionner le sujet. Ce qui est différent de nous provoque en effet trop aisément notre moquerie méprisante. Comment peut-on être Persan?

Cette attitude envers toute pensée qui n'est pas la nôtre a dû glacer bien des chercheurs. Elle est sans nul doute pour beaucoup dans l'ignorance où l'Europe est demeurée de l'acuponcture, malgré nos relations avec la Chine, et bien que nous entretenions là-bas un nombre assez grand de médecins étrangers.

Mais notre ignorance à cet égard était due plus encore aux difficultés extrêmes qu'il fallait surmonter.

Cette science, tout d'abord, n'est pas enseignée dans une faculté. Il y a bien de nombreux livres, mais les termes médicaux chinois ne sont traduits dans aucun dictionnaire. J'ai dû me composer un lexique spécial pour traduire la liste des points et de leurs symptômes et pour la description des maladies. La phraséologie est

d'ailleurs si différente de la nôtre que les textes, traduits littéralement, paraissent incompréhensibles. Les emplacements des points cutanés sont indiqués d'une manière telle qu'il faut connaître admirablement les points de repère pour les localiser. Nous avons dû travailler longtemps pour en préciser l'emplacement anatomique. Les dessins et les planches sont, disons-le, déplorables.

Les médecins chinois ont même dû inventer une mesure variable selon les individus pour repérer les points sur chacun d'eux. C'est le pouce.

Dans la pratique, les acuponcteurs, comme d'ailleurs tous les médecins, transmettent leur science de père en fils, ou de maître à élève. Ils la considèrent comme un enseignement de valeur. Elle assure en effet la gloire et la fortune de ceux qui la possèdent assez bien pour guérir toutes les maladies.


Le Pouce : longueur entre les plis de la phalangine du Médius.

Il faut donc trouver un maître qui consente à donner son enseignement. Cela n'est pas aisé pour des étrangers qui ne parlent pas la langue. Les interprètes dont on pourrait se faire accompagner sont ignorants et traduisent mal. Ils retardent le travail et ne sont pas accueillis volontiers.

Ajoutons que les médecins européens, envoyés là-bas pour enseigner nos sciences, peuvent difficilement, par respect pour le prestige de leur art, se mettre ainsi à l'école d'un médecin du pays.

On comprend dès lors que les siècles se soient passés sans apporter de grandes lumières sur ce sujet.

Pour moi, je n'aurais jamais entrepris la lourde tâche de mettre au point et de faire connaître ce que

j'avais appris sur les aiguilles, si le docteur Paul Ferreyrolles, de la Bourboule, chercheur et travailleur infatigable, ne m'avait pas interrogé avec une intelligente curiosité sur ce point.

Je lui indiquai des points pour une maladie, puis pour une autre. Il fit avec prudence et patience des expériences répétées. Devant les succès obtenus, il étudia dès lors et me fit étudier la méthode en vue d'en préciser les moyens et les possibilités pour les Européens.

Il la soumit d'ailleurs à la plus dure des épreuves, car il l'essaya surtout sur des maladies et des malades pour lesquels les thérapeutiques habituelles étaient restées sans effet ou ne donnaient que des résultats tardifs et peu satisfaisants.

Dans l'article que nous avons publié en juin 1931 dans la *Science Médicale Pratique*, nos premier résultats sont résumés ainsi :

Nous avons essayé la Méthode. Les résultats que nous avons obtenus furent, pour nous du moins, surprenants et inattendus.

Cessation immédiate, par exemple, de violentes douleurs sciatiques ou de névralgies faciales contre lesquelles tous les traitements avaient échoué.

Des crises d'asthme ont cessé en quelques instants.

Des crises de coryza spasmodique ont eu de longues rémissions.

Des hémorroïdes ont cédé au traitement.

Des crises gastriques ont eu un soulagement immédiat.

Des constipations, des incontinences d'urine ont été guéries.

§

La Chine, qui a toujours formé près du tiers, et no[n] le moins intelligent, de la race humaine, pratique l'acu[-]puncture depuis des temps immémoriaux.

La méthode des Aiguilles, en effet, remonterait à l'âg[e] de pierre et aux néolithiques, s'il faut en croire le *N*

tsing. Cet ouvrage est attribué au 28e siècle avant J.-C. Bien que fixé par écrit seulement au 3e siècle avant notre ère, quand l'écriture devint usuelle (ou fut inventée?), il contient sans nul doute des traditions orales de la plus haute antiquité.

Un passage que je traduis littéralement nous montre l'antiquité extrême de la méthode elle-même, sinon des aiguilles de métal et, sans bourrage électoral, ne laisse aucun doute hypocrite sur les motifs pour lesquels le gouvernement d'alors s'intéressait à la santé publique :

Je regrette tout ce que mes peuples, arrêtés par les maladies, ne me payent pas en taxes et en corvées.

Mon désir est qu'on ne leur donne plus de médicaments qui les empoisonnent, et qu'on ne se serve plus des antiques poinçons de pierre.

Je désire qu'on utilise seulement les mystérieuses aiguilles de métal avec lesquelles on dirige l'énergie. (Voir Ling tchrou, I.)

Le cuivre en effet venait d'être découvert au 30e siècle avant J.-C.

Dans ce même volume, la description de la circulation du sang est décrite, précédant Harvey de 45 siècles. La rate est donnée comme « recevant le sang et l'harmonisant pour le rendre aux organes ». On possède des descriptions d'études anatomiques faites avant notre ère sur le corps humain, et le nom même des gens sur le cadavre de qui on opéra. Un traité en dix volumes sur la typhoïde, le *Chang-rann loun* de Tchang Tsi, date du 1er siècle avant J.-C. et sert encore aux études.

Un grand cerveau du 5e siècle avant J.-C., Piènn-ts'io, a laissé une thérapeutique se servant de 120 points du corps, et qui est encore utilisée.

Roa Tro, qui mourut en 220 après J.-C., avait pour règle de piquer en deux endroits au plus. On peut voir en lui un précurseur de l'homéopathie, car il est présenté comme « utilisant des doses infinitésimales de

médicaments et souvent même de sueur prise sur des animaux atteints de la même maladie que le patient ». Chirurgien, il endormait avec une décoction de chanvre, *ma fei sann,* « ouvrant poitrine ou ventre, lavant et réparant les entrailles; puis refermant et frottant d'un onguent qui transformait la douleur en démangeaison. Pendant quatre ou cinq jours, le malade ne s'éveillait pas. Après un mois, il était en pleine santé ».

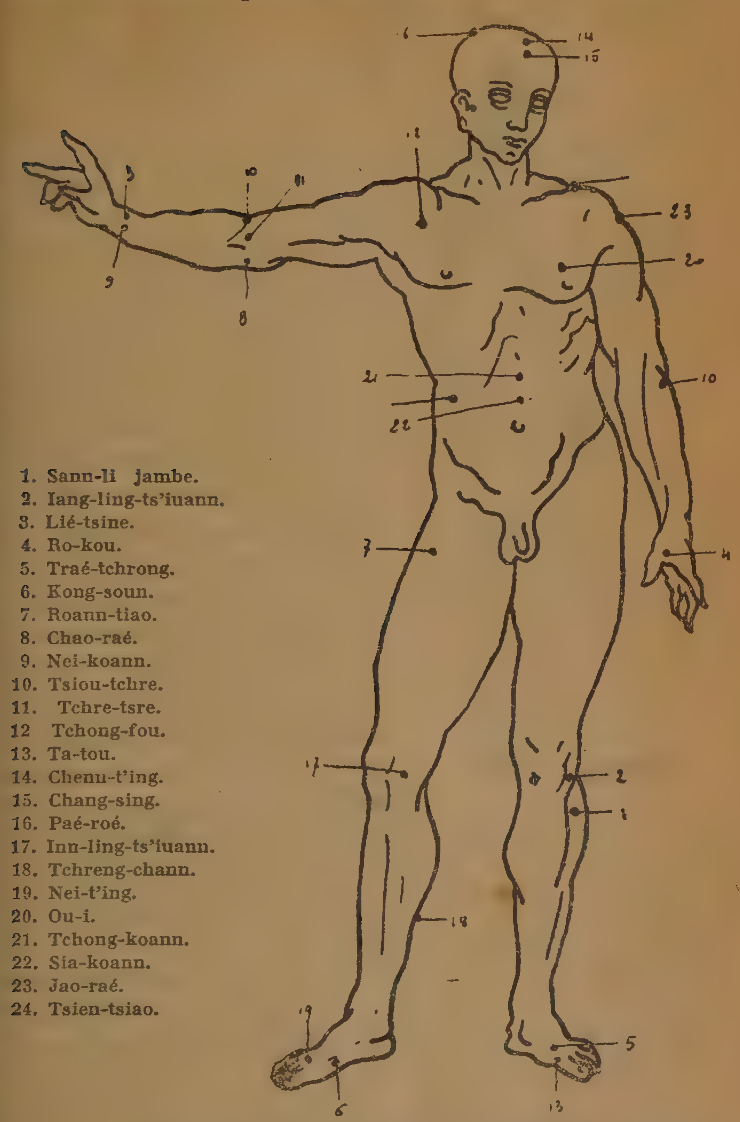
En 1027, Oang Oé-te fit couler une statue de bronze portant tous les points connus avec leur profondeur moyenne. Il fit dresser des dessins de cette statue et les fit imprimer par gravure sur bois (on imprimait ainsi des livres depuis deux siècles déjà).

Entre 1102 et 1107, Iang Tsié rechercha les rapports de la sensibilité des points avec l'état des organes, et l'effet sur ceux-ci des aiguilles. Pour cela, il examinait à fond de malheureux condamnés la veille de leur mise à mort, notant tous leurs symptômes, et, quand il en trouvait plusieurs ayant la même maladie, il traitait les uns et non les autres, afin de voir la différence. Puis, dès l'exécution, le cadavre encore chaud, il les disséquait, entouré de dessinateurs et secrétaires et armé de loupes puissantes.

Depuis lors, de nombreux ouvrages ont été publiés sur la question. Tous les grands traités médicaux et notamment le *Kou tsinn i trong,* en cent volumes, de 1556, la décrivent en détail et donnent des prescriptions pour les aiguilles seules ou associées au médicament ou bien au régime alimentaire. Des petits traités populaires donnent quelques principes et, pour les maladies courantes, des traitements que l'on peut faire sur soi-même.

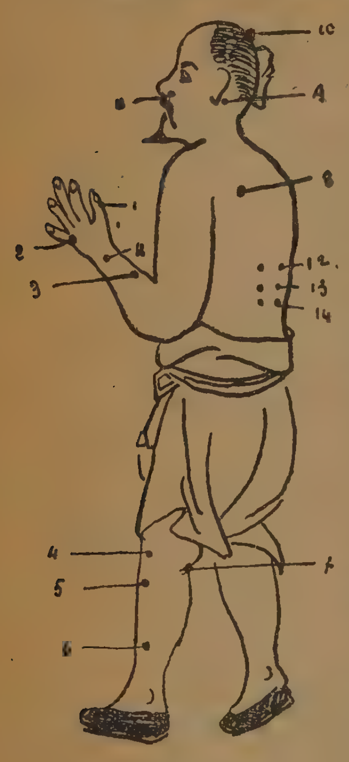
Dans les provinces du Nord, l'acuponcture est la médication par excellence, bien qu'elle soit, ai-je besoin de le dire? sournoisement combattue « par les pharmaciens qui sont ruinés par elle, et par ceux des médecins

qui ne méprisent pas de toucher des commissions sur les médicaments qu'ils ordonnent ».



Quelques points importants de la face antérieure du corps.

Dans les provinces du Sud, de race différente et de civilisation influencée par les Indes et le Thibet, les « médicaments qui empoisonnent », selon le mot de Roang ti au 28[e] siècle, sont en général plus en faveur.



Quelques points importants du dos.

1. Chao-chang.
2. Reou-tsri.
3. Sann-li du bras.
4. Iang-ling-ts'iuann.
5. Sann-li jambe.
6. Fong-long.
7. Oé-tchong.
8. Fei-iu.
9. Fong-tchre.
10. Paé-roé.
11. Oaé-koann.
12. Kann-iu.
13. Pi-iu.
14. Chenn-iu.

§

En quoi consiste l'acuponcture?

Les Chinois ont observé de toute antiquité que pour l'homme et les animaux, les troubles fonctionnels des organes internes s'accompagnent toujours d'une sensation douloureuse en certains points du revêtement cutané, points très localisés (ils ont à peine 2 m/m de diamètre) et dont la série est toujours la même pour un trouble déterminé.

Chez un malade, tous les points ne sont pas forcément douloureux, mais toujours quelques-uns le sont. Cette douleur varie d'intensité selon la gravité du mal, mais aussi selon la sensibilité du malade.

La connaissance de ces points aide donc au diagnostic et à la localisation de la lésion.

Les médecins chinois ont pensé de plus qu'une excita-

tion sur ces points pourrait avoir une action sur l'organe malade et modifier son état.

De là est né le traitement par les aiguilles et les moxas.

§

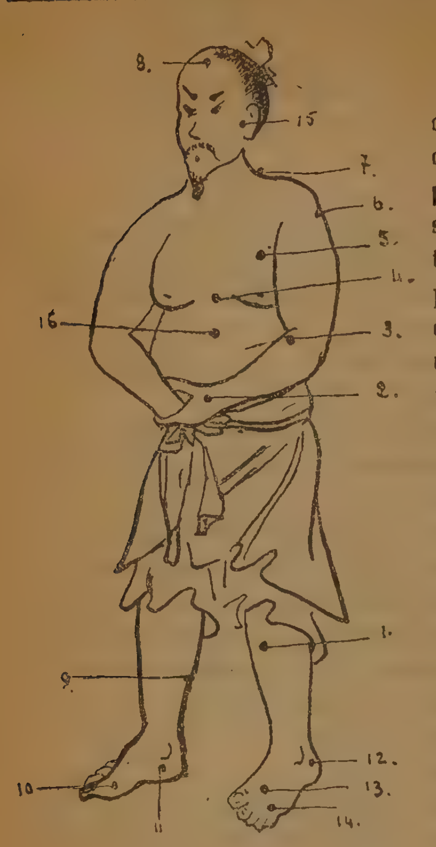
Les points douloureux ont donc été, dès la plus haute antiquité, observés et recherchés systématiquement. De siècle en siècle, on a mieux précisé leur signification; leur nombre s'est augmenté. On en compte aujourd'hui 392 qui, pour près de moitié, sont symétriques, ce qui donne un total de 738.

Il est admis que chaque organe, s'il est troublé, peut éveiller ainsi la sensibilité de certains points de la surface du corps.

Citons par exemple un point situé à l'avant-bras, sur le rebord externe du radius, à trois travers de doigt du pli du coude. Il répond au gros intestin, et devient sensible dans tous les troubles de cet organe, qu'il y ait « inflammation et relâchement », ou « contraction et arrêt », même si ces malaises sont passagers. Pour préciser la nature du mal, on utilise la sensibilité d'autres points complémentaires.

Le diagnostic par les points douloureux n'est d'ailleurs que le contrôle de celui qui doit être fait tout d'abord par l'examen du pouls.

La description de cet examen du pouls, de ses distinctions et de ses rapports, nécessiterait un volume. Disons simplement que, sans instrument, le médecin chinois est arrivé à un degré de perception qui n'a pas été égalé chez nous, même au temps où nous n'avions pas d'instruments, et qu'il en tire des déductions fort curieuses au point de vue diagnostic. De toutes leurs observations, nous retirerions sans aucun doute, grâce à nos oscillomètres et à nos électro-cardiogrammes, des aperçus du plus haut intérêt.



Quelques points importants :

1. Sann-li jambe.
2. Ro-kou.
3. Tsiou-tchre.
4. Trann-tchong.
5. Tchong-fou.
6. Jao-raé.
7. Tsiènn-tsing.
8. Chenn-t'ing.
9. Tso-pinn.
10. Ta-tou.
11. Tchao-raé.
12. Kroun-loun.
13. Traé-tchrong.
14. Linn-tsri pied.
15. Sia-koann.
16. Tchong-koann.

§

Les anciens Chinois ont observé encore que certains groupes de points étaient toujours sensibles en même temps sur une même personne, et que chaque groupe formait une ligne joignant la tête ou la poitrine aux extrémités. Par analogie avec les lignes Nord-Sud de longitude, qu'ils connaissaient déjà par l'astronomie, ils donnèrent aux lignes de points le nom de « méridiens », *tsing*.

On décrit les séries *iang* s'alignant sur les faces extérieures, *iang*, des membres; et les séries *inn* qui se trouvent sur les côtés internes, *inn*, des membres.

On distingua douze méridiens symétriques, c'est-à-dire 24.

Ayant observé que la sensibilité des points d'un même méridien correspondait à des troubles d'un organe et non d'un autre, on choisit pour chaque méridien le nom de l'organe auquel il correspond. Il y a ainsi

le « méridien du Gros Intestin », « de l'Estomac », etc., sans qu'il y ait obligation de supposer une relation exclusive des organes avec leurs méridiens propres.

Ces lignes ne semblent correspondre à aucune de nos connaissances. Nous ne pouvons cependant pas ne pas être frappés par le tracé de la ligne à laquelle est donné le nom de « méridien du Cœur ». Il correspond tout à fait à l'aire cardiaque et à son aire d'irradiation brachiale allant de la paroi thoracique à l'extrémité de l'auriculaire. Cependant il faut signaler que les Chinois situent ces points sur les artères qui accompagnent successivement le nerf cubital, et non sur ce nerf lui-même.

Sur les 9 points de ce méridien, en dehors des paroxysmes où tous peuvent être douloureux, il en est toujours un au moins qui devient sensible en cas de trouble du cœur. Celui qui l'est ainsi le plus fréquemment est placé au-dessus de l'extrémité interne du pli du coude.

Puisqu'une de ces lignes répond à nos connaissances, on est en droit d'entretenir l'espoir que les autres pourront aussi être expliquées.

Les lignes, en effet, ont une existence réelle qui ne dépend pas d'une liaison imaginaire entre les points sensibles. Les Chinois les considèrent comme des canaux continus.

Les personnes particulièrement sensibles les perçoivent sur tout ou partie de la longueur, quand, dans un cas de paroxysme, on appuie par exemple de manière répétée la pointe de l'ongle sur un des points du méridien sensibilisé par le trouble.

Les observations faites depuis des milliers d'années par les Chinois les ont amenés à la conviction que les personnes sensibles sentent alors, selon leur expression, quelque chose passer dans le méridien, et cela toujours dans le même sens : pour certains méridiens, de la tête ou la poitrine aux extrémités; et pour d'autres, des

extrémités à la poitrine ou à la tête. C'est du reste l'impression qu'éprouvent à la suite du traitement par l'acuponcture les malades que nous avons vus. « C'est comme un fluide, disent-ils, qui circule. »

Ces 12 méridiens seraient en communication l'un avec l'autre par leurs extrémités; un *iang* se déverse dans un *inn* et ce *inn* dans un *iang*. Ils formeraient ainsi un cercle ininterrompu où la circulation de l'énergie se fait toujours dans le même sens.

En dehors des canaux formés par les 12 méridiens et dans lesquels circule l'énergie, il existe encore deux lignes de points, celles-ci uniques parce que médianes, l'une sur la poitrine et le ventre; l'autre le long de la colonne vertébrale, sur l'occiput et la tête.

Ces deux lignes ne correspondraient pas à des organes, mais à des fonctions. On n'y perçoit pas de circulation d'énergie. Les points y deviennent sensibles par groupes de fonctions atteintes.

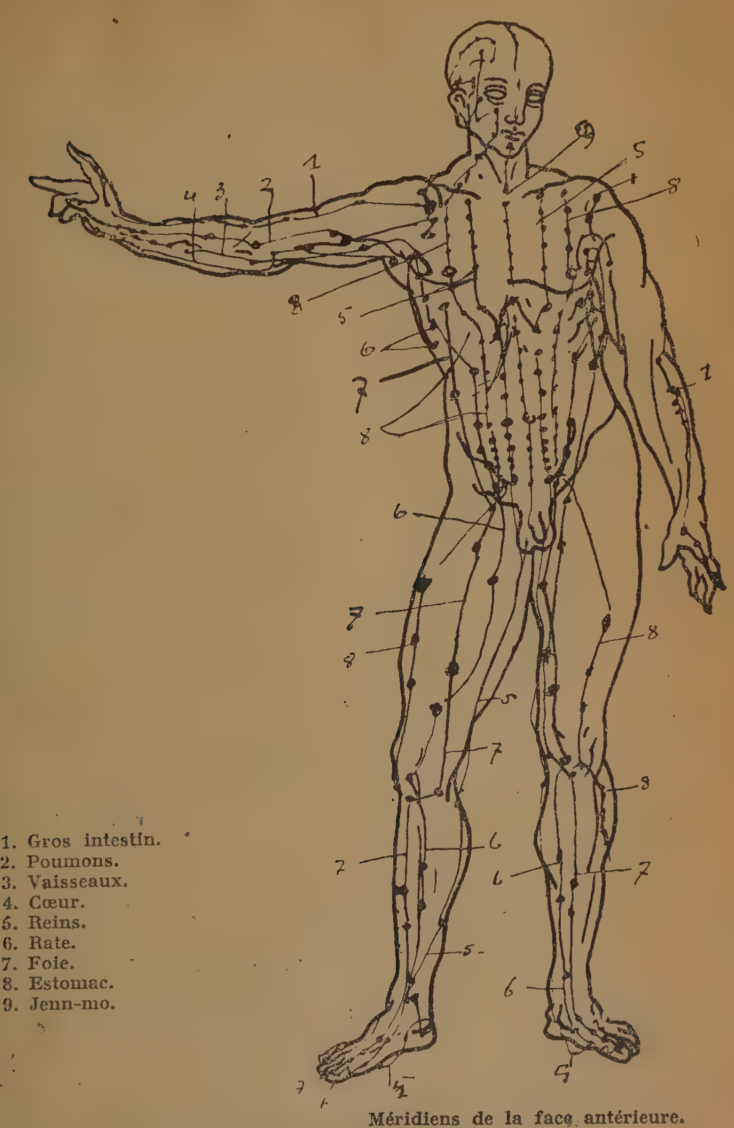
C'est ainsi que pour la ligne de la poitrine et du ventre, *Jenn mo* du larynx au bas du sternum, les points répondent surtout aux asthmes et toux, aux fonctions respiratoires que les Chinois appellent le Premier Constricteur *tsiao*. Du sternum à l'ombilic, ce sont les fonctions digestives, le 2e Constricteur. De l'ombilic au pubis, ce sont les fonctions de la vessie et de l'appareil génital, le 3e Constricteur qui gouverne l'énergie.

La ligne médiane du dos, le *Tou mo,* commande surtout la vigueur physique. Un point a surtout de grandes vertus : celui qui est situé au-dessus de la 7e cervicale, appelé « les Cent-fatigues », et qu'il convient de chauffer plus que de piquer. Les points qui se poursuivent sur la ligne médiane de la tête gouvernent l'énergie mentale.

§

Ayant observé sur les malades la corrélation de cer-

tains troubles avec la sensibilité de certains points; ayant constaté de plus l'existence de ce qu'ils appellent « circulation d'énergie » indépendante de la circulation



Méridiens de la face antérieure.

sanguine; les Chinois eurent l'idée d'intervenir dans le cours de la nature et d'utiliser observations et hypothèses pour expérimenter. Ils pensèrent qu'en agissant sur les points, on agirait à la fois sur les organes et sur la circulation d'énergie.

Peut-être partaient-ils de l'observation que les blessures font pâlir et que les brûlures font rougir. Dans l'antiquité et jusqu'au IIIe siècle avant notre ère, on recommande en effet de se servir d'aiguilles pour « disperser » quand il y a rougeur, douleur, contracture; de brûlures par moxas pour « tonifier », quand il y a pâleur, froid, atonie, déchéance.

Mais, en ce faisant, ils furent amenés à de nouvelles observations. Au fur et à mesure que les expériences se poursuivaient, ils s'aperçurent que tout le monde ne réagissait pas de la même manière sous la piqûre de l'aiguille.

On peut étager les différences selon trois plans :

Chez les uns, l'aiguille, selon l'expression, « entre sans effort, glisse mollement et ressort de même, comme dans du fromage de haricots ». Il a été observé que, dans ces cas, la piqûre est sans effet. La guérison ne se produira pas. La mort est probable.

D'autres fois, même si l'aiguille est entrée facilement, elle est, au bout de quelques instants, comme saisie, happée. L'image est : « il semble qu'un poisson ait mordu l'hameçon ». Le pronostic est alors bon. La guérison est probable.

Dans d'autres cas, le dégagement d'énergie est tel qu'il est très difficile d'entrer l'aiguille. A l'instant même où celle-ci touche le corps, l'épiderme devient dur comme cuir. L'aiguille alors, quand elle est d'acier, présente, une fois retirée, des traces d'oxydation. On a remarqué alors que les résultats sont incertains, tantôt bons et tantôt mauvais.

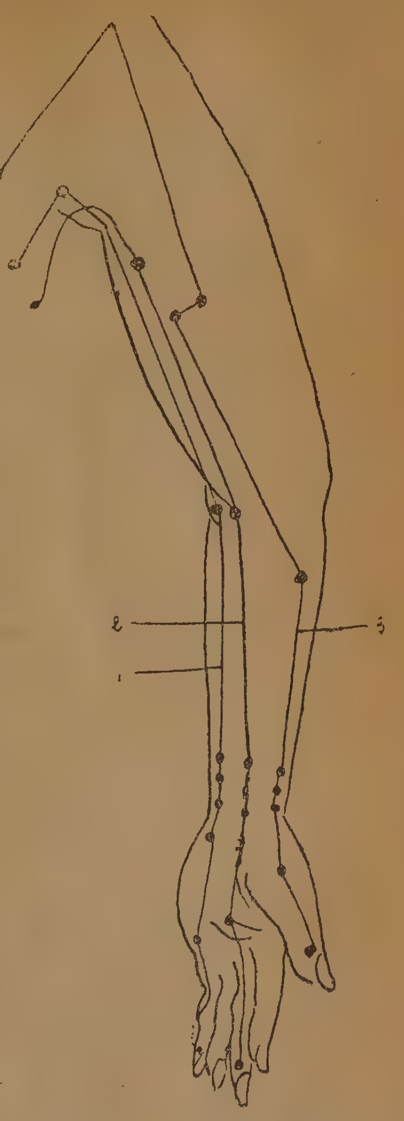
De ces différences entre les réactions aux piqûres,

on devait logiquement tirer l'idée que l'énergie a une importance primordiale.

On ne se contentait pas en effet de contempler la nature pour essayer d'agir sur elle, on chercha dès l'antiquité à s'expliquer les faits constatés et les effets obtenus, afin de les utiliser plus intelligemment et de progresser dans leur emploi.

C'est ainsi que de l'observation que les méridiens étaient parcourus toujours dans le même sens, par quelque chose, et les uns de la tête aux extrémités, les autres des extrémités à la tête, ils ont tiré l'hypothèse que tous les méridiens qui communiquent entre eux sont parcourus toujours dans le même sens par quelque chose, à quoi ils ont donné le nom d'énergie, *tsri*.

L'idéogramme qui, différant de nos écritures européennes, dessine l'idée elle-même et non le son arbitraire qui la



Méridiens : 1. Cœur. 2. Vaisseaux. 3. Poumons.

représente, est figurée par une marmite au couvercle soulevé par la vapeur. Il sert à désigner la vapeur et l'électricité, le souffle et la colère, bref, toutes les énergies.

Ce serait cette énergie qui assurerait le fonctionnement normal des organes. Le *Nei-tsing*, au XXVIII[e] siècle, écrit déjà (Ta tch. II, p. 20 r) : « Toutes les maladies naissent d'une rupture d'équilibre : de la plénitude ou du vide d'énergie. L'importance de l'excès ou de l'insuffisance est telle qu'il n'y a rien de plus admirable pour les aiguilles. »

Les écoles médicales, depuis lors, ont hésité entre deux doctrines. Les unes s'appuient sur les différences individuelles de réaction aux piqûres et sur l'hypothèse d'une circulation d'énergie, et supposent que l'aiguille rétablit cette circulation qui, entravée ou arrêtée en un point du corps, est alors la cause du trouble local. Une autre école, tout en admettant la circulation d'énergie, la considère comme secondaire et dépendant de l'état de tous les organes. L'aiguille décongestionne, « disperse » l'organe troublé; ou bien au contraire, le congestionne, le « tonifie ». (Irritation et contre-irritation, pourrait-on dire.) Dans un cas, on active une circulation pour forcer un obstacle. Dans l'autre, on déblaie l'obstacle pour laisser libre cours à la circulation.

Les Chinois, en même temps, se sont demandé ce qu'était cette énergie et d'où elle venait. Et comme ils n'ont pas l'idée que l'homme diffère, sauf en quantité de Raison, du reste de la Nature, ils ont remarqué que toute la nature obéit au soleil. La végétation et la vie sexuelle sont au maximum au solstice d'été. Elles sont au minimum au solstice d'hiver. Il y a sommeil la nuit et activité le jour, etc., etc.

Ils ont supposé que l'énergie de la vie avait un rapport avec les rayons solaires, la lumière, la chaleur, que l'on

appela *iang*, qui veut dire aussi « externe, exposé au soleil ».

Mais comme ils avaient donné le nom de *inn* au contraire du *iang*, obscurité, froid, nuit, il y eut dès lors d'interminables discussions. N'y avait-il qu'une force, le *iang*, ou deux forces alternatives mais ne pouvant exister que l'une par l'autre, se poussant et se remplaçant progressivement, le *iang* et le *inn*?

Pratiquement, dès le XXVIIIe siècle, on concluait déjà : « On peut déplacer l'énergie avec les aiguilles; on ne peut en créer. Si le malade est épuisé, il lui faut puiser de l'énergie au dehors. »

Cet équilibre dans la distribution de l'énergie, seul compatible avec la santé, ne nous heurte pas, nous Européens qui parlons de tonus nerveux. N'est-ce pas Jacquet qui, étudiant les troubles de la sensibilité, écrivait : « Tout se passe comme si la somme de notre énergie était constante, perdant ici ce qu'elle gagne là. »

F. Trémolières, dans la *Presse médicale* de juillet 1909 parlant des travaux de Jacquet, ajoute :

« Dans la nature, la quantité de l'énergie semble constante.

« Ce que nous appelons sensibilité, mobilité, actes de nutrition, de sécrétion, ne serait que des modalités réglées et harmonisées par le système nerveux. »

« Les phénomènes de la vie, a dit Dastre, sont des métamorphoses énergétiques au même titre que les autres phénomènes de la nature. »

§

Quelles seraient, pour les Chinois, les maladies que l'on peut traiter par les aiguilles?

Dans le texte que nous allons citer, il convient de faire des réserves sur la signification exacte des termes employés.

Les Chinois ont une vision des maladies qui ne correspond pas toujours à la nôtre. Ils recommandent avant tout de distinguer les maladies de l'énergie qui changent de place ou de caractère, et celles du sang qui sont constantes, fixes. Et dans chaque groupe, préoccupés du déséquilibre, ils voient un excès ou une insuffisance. C'est ainsi qu'ils divisent les rhumatismes en *pi* avec chaleur et douleur (excès); et en *oé*, froids et compliqués de paralysie (vide). Les hémiplégies sont pour eux soit des *pienn fong* venues à la suite d'une apoplexie et avec contractures (excès), soit des *pienn kou*, paralysies, avec atrophie (vide). L'épilepsie, quand la figure est rouge avant l'accès (excès), serait moins difficile à guérir que si la figure est pâle avant l'accès (vide), etc. Plusieurs troubles différents survenant simultanément sont parfois considérés comme une entité.

Ces différences nous ont donné de grandes difficultés pour reconnaître les maladies. Toute la nosologie chinoise est à étudier de près pour la transcrire en termes européens.

Pour les résultats du traitement, d'autre part, il y a lieu de discerner entre : 1° le soulagement de la douleur, pour lequel il semble que l'effet des aiguilles soit en effet incontestable et le plus souvent immédiat; 2° la suppression de certains symptômes; et 3° enfin la guérison réelle.

Mais voici ce qu'en écrit le grand traité médical *I sio jou men*, « Porte d'entrée de l'Etude de la Médecine » (I, p. 38 v.), publié en 1575 :

Les praticiens des Aiguilles sont sans rivaux pour enlever les rhumatismes douloureux, les névralgies, les parésies des hémiplégies de droite et de gauche, quoiqu'ils aient aussi le pouvoir de guérir les différentes maladies internes et même la typhoïde.

Mais hâtons-nous d'ajouter avec les auteurs chinois :

état du malade et l'ancienneté de la maladie ont en énéral une grande importance pour la durée du traite-ient et pour son succès.

Même chez les Chinois, on recommande de distinguer vec soin les « précieux *koé* » qui sont les travailleurs itellectuels et les affinés; et les « ordinaires *tsienn* », hysiques robustes ou travailleurs manuels. Les per-eptions des premiers étant infiniment plus développées ue celles des seconds, il importe de ne pas exciter leurs oints cutanés de la même manière. Les uns perçoivent ɔut leur méridien atteint. Les autres, même quand ils ɔnt assez malades, n'ont pas une très grande sensibilité e leurs points cutanés; ils perçoivent rarement leurs iéridiens. Il faut augmenter pour eux profondeur et urée des excitations.

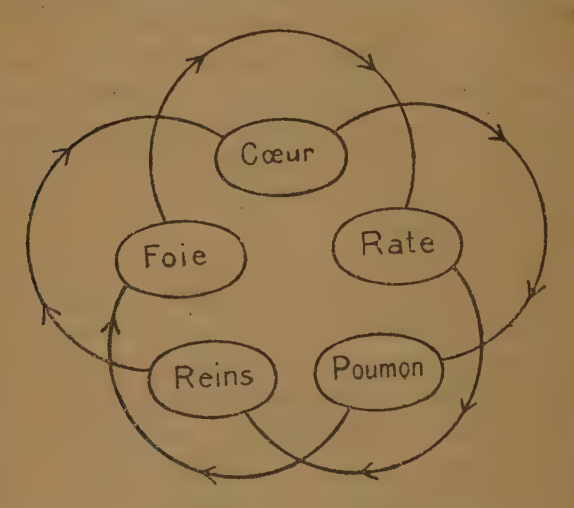
L'ancienneté du mal est aussi à considérer. Telle ma-idie datant d'un an à peine et chez une personne en onne santé disparaîtra en une séance. La même mala-ie datant de plusieurs années sera plus récalcitrante. Et i l'état du malade n'est pas très bon, il faudra de même lusieurs séances avant d'obtenir un résultat apprécia-le. Les médecins chinois ne prétendent pas opérer de iiracles.

Ils ont enfin une vision de l'action des organes l'un ır l'autre qui les fait juger que : « soigner ce qui n'est as encore malade est d'un ouvrier supérieur; soigner e qui est déjà malade est d'un ouvrier inférieur ».

Ils sont d'ailleurs loin d'être des mystiques et savent u'il y a peu d'années encore, l'Académie impériale de iédecine à Péking n'admettait dans ses rangs que les iédecins capables de guérir à tout coup six malades au ioins sur dix. Car, disait-on, la moitié des maladies se uérissent d'elles-mêmes. Il faut donc avoir au moins x réussites sur dix pour que l'action ne soit pas nulle. uand à guérir dix malades sur dix, on ne connaît pas e génie qui en ait été capable.

§

Pour en revenir à la méthode, il faut encore, pour la juger équitablement, considérer la manière dont elle est connue et appliquée. Il serait peu raisonnable de ne pas tenir compte de la différence des réalisations obtenues selon qu'elle est pratiquée en Chine, par de grands maî-



Organes se mettant l'un l'autre en danger.

tres et sur des Chinois aux réactions étudiées depuis tan de siècles; ou qu'elle est pratiquée ici, sur des Euro péens, dans un climat différent, et par des médecin qui, malgré leur science européenne, ne pourront riva liser avec les grands praticiens chinois qu'après de nom breuses années de pratique et d'étude.

§

Les malades traités par les Aiguilles sont-ils réelle ment guéris? S'imaginent-ils seulement être guéris per dant que le mal continue silencieusement ses ravages

Ou bien le mal disparaît-il avec sa manifestation douloureuse?

En résumé, y a-t-il d'une part pure illusion de guérison; ou bien guérison complète et réelle? Et d'autre part, dans quelle mesure la suggestion intervient-elle dans les résultats?

A l'hypothèse de la suggestion même partielle, s'oppose l'argument très sérieux que les Aiguilles sont employées couramment dans l'art vétérinaire, et avec des résultats d'une certitude plus grande encore que pour les humains.

On voit mal comment l'action mentale pourrait s'opérer sur un animal non prévenu de la visite du vétérinaire, ou ne sachant pas que son gardien habituel va le piquer ou le brûler. Quant au choc même de l'aiguille, il doit être pratiquement nul pour des animaux, puisque l'homme, plus sensible, déclare souvent ne rien sentir.

Cependant l'état mental et moral du malade au moment de la piqûre a une grande importance. « Le médecin doit, par ses paroles, calmer l'inquiétude du malade. Il doit feindre plusieurs fois de piquer et ne le faire vraiment qu'après avoir constaté que le malade n'a plus de crainte. Le souffle et l'aspect du malade doivent correspondre à son visage. Ses yeux ne doivent plus regarder de côté. Son cœur ne doit plus avoir de battements supplémentaires. Sa main ne doit plus être crispée comme si elle tenait la queue d'un tigre ou la tête d'un dragon. Alors on obtiendra les meilleurs résultats de la piqûre. »

Le calme nécessaire s'obtenait par différents procédés. J'ai retrouvé en effet (ta tch. V. p. 28 v.) dans le *Neitsing* du XXVIIIe siècle, une formule que le malade devait prononcer à haute voix, en fixant sur elle sa pensée, pendant que le médecin le piquait : « O Cinq Souverains! Vérité Suprême! Six Origines! Immatériel mystérieux!

O Puissance de l'énergie animant la matière! Raison de l'exclusion des centaines de maux! »

Mais le *Nei tsing* a soin d'ajouter cette explication instructive : « Le but de l'invocation est seulement de fixer l'esprit du malade sur l'aiguille. »

L'influence du moral sur le physique n'était pas pour eux passée inaperçue. Tout un volume des grands traités est consacré à la description et à l'emploi de la psychothérapie. J'en traduirai quelques passages (I Sio X p. 120) :

Toutes les maladies viennent d'un trouble de l'énergie... Les sept sentiments et les deux températures sont ce qui cause tous les troubles de l'énergie.

Le chagrin peut guérir l'angoisse. Pour cela, il faut émouvoir par des récits de douleur, de désespoir et de peines.

La joie peut guérir le chagrin. Pour traiter, il faut plaire par des paroles risibles, libertines, inconvenantes ou même familières.

L'angoisse peut guérir la joie. Pour guérir, il faut épouvanter par des paroles qui écrasent et font penser à la mort et à la destruction.

Le mécontentement peut guérir l'obsession. Il faut pour cela bousculer par des paroles humiliantes, outrageantes, méprisantes et injustes.

L'obsession peut guérir le mécontentement. Pour traiter, on arrache par un souci constant et l'on empêche de penser à soi.

L'habitude guérit de l'effroi-surprise.

La paresse guérit la fatigue; et la fatigue la paresse.

La chaleur guérit des effets du froid; et le froid des effets de la chaleur.

Par ces règles, si l'on a ruse et adresse, cent autres sont trouvées. Il n'est rien auquel on ne puisse arriver, si l'on sait émouvoir l'oreille et les yeux des malades.

On voit que la médecine chinoise n'a pas laissé de connaître ce que pouvait être la suggestion et ce qu'elle

ajoute à l'effet de tous les traitements. On la distingue nettement des actions physiques poursuivies.

§

Pouvons-nous, à l'aide de nos connaissances modernes, nous faire une idée du mode d'action des Aiguilles et Moxas, et de la valeur thérapeutique de la Méthode?

Il n'y a pas très longtemps que l'on sait en Europe que nos viscères ne sont pas sensibles; que l'on peut toucher, pincer un estomac, un foie, des poumons, sans provoquer de douleur.

Ce qui, dans certains cas, devient douloureux, c'est la peau, « véritable expression de la douleur »; et cela à l'endroit où se fait la projection, si l'on peut dire, de l'organe malade.

Il y a bien longtemps, par contre, que notre médecine tente de soulager la douleur soi-disant des organes par l'application sur la peau de cautères, ou vésicatoires, ou révulsifs de toute nature, sinapismes ou sac de glace.

C'est dans ces dernières années seulement que l'idée est venue d'appliquer scientifiquement ces données.

Laborde, le premier, en 1894, imagina d'agir sur les centres bulbaires; de provoquer des effets sur la respiration et sur le cœur par des tractions rythmées de la langue. Il ramena ainsi à la vie des noyés et des asphyxiés.

Tout le monde connaît le retentissement posthume des travaux de Bonnier qui guérissait certaines affections par la cautérisation de la muqueuse nasale.

Les projections douloureuses des organes centraux sur la peau sont aujourd'hui étudiées. On sait d'avance où se fera la répercussion cutanée d'un organe malade. Nous savons aussi qu'en agissant sur certaines zones de la peau, nous modifions certaines fonctions et améliorons certains états. On le sait, ou plutôt on croit le

savoir, car une étude approfondie de la méthode chinoise de guérison par l'acuponcture montre combien nous sommes loin d'être arrivés aux connaissances précises que les Chinois, depuis tant de siècles, utilisent pour leur thérapeutique.

Mais ce n'est pas ici la place, et ce n'est pas du reste mon rôle d'énumérer tous les travaux officiels qui peuvent encourager à étudier à fond la méthode des Aiguilles et Moxas. Disons simplement qu'à l'heure actuelle le traumatisme de la peau paraît à lui seul suffisant pour amener l'amélioration cherchée (Lichwitz : *Bulletin Médical,* 25 janvier 1931). Les Chinois ne disent pas autre chose.

Le Dr Marcel Martiny, qui vient de publier un remarquable ouvrage sur la spécificité biologique (1), pense que les Chinois doivent utiliser la voie cyclomérique d'excitation de l'etoderme.

En effet, si l'on projette sur un ovoïde théorique qui entourerait le corps humain les méridiens chinois, on trouve une disposition cyclomérique rappelant la systémisation radiée de l'étoile de mer ou de l'oursin.

Cette cyclomérisation est philogéniquement et ontogéniquement plus ancienne que la métamérisation qui n'apparaît que chez les vers. Très apparente chez les articulés, elle est masquée chez les vertébrés par l'apparition d'une morphologie plus complexe.

Les neurologistes ont oublié la cyclomérie, mais ils n'igorent pas la métamérie. Les éruptions du zona, par exemple, qui dessinent un trajet métamérique, ne suivent pas le trajet du nerf. Au niveau du thorax, l'éruption est horizontale, alors que les nerfs suivent obliquement les côtes. Il n'y a aucune raison pour que l'organisme ne porte pas en lui fonctionnellement ces deux grillages occultes.

(1) La Spécificité Biologique (Anaphylaxie. Immunité. Hérédité). M. Martiny, H. Prétot, A. Berné (Masson, éditeur).

Pour le Dr Martiny, il faut élargir nos conceptions sur la personnalité humaine. On connaît de l'individu la résistance de ses matériaux, son hydraulique circulatoire, sa chimie humorale. On ne connaît de l'influx nerveux que le courant conduit le long des nerfs. L'excitation de la peau en des points appropriés ne créerait-elle pas des ondes nerveuses traversant directement les divers plans du corps selon le type hertzien des ondes sans fil? Ces ondes arrivant directement dans les centres cérébro-médullaires, seraient alors retenues par les résonateurs gris localisés en syntonie avec les ondes dont la longueur est donnée elle-même par la topographie spécifique cutanée.

Cependant, toutes les explications que nous donnerions, toutes celles que nous avons envisagées, ne rendent pas compte de la totalité des phénomènes observés. Notre réflexothérapie n'est-elle pas elle-même parfois bien impuissante à expliquer certaines guérisons qu'elle a obtenues?

Nous avons cependant noté une curieuse corrélation entre les points chinois et les points douloureux médicamenteux. Il faut l'expliquer.

En effet, puisqu'il est admis par les physiologistes qu'un trouble organique peut se traduire par une sensation périphérique douloureuse, il semble que si l'on produit artificiellement ce trouble organique chez un individu sain au moyen de l'administration de médicaments, on provoquera en même temps à la surface du corps un point douloureux éloigné de l'endroit où se produit le trouble organique.

Telle a été la base des travaux de Weihe, médecin homéopathe, dans les dernières années du siècle dernier. Il a étudié les troubles provoqués chez l'homme sain par toute une série de remèdes, en même temps qu'il recherchait « l'expression cutanée », le point douloureux de ces troubles.

Puisque les homéopathes guérissent leurs malades par l'administration du remède qui donnerait chez l'homme sain tous les symptômes présentés par le malade (cela à dose très faible, sorte de vaccin infinitésimal, dirai-je), si le remède agit, le point douloureux cutané disparaît.

Il est extrêmement curieux de constater que certains des points douloureux que provoquent des médicaments homéopathiques qui guérissent certaines maladies, sont précisément les points mêmes que les Chinois conseillent d'exciter pour guérir les mêmes troubles.

Par exemple, il est dit d'exciter le « Tchong-fou » au-dessus et en dehors du sein pour guérir « le poumon atteint par un refroidissement, toux, expectoration fétide, mucosité coulant par le nez, envies de vomir, flatuosités, éructations, selles non digérées, respiration difficile, oppression, début de poumon atteint, épiderme douloureux, sueurs, visage enflé, plénitude, chaleur. »

Or la pathogénésie (c'est ainsi que les homéopathes appellent les symptômes produits par l'administration de remède) de « Hepar Sulfur » donne un point situé au même endroit que le Tchong-fou et, suivant les traités, guérit les mêmes troubles que ceux décrits pour le Tchong-fou : toux excitée par le moindre froid ou en se découvrant; mucosité purulente par le nez; odeur fétide; éructations fréquentes; abdomen distendu; selles non digérées; accès de suffocation; asthme, sueurs, hyperesthésie de la peau, urticaire, œdème angio-neurotique.

Cet exemple suffit pour montrer qu'il y a là plus qu'une coïncidence.

La comparaison attentive des 738 points chinois avec les nombreux points dits de Weihe est une œuvre de longue haleine qui peut guider les recherches pour compléter et préciser les deux séries, et aider à mieux comprendre aussi bien l'action des aiguilles que celle des médicaments employés.

La méthode antique des Aiguilles, on le voit, est cu-

rieusement d'accord avec les plus récentes études de notre science. Il ne semble pas impossible, en continuant de la soumettre aux expérimentations contrôlées poursuivies actuellement, de dégager en elle les faits essentiels admis dans leurs principes par nos savants mais qui, peut-être, sur certains points, vont plus loin dans leur application que nos connaissances elles-mêmes.

En effet, la Méthode des Aiguilles apporte les résultats d'observations innombrables mises par écrit, accumulées et constamment expérimentées depuis des milliers d'années, et cela sur des millions d'individu. Il semble improbable que des chercheurs ne trouvent pas en elle des faits intéressants susceptibles soit d'être utilisés directement, soit d'aider aux travaux qui se poursuivent avec tant d'activité dans le monde médical.

Mais l'imprécision des documents chinois et la difficulté de leur interprétation exacte ne peuvent manquer de laisser en bien des points quelque obscurité ou même quelque insuffisance.

L'aide de tous les chercheurs qu'une étude pratique et approfondie de la question pourrait intéresser est indispensable pour mener à bien une tâche aussi importante, car nous sommes persuadés que l'acuponcture, qui nous a déjà donné des résultats inespérés, peut ouvrir à la lutte contre la maladie des horizons nouveaux et féconds.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

LA FOIRE SAINT-LAURENT ET SON THÉATRE

—

C'est à la Foire Saint-Laurent, propriété du riche Prieuré de Saint-Ladre-lez-Paris (aujourd'hui la Prison de Saint-Lazare) que prit naissance l'Opéra-Comique et le Théâtre Pittoresque, ancêtre du Châtelet.

Les siècles qui égrènent dans l'histoire leurs multiples souvenirs y jettent aussi la trame des traditions et pour perpétuer leur prospérité les étayent de fortes et solides prérogatives. Mais avec le temps ces traditions devenues trop caduques semblent s'enfouir à jamais dans ce reliquaire ancestral que constitue pour nous un passé mort... De longues années de somnolence... Puis soudain on les voit renaître sous une autre forme, s'adapter avec une aisance remarquable aux conceptions modernes.

Ainsi en est-il des foires de jadis, embryons de nos Expositions Universelles et de nos foires internationales.

Au Moyen Age elles jouèrent un rôle prépondérant et civilisateur par les transactions et les échanges commerciaux entre les pays les plus lointains, les provinces et la Capitale. Les Croisades, puis plus tard les expéditions à travers les océans à la recherche de « mondes nouveaux » accentuèrent ce goût des voyages, ouvrirent de nouvelles voies et créèrent de nouveaux débouchés. Des industries inconnues furent rapportées d'Orient : le verre de Tyr imité par Venise qui le transforma en glaces pour remplacer les miroirs en métal; les tissus de Damas que copièrent Palerme et Milan. Les étoffes de coton commencèrent également à se répandre sans toutefois at-

teindre l'importance qu'elles prirent au XVIIe siècle; cependant dès l'an 900 il en est fait mention pour la fabrication d'un papier; mais le papier de chiffon ne succéda au parchemin qu'au XVIe siècle; enfin le mûrier enrichit l'Italie bien avant d'être introduit en France.

C'est ainsi que triomphèrent, du XIIe au XVIIIe siècle, les foires de Troyes en Champagne, Beaucaire en Languedoc et dans la Vicomté de Paris (1) les Foires du Lendit, de Saint-Denis, Saint-Ladre, Saint-Germain et sa rivale la grande Foire Saint-Laurent.

N'est-il pas extraordinaire de constater que les mêmes causes en tout temps ont toujours eu les mêmes effets? Un immense mouvement d'hommes amenant un grand mouvement d'idées.

Sur une plus vaste échelle c'est ce qui se produit aujourd'hui. Dans notre siècle de magnifique audace, d'admirables découvertes scientifiques, les bornes de l'impossible reculent de jour en jour, réduisant les distances les plus fabuleusement lointaines à des durées minimes, multipliant le verbe humain par le miracle des ondes hertziennes et permettant ainsi il y a quelques mois de lancer à travers l'espace dans le monde entier cette « Invitation au voyage » vers notre Exposition coloniale, arrière-petite-fille et héritière triomphante de nos Foires parisiennes de jadis.

§

La Léproserie de Saint-Ladre-lez-Paris, abbaye par ses clochers, forteresse par ses murailles, riche monastère aux fermes nombreuses, aux vastes potagers dont les

(1) Avant d'être rois, les Capétiens étaient Comtes de Paris. — Devenu roi, Hugues Capet investit de son Comté de Paris Bouchard, comte de Corbeil et de Melun. Le dernier comte de Paris fut Othon, mort en 1032; depuis Eudes, les ducs de France se firent représenter par des vicomtes dont le dernier fut Falcon et à sa mort Henri Ier réunit le Comté à la couronne. La magistrature des comtes et vicomtes fut remplacée par celle des Prévots de Paris, de là l'expression officielle jusqu'en 1790 : *La Vicomté et Prévoté de Paris.*

moulins avec leurs ailes au repos semblaient de loin de grands oiseaux prêts à s'envoler, possédait dès l'an 1132 deux foires : l'une la Foire Saint-Ladre, don du roi Louis le Gros en faveur des lépreux « *pour le repos de son âme et de celles de ses ancêtres* », l'autre *la célèbre Foire Saint-Laurent.*

La Foire Saint-Ladre durait huit jours et s'ouvrait le lendemain de la Toussaint, le 3 novembre, jour de la fête d'un des chers patrons de la Cité parisienne, saint Marcel et se terminait après la fête de Saint Martin, apôtre des Gaules; d'après Sauval, « elle allait du village de la Chapelle Sainte-Geneviève, sise au long du chemin de Saint-Denys jusques à la ville de Paris ». Le roi Louis VII, comme don de joyeux avènement, la prolongea de huit jours. Cette foire ne resta pas longtemps la propriété de la Léproserie, cinquante ans à peine. Le roi Philippe-Auguste, en 1180, la racheta à son profit, moyennant paiement annuel de 300 livres parisis, au Prieur de Saint-Ladre.

Le préjudice causé au monastère par ce rachat fut de peu d'importance, d'autres foires s'ouvrant à la même époque qui se faisaient ainsi des torts réciproques. Philippe-Auguste concilia leurs intérêts en faisant transporter cette foire au lieu dit « les Champeaux », vaste espace compris sur l'emplacement et les alentours des Halles centrales actuelles. Les Champeaux, en 1117, allaient jusqu'au couvent de Saint-Magloire, rue Saint-Denis, où ils occupaient encore une partie du cimetière des Innocents. En 1183 le nouveau marché fut enclos de murailles, où s'adossaient des loges abritées par des auvents. Deux nouvelles halles furent installées dans la suite et agrandirent d'autant l'espace primitivement réservé. Au XVI[e] siècle la foire allait « du Pilori à la pointe Saint-Eustache, de la rue Saint-Denys à la rue Saint-Honoré, en passant par les rues de la Tonnellerie et de la petite Truanderie ».

La Foire Saint-Ladre transportée aux Champeaux avait gardé son nom. Elle disparut au XVIIe siècle pour faire place aux bâtiments des Halles centrales.

§

Dépossédés de la Foire Saint-Ladre, les frères de la Confrérie des lépreux conservaient la Foire Saint-Laurent, qui de tout temps leur avait appartenu; il est impossible d'en déterminer la date d'origine, mais son ancienneté est incontestablement démontrée d'abord par une charte datant de 1191 dans laquelle il fut ordonné que « le 1er jour des Foires de Lendit, Saint-Ladre et Saint-Laurent nul ne pourrait acheter le parchemin « à escrire » avant que les marchands de Monseigneur le Roi, ceux de l'évêque de Paris et les écoliers eussent fait leur provision », ensuite par les arrêts et sentences rendus en 1256, 1369, 1528, etc., contre le Chapitre de Notre-Dame et les abbés de Saint-Denis qui prétendaient y exercer des droits de hauts justiciers et de seigneurs-voyers, alors que seuls les Prieurs de Saint-Ladre en détenaient le mandat de par la volonté royale, parce que Léproserie royale.

Plus modeste au début que sa rivale la Foire Saint-Germain, la Foire Saint-Laurent lui était antérieure d'au moins quatre siècles et s'ouvrait la veille de la fête Saint-Laurent dont elle prit le nom. D'abord elle se tint entre Paris et le Bourget dans un terrain d'environ 36 arpents nommé « le champ Saint-Laurent ». Sur la demande des Prieurs de la Léproserie, au XIIe siècle on la rapprocha de Saint-Ladre, de l'église Saint-Laurent et du faubourg en l'installant entre la fausse porte Saint-Laurent et la fausse porte Saint-Martin.

Primitivement sa durée était éphémère, un jour seulement, le jour de « Monseigneur Sainct-Laurent ». Elle se terminait au soleil couchant; la police du guet veillait d'une manière stricte à l'exécution de ce règlement : « A peine le soleil venait-il de disparaître que les sergents de

la douzaine du roi, au Châtelet, venaient fondre sur les loges, faisaient le Diable à quatre et brisaient tout. » Philippe VI et Jean le Bon s'efforcèrent d'obtenir plus de modération, mais le Prévot fermait volontairement les yeux et les réclamations des frères étaient sans effet. Plus tard les frères de Saint-Ladre eurent seuls le droit de justice haute et basse sur la Foire Saint-Laurent pendant toute sa durée puis, dans la suite, la justice entière fit retour au Châtelet.

Ouverte au début pour un jour seulement, puis prolongée d'une semaine d'abord et de quinze jours ensuite, la Foire ne tarda pas à s'installer pour un mois et dura même au XVIII[e] siècle deux mois entiers.

C'est ainsi qu'au XVII[e] siècle l'ouverture eut lieu, non le 10 août, mais le jour de Saint-Jacques et de Saint-Christophe, le 25 juillet; puis définitivement au XVIII[e] siècle le 28 ou le 30 juin. Si nos pères « s'allaient réchauffer à la Foire Saint-Germain quand brumoit l'hiver », ils avaient donc tout le plaisir et le loisir de se rafraîchir pendant les deux mois de canicule à la Foire Saint-Laurent « quand ardoit l'esté ».

§

Le jour de l'ouverture, « le Chastelet venait en corps prendre possession de la justice haute, moyenne et basse où ces Messieurs dînaient ensuite aux dépens de Saint-Lazare » et, lorsque le lieutenant de Police daignait y assister le sacristain mettait au « milieu du chœur un prie-Dieu couvert d'un tapis violet; un fauteuil aux deux côtés et, un peu plus bas, deux chaises violettes; un prêtre commençait alors la messe ». Le jour de la Saint-Laurent, Saint-Lazare devait également donner à déjeuner à l'évêque de Paris et aux chanoines de Notre-Dame lorsqu'ils allaient en procession à Saint-Laurent pour y chanter la messe (Sauval).

Jusqu'au moment où les Prêtres de la Mission prirent

possession avec Saint-Vincent de Paul de Saint-Lazare, c'est-à-dire au commencement du XVII[e] siècle, cette installation de la Foire en plein faubourg était franchement défectueuse;

> Qu'un assez mal plaizant taudis
> Où les patins, robes et côtes
> Amassoient souvent bien des crôtes (Loret).

Les étalages étaient rassemblés au petit bonheur, mal protégés par de faibles tentes contre les orages et les étés pluvieux. On peut s'en faire quelque idée en allant visiter notre « foire aux puces ».

La foire Saint-Laurent était alors un marché pour les petites gens qui s'approvisionnaient à bon compte d'ustensiles de ménage, de bonneterie courante, de mercerie, de vannerie; les potiers de terre y voisinaient avec les chaudronniers; les quincaillers avec les tourneurs de bois et les verriers; les corroyeurs, baudroyeurs et cordonniers avec les drapiers, sans oublier les pâtissiers de pain d'épice et les taverniers.

Cette foire « qui couchait à la belle étoile » subit de nombreuses vicissitudes. Peu sûre pendant la domination anglaise, elle fut interdite plusieurs fois et lorsque Jeanne d'Arc s'avança sous les murs de la capitale et traversa l'enclos Saint-Ladre où son armée campa, elle rompit sur le dos d'une femme de mauvaise vie sa miraculeuse épée de Fierbois; les Anglais, maîtres de Paris, ayant braqué leurs canons dans cette direction, la Foire ne put avoir lieu.

Des alternatives de calme et de déboire se succédèrent. Enfin vers l'année 1590 se termine véritablement l'existence de la léproserie de Saint-Ladre; faute de pensionnaires lépreux, la maison-couvent et son enclos passent entre les mains du « bon Monsieur Vincent » qui y installe son œuvre, ses prêtres de la Mission, son séminaire, ses « ordinands », dont l'un, ordonné prêtre dans l'église

de Saint-Lazare en avril 1652, devait devenir le célèbre Bossuet.

La Foire Saint-Laurent va bientôt à son tour se transformer et subir d'heureuses modifications.

§

Dès leur installation dans l'ancien Prieuré de Saint-Lazare, les Pères de la Mission, par la suite dénommés R. P. Lazaristes, résolurent le transport de la foire en un autre lieu. En 1656, ils prièrent le Duc de Mortemart de s'entremettre à ce sujet auprès du Roi. Le Roi consentit à la requête, mais le projet n'eut de suite que six ans plus tard. Le Prévôt des Marchands donna seulement alors son approbation et le Roi délivra des lettres patentes qu'enregistra le Parlement.

En face de Saint-Lazare et tout à côté de l'église Saint-Laurent se trouvait un vaste espace sur lequel s'élevaient déjà quelques constructions. Les Lazaristes en possédaient une partie; vers 1660, ils achetèrent tout le terrain avoisinant afin de mettre leur projet à exécution. Ils y employèrent une somme de 245.000 livres. A ce prix plusieurs maisons aux enseignes diversement symboliques leur étaient concédées : la *Croix de fer*, le *Panier fleuri*, l'*Epée royale*, l'*Aventure*.

En 1663 les deux procureurs de la Mission firent exécuter le devis de la foire. La dépense atteignit près de 165.000 livres; mais la Foire Saint-Laurent était complètement transformée. Le terrain était entouré de murs comprenant 12 corps de loges sans parler des constructions adossées aux murs d'enceinte. On y accédait par quatre entrées dont la principale était rue Saint-Laurent; à gauche de cette entrée derrière le guichet était le « Sallon du Concierge », luxueusement installé comme il convient à un aussi haut personnage, général surveillant d'une très grande entreprise; les autres entrées donnaient faubourg et rue Saint-Laurent et faubourg Saint-Denis;

sur ce dernier côté se trouvait un espace découvert réservé au greffier. Plus loin, un hangar avait été construit pour les voitures et les carrosses; enfin un vaste préau couvert avait été prévu pour les spectacles.

L'ensemble présentait un aspect agréable; des rues larges et bien dessinées étaient plantées d'arbres comme des avenues :

Où les marchandes et marchands
Tant de la ville que des champs
Contre le soleil et l'orage
Ont du couvert et de l'ombrage.

En 1706 les acacias furent remplacés par des marronniers d'Inde et cette végétation intérieure fit de la Foire Saint-Laurent la foire la plus agréable et la plus riante de l'Ile-de-France et, comme dit en son temps le poète Colletet :

Elle est dans une belle place
Et ses bâtiments bien rangez
Sont également partagez.

Le temps qui nous l'a destinée
Est le plus beau temps de l'année
Dedans le plein cœur de l'Esté.

§

Sur tout le parcours qui mène à la « nouvelle Foire Saint-Laurent », de nombreuses « hostelleries », surmontées du houx traditionnel, s'installent et pendant toute sa durée, ce n'étaient que longues files de tables couvertes de cervelas, fromages et chopines de vin d'Argenteuil. Dans le faubourg « un fourmillement de Parisiens en badauderie ». Une effervescence de vie, un embarras indescriptible de carrosses empanachés et de modestes guimbardes traînant à l'inauguration la noblesse et la bourgeoisie; le menu peuple, lui, était gaillardement à pied.

Heulard nous décrit d'une façon fort malicieuse son ouverture annuelle au début du XVIIIe siècle :

Une rumeur bourdonnante annonçait le voisinage de la Foire. Ce carrefour de Saint-Lazare qui lui faisait une sorte d'antichambre était vraiment un joli coin de Paris banlieue, haut en couleur, et qui avait à un moment donné ses personnages obligés.

Au premier plan dominant tout, ce sont les gros éclats des commères riant et pérorant autour de la Fontaine Saint-Lazare et les jurons pleuvant dru des laquais et des fiacres.

Sans souci de ces exubérances de tempérament, voici Monsieur l'Abbé de Saint-Lazare qui avance au milieu de la chaussée dans toute sa gloire de propriétaire; d'une main, il retient les plis flottants de son manteau, de l'autre, prête à saluer, il caresse à son menton « le toupet de barbe » qui est le privilège de son ordre. Son chapeau noir à larges ailes a des inclinaisons satisfaites et son collet de toile blanche fait valoir sa belle mine. Moins apprêté dans le costume et plus humble dans la pose, Monsieur le Prieur des Récollets, en capuchon, le froc serré par la cordelière et les pieds déchaux, le vient féliciter et l'envie.

Les Sœurs de Charité ont mis le nez hors de leur maison, cambrées dans leur robe grise, et « coquettent » sous leur cornette blanche, quêtant un sourire de leur confesseur ordinaire.

Tout à coup de clairs appels de trompe; le populaire suspend sa houle et se range pour faire place.

C'est Monsieur le Juré-crieur du Roy de la ville, prévôté et vicomté de Paris qui vient lui réciter quelque sentence ou ordonnance foraine, accompagné de Messieurs les Jurés-trompettes. Justice proclamée, les groupes se reforment et reprennent leur animation.

Les trois couvents ferment ce décor de grilles de murs et de verdure, tandis qu'à la cantonade les cloches de l'Eglise Saint-Laurent carillonnent depuis Mâtines jusqu'à l'Angelus, comme pour empêcher ces bruits profanes d'arriver jusqu'à Dieu.

§

La Foire Saint-Laurent était fort bien achalandée. La majeure partie des marchands étaient des Parisiens qui, en dehors de leur « maison-mère », avaient des succursales aux deux foires parisiennes; à Saint-Laurent les boutiques ou loges, au nombre d'environ 260, s'élevaient sur le bord des larges avenues dont l'accès était des plus faciles pour la grande commodité des vendeurs et acheteurs. Ces avenues portaient les noms de rues Royale, Princesse, Dauphiné, de la Lingerie, Saint-Lazare, Neuve Saint-Lazare, Saint-Louis, Saint-Laurent, Saint-François, des Trois-Pavillons, etc.

Cependant la Province et l'Etranger s'y faisaient représenter. Les marchands de Rouen, d'Orléans, d'Amiens, de Reims y avaient des entrepôts. Les riches fabriques de Flandre, de Bruges, de Lyon apportaient leurs échantillons. Les Commerçants de Nîmes, Avignon, Uzès, Marseille allaient deux fois par an chercher à Alexandrie les denrées d'Orient pour approvisionner Paris.

Venise expédiait ses miroirs, l'Allemagne ses produits, Bordeaux ses vins, Tolède ses armes, Cordoue ses cuirs et ses tapisseries; les marins basques de Bayonne et de Biarritz qui pêchaient les baleines adressaient à la Foire les huiles et les buscs pour les élégantes. Pour la plupart ces envois se faisaient par eau, car Paris «port de mer » sur son fleuve avait sa « hanse » ou association que le roi Philippe-Auguste avait confirmée par des privilèges; de là le vaisseau que la capitale garde en ses armoiries.

Tout comme à la Foire Saint-Germain le haut commerce ne tarda pas à affluer jusqu'à la foire Saint-Laurent, puisque les orfèvres, les bijoutiers, les joailliers, les peintres, les tabletiers, les ébénistes d'art, les marchands de cabinets d'estampes vinrent y ouvrir des magasins d'exposition et que de grands seigneurs des cours d'An-

gleterre et de France daignèrent s'y intéresser par le truchement de commerçants qui leur servaient d'intermédiaires, comme par exemple lors de la vente de la collection de la Duchesse de Cleveland.

Dès l'entrée on était tout étourdi, raconte Sauval, par le bruit des sifflcts et des tambourins, car « il n'est fils de bon père et de bonne mère à qui on n'en achète ».

Cette Foire Saint-Laurent
N'as-tu point déjà les oreilles
Aussi pleines que des bouteilles
Du bruit que font tant de « chifflets » ?

Et plein de colère contre cet âge sans pitié, le poète Colletet ajoute ce conseil où perce sa rancune :

Donne une paire de soufflets
A ces fripons qui t'étourdissent !
Romps leurs flustes et leurs tambours
Qui vont nous rendre presque sourds !..,

§

Vous me mandez, Madame, sur la Foire Saint-Laurent, conte sous forme de lettre le *Mercure galant* de juillet 1678.

Elle est toujours ce que vous l'avez veüe, c'est-à-dire un assemblage de *Monstres*, de *Raretez*, et de *Beautez*.

Les *Monstres* sont aux environs des principales entrées. On les y a fait venir de toutes les parties du Monde et on peut satisfaire sa curiosité là-dessus pour peu de chose.

Les *Raretez* sont dans les Boutiques et la veüe n'en coûte rien.

Quant aux *Beautez*, elles se promènent tous les soirs dans la Foire, et quoiqu'on les voye facilement, c'est un plaisir que beaucoup de *Regardans* achètent quelques fois bien cher.

Parmi les *Raretez* qui n'y manquent presque jamais il s'en est veu cette année d'extraordinaires : Ce sont les *Pourcelaines* que Madame la duchesse de Cleveland y a fait vendre. Il y en avait d'admirables par leurs figures, par les choses qui estoient représentées dessus, et par la diversité de leurs couleurs. Les plus rares estoient montées ou d'or ou de ver-

meil doré et garnies diversement de la mesme matière en plusieurs endroits...

C'est cette année 1678 que la Foire Saint-Laurent décréta la mode à la chinoise pour l'ornementation des appartements, des coiffures, des robes...

§

Une des grandes attractions de la Foire était ses guinguettes et ses cabarets :

On y vient de tous les côtés
Car outre pluzieurs marchandizes
Nécessaires, rares, exquises
Citrons, Limonades, Douceurs
. . . .
Et des vins délicieux
Que l'on boit illec sur les lieux (Loret).

Les Caves de ces établissements étaient renommées; dans une de leurs comédies en 1732 Le Sage et d'Orneval glissent cette allusion :

J'ai des vins de chaque Canton;
Du Pays Bourguignon
J'ai de l'excellent Mâcon,
Des vins de Gave et d'Oléron;
J'ai du Champenois,
De l'Orléanois,
Vins d'Anjou, de Blois
Avec du Nantois;
J'ai du vin d'Auxerre,
De Tonnerre
Délicat,
De l'incomparable Auvernat,
Du bon Sancerre
Et bien d'autres vins
Fins
Qui chassent les chagrins.

A ces vins délectables on ajouta bientôt une nouveauté : le *café* qu'un Arménien dès 1672 avait rapporté d'Orient.

L'affluence, bourgeoise jusqu'à six heures, devenait mondaine jusqu'à l'heure de la fermeture.

C'est le soir, ajoute le *Voyageur fidèle ou guide des Etrangers* (1716), où elle paraît dans tout son lustre, par les grandes illuminations dont toutes les boutiques sont éclairées.

La Foire en effet tendait de plus en plus à devenir un lieu de plaisir; on y soupait aux chandelles.

C'est un endroit fertile en bonnes aventures ou les coquettes triomphent aux dépens de leurs amans qui en sont le plus souvent les dupes.

Des commerçants avisés sous-louèrent une partie de leurs boutiques à des courtisanes pour y exercer leur métier, tout cela sous l'œil bénévole des sergents du guet et des exempts du Châtelet; mais, conclut philosophiquement « Panard » dans un de ses vaudevilles :

Les lois ne sont qu'une barrière vaine
Que les hommes franchissent tous,
Car *par dessus* les *Grands* passent sans peine,
Et les *Petits* par *dessous*...

§

L'affluence considérable qui se pressait chaque jour en ce lieu permettait aux voleurs à la tire d'y exercer leur fructueux négoce, et les ordonnances de la Police n'empêchaient nullement les « apaches » qui rôdaient les faubourgs de Paris » de battre « l'antiphe » sur le grand « trimar » jusqu'en la Foire Saint-Laurent :

Des gens qui portent la rapière,
Qui marchent d'une mine fière
Meslez parmi les spectateurs,
Et qui font les admirateurs
Glissent les doigts sans vous le dire
Au fond de votre tirelire
Autrement dite le gousset,
Si bien que vous le trouvez net.

Le retour, le soir, aux chandelles était particulièrement difficile pour ceux qui ne possédaient point carrosse, car l'éloignement de la Foire du centre de Paris amenait de continuelles contestations entre voyageurs et cochers. Il est amusant de constater qu'à plusieurs siècles d'intervalle rien n'est changé au point de vue des rapports sociaux entre ces deux éternels antagonistes : voyageur et automédon.

Rappelons à ce propos l'aventure qui advint au comédien Dominique et qui a été racontée par Nemeitz. Voulant retourner chez lui après la représentation de la parade de la Foire, il ne trouva qu'une seule voiture dont le conducteur quelles que furent menaces ou promesses, refusa obstinément de partir; de guerre lasse Dominique descendit l'automédon de son siège, fit monter à sa place son laquais, et... fouette cocher! Furieux le propriétaire du véhicule se mit à crier tant et si bien que la canaille s'attroupa, prête à faire au voyageur un mauvais parti. Enfin un chevalier du guet intervint et devant le juge du quartier l'acteur obtint gain de cause et put réintégrer son logis à l'aide du coche emprunté de vive force; il le renvoya le lendemain à son propriétaire par la fourrière du Châtelet.

Il est curieux de constater que malgré sa couleur locale si pittoresque, aucun peintre de cette époque n'eut l'idée, comme l'avait fait Téniers pour les foires flamandes, de brosser quelques scènes suggestives des usages et coutumes de la Foire Saint-Laurent. Deux poètes seuls la rimèrent : Loret en des vers mirlitonesques et un bohème original déjà cité : Colletet, que Boileau dépeint dans une de ses satires « ... crotté jusqu'à l'échine » et s'en allant « chercher son pain de cuisine en cuisine ».

§

La plus grande gloire de la Foire Saint-Laurent est incontestablement d'avoir donné naissance vers le milieu

du XVIII[e] siècle à « l'Opéra-Comique » et à peu près à la même époque, vers 1748, au « Théâtre pittoresque », ancêtre de notre Châtelet. L'inventeur de ce dernier genre était Toscani. L'affiche de la foire Saint-Laurent portait : « *Une tempête, la pluie, le tonnerre des vaisseaux qui périssent* et des *matelots qui surnagent.* » Le célèbre Curtius y installa également pour la première fois un Musée de Cires, précurseur de notre actuel Musée Grévin.

§

Les Parisiens ont toujours raffolé des spectacles et des parades, aussi leur goût les porta-t-il pendant de longues années vers le théâtre de la foire.

Déjà sous le règne de Louis XI les bateleurs, jongleurs, danseurs de corde avaient connu une vogue particulière, et bien avant Molière, Clopinel, frondeur des plus hardis, avait créé à la Foire Saint-Laurent le personnage de « Faux-semblant » ancêtre de Tartuffe :

...Tu sembles être un saint hermite?
— C'est vrai, que je suis hypocrite.
— Tu t'en vas prêchant l'abstinence?
— Oui, oui, mais je remplis ma panse
De bons morceaux et de bons vins
Tel comme il affert (appartient) à devins (gens [d'église).
— Tu vas prêchant la pauvreté?
— Oui, mais je suis riche à planté (abondamment).

Ces parades en « *gaoi savoir* » se donnèrent d'abord sur des tréteaux improvisés, puis, dès la fin du XVI[e] siècle, la foire avait son Théâtre, comme depuis un certain temps la Foire Saint-Germain avait le sien.

Les Frères de la Passion prirent ombrage de ces représentations et voulurent y mettre obstacle. Le Lieutenant de Police civil intervint, un contrat fut passé le 5 avril 1595 par lequel chacune des Foires devait fournir comme dédommagement à la troupe des Confrères de la Passion

une subvention annuelle de deux écus; de plus, les spectacles devaient être terminés à quatre heures en hiver.

Les places se payaient 5 sols au parterre et 12 sols aux premières. Les cachets d'artistes étaient tarifés en proportion de leur talent, ou de leur renommée. Ainsi Tremblotin, grande vedette du Théâtre, touchait quotidiennement la somme fameuse de 50 sols, plus une soupe réconfortante tous les jours où il était en scène.

Sous François Ier, « *Il signor Pulcinella* » ramené d'Italie fait son apparition et d'emblée conquiert le public parisien; cela devait être, ajoute l'historien Brazier, car « Polichinel est si peuple avec son nez tortu, son menton en galoche, ses petits yeux brillants, ses joues rubicondes, sa perruque de laine et son rire moqueur! Si vous ajoutez à cela qu'il est égrillard, qu'il jure, s'enivre, bat le commissaire et la patrouille... » Il a le don de provoquer le rire et la franche gaîté; plus tard on lui adjoignit des marionnettes pour former la troupe du fameux « Brioché », la première que l'on ait vue à Paris et cela en la Foire Saint-Laurent. Brioché trouvera bientôt des imitateurs et Lesage et d'Orneval usèrent parfois pour leurs œuvres de ces acteurs si dociles. En 1834 le fameux Polichinelle de la Foire Saint-Laurent qui avait appartenu à Lesage était la propriété de l'auteur dramatique Dumersan, collectionneur et numismate érudit, qui le tenait de Favart fils. Qu'est devenu aujourd'hui ce Polichinelle dont le costume semblait l'apparenter au siècle de Louis XIV?

Vers 1709 il y eut sur les tréteaux plusieurs exhibitions de monstres, d'hommes sans bras ou se disant tels, comme celui de « l'Indien né natif des Indes ». Avant de paraître en scène et pendant « qu'on l'accommodait à être sans bras », ses partenaires habillés en sauvages chantaient et dansaient, accompagnés par les flûtes et les hautbois. Puis il paraissait, saluant le public en ôtant son chapeau avec le pied et « très gracieusement » jouait au piquet.

La partie vivement terminée et gagnée, on apportait à l'artiste son tympanon; il se mettait alors à chanter :

Si je n'ai ni mains ni bras
C'est lorsqu'il faut rendre;
Messieurs, je n'en manque pas
Quand il faut prendre
Mais surtout pour duper un sot
Et le faire repic et capot
Je ne suis pas manchot.

Pour accompagner ces paroles ironiques qui mettaient la compagnie en joie, il déployait avec ses pieds frappant en cadence son instrument une virtuosité étourdissante dont nos modernes clowns semblent avoir hérité.

Plus tard ce fut un Allemand, réellement dépourvu par la nature, qui ne lui avait avarement octroyé que quatre informes moignons de chair molle avec une sorte de pouce; il écrivait sous la dictée, taillait ses plumes, jonglait, tirait avec un fusil sur une chandelle allumée, l'éteignait sans jamais la manquer, ou abattait deux quilles placées l'une derrière l'autre, sans éteindre la chandelle.

Des animaux sauvages, lions, léopards, tigres, ours, serpents, vinrent corser les spectacles; des géants et des nains se donnaient la réplique; des animaux savants, sauvages ou domestiques, parodiaient sur les tréteaux les travers de l'humanité.

Une troupe de rats danseurs connut une telle vogue que le roi Louis XIV, paraît-il, vint incognito de son château de Vincennes (car Versailles n'était pas encore terminé) jusqu'en la Foire Saint-Laurent pour assister au ballet de ces rats dansant pavanes, menuets et sarabandes sur une grande table, au son des violons. Ils étaient conduits par un rat blanc de Laponie et évoluaient avec une telle justesse, une telle aisance, une telle grâce, que le monarque s'enthousiasma.

Brice Guérin installa une Académie de pigeons qui n'eut qu'une durée éphémère, car on lui vola et mangea le plus savant de ses élèves.

Deux singes étaient devenus la coqueluche de la Foire, « Divertissant » et « Fagotin ». Divertissant, vêtu en femme, exécutait sans défaillance tous les pas compliqués et les figures du Menuet, jouant de l'éventail et envoyant des baisers aux spectateurs. Quant au pauvre Fagotin, orgueil de son maître Brioché, il eut une fin tragique et imméritée; dressé à jouer de la rapière et à contrefaire les manières de l'irascible Cyrano de Bergerac, ce dernier qui ne s'accommodait guère de ces plaisanteries, outré d'être le héros ridicule d'une parodie de tréteaux, l'embrocha tout net un beau soir!

§

La scène et les décors du Théâtre avaient un aspect très rudimentaire et les loges n'étaient qu'un retrait fermé par des planches se montant et se démontant à volonté; on y dressait un échafaudage pour les spectateurs. Sur le plateau une corde était tendue pour les « sauteurs » de la troupe des danseurs.

Vers 1679 le théâtre de la Foire faisait salle comble et le succès fut tel que les Comédiens Français s'émurent; on désertait leur spectacle; ils portèrent plainte et obtinrent gain de cause. Il fut défendu à la troupe foraine de « donner désormais aucune Comédie par dialogue ». Mais les rusés Compères tournèrent la difficulté. Leurs Comédies restèrent les mêmes, seule leur façon d'interpréter changea .Un seul acteur gardait la scène et sa tirade terminée, disparaissait pour céder la place à son interlocuteur. La pièce n'était plus ainsi qu'une suite de monologues. Nouvelle protestation des Comédiens français avec « défense de jouer par dialogue ni même monologue ». Comme le théâtre passait outre, deux huissiers

du Parlement, nommés Rozeau et Girault, vinrent verbaliser :

...Le samedi 20 février 1706, le spectacle fini, et tout le monde qui y assistait étant sorti, la loge de Holtz fut entourée de plusieurs escouades du guet à pied et à cheval et dans le même temps, 40 archers de la robe courte, commandés par les exempts Panetier et Leroux, qui accompagnaient les sieurs Rozeau et Girault, huissiers du Parlement et porteurs de son arrêt, entrèrent ayant à leur suite Pelletier, menuisier de la Comédie française, et plusieurs garçons portant haches, scies, marteaux et autres outils propres à leur profession.

Le sieur Rozeau fit demander Holtz Dolet et Laplace. Le premier s'étant présenté, lecture lui fut donnée de l'arrêt du Parlement qui ordonnait la démolition de son théâtre et défendait aux comédiens français et aux forains de procéder à nulle autre juridiction que la sienne.

Grande dispute entre les deux justices. Les sieurs Dancourt et Dufay ayant indemnisé les huissiers du Parlement pour qu'ils exécutassent l'arrêt, une partie du théâtre et des loges furent abattus, les décorations et les bancs du parquet brisés.

Malgré cette exécution, dès le lendemain matin, les directeurs du Théâtre rétablirent en hâte tout ce qui avait été brisé; à dix heures, de nouvelles affiches annoncèrent au public de Paris que le spectacle continuait. Il y eut foule et la recette fut magnifique. Furieux les Comédiens français revinrent à la charge, militairement tout fut anéanti et douze archers en permanence restèrent en « garnison » pendant plusieurs jours, faisant un bûcher de tous les débris.

Ces scènes se renouvelèrent souvent; mais les directeurs ne se rebutaient point et rebâtissaient leurs loges dès l'année suivante. Ils apportaient d'ailleurs la même ténacité en toutes circonstances.

Puisqu'on défendait à la troupe de parler en jouant, seul l'acteur principal prit la parole, tandis que ses parte-

naires se bornaient à mimer leur rôle. Mais la pièce devenant ainsi monotone, la compréhension obscure, les spectateurs protestèrent.

Eh bien, puisqu'on ne pouvait parler son rôle, on le chanterait!... C'était un genre dont certains fabliaux d'autrefois avaient donné déjà l'exemple : tels *Le Renard nouvel, Le batteur engrangé, Aucassin et Nicolette,* etc.

Cette difficulté d'offrir aux spectateurs des scènes dialoguées où l'acteur principal parlait tandis que ses partenaires lui répondaient en chantant et en mimant leurs rôles, obtint un succès considérable; le public venait en foule, à la grande joie des directeurs, auteurs, acteurs et compositeurs, car de nouveaux airs furent créés pour les besoins du nouveau spectacle.

Ainsi prit naissance l'Opéra-Comique à la Foire Saint-Laurent.

§

Plus tard des « vaudevilles » de ce même théâtre comprirent aussi une partie musicale, mais cette partie consistait à « adapter des paroles nouvelles à des airs connus » et tous ces airs connus avec leur notation furent réunis dans l'ouvrage intitulé : *La clé du caveau,* recueil précieux utilisé encore aujourd'hui dans nos modernes cabarets chantants de Montmartre ou d'ailleurs.

Ce genre mixte, Opéra-Comique, Vaudeville chanté, est un genre spécialement français, qui connut une vogue sans défaillance pendant tout le XVIIIe siècle; les représentations se donnaient tour à tour dans les deux foires rivales de Saint-Laurent et de Saint-Germain, l'Opéra-Comique se transportant en février-mars sur la rive gauche, en juillet, août et septembre sur la rive droite. Le théâtre garda ainsi son aspect mobile et nomade jusqu'en 1762.

§

Ce genre nouveau, que les persécutions et la nécessité

avaient fait naître, souffrit beaucoup au début de toutes les entraves suscitées par les troupes rivales : les Comédiens français, et l'Opéra qui à son tour prit ombrage. Une convention intervint alors en 1713, avec l'Opéra, qui, moyennant finances nouvelles annuelles, promit de laisser continuer sans encombre les représentations.

Mais ni la Comédie française, ni la Comédie italienne qui chassée en 1697 revint en 1716, ne désarmèrent, et l'Opéra, sans renouer la lutte ouvertement, à cause de la convention lucrative de 1713, mena une habile campagne.

Pour se venger des méchancetés que faisaient subir aux artistes de la Foire leurs rivaux, les acteurs imaginèrent de se moquer des acteurs vivants par le truchement de leurs célèbres marionnettes et celles-ci crossèrent les acteurs de bois qui représentaient les principaux comédiens français, de l'Opéra et de la troupe italienne, avec leurs qualités et surtout leurs travers. C'est ainsi que Panard eut l'idée d'écrire une pièce intitulée *La Mère Vengée ou la Double surprise* qu'il fit créer par la « troupe enfantine » de « Monsieur Drouin » pour être chantée, mimée, dansée et déclamée.

Le doyen des acteurs n'avait pas treize ans. Le succès triomphal dépassa tout ce qu'on peut imaginer, une ovation enthousiaste, indescriptible accueillait chaque soir « l'Etoile du ballet », un minuscule garçonnet de quatre ans, qui mimait avec l'autorité et l'aplomb imperturbable d'un virtuose de la chorégraphie la « Danse du sabotier », parodie pittoresque du fameux danseur Nivelon, créateur de ce pas à l'Opéra.

§

L'Opéra Comique soutint ainsi pendant des années une lutte écrasante contre les troupes rivales qui regardaient d'un œil jaloux sa vogue persistante; mais un homme d'une intelligence remarquable fit face hardi-

ment à toutes les difficultés : Jean Mounet. Directeur en 1743, il fut obligé par ordre d'interrompre ses spectacles ;il put reprendre l'année suivante et en 1752 il procéda à une brillante installation. Quoique provisoire, cette installation était luxueuse pour les places et les loges; les décors, la mise en scène, furent des plus riches; une interprétation vocale hors ligne, un orchestre impeccable, sous la direction du célèbre maestro Davesne, qui lutta farouchement contre la tendance italienne, firent triompher le goût français en assurant définitivement la victoire de l'Opéra Comique.

§

Le public dédommageait amplement par ses applaudissements les pauvres persécutés. Fertiles en expédients, les comédiens se servirent d'écriteaux tantôt portés par un personnage quelconque ou présentés par l'auteur lui-même, tantôt suspendus aux décors; par la suite on modifia avec élégance cette présentation en faisant tenir une banderolle par deux enfants costumés en amours, qu'on descendait lentement des hauteurs du théâtre; arrivés sur la scène, les deux amours déroulaient leur inscription, l'orchestre jouait l'air d'un couplet que chantait un compère qui avait pris place dans la salle, l'acteur entrait alors en scène, mimait la pièce, et le refraim était repris en chœur par le public ravi et jubilant de prendre ainsi, à la barbe du commissaire-exempt, une part indirecte au spectacle représenté sur la scène, tout en bernant « l'injustice de la Justice ».

Vacart, Panard, Giron, Le Sage, d'Orneval, Favart, Fuzelier, Sedaine, etc., fournirent la plupart des pièces représentées; mais Le Sage, le futur auteur de *Gil Blas*, fut à lui seul ou avec la collaboration de d'Orneval, l'un des principaux pourvoyeurs de ces répertoires spirituels et faciles à retenir l'attention du public; c'est lui qui eut le premier l'idée des écriteaux « explicatifs ».

D'autres auteurs, oubliés en partie aujourd'hui, connurent une grande vogue, tels : Laffichard, Carolet, Gallet, Legrand, Autreau.

C'est ainsi que furent joués, lors de la célèbre querelle des anciens et des modernes : *Arlequin défenseur d'Homère;* puis la *Pénélope moderne, le Rémouleur d'amour, Dans les routes du monde,* etc.

Dans une innovation qui fit grand bruit, le duc d'Orléans convia à deux heures après minuit ses amis et sa Cour pour entendre une parodie du *Romulus* de La Motte, intitulée *Pierrot Romulus.*

Enfin en 1714 on représenta *Télémaque* de Lesage, musique de Gilliers, violon de la Comédie-Française, dont le titre fut suivi pour la première fois du nom d' « opéra-comique ».

Puis ce furent, toujours sous la même étiquette et les mêmes auteurs, *La Foire de Guibray,* la *Ceinture de Vénus, Alceste,* etc.

Le Sage et d'Orneval ayant abandonné la Foire Saint-Laurent, l'entrepreneur de la salle des spectacles, un nommé Francisque, chargea Piron d'écrire une chanson satirique, car, sentiment bien humain, les auteurs rivaux se jalousaient :

Le Sage et d'Orneval ont quitté du haut style
La beauté
Et pour Polichinel ont abandonné Gille
La rareté,
Il ne leur reste plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Vadé, auteur d'un petit poème, *La pipe cassée,* créa sur la scène le genre « poissard ». Il fit salle comble. Les belles dames de la Cour ne craignaient point d'aller « sous le masque » s'encanailler :

Sur l'port, avec Manon, z'un jour,
Je l'engueusais en façon d'amour,
Aisément cela peut se croire...

Un faraud s'en vint près de nous
Lui faire les yeux doux.

(*Ici on parle.*) Sapergué!... Dame!... Moi qui suis jaloux, vouloir me souffler ma Personnière!... c'est me licher mon beurre... et me prendre pour un gonze.

(*On chante.*) J'veux t'être un chien
Ya coup d'pied, ya coup de poing,
J'lis cassis la gueule et la mâchoire...

§

En 1762, une transaction intervint et l'Opéra Comique ayant fusionné avec la Comédie Italienne, se transporta au théâtre que le Régent avait octroyé à cette dernière en 1716, c'est-à-dire à l'Hôtel de Bourgogne.

Là se termine l'histoire de l'Opéra Comique à la Foire Saint-Laurent.

§

Malheureusement cette transaction allait porter par la suite un coup fatal à la Foire Saint-Laurent en tarissant la source principale de sa vogue et de sa richesse. Quelques années encore, une troupe de « comédiens et paradeurs » continuèrent sous les directions de la Veuve Baron et de Saint-Edme, à connaître quelques succès, puisque, en 1780, une comédie, *Les battus paient l'amende*, eut un retentissant succès de 500 représentations. Elle était l'œuvre d'un nommé d'Orvigny, prétendu fils naturel de Louis XV et peut-être dut-elle son succès persistant à ce parrainage, car dans la foule le bruit courait que les Rois de France avaient maintes fois pénétré dans l'enceinte des foires Saint-Germain et Saint-Laurent et que même, en 1723, Louis XV daigna les inaugurer en personne.

§

Cependant, il semblait à certains signes que la Foire commençait à décliner.

Par traité du 12 janvier 1777, les Pères Lazaristes avaient cédé leur foire au sieur Gévaudan, qui apporta quelques heureuses réformes. En 1783, le théâtre fut remplacé par une « Redoute chinoise ». On y allait danser et souper; le café était servi dans les sous-sols et si le temps le permettait on contemplait, du haut du Pavillon, Paris et le panorama des boutiques de la foire. Dans les jardins, des jeux de bagues, de batailles, de trou-madame offraient les palpitantes péripéties de leurs parties hasardeuses. Cette vogue n'eut qu'une durée éphémère. Entre temps, Paulini, physicien italien, était venu vers 1747 étonner et épouvanter le public par ses expériences d'électricité. Les troubles révolutionnaires, puis les constructions du Vauxhall d'été, proche le boulevard du Temple, de plusieurs théâtres comme l'Ambigu, les Variétés, la Gaîté attirèrent la foule ailleurs et entraînèrent, au commencement du XIXe siècle, la ruine presque définitive de la Foire Saint-Laurent.

§

En 1838, une lithographie de Champin, d'après un dessin de Régnier, avec cette légende : *Foire Saint-Laurent*, accompagne le texte de Charles Nodier dans son *Paris historique* :

On trouve encore à la place de l'ancienne foire Saint-Laurent les restes des boutiques et des loges qui y furent construites en 1662. Mais Arlequin n'y chantera jamais plus les couplets joyeux de Fuzelier et Dorneval, ses anciens spectateurs sont partagés en trois spectacles mieux appropriés à l'état avancé de notre civilisation : le mélodrame, la cour d'assise et l'échafaud.

Charles Nodier fait ici allusion à la prison Saint-Lazare qui a remplacé le couvent des Lazaristes où mourut ce saint homme que fut saint Vincent de Paul.

Maintenant, à Saint-Lazare, on soigne, avec la lèpre du péché, la lèpre syphilitique!...

Sur ce dessin de Régnier on voit un homme assis au milieu de ruines romantiques. Probablement « l'ombre d'Arlequin pleurant l'ombre de Colombine ».

En 1826, époque où la foire était la propriété de la Baronne de Bellecote, on y perça les rues Neuve-Chabrol et du Marché-Saint-Laurent.

Sur son emplacement en 1835, on installa le Marché-Saint-Laurent qui disparut à son tour en 1853, lors du percement des boulevards de Strasbourg et de Magenta et de la construction des gares de l'Est et du Nord.

Néanmoins, par suite de l'accroissement incessant de la population parisienne, une société obtint à peu près à la même époque l'autorisation de construire une halle rue du Château-d'Eau.

Ce marché couvert et les petites halles Saint-Quentin édifiées plus tard près de Saint-Lazare, entre les rues de Chabrol, des Petits-Hôtels et le boulevard Magenta, peuvent être considérés comme les derniers vestiges de la Foire Saint-Laurent. Et l'on ne peut, comme le dit avec quelque mélancolie l'historien Brazier, s'empêcher de remarquer que « ceux qui passent dans ce qui fut autrefois les si célèbres enclos Saint-Lazare et Saint-Laurent, ceux-là ne savent plus du tout qu'ici il y eut de la joie, du mouvement, des plaisirs; que là on a ri, on a battu des mains; que là Le Sage, Piron, Favard, Sedaine, Panard faisaient applaudir leurs premières productions, que Clairval et Préville attiraient la foule, que de jolies actrices y recevaient les hommages de grands seigneurs à talons rouges; que là le Duc d'Orléans et ses intimes allaient, *incognito*, rire ou cabaler, selon leur bon plaisir ».

La Foire Saint-Laurent était bien morte.

« *Hæc mea forte tua* », continue d'ironiser près de là le beau cadran solaire de la prison de Saint-Lazare.

Dr L. BIZARD et JANE CHAPON.

LE LION
ET SON JEAN-FILLE[1]

V

LE BON NOTAIRE ET LES TITRES « ONHORRIFIQUES »

Le bon clerc était devenu le bon notaire.

L'oncle gagné, l'affaire s'était faite avec une facilité dont il restait étourdi. Mme Brichotard, la grande veuve froide, était pressée de retourner dans son pays et ennuyée de ne pouvoir se débarrasser de son étude. Aussi, quand François, tremblant de timidité, lui balbutia des propositions, elle fut très accommodante. Elle céda la charge moyennant 40.000 francs (2), dont la moitié fut payée comptant par le brave Lechorgnat, auquel on fit, en bonne et due forme, un acte qui lui conférait un privilège sur l'étude et transformait en cinq pour cent (taux légal, le roi des taux à cette époque) l'intérêt de trois pour cent que son argent lui avait rapporté jusque-là. Maintenant qu'il avait du galon, il n'était plus jaloux de voir son neveu monter aussi en grade. Et, grâce au Lion, tout le monde était content.

Chambonnet s'écarquillait, les boutiquiers du bourg, les paysans des villages. « Hein! ce petit François, qu'il paraît que c'est lui qui va être notre nouveau notaire! Qui c'est qu'aurait cru ça? » On avait en effet du mal à le croire, que ce petit bâtard, avec sa veste élimée au coude et son pantalon rapiécé au derrière, pût remplacer

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 808, 809 et 810.
(2) Prix d'avant-guerre, ne l'oublions pas.

ce grand monsieur Brichotard, qui avait une jaquette si importante et des guêtres si reluisantes. Et François lui-même en doutait encore le jour où, sourdement angoissé, il dut prendre le train pour aller passer son examen devant la Chambre des notaires. Il avait beau se dire, et Solange avait beau lui répéter que, puisqu'il avait l'argent, il était reçu d'avance.

Mais le soir, en revenant, il était tout guilleret. Ces messieurs avaient été vraiment comme-il-faut. Ils avaient bien poussé quelques colles au bon clerc, mais s'ils y avaient mis une ironie particulière, François ne s'en était pas aperçu. En réalité, un seul avait laissé percer la raillerie, et c'était justement celui dont l'accueil avait le plus flatté notre François, parce que ce notaire, riche et assez lettré, l'avait appelé tout le temps : « Mon cher collègue », avec un sourire aimablement acidulé, où le brave garçon n'avait vu qu'une amitié sincère.

Pourtant, il lui restait un malaise, une inquiétude : les moqueries, les rebuffades de maître Brichotard étaient encore dans ses oreilles, — vingt-cinq ans de servage dans ses os et ses moelles. Mais quand il eut reçu sa nomination officielle, quand il eut prêté serment, quand enfin il lui fut impossible de douter qu'il était notaire « pour de vrai », il se sentit un autre homme. Le primaire, le petit garçon, l'inférieur, courbé et bafoué, s'effaçait derrière le notable, assermenté, patenté, l'officier ministériel, — oui, un officier, — oui, brave Lechorgnat, un officier avec garantie du gouvernement.

Avec-garantie-du-gouvernement! Magique consécration, si magique qu'elle en transformait l'envie et la jalousie en quelque chose de presque aimable; car il y avait de la jalousie dans l'air. On n'avait pas été jaloux de maître Brichotard. Il était né bourgeois, celui-là; il l'était resté, c'était naturel. Mais ce petit François qui se permettait « une ascension si rapide », comme disait l'instituteur! On n'admet guère ça, au village. On se

croit très radical, très avancé, et l'on est si conservateur qu'on trouve fort bien qu'un grand monsieur demeure grand monsieur, mais qu'on est d'abord tout scandalisé si un petit s'avise de devenir grand.

On était à la fois vexé et flatté; c'était très drôle. On pensait : « Cette fois, c'est un des nôtres, — un de nous. » Un de nous! Idée flatteuse, victoire démocratique. « Vive le peuple! A lui les places et les honneurs! » Mais aussitôt, l'envie soufflait : « Un de nous, mais pas toi! Et pourquoi pas toi? Tu as plus d'écus que ce François dans ton bas de laine, et il n'a pas sué comme toi sur le sillon pour gagner sa place. Le gouvernement fait de lui un monsieur, un savant, et toi tu restes paysan. Ça n'est pas juste. »

Juste ou non, il était un notable et un savant, il n'avait qu'à signer un papier pour en faire un *acte authentique*, un acte qui contenait votre fortune ou votre ruine : voilà le fait capital. On ne comprenait pas trop ça. « Quoi! ce petit François que maître Brichotard, qui était pourtant si bien élevé, a plus d'une fois traité d'âne devant tout le monde! » Et après? Si c'était un âne, c'était un savant tout de même, il faut bien le croire, puisqu'il était nommé et patenté pour porter les reliques et pour être le conseiller des familles, l'oracle des foyers, avec (faut-il le répéter encore?), *avec-garantie-du-gouvernement*.

Eh bien, puisqu'il avait cette veine, puisque le gouvernement lui avait, d'un coup de baguette, donné la science et le pouvoir, les pauvres paysans sauraient en profiter. Ils n'avaient jamais été hardis avec maître Brichotard. Mais ce petit François! Avec lui, on allait prendre sa revanche.

Aussi, il ne fut pas sitôt notaire qu'il vit arriver une foule de braves gens qui, jusqu'alors, avaient à peine daigné le regarder et qui, avec des façons où l'ancienne familiarité se mêlait maladroitement à une sorte de fausse obséquiosité toute neuve, venaient lui demander, qui un

avis, qui un conseil, qui un service. L'un voulait savoir de quelle « portion de biens » la loi autorisait son vieux père à frustrer un fils aîné au profit du cadet, — « qu'est moi-même, m'sieu François ». Un autre, qui était, comme on dit au village, un *mange-tout*, offrait des honoraires doubles et même triples, si le bon notaire réussissait à dénicher un paysan assez bénévole pour prêter au sire quelques milliers de francs, perdus d'avance, les terres du mange-tout étant hypothéquées pour plus que leur valeur. Un troisième, dont la femme n'écoutait pas les remontrances, insistait pour que not' notaire la convoquât à l'étude afin de la sermonner, de la secouer (secouez-la bien et n'ayez pas peur, m'sieu François), parce que cette paresseuse, élevée à ne rien faire, négligeait sa basse-cour et refusait de tâter les poules. Voyez-vous ça? Ah! les filles d'aujourd'hui! Est-ce que ça n'est pas un cas de divorce, m'sieu François?

François, pour se débarrasser de l'importun, chercha à l'envoyer au juge de paix. Mais il se récria. Le juge de paix? Il habitait à sept kilomètres, on ne le connaissait point, il n'était pas du pays. Bref, le paysan accusa partout François de n'être pas complaisant. Or, étant chargé par le gouvernement d'arranger toutes les affaires des familles, il avait le devoir d'être complaisant. Mais sans doute il était déjà trop fier.

Fier, comment ne l'aurait-il pas été, en voyant l'importance inattendue que tout le monde lui prêtait? Mais il commençait aussi à s'apercevoir que la popularité n'a pas que des agréments. Et il trouva que vraiment elle exagérait, le jour où il reçut en même temps la visite d'un petit fermier des environs et celle du père Martin, l'un et l'autre venant lui quémander ils ne savaient quel remède, celui-là pour sa vache qui pissait le sang, celui-ci pour son gredin de Loup-Blanc, qui ne pouvait s'asseoir, sa santé perverse, rosse comme lui-même, l'ayant gratifié d'un énorme clou à la fesse.

François, excédé, faillit se mettre en colère. Mais il réfléchit juste à temps qu'il était obligé maintenant d'être un homme toujours digne et posé, — et surtout, surtout, il se rappela avec quelle insistance Solange lui avait recommandé de ne jamais s'avouer ignorant. Ces simples n'auraient pas compris, et il aurait perdu tout son prestige de *garanti-par-le-gouvernement.*

Or, Solange s'accrochait au prestige et tenait d'autant plus à payer de mine que l'étude, elle, ne payait pas assez. C'est qu'en achetant la charge les Persaud n'avaient pu acheter aussi la belle maison de maître Brichotard. Celle-ci, avec ses dépendances, et le jardin et les prés, avait été, par les soins du père Sinard, vendue à un maçon enrichi. L'étude avait dû être installée dans la boutique de Solange; et le fonds de l'antique magasin, après de laborieux pourparlers, avait été cédé à ce cafard de Vessendoux, — sauf quelques coupons de choix qui, à très bon marché, furent le lot du petit Picandet, le tailleur : c'était, en vertu d'un complot entre lui et Solange, le prix du zèle non désintéressé qu'il avait déployé pour faire nommer capitaine le brave Lechorgnat.

Solange, qui avait monté toute l'affaire, réalisait son rêve d'être une vraie dame. C'est sans regret qu'elle vit partir, chassé par le bureau du scribe, ce comptoir où s'était déroulé, de grand-père en père et de père en fille, près d'un siècle d'étoffes variées, — ce long comptoir qui avait écouté, sans broncher jamais, tant de marchandages patoisant durant des heures et tournant durant des demi-journées autour de quelques sous de rabais. A présent, sous la direction des Sinard et des Thanase, on marchandait encore, mais c'étaient des boisselées de terrain au lieu d'aunes de drap. Les grosses plaisanteries des mâles remplaçaient les commérages aigres-doux des femelles, et, sur les rayons qui faisaient le tour de la grande pièce, les coupons aux couleurs assorties avaient fui devant les boîtes de bois blanc où dormaient cent cin-

quante années de notariat, des milliers et des milliers de feuilles timbrées, du plafond au plancher, — des millions de pattes de mouches qui pâlissaient, qui appelaient les araignées noires dont le Jean-Fille avait une si étrange et maladive horreur.

C'est là que François, tout doucement, s'adaptait à son rôle de « maître ». Il avait pris pour clerc le petit bossu. Ce gamin pâlot, discrètement souffreteux, courbé du matin au soir sur la besogne ingrate, lui rappelait ce qu'il avait été lui-même, et voici qu'il éprouvait une sorte de singulière jouissance à l'engueuler devant le monde. C'était enfin son tour et, mieux que tout, cet exercice de son autorité lui faisait sentir son élévation et le remplissait d'un doux orgueil. Parfois, quand surgissait une affaire trop compliquée pour son cerveau élémentaire, le souvenir des terreurs et des humiliations d'antan lui remontait à la tête. Alors, pour la moindre raison ou sans raison aucune, il tombait sur le petit clerc, se soulageait à le vexer, à l'aplatir. Et puis, il se dressait, capable maintenant de surmonter les obstacles, plein de confiance en lui-même, s'étant assuré sur un faible qu'il était un fort, un supérieur, qu'il était quelqu'un, lui.

Le bon notaire prenait de plus en plus conscience de sa dignité. Il s'efforçait à se servir d'expressions distinguées et choisies. Il puisait des leçons dans les journaux, qui lui apprenaient comment s'expriment nos députés, qu'il appelait toujours à présent « nos législateurs », et il disait, tout comme un ministre à la tribune : « mon honorable prédécesseur », en parlant de maître Brichotard, dont plus que jamais il s'ingéniait à copier les attitudes et les gestes. Il s'appliqua longtemps à imiter le paraphe notarial du grand bourgeois; mais jamais il ne parvint à en attraper l'aisance parfaite. Il se dédommagea en exagérant et multipliant les effets. Sa signature devenait une toile d'araignée qui donnait un secret frisson à son Jean-Fille.

Il était quelqu'un. Et cela, Chambonnet le confirma bientôt, par une manifestation éclatante.

Le conseil municipal de cette belle commune était, comme la plupart des autres, tout enflammé de rivalités et de querelles. Au sortir d'une séance où ces grands hommes de clocher avaient failli « faire un malheur », le deuxième adjoint et cinq conseillers démissionnèrent bruyamment, comptant sur une réélection qui les poserait en triomphateurs. Mais Chambonnet commençait à se lasser de ces disputes, qui faisaient mal ses affaires. Un sage parti se forma, qui, en dehors des factions combattantes, chercha des candidats neutres et raisonnables. Le bon notaire se présenta hardiment. Il parut l'homme idéal. On le planta en tête d'une liste « démocratique et sociale », et, au-dessous de son nom, on mit cinq bons paysans, honnêtement *fortunés* et insignifiants. Et le « citoyen » François Persaud fut élu au premier tour, et sa victoire entraîna celle de ses cinq *co-listiers*. Quelques jours après, maître François était nommé, par le conseil municipal, adjoint au maire, en remplacement du battu.

Apprenant la nouvelle, le conseiller général du canton, qui convoitait un siège de sénateur, voulut s'assurer l'appui d'un homme si populaire. Il tomba chez lui un matin, ayant fait tout exprès les sept kilomètres qui séparaient les deux domiciles, et il termina un chapelet de flatteries en égrenant cette perle :

— Pourquoi n'êtes-vous pas encore délégué cantonal? Je cours vous proposer au préfet. Vous êtes trop modeste. On a besoin, *dans le gouvernement du pays*, d'hommes tels que vous.

Le bon notaire, non pas si modeste à la vérité, mais toujours un peu froussard au début, n'était pas absolument sûr que le gouvernement eût besoin de lui pour aller corriger tous les ans, à l'examen du certificat d'études primaires, les fautes d'une orthographe qu'il n'avait jamais pu apprendre. Mais lorsque, un peu in-

quiet, il consulta sa Solange, elle s'écria, impatientée, qu'il était temps d'en finir avec ses scrupules bêtes, qui ne convenaient plus à un homme parvenu à sa situation.

Cependant, comme il avait besoin d'être encouragé, elle jugea que le meilleur moyen était de lui faire décerner un honneur de plus. Et quand, moins d'un mois après, il eut été bombardé délégué cantonal, la notairesse, sous un prétexte quelconque, alla au chef-lieu de canton, y rendit visite à la femme du conseiller général et lui glissa son désir dans l'oreille. Madame la conseillère en parla au conseiller, qui en parla au préfet, qui en parla au député, qui en parla au ministre de l'Instruction publique, et un beau matin maître François Persaud apprit qu'il était officier d'académie. Qui donc maintenant oserait prétendre qu'il ne savait pas l'orthographe? Il était au-dessus de ces misères, le gouvernement le certifiait par un insigne perpétuellement en vue.

Pourtant, quelqu'un, qui avait son importance, n'était pas ébloui : c'était l'oncle Lechorgnat, que son galon avait d'abord adouci, mais qui avait haussé les épaules devant ce que son neveu appelait « mes palmes », et où il ne voyait, lui, qu'un ruban à la couleur plutôt « moche ». Le vieux brave n'appréciait pas plus le violet que le bleu. Le vieux brave n'admirait que le rouge.



Et les jumeaux? — Ils ne sont plus là, les jumeaux. « Il va falloir les mettre au lycée », avait dit, la première, maman Solange. Et le notaire et la notairesse s'étaient regardés, avec une mine sérieuse, car ça coûte cher, le lycée. Mais ils étaient d'accord pour sentir qu'à présent des Persaud ne pouvaient se contenter de l'école primaire, comme des fils de paysans. Des Persaud devaient être au moins bacheliers. François savait confusément qu'il y avait plusieurs *bachots :* le vieux, fait de grec et de latin,

et les jeunes, des bachots modernes. Lui, il était pour le modernisme, étant un homme de progrès.

— Le grec! dit-il à Solange. Le grec, apprendre des *hiérogriffes*, à quoi ça sert?

— Et le latin, dit Solange, ça ne sert qu'aux curés.

— Euh! fit le bon notaire. Bien sûr. Mais... cependant...

Cependant, il se rappelait que maître Brichotard, fort en droit romain, citait parfois des formules latines. Et même le bon clerc en avait retenu deux; c'était : *Is pater est*, et : *Dura lex, sed lex*. Craignant de faire rire le patron, il n'avait jamais osé en faire usage devant maître Brichotard. Mais depuis qu'il était notaire, il les répétait, ces formules, à tout propos et hors de propos. Et les clients songeaient : « Tout de même, not' François, il connaît des choses! »

— Le latin, dit-il à Solange, ça sert à montrer qu'on a fait des études.

Il se rendit au lycée de Cussac, cette bonne ville de sept mille habitants où l'oncle, quelques années plus tôt, allait si allègrement voir la lune; et il exposa au proviseur qu'il voulait pour ses jumeaux un peu de latin facile et beaucoup de sciences utiles.

— Eh! Jean-Fille, tu vas chez les marchands d'esprit? N'oublie pas de leur z'y demander de la bonne graine... pour les faire pousser.

Ainsi, quelques jours après, cria le Loup-Blanc, qui rôdait autour de la petite gare où les jumeaux attendaient le train. Chambonnet manquant un peu de distraction, ce lieu était le rendez-vous des oisifs, qui venaient regarder le départ et l'arrivée des rares voyageurs. Il y avait là, ce soir, des gars qui se mirent à ricaner, des femmes qui firent une grimace de pitié, de grandes filles qui détournèrent la tête avec une moue de dégoût.

Ce Loup-Blanc, il devenait de plus en plus crapule. Ne sachant qu'en faire, le père Martin avait imaginé de l'emmener en journée avec lui, pour lui apprendre à tra-

vailler. Mais le drôle n'apprenait qu'à chiper les fromages dans la huche, à rafler les couteaux sur la table, à tirer les poils du chien, la queue du chat, et à conduire dans les coins d'ombre les jeunes enfants pour se livrer à des gentillesses que le brave Lechorgnat, expert en délits, qualifiait d'« attouchements à la pudeur ». Aussi, on le chassa de partout comme un galeux, et le père Martin dut le laisser vagabonder à son aise. Quand on lui rapportait un méfait nouveau de son « feignant », il l'étrillait de son mieux. Mais les coups se révélaient aussi peu efficaces que les jurons et les imprécations.

★

— Eh bien, monsieur le proviseur, que pensez-vous de mes jumeaux? Que dites-vous de mon Emilion?

Il y avait quatre mois qu'ils étaient au lycée.

— Monsieur, votre Emilion boit bien, mange bien, dort bien, et il a beaucoup de goût pour tous les jeux.

— N'est-ce pas, c'est un gaillard! dit le bon notaire en s'épanouissant. Et il apprend tout ce qu'il veut, je suppose.

— C'est possible, monsieur, mais il ne veut pas toujours, car ses professeurs sont d'accord pour déclarer qu'il pourrait faire mieux.

Le nez de maître François s'allongea légèrement.

— Votre autre fils, reprit le proviseur pour le réconforter, nous donne toute satisfaction.

— Oh! dit François, il ne fait pas de bruit, celui-là.

— Non, il est docile et studieux, et il a de bonnes dispositions pour les lettres.

— Tant mieux! Mais j'aurais préféré pour les sciences, prononça d'un air profond le bon notaire. Les sciences, c'est le progrès. Et le progrès doit passer avant tout.

— Ce proviseur me fait l'effet d'un pauvre sire, grom-

mela-t-il en s'en retournant. Il a pas seulement deviné que mon Lion est un esprit supérieur.

S'il n'était pas extrêmement apprécié de ses professeurs, il est juste de reconnaître que notre Lion l'était beaucoup de ses condisciples. Sa gaîté, son entrain, son bavardage amusant, son habileté au jeu, son naturel avisé et débrouillard, le rendaient populaire là comme ailleurs. Quant à Emile, on le remarquait aussi peu que possible, et c'est précisément ce qu'il désirait. Il était allé au lycée bien malgré lui. L'idée de vivre sans cesse au milieu de ces gosses inconnus, en qui son imagination, ayant pris la forme du cauchemar, voyait une troupe de boucs et de singes ricanants, l'emplissait d'une crainte et d'une répugnance qui lui faisaient courir partout les frissons de la chair de poule. Quand il entra dans cette prison, tout en lui se détournait, la face et les yeux comme le cœur. Qu'il y eût là un tourmenteur instinctif, genre Loup-Blanc, et son compte était bon. Heureusement, il ne se trouva point de Loup-Blanc : il en fut comme revivifié. Néanmoins, il gardait une méfiance, une appréhension qu'il mettait tout son soin à cacher. Il se défiait surtout des gamins qui paraissaient très gais, trop rieurs, car il était toujours prêt à fuir le rire comme un ennemi.

Il chercha autour de lui des mines sérieuses, des visages qui ne riaient pas. Il avisa deux élèves, un surtout, un peu plus âgé que lui et qui était au lycée depuis quelque temps. C'était un fils de petits métayers. L'instituteur primaire dont il avait fréquenté l'école avait été émerveillé de ses aptitudes pour les mathématiques et avait réussi à lui faire obtenir une bourse au lycée. On aurait dit que les grands horizons de la campagne tranquille veillaient avec un éclat doux dans la profondeur de ses prunelles. Mais on sentait sous ce calme un peu lourd la force accumulée par des siècles de labeur rude et sain, — une force qui tout à coup, sans abandonner les muscles, était allée fleurir au cerveau, s'y déployer magnifi-

quement et sans bruit. Aucune malice, rien d'inutile ou de frivole dans cette nature à la fois simple et riche. Ses professeurs parlaient de génie et promettaient une carrière belle et haute à cet élève dont nous échappe le nom à jamais ignoré, car tant d'espérances devaient être, en une seconde nocturne, foudroyées par un obus de la Grande Guerre. Celui-là aurait fait son chemin sans daigner faire attention à aucun Loup-Blanc, et, si la Bête avait eu la fantaisie de montrer sa griffe, il la lui aurait lestement fait rentrer. Mais la Bête ne se serait pas approchée, car son instinct sûr l'aurait avertie que cet être de vigueur n'était pas une proie. La solide santé chasse les microbes, que la faiblesse et la débilité attirent. Et les Loups-Blancs ne sont que de gros microbes, qui en éveillent des millions de plus petits chez ces pauvres brutes neutres qui font souffrir les Jean-Fille.

Emile, dédaigné par son frère, était tout disposé à se pelotonner dans son intime solitude; mais il sentait que le solitaire est un suspect. C'est pourquoi il osa adresser la parole au « mathématicien », et puis l'interroger sur ses études. L'autre, flatté, parla, expliqua, s'anima. Emile écoutait avec un respect timide et, toutefois, ne mordait pas aux *maths.* Cette matière était pour lui fuyante; il la saisissait, mais elle glissait de son esprit. Les lettres répondaient mieux à sa sensibilité. Il s'ouvrait à la littérature, avait du goût pour les langues. La poésie fut pour lui une révélation, qui l'émut, le charma. N'est-elle pas la berceuse des délicats et des solitaires? Il raconta ses impressions au « mathématicien », et celui-ci, à son tour, écouta complaisamment. On prit l'habitude de voir ces deux-là souvent ensemble. Emile échappa ainsi au danger d'être celui que son isolement désigne comme le paria. En le voyant pâle et fluet, on le supposa un peu souffreteux : on admit qu'il ne jouât pas comme les autres. L'inconsciente complicité de tous le poussait doucement dans

cette région, pâle aussi, tout intérieure, où l'euphorie de l'action est remplacée par la fièvre des mirages. Cependant, il avait toujours une crainte sourde devant les gosses bruyants, aux yeux vifs. Il la cachait, la renfonçait en lui sous un sourire de rêve. Et en effet, le rêve, mêlé à l'étude et se confondant avec elle, était le refuge de cet enfant de douze à treize ans.

Les mois passèrent.

— Eh! eh! c'est bientôt les prix. Sûr que notre Lion va en décrocher un fameux. Sûr!

C'est le capitaine qui dit ça. Le bon notaire, qui à présent connaît les notes des jumeaux, fait derrière le vieux une piteuse grimace en regardant Solange. Mais la notairesse, plus fine, s'empresse de répondre qu'il n'y a pas de doute, et huit jours après, voilà qu'un beau matin la porte s'ouvre avec fracas, et voilà l'oncle-parrain qui fait irruption en brandissant un papier.

— Ça y est. Il l'a.

— Qui qu'a quoi? s'écrie François en bégayant de saisissement.

— Qui? Lui, parbleu, notre Lion! Et quoi? Le prix, le grand prix.

— Le grand prix? répéta le bon notaire, roulant des yeux comme un lapin auquel on fait boire la goutte.

— Oui, oui! C'est là, dans cette lettre de lui, qu'à l'instant je reçois. Il a le prix, le grand prix, le fameux, — le *maousse*, comme il dit...

— Mais le prix de quoi? haleta le père, tout frémissant.

— Eh bien, le premier prix de gymnastique!

François fut tellement saisi qu'il en resta bouche bée et le regard fixe. *Premier prix de gymnastique!* Est-ce que vraiment ça existait? Il pensait : « Quoi? Comment? Est-ce que j'ai mis mes enfants au lycée pour en faire des acrobates? » Il faisait une telle figure que le capitaine, comprenant, s'exclama :

— Hein! Sacré notaire! Tu t'attendais pas à ça? Sais-tu de quoi t'as l'air? D'une poule qu'a couvé un canard, et qui glousse, glousse, glousse, pendant qu'il voyage dans l'étang. Ah! ah! ah! toi qui n'as jamais pu dévisser ton derrière de ton siège *no-tà-rial!* Ah! ah! ah! il sait dévisser, lui! En avant, la gymnastique! En avant pour Saint-Cyr! Marche!...

Il sortit au pas de charge, et on l'entendit qui, dehors, appelait les passants pour leur communiquer son enthousiasme. François, tout perplexe, alla trouver Solange, qui faisait sa toilette.

— Est-ce que ça n'est pas une blague, ce prix?

— Laisse donc faire! répondit-elle avec un sourire supérieur. Tout va bien, puisque le vieux est content.

Il était si content qu'avant midi tout le monde connaissait la nouvelle; et François, ce jour-là, reçut des tas de félicitations pour sa progéniture. Quelques-unes étaient peut-être un peu ironiques, mais ça ne fait rien, notre Lion était populaire. La vérité, s'il faut l'avouer entre nous, c'est qu'en fait de prix, il eut, comme disaient ses camarades du lycée, « peau de balle et balai de crin ». La vérité encore, c'est qu'Emile eut un prix de langue française et un accessit d'histoire. Mais papa et maman en parurent presque fâchés et l'invitèrent bien instamment à n'en pas souffler mot, car, si par malheur l'oncle avait appris cette disgrâce de son Lion et le succès du Jean-Fille, qu'est-ce qu'il aurait dit? Il y avait là de quoi compromettre le futur héritage, l'avenir de la famille.

Tout se passa au mieux. Emile, presque grondé (oh! amicalement, bien sûr), eut l'impression d'avoir fait tort à son frère par une sorte de manque de discrétion.

On eut un petit embarras : le capitaine brûlait de voir le livre de prix de son *fieu*. Or, le couple notarial trouvait trop cher d'en acheter un à seule fin de le lui montrer. Pour une fois, c'est le bon notaire qui eut la bonne idée. « Il y a le livre d'Emile », s'écria-t-il. Oui, mais on y

lisait, écrit en belle ronde : *Emile Persaud.* François s'appliqua, fit de cet *Emile* un *Emilion.* « Le grattoir et la gomme, ça me connaît », dit-il avec une fierté de savant. Et l'oncle fut content. Et toi aussi, Emile, tu dois être content, — content de rendre un petit service à ton frère, qui nous en a rendu à tous de si grands. C'est grâce à lui, si ton papa est un homme *conséquent* et si toi-même tu es au lycée à recevoir des prix.

Emile ne disait rien, et sans doute il était content, mais un peu triste en secret. Il aurait bien voulu que son frère eût un prix, sans être, lui, obligé de laisser escamoter le sien. Tout lui faisait sentir le rien-du-tout qu'il était. Tout le poussait davantage vers son coin pâle et solitaire, où se dissimule la trappe invisible, le trou du néant.

Heureusement que, pour piaffer en plein soleil et ajouter au prestige du nom des Persaud, notre Lion était là, teint coloré, œil conquérant, — et quelle allure, et quelle certitude d'être un as! Il pouvait être l'outrecuidance en personne sans qu'on osât l'accuser d'exagérer, tellement ça lui allait bien, et tellement il était gai, ouvert, franc luron! Il avait à peine quatorze ans que déjà, dans sa tunique de lycéen, il se faisait adorer des fillettes, rien que par l'air de supériorité narquoise dont il les toisait en fumant sa cigarette à leur nez.

Il ne tarda pas à donner une preuve nouvelle et mémorable de son génie. Fort de son prix de gymnastique, il profita des grandes vacances pour annoncer qu'il allait organiser à Chambonnet des sports variés et, pour commencer, une société de football. Il faut savoir que Chambonnet s'intitulait la commune du Progrès, et (comme l'avait récemment proclamé son maire au banquet annuel des sapeurs-pompiers) avait la prétention de « marcher à la tête de la science, de la civilisation, de la démocratie et de la Lumière une et indivisible ».

Or, depuis quelque temps, on remarquait beaucoup, au Café des Commis-Voyageurs et au Bon Coin, que les jour-

naux parisiens étaient pleins de sports et d'aventures sportives, et nos bons mâles commençaient à se demander s'ils n'étaient pas bien en retard sur le progrès, eux qui devaient se contenter d'un sport unique et intermittent, un peu trop vieux en même temps que trop gamin, le sport des boules de neige.

A cette idée qu'on allait avoir un football, alors que le chef-lieu de canton n'en avait pas, les vieillards eux-mêmes s'animèrent, les jeunes gens s'exaltèrent, les jeunes filles frétillèrent.

Une souscription publique eut vite donné la somme dont on avait besoin. La question capitale, c'était le terrain du jeu. Notre Lion en avisa un parfait, dans ce vaste communal dont le village de Pierredure et le bourg de Chambonnet se disputaient la propriété et qui, depuis un siècle, entretenait entre ces deux importantes agglomérations (et jusque chez les gosses) une guerre latente et parfois éruptive. Ce terrain trouvé dans sa jugeote, il prépara une petite réunion de jouvenceaux, et il eut soin d'y inviter tout particulièrement les gars de Pierredure, ceux-là même qu'il avait si bien bombardés. Cette belle réunion, ils la tinrent à la mairie, s'il vous plaît, tout comme des conseillers municipaux, — mais plus raisonnables, moins bêtement braillards, eux, les gosses.

Au moment d'y aller, Emilion avait dit à son frère, du bout des lèvres : « Viens-tu? Es-tu des nôtres? » Emile, songeant à Pierredure, se passa, par un geste involontaire, le doigt sur le sourcil, et il y sentit encore une fine cicatrice, presque invisible, mais profonde, car elle lui brûlait le cœur, et son oreille s'emplit de bourdonnements simiesques, qui chantaient : « Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas. » Il était tout palpitant, ayant une grande envie de suivre son jumeau, comme autrefois. Mais déjà, celui-ci filait en haussant légèrement les épaules. Et troublé, indécis, Emile ne sut que se retirer dans sa chambre; et, pour endormir son chagrin, il se mit à essayer de

déchiffrer les poètes anglais dans un recueil de morceaux choisis que son ami le « mathématicien » lui avait prêté.

Pendant ce temps, son frère était furieusement fêté, et surtout par lès gars de Pierredure, enchantés d'avoir ce football près d'eux, chez eux, dans *leur* communal. Ils avaient éprouvé la valeur du Lion, ils le proposèrent pour président de la société, ils l'acclamèrent avec frénésie, dans la joie et l'orgueil d'avoir gagné un tel chef. La plupart des garçons présents étaient plus âgés, plus grands que lui, mais il les dépassait de toute la hauteur de son prix de gymnastique.

Jamais encore on n'avait vu un président si jeune. C'est alors qu'on sentit qu'on était bien la commune du Progrès. Les filles, chatouillées de longs et doux frissons, voyaient une tête de Lion se lever sur leurs songes. Mais le héros négligeait de les courtiser; il paraissait n'avoir que de mâles préoccupations, lui. Et, bien entendu, elles n'en étaient que plus émues.

Toujours avisé, il avait fait nommer président d'honneur de ce sport martial un vieux militaire, on devine qui, — le capitaine, parbleu! — et trésorier, papa bon notaire, naturellement.

Il y eut, sur le terrain choisi, des séances d'exercices préparatoires, où notre Lion fut vraiment chef, directeur, magister, enseignant les règles du jeu, lançant des ordres, émoustillant l'émulation, félicitant l'un et reprenant l'autre, pareil à un sergent instructeur qui parade et règne sur ses bleus. Le capitaine-oncle-parrain, qui ne manqua pas d'aller s'y instruire lui-même, fut si secoué par le ton de commandement de son *fieu* qu'il en répandit un pleur de tendresse et cent rires d'allégresse.

Enfin, le grand jour de la bataille arriva. C'était un beau dimanche, un après-midi de fin d'été, voilé, pas trop chaud, un temps de demoiselle. Les spectateurs de tout âge se pressaient par centaines autour du champ; il en

était même venu beaucoup des communes voisines. Les femmes avaient leurs toilettes les plus voyantes. Parmi les dames du bourg, entre les deux filles du pharmacien, la notairesse jouissait de la gloire de son sang avec sa discrétion habituelle, faite de finesse, de prudence, d'un orgueil sournois qui, se dissimulant, n'en était que plus ardent au fond.

Près du maire et du maître d'école, le bon notaire s'épanouissait et se rengorgeait, moins pourtant que le capitaine des pompiers. Ils formaient la garde d'honneur, nos sapeurs, — tous en uniforme, mais c'est surtout leur chef qui était à l'honneur. Il avait eu bien peur de ne pas être de la fête, le vieux brave, car, deux jours auparavant, son gredin de *rhumatisse* l'avait empoigné à une jambe avec furie. Mais il avait secoué la douleur, et, droit, raide, il se dressait dans sa dignité d'arbitre du jeu, — une dignité qu'il devait encore à son *fieu*.

Et le Jean-Fille? Le matin, son frère lui avait dit : « Tu n'as pas appris à jouer; donc, tu ne peux pas être des nôtres. Au moins, viendras-tu nous voir? » Et comme il hésitait : « Non, tu préfères tes *po-ates?* » Alors, Emile avait répondu qu'il verrait, qu'il avait un peu mal à la tête. Et tout le monde était parti, le laissant seul.

Et dès qu'il avait été seul, une tristesse l'avait pris, une mélancolie déprimante, puis une impatience énervée. Il aurait maintenant voulu être à la fête, lui aussi, ou que personne n'y fût. Par la fenêtre, il voyait passer des gens endimanchés, des robes légères, gentilles, qui souriaient de loin, et il en rêva une, plus caressante que toutes les autres... A penser qu'elle allait être sans doute là-bas, il souffrait, souffrait à crier, — une souffrance encore inconnue et dont il s'étonnait.

Germinette! Son père l'avait mise en pension, Emile avait appris cela; mais elle était en vacances, elle aussi. Elle serait là-bas, c'est sûr. Il n'y put tenir, il sortit, se trouva sur la place. Tiens! le petit clerc bossu. Emile

éprouvait pour ce disgracié, surtout quand papa bon notaire le foudroyait d'injures, une sympathie instinctive. Ils se regardèrent et se comprirent. Cette fête des forts, des vigoureux, des mâles, cette fête qu'ils flairaient dans le vent, les attirait et les repoussait à la fois. D'être deux, ils se sentirent plus hardis; ils partirent.

Mais à présent il semblait à Emile que de partout les suivaient des yeux ironiques. De grandes filles en toilette, qui se hâtaient vers le spectacle, se mirent à parler tout bas en les dépassant, et il imagina que l'une d'elles chuchotait à sa voisine :« Les deux infirmes! » Brusquement, il fit demi-tour, il revint s'enfermer au logis, furieux contre son compagnon, contre lui-même, contre tout le monde, — furieux, frémissant, désespéré.

Le petit bossu était resté tout bête. Il reprit sa route et arriva au moment où le maire, planté au milieu du champ de jeu, achevait un pathétique discours par ces mots retentissants : « Vivent les enfants de Chambonnet! Vive la commune du Progrès! » La foule électrisée acclama. On était fiers d'être des Chambonnétois, et cela poussait aux sentiments fraternels. Des conseillers municipaux, habitués à se dévorer en séance, étaient là plaisantant comme de vieux copains. Le grand Thanase et le petit père Sinard ne faisaient qu'échanger de grosses prises de tabac.

Le jeu commença. Le Lion avait mêlé les gars de Pierredure à ceux de Chambonnet dans les deux équipes; mais il avait mis dans la sienne, sans avoir l'air d'y songer, les joueurs qu'il avait reconnus pour les meilleurs. Et il avait malignement suggéré à l'autre équipe de prendre pour chef le Loup-Blanc. Contraste choisi. D'un côté, le beau gosse dont le nom seul soulève les bravos; de l'autre, le diable bouffon qui force le rire. Du reste, les deux chefs payaient de leurs personnes comme les antiques preux. Le Loup-Blanc, mal secondé par ses soldats, hurlait des obscénités et se démenait

comme un polichinelle qu'on étrille, mais sa troupe n'en était pas moins battue à chaque coup. Alors, vexé et furieux, pris d'une espèce de frénésie, de soûlerie massacrante, il se mit à viser beaucoup moins le ballon que les parties sensibles de ses adversaires, et il accompagnait chaque réussite d'exclamations qui le soulageaient : « Pan dans les guiboles! Pan dans les ...! » Ici, un mot qu'Anatole France, de l'Académie Française, eût accueilli, puisqu'il l'a fait entrer dans le nom d'un de ses plus sympathiques personnages; mais nous nous abstiendrons, de peur de voir le chaste lecteur s'effaroucher, comme firent les bonnes oreilles de Chambonnet.

Hélas! ce ne sont pas les oreilles, mais les yeux, qu'attendait la plus grande épreuve; car, à force de se démener, le Loup-Blanc fit craquer sa pauvre culotte, si mûre qu'elle en était pourrie, en sorte qu'elle se fendit entre ses jambes et laissa bâiller à l'air ce qu'il attaquait si bien chez les autres. Il était dans une telle excitation qu'il ne s'aperçut de rien tout d'abord, mais un concert s'élevait de la foule des spectateurs, — clameurs gouailleuse des hommes, qui trépignaient en se tenant les côtes, cris effarouchés des femmes, qui se mettaient une main sur les yeux, non sans regarder, pour la plupart, entre leurs doigts écartés.

Mais l'autre capitaine, l'arbitre, le vieux brave, n'était pas en vain un ancien gardien de la morale publique. Il intervint avec autorité. Les victimes du Loup-Blanc, frottant leurs meurtrissures, se fâchaient, criaient. Le Loup criait le plus fort, mais enfin il fut exclu du jeu, comme coupable de deux sortes de délit que l'arbitre qualifia sentencieusement : « brutalité d'animal mal élevé et outrage à toutes nos pudeurs ».

Furibond, le Loup-Blanc montra le poing au brave Lechorgnat, en le traitant de vieil empaillé. Mais voyant que, malgré son *rhumatisse,* il s'avançait vers lui avec

une surprenante vitesse, la crainte salutaire du gendarme emporta le jeune drôle, qui, détalant à toutes jambes, ne se rassura un peu que lorsqu'il fut hors du champ, parmi les curieux qui rigolaient, le huaient, l'assaillaient de quolibets. Sous la piqûre de ces guêpes, la rage le ressaisit. Se faisant un porte-voix de ses mains, il débagoula à tue-tête, s'adressant à Emilion qui, là-bas, s'occupait de lui choisir un successeur :

— Eh ! Lion de mon cœur ! Va donc chercher ton Jean-Fille pour me remplacer ! Il fera pas honte aux donzelles, il fera pas glousser les dames, lui. Il a rien à leur z'y montrer, rien qu'un petit joujou de rien du tout pour faire coucou... Eh ! Jean-Fille, où es-tu?... Eh ! Jean-Jean ! Ous que tu te caches? Ohé !

La gaîté redoublait; tous riaient, hommes, femmes, gamins. Mais le football allait reprendre; il y eut quelques : *Chut,* et le garnement, se contentant de son effet, s'arrêta. Le public, mis en excellente humeur par ces incidents, n'en était que mieux disposé à applaudir aux exploits de « notre Lion ». Ah ! celui-là ! Il fut magnifique d'allant, d'entrain, de vigilance, de vigueur, d'autorité, de sang-froid. La bataille ne fut pour lui qu'une continuelle victoire, dont la proclamation fut saluée de bravos sans fin. « Et dire que l'autre est son frère ! » disait-on dans un groupe. « Ah ! là, là, quelle différence ! »

Les deux capitaines, le jeune et le vieux, étaient dans les bras l'un de l'autre. L'équipe du Lion avait enlevé tous les points, l'autre avait zéro. Mais combien de points? On claquait et on criait si fort, et les imaginations étaient si animées, que chacun dans le bruit entendit le chiffre qu'il voulut. Vingt pour l'un, trente pour l'autre, cinquante pour le voisin. Et dans le long article que l'instituteur en retraite, qui était sourd, expédia le jour même au *Petit Démocrate de Cussac*, toute la région lut le surlendemain, en toutes lettres, le nombre *quatre-vingts.* Une vraie épopée, avec des phrases copiées dans Hugo ! L'im

primé ayant pour les simples un caractère d'authenticité magique, ce chiffre fut fixé pour l'éternité. Vessendoux avait affiché dans sa boutique l'article sensationnel; tous les autres commerçants du bourg eurent à cœur d'en faire autant. Et, plusieurs années après, les jours de foire, les bons paysans des communes voisines, lorsqu'ils avaient vendu leurs bêtes et rempli leurs poches, épelaient encore, avec des yeux d'envie, sur les murs du Bon Coin et du Café des Commis-Voyageurs, où ils allaient chopiner, la gloire de « notre Lion » et de la commune du Progrès.

Mais ce n'est pas seulement la gloire que devait donner cette mémorable journée, c'est aussi autre chose, qu'au village, et même bien ailleurs, on apprécie davantage encore : le profit; car, les gamins ayant appris la fraternisation aux hommes, ceux-ci, après avoir fraternisé devant le champ du football, étaient allés continuer la fraternisation au café, et là les personnages officiels de Chambonnet (le maire, le notaire, etc.) avaient convenu avec les notables de Pierredure qu'il fallait enfin s'entendre au sujet de ce communal qu'ils brûlaient depuis trente ans de se partager et qui, depuis trente ans, ne leur rapportait que des disputes. Dans la chaleur de la fraternisation et des libations, un attendrissement contagieux les prit tous ensemble. Le grand Thanase et le petit père Sinard, qui flairaient une aubaine, conjuguèrent leurs efforts et réussirent, après toute une nuit de beuverie et de gueulerie, à arracher un accord aux deux factions. Grâce à des concessions mutuelles, on allait partager ce communal en deux grands morceaux, l'un pour le bourg, l'autre pour le village, puis dépecer chaque grand morceau en un tas de petits morceaux, qui seraient tirés au sort entre les chefs de famille et leur appartiendraient pour une obole, qu'ils verseraient à la caisse municipale. De nombreux hectares d'un terrain presque inculte allaient être livrés à l'agriculture, travaillés, ensemencés, ferti-

lisés, avec le terrible amour du paysan pour son *bien*. On ne se sépara qu'à l'aube, en buvant à tous les futurs succès de « notre Lion », cause première de cet arrangement tellement inattendu qu'on en restait émerveillé.

Le bon notaire, tout auréolé de la popularité de son fils, était, pour la première fois de sa vie, soûl comme un pompier en goguette, et il rêvait de nouveaux honneurs et se faisait à lui-même à dix reprises, avec l'obstination des pochards, cette confidence tout haut :

— Mon vieux, tu seras maire l'année prochaine.

Pour ne pas donner à l'enthousiasme le temps de se refroidir, ni à l'esprit de chicane celui de se réveiller, on hâta les formalités (les plans du géomètre, l'enquête administrative, etc.), et l'acte put être signé à l'étude deux mois plus tard. Pour qui connaît les lenteurs de l'*ad-mi-nis-trâ-tion*, c'était un record, comme le déclara notre Lion, savant en langage sportif. Pour célébrer cette définitive réconciliation de Pierredure avec Chambonnet, il y eut ce jour-là une grande partie de football qui, comme la première, se termina par la victoire du Lion et de son équipe. En congratulant le bon notaire, le pharmacien, un bien brave homme, lui dit :

— Et votre Emile, quand l'envoyez-vous au séminaire?

En effet, on racontait partout que le Lion serait militaire (bien vite général, évidemment), et le Jean-Fille curé.

Le soir même de la partie triomphale (la première, la grande), Emilion avait dit à son frère : « Tu as été à l'honneur aussi, toi, aujourd'hui. On a acclamé ton nom, malgré ton absence. » Et il lui avait servi, sans ménagement, la manifestation du Loup; après quoi, il avait simplement ajouté : « Aussi, tu es un peu ridicule, tu sais. » Emile songeait tout bas : « A-t-elle entendu? Y était-elle? » Il ne le sut jamais, car l'idée seule de le demander, la pudeur de son secret, la peur de savoir, lui paralysaient la langue. Mais sa rêverie voyait sans cesse

là-bas la petite fée aux fleurs d'hiver, et il avait une telle honte qu'ayant de loin, pendant ces vacances, aperçu deux fois la gracieuse silhouette, il se détourna, se cacha, s'enfuit, malgré son désir fou de la voir.



Au lycée, trois mois plus tard. Un soir, on avertit les jumeaux que quelqu'un les demande. C'est le petit clerc bossu. Il est tout troublé.

— Je viens vous chercher. Une voiture nous attend. Votre maman est malade, très malade.

Les jumeaux s'exclament. Ils la savaient un peu indisposée, mais le médecin avait dit que ce n'était rien. Ce n'était rien que la mort. Et quand les jumeaux, dans la nuit, arrivèrent à Chambonnet, leur mère était dans le coma. François, penché sur le lit, la suppliait d'une voix lamentable de lui répondre. On écartait comme on pouvait le triste importun. Il errait à travers les pièces, en poussant une sorte de beuglement sourd et presque continu, descendait, remontait, revenait vers le lit. Chez ce pauvre garçon, même la douleur la plus légitime était laide et grotesque. La journée s'écoula lentement dans ce cauchemar, et dans la soirée Solange expira.

Certes, elle fut regrettée de tous les siens. Mais, sans doute, c'est le Jean-Fille qui fut atteint le plus profondément, car cette mère avait été le seul être en qui, malgré tout, il eût senti pour lui une affection sur laquelle il pût compter. Assurément, si elle avait dû choisir entre ses jumeaux, cette plébéienne ambitieuse n'aurait pas hésité une seconde. Emilion était l'Elu, pour elle comme pour les autres, et plus que pour les autres, car cet enfant, marqué du signe de l'Héritage, avait hérité de maman cette astuce féminine dont elle était si bien pourvue et qu'il avait brillamment muée en mâle toupet. Mais la notairesse gardait à ce pauvre Emile une bonne et

sincère affection, qui tout de même était d'une vraie mère, et où la compassion n'était pas trop chargée de mépris.

Les bonnes femmes étaient tout émotionnées.

— Hein! Qui qu'aurait pu s'attendre?... — Cette pauvre Solange! A présent qu'elle était une « madame » et qu'elle avait tout à souhait! C'est tout de même pas de chance. — Eh! là là, faut-il! M'en parlez pas. Mais de quoi qu'elle est morte, enfin? — Est-ce qu'on sait? Le médecin même a pas bien l'air de savoir. — C'est la destinée. — Je sais, moi. Elle a eu tout d'un coup les *sangs tournés*. C'est le retour d'âge. — Combien qu'elle avait? Quarante-deux ans? — Au moins quarante-trois. Et ses bacheliers en ont quinze. Heureusement, les v'là presque élevés. — Oui, mais c'est son François qui perd gros. — Ah! oui, sa *Girie*, comme l'appelait le maître d'école.

Son Egérie en effet, son bon guide et la discrète source de sa fortune. Quand elle ne fut plus là, quand ses jumeaux eurent réintégré le lycée, quand il n'eut plus d'autre compagnie que celle de sa bonne, qui était sourde et hébétée (car la prudente Solange, pour sa maison comme pour celle de l'oncle, savait choisir des servantes de tout repos, sans attraits ni malice), François ne put supporter cette solitude. Comme il n'était pas capable de rêver et que la méditation lui donnait mal à la tête, il prit tout doucement l'habitude d'aller passer au Café des Commis-Voyageurs les loisirs que lui laissait le notariat.

Au café, animé par le vaniteux plaisir de se faire valoir auprès des Gaudissarts de passage, il devint bavard et imprudent. Pour chasser l'ennui et le chagrin, il caressait ses ambitions. « Je serai bientôt maire,... et puis officier de l'instruction publique. » Cette rosette, il la couvait avec une convoitise aiguë de primaire. Il soupçonnait que des bourgeois, envieux de son « ascension », le regardaient encore comme un « mal lettré », et il brûlait de leur fermer le bec avec ce qu'il appelait « la plus haute distinction de l'Académie ».

Pour la mieux mériter, il imagina de fonder une Amicale (avec un grand *A*) des Elèves (grand *E*) de l'Ecole (grand *E* toujours) de Chambonnet. L'Amicale fondée, il en fut naturellement nommé président par acclamations. Non moins naturellement, pour fêter la chose, il fallait boire; et, dans la chaleur des libations et de la présidence, le bon notaire fit une petite sottise. Il déclara solennellement que, « pour encourager l'instruction du peuple et *engendrer* des citoyens capables de faire honneur à notre République démocratique et à notre commune du Progrès », il ferait cette année même le don d'un livre de prix à tout élève de la dite commune qui serait reçu à l'examen du certificat d'études.

Lorsque le délicieux vertige des applaudissements se fut dissipé et qu'il se trouva seul et dégrisé dans son lit, notre François fit une réflexion qui eut l'effet d'une douche glacée, c'est que les livres de prix ne sont pas *de prix* pour rien: cela coûte.

— Combien y a-t-il eu d'élèves reçus l'année dernière? Mais... cinq garçons et trois filles, je crois. Nom d'un chien! pourvu qu'il n'y en ait pas davantage cette année!

Vint le jour de l'examen, au chef-lieu de canton. Le bon notaire, y paradant en qualité de délégué cantonal, aurait bien voulu pouvoir flanquer des zéros à tous les meilleurs élèves de sa commune. Malheureusement, il n'était pas le maître tout seul, et la consigne était d'être très indulgent et d'excuser toutes les catégories possibles de fautes et d'erreurs. Grâce à quoi, le résultat fut désastreux pour le donateur. Quatorze garçons et huit filles de la commune du Progrès furent jugés dignes du fameux certificat.

Le soir, quand l'inspecteur primaire eut proclamé les noms des lauréats, le directeur de l'école de Chambonnet se précipita sur François, et, triomphant, lui secouant les phalanges à les désarticuler :

— Que d'heureux vous allez faire, mon cher notaire! Vous nous avez à tous porté bonheur. Et moi, je tiens enfin les palmes. Après un pareil succès, on ne pourra plus me les refuser.

Le bon notaire, s'efforçant de sourire, ne put faire qu'une sinistre grimace. Un de plus qui, tout comme lui, allait porter les palmes! Ah! viens, rosette!

Il était d'une humeur si aigre qu'en rentrant à Chambonnet il fit encore une petite sottise. Déjà excédé, il éclata de colère en apprenant, au Café des Commis-Voyageurs, que, dans la journée, ce vieux filou de père Sinard avait griffonné au Bon Coin, en se servant d'un modèle, un acte sous seing privé pour des clients. Les sous-seings privés, c'étaient les bêtes noires du bon notaire. Il les pourchassait avec une sorte d'horreur sacrée, comme son trop délicat Jean-Fille poursuivait en frissonnant les grosses araignées noires et poilues, et il vivait dans la terreur de voir les paysans de Chambonnet s'accoutumer à faire leurs affaires sans passer par son étude.

En pareil cas, maître Brichotard aurait dissimulé son mécontentement derrière le sourire d'apparat de son masque si notarial, et il aurait traqué la vilaine bête avec sagesse et discrétion. Mais François était trop plébéien. Habitué si longtemps à obéir sans comprendre, il prétendait, maintenant qu'il était un notable, commander sans chercher à comprendre davantage. Il se mit à déblatérer contre le père Sinard, s'écria que cet illettré devait gribouiller de jolis actes, que c'était à en pouffer de rire, que les *ligorniaux* qui se contentaient d'un papier comme ça n'étaient que des ânes, — oui, des ânes! — et qu'il le leur dirait à leur nez, et puis qu'il allait, lui, maître François Persaud, mettre ordre à ces sales blagues en engageant tous ses clients à s'adresser au grand Thanase.

Les buveurs approuvaient chaleureusement. Quel-

ques-uns, farceurs et malins, s'ingéniaient à attiser le bavard et riaient de bon cœur, en se faisant des mines à la dérobée. Il n'eut pas le dos tourné que ces bons apôtres allèrent au caboulot raconter à Sinard tout ce qu'il avait dit, et même un peu davantage.

Sinard en avait vu d'autres. Mais l'intention proclamée de favoriser Thanase à ses dépens l'atteignait si gravement à l'endroit sensible (sa poche) qu'il rua sous l'aiguillon. Et il chercha, dans sa caboche de vieux renard fécond en bons trucs, le moyen de mettre à la raison l'imprudent François.

Cependant, celui-ci faisait venir de Paris des catalogues de livres, et il passait les journées à engueuler le petit clerc bossu, parce que décidément cette histoire de prix allait lui coûter la valeur d'un bon gros acte notarié. Il se consola un peu en se disant : « Il faut que, par compensation, cette affaire me fasse un grand honneur et qu'elle m'aide à conquérir la place de maire. »

C'est qu'on était au printemps de 1912 et que les électeurs allaient bientôt voter pour renouveler le conseil municipal. Les concurrents s'agitaient, les ambitions trottaient, les petites perfidies s'embusquaient. Le maire, un vieux propriétaire, mi-bourgeois, mi-paysan, avait autrefois gagné son écharpe en faisant de la politique au cabaret; mais il avait perdu sa popularité depuis qu'une fâcheuse dilatation d'estomac l'empêchait de passer une journée entière à boire et palabrer. Alors, prévoyant la vilaine veste, il venait de déclarer que, pour cause de santé, il ne se représentait pas aux suffrages populaires.

De la sorte, sa succession de maire était ouverte. « C'est vous, monsieur François, c'est vous, not' maire. Mais si, mais si! Dans deux mois, vous l'aurez, l'écharpe. Du reste, y a que vous de capable. » Les paysans lui disaient ça tous les jours.

Après maints tâtonnements, il s'était décidé à commander les livres, et, afin qu'ils fussent plus variés, il les faisait venir de trois maisons différentes de Paris. Pour la distribution, il s'était entendu avec le directeur de l'école, qui, le traitant déjà en maire, lui prodiguait les flatteries et pensait : « Son appui me sera utile pour mes palmes. » On travailla deux jours à monter une belle estrade sur la place, juste devant la maison du bon notaire. Toutes les notabilités de la commune étaient invitées à s'y exhiber le jour de la cérémonie, que nos deux messieurs avaient fixée au dimanche qui précédait celui des élections municipales. Cette « solennité scolaire », comme ils l'appelaient, devait être le prélude du grand succès que maître François ne pouvait manquer de remporter auprès du suffrage universel.

En effet, ce fut un de ces jours qui comptent dans la vie d'un homme. Mai brillait, l'estrade rayonnait, les toilettes de ces dames les institutrices y étalaient la science aimable, tandis que le directeur de l'école, flanqué de ses deux adjoints, y personnifiait la science mâle et solide. Les conseillers municipaux, dont le mandat expirait et qui ne songeaient qu'à lui assurer la renaissance, n'avaient pas manqué cette occasion de faire les figurants devant leurs électeurs, et ils étaient tous là juchés, assis en un long rang sur l'estrade, avec de bons gros sourires attendris, comme de gentilles fiancées qui veulent plaire à leurs galants. Un seul absent, le maire, qui maintenant se fichait de tout. Mais cette éclipse faisait valoir notre François, adjoint, presque maire déjà. Pourtant, l'autre adjoint, le petit père Sinard, assis près du grand Thanase, avait l'air le plus fripon de sa vie en guignant les livres dorés, empilés sur l'estrade.

La foule était énorme, pères, mères, gamins, des centaines de nez levés et de bouches béantes, pour recueillir les belles choses qui allaient tomber de là-haut.

Le vieux directeur de l'école, un gros rouleau de papier à la main, se leva et lut un discours où il opposait longuement, comme il se doit en pareille « solennité », la lumière aux ténèbres, la science aux superstitions et la souveraineté de la démocratie moderne à « l'esclavage moyenâgeux »; et il termina par un couplet trémolant en l'honneur « de ces généreux donateurs qui, en offrant de saines et fécondes lectures aux enfants du peuple, leur donnent le pain de l'esprit et leur ouvrent les horizons du Progrès ».

Lorsque, après cette envolée, l'orateur et son éloquence officielle se rassirent sur l'estrade, les conseillers éclatèrent en applaudissements qui, descendant de l'estrade sur la foule, remontèrent de la foule vers l'estrade, dans un magnifique élan d'enthousiasme. La voix gouailleuse du Loup-Blanc cria dans un groupe : « Vive not' nouveau maire! » C'était par blague, mais l'écho, un peu partout, répéta : « Vive not' nouveau maire! » Le bon notaire, rouge d'orgueil, saluait, par de grandes inclinations de la tête et du corps, ses « administrés », dont les têtes s'épanouissaient à ses pieds, et il souriait béatement au soleil qui, entre les feuilles du vieux marronnier de la place, lui faisait l'effet d'une grosse écharpe municipale aux rayons tricolores.

Ensuite eut lieu la distribution des prix. A l'appel de leurs noms, les lauréats, garçons et filles, montaient à tour de rôle sur l'estrade, recevaient le livre qui leur était destiné et défilaient en embrassant successivement le généreux donateur, tous ces messieurs les conseillers, les maîtres et les maîtresses. Devant tant d'embrassades, tout le monde était ému et souriait. Le plus souriant, c'était le petit père, un sourire si filou que, si les sorciers d'autrefois avaient pu ressusciter pour le voir, ils auraient voulu l'emprunter pour appeler le diable à la fête.

Enfin, la solennité s'acheva. Comblé de congratula-

tions et d'hommages, maître François, accompagné du directeur de l'école, du pharmacien et de deux riches propriétaires, s'en alla au Café des Commis-Voyageurs goûter la conversation de deux Gaudissarts qui y étaient arrivés ce matin-là et dont l'esprit l'enchantait, car, selon son expression, « ils savaient trouver les calembours comme de vrais académiciens ». Mais, pendant que le bon notaire s'abandonnait à ce plaisir bourgeois, le petit père opérait au cœur de la démocratie, sur la place où se carraient les gosses, fiers de leurs prix, et les parents, fiers de leurs progénitures. Et le diable, caché sous le sourire du vieux malin, conduisait ce dialogue.

SINARD, *avisant deux lauréats :* — Eh ben, les deux cousins de Cherbattu! Vous êtes contents, là, eh! Faites voir un peu! Oh! oh! t'as un prix d'attaque, toi, Julot. Quel beau gros livre, ma foi! Mais, dis donc, Tiennet, t'as donc été reçu le dernier au certificat que ton livre à toi, il est tout petit, tout mince, moitié moins conséquent que çui-là de ton cousin?

TIENNET, *vexé.* — Moi, je suis été reçu devant lui, moi! Je suis été reçu le deuxième du canton, moi!

SINARD. — Ben, mon pauv' gars, on le dirait pas. Sûr qu'on te croira le dernier!

TIENNET, *navré et rageur.* — Il est tout de même pas si tant moins gros ni si tant moins lourd que l'autre, mon prix à moi!

SINARD. — Pas moins lourd? Y a qu'à les peser. Les balances sont pas faites pour les ânes. Passez-moi vos prix!

Le petit père a raflé les deux volumes. Il les agite un instant au-dessus de sa tête, en criant de son ton le plus farceur : « Ohé! là, qui qu'a des balances? » Cela pour attirer l'attention. Puis, en quatre enjambées, le voici dans l'épicerie de la mère Pâquet.

— Eh! la mère, vite vos balances, pour peser la science et le progrès!

Pauvre Tiennet! C'est positif que son bouquin (sorti de la maison Hachette) ne pèse guère qu'une livre, tandis que celui de l'heureux Julot (maison Gedalge) pèse plus d'une livre et demie.

— Celui de ma Justine doit peser encore plus, dit une bonne paysanne, ravie de montrer qu'on a eu des égards particuliers pour sa fille.

C'est un livre de chez Picard. Presque un kilo. La matrone et la gamine se rengorgent. Mais, à côté d'elles, d'autres font grise mine. Maintenant, la boutique est pleine, et il y a vingt personnes à la porte. Ecoutez-les : — Par exemple! C'est pas juste, non! — C'est pas ça l'égalité. — Pourtant, le maître d'école, il a assez prêché tout à l'heure que, sous la République, on est tous égaux. — Oui, oui, c'est des façons de parler, ça. — Mais pourquoi que le notaire, il a fait ces passe-droits?

— Peut-être, dit timidement un conseiller municipal, partisan du « généreux donateur », peut-être que les plus petits valent mieux par la qualité. Ça se voit dans le commerce.

— Oui, dans le commerce, ricane le petit père. Oui, à la foire, par exemple, tu peux voir qu'un bœuf ou un cheval vaut plus d'argent qu'un autre, parce qu'il est plus jeune, plus fort, de plus belle race. Si t'es connaisseur, tu vois ça à des signes que tu peux montrer. Mais avec ces sacrés livres, y a pas de signes. Essaye donc d'aller leur z'y regarder dans la gueule ou sous la queue. En quoi çui-ci vaut-il plus que çui-là? Tu serais bien embarrassé pour le dire, et moi aussi, et le notaire aussi, — et le curé aussi. Pour tâcher de te rendre compte, faut que tu lises, que tu perdes une semaine à épeler au lieu de cultiver tes champs. C'est une affaire qu'en finit pas, et si enfin t'arrives à la fin et que ton

voisin y arrive, demande-z'y son avis. Jean dira : « C'est bleu, cette histoire », — et Jacques dira : « C'est rouge. » Qui qu'a tort, et qui`qu'a raison? On passerait sa vie à discuter qu'on serait pas plus avancé, — et on serait moins riche. Ainsi, v'là les *Aventures merveilleuses de deux petits blancs chez les Anthro... les Anthro... po... pophages,* et v'là les *Héritiers du Père Laguerluche.* Dans lequel de ces deux babillards qu'y a le plus de science? Est-ce que tu peux savoir? Eh ben, moi qu'ai pas tout à fait la réputation d'être une bête, je dis et je répète que, pour régler la question, y a que l'épicier avec ses balances. Là, on est sûr de son fait en un clin d'œil. Y pas à se disputer, à se creuser la caboche, à chercher des *si,* ni des *car,* ni des *pourquoi,* ni des *comment.* Y a qu'à peser. Le poids, y a que ça de certain. Et tiens, mon vieux lascar, réfléchis un peu à ce que le marchand de science il nous a dégoisé sur l'estrade, avec son papier au bout de ses doubles yeux. Les livres, qu'il a dit, c'est la moelle de l'esprit, — la moelle du cœur, qu'il a même ajouté, je crois. — Eh ben, mon grand gars, fais ton profit de ce que je vais te dire : un gros os à moelle vaut toujours mieux qu'un petit. Là-dessus, y a pas d'erreur, — peut pas y avoir d'erreur.

Un paysan cria : « C'est vrai. Il s'y connaît, le petit père, en os à moelle. » — « Ce vieux voleur! disait tout bas un autre. Il a du jugement sous le caillou, tout de même. »

C'était bien l'avis général. Aussi, devant une riposte si bien envoyée, l'autre n'essaya pas de lutter davantage; il s'éclipsa, penaud. Et l'on retomba sur l'absent. Pourquoi qu'il avait plusieurs poids, ce François?

— Mon Dieu, dit le petit père, prenant un air bon enfant, probablement qu'il aura voulu avantager ses amis, leur faire pus d'honneur qu'aux autres. J'ai vu deux gars du bourg qu'ont reçu des prix énormes, —

et mon petit neveu de Pierredure, au contraire, il a qu'un semblant de prix de rien du tout. Not' notaire, sans doute qu'il estime plus les boutiquiers du bourg que les paysans des villages.

Ce fut le signal d'une volée de récriminations. Oui, oui, c'était bien ça : maintenant qu'il était un « monsieur », ce petit bâtard, il méprisait les travailleurs de la terre. Le fermier auquel il n'avait pas donné de remède pour sa vache, qui pissait le sang, l'accusa d'avoir, une fois, traité de culs-terreux les cultivateurs. Il préférait les paresseux du bourg, les bourgeois du Café des Commis-Voyageurs. La vieille jalousie des villages contre le bourg se réveillait, en même temps que celle des « petits » contre les « gros ». On soupesait les livres dans les mains, on les pesait dans les balances. Les gosses qui avaient les gros n'osaient plus triompher; ils n'étaient plus fiers de leur « privilège », un mot qui pue l'ancien régime. Ceux qui avaient les petits faisaient des mines de volés. Il y eut des pleurnichements. On répétait : « C'est pas républicain, ça. C'est pas de l'égalité. »

— L'égalité! cria une commère. Laissez-moi donc, tenez! Moi, j'ai ma Jeannette qu'a été au certificat, elle aurait dû l'avoir, on l'a fait échouer, je sais pourquoi. C'est pa'ce que je m'avais fâchée après la maîtresse d'école, qui vend les cahiers trop cher. A cause de ça, ma Jeannette a rien de rien, pas de certificat et pas de livre. Alors, vous me faites suer, avec vos gros prix et vos petits prix, et votre égalité. Fallait donner des prix à tout le monde ou à personne. Voilà!

Cette complication souleva aussitôt approbations et protestations. Le petit père fila en douce. Il venait de semer dans cette foule une poignée de bonne graine. Il alla continuer la semaille au Bon Coin, ce démocratique établissement qui était à la fois caboulot et gargote. Il y trouva de nombreux paysans qui y buvaient, quelques conseillers qui y mangeaient. Le petit père, s'installant

là comme chez lui, y déjeuna, y but, y dîna, y rebut, y bavarda comme une commère, y politiqua comme un avocat de village, — parbleu! n'était-il pas le premier de tous les avocats de la commune du Progrès? — Enfin, il y passa la journée, le soir, la nuit (car la boîte, à cause de la « solennité », avait permission de rester ouverte), et, comme les coqs, dans tous les poulaillers, chantaient pour annoncer l'aube, il fit éclore, devant une trentaine d'électeurs retenus par son éloquence, une candidature qu'il avait sournoisement couvée pour le conseil municipal et pour la place de maire, — la candidature de M. Desvergnes, le père de Germinette.

D'abord, on fut un peu étonné; même, on rechigna. Ce monsieur (encore un « monsieur »), on ne le connaissait guère. Il n'avait pas un air très familier, très démocratique. On le soupçonnait d'être fier, lui aussi. Mais le petit père se récriait. Il avait acheté pour lui maison et jardin, il connaissait très bien M. Desvergnes. Il jurait que c'était un ami du paysan, du petit, — et puis, un homme « si savant sur les finances »!... En voilà un qui saurait faire fructifier les revenus de la commune!

Ce que le petit père ne disait point, c'est qu'il jugeait à propos, pour ses propres revenus, de rendre service au *financier*. Il comptait sur lui pour placer son bas de laine. Un bas énorme, gonflé à en crever par quarante ans de maquignonnages, marchandages, tripotages. Ayant triplé la superficie de ses terres et las d'acheter du *bien*, le vieux rusé rêvait de bons « placements liquides », mais il avait grand'peur des mauvais et louchait vers les lumières de l'ancien « trésorier général », — un titre qui fascinait ce rustique, à la fois très ignorant et infiniment roublard.

Grâce aux nombreux compères et admirateurs du vieux fourbe, la campagne contre le notaire et pour le trésorier se glissa un peu partout dans les hameaux et

y chemina sans bruit pendant toute la semaine. Le matin des élections, les citoyens les plus influents du bourg et des principaux villages purent épeler, sur la porte de leurs maisons, ces mots tracés à la craie en grosses lettres primaires où quelqu'un crut reconnaître la main du Loup-Blanc : *A bas François faulx pois. Voté pas pour les faulx pois.*

Les mêmes mots, à l'encre, s'étalaient sur des affiches sang de bœuf, placardées aux poteaux indicateurs des routes. L'orthographe variait quelquefois, mais non le sens. C'est par des mots de cette simplicité qu'on allume les révolutions et qu'on alimente les guillotines.

Le bon notaire avait entendu parler, un peu confusément, de cette histoire de « faux poids » ou de « mauvais poids » ; mais la conspiration se faisait si prudente, si sournoise, que le « généreux donateur », se reposant sur ses lauriers, se croyait sûr d'un beau succès. Et, le jour du vote, il rayonnait auprès de l'urne, fier de présider le bureau électoral, en remplacement du maire, qui avait tout lâché. Cependant, certaines attitudes le surprenaient, et il fut vivement choqué de celle du directeur de l'école quand celui-ci, étant venu voter, affecta de ne pas le voir et s'esquiva sans retourner la tête. Le brave homme ne tenait pas à compromettre davantage ses chères futures palmes auprès d'un candidat qualifié *réac,* — autant dire pestiféré.

Pendant ce temps, le petit père qui, bien qu'adjoint, avait décliné l'honneur de faire partie du bureau, — le petit père, préférant la proie à l'ombre et l'action à la parade, faisait une campagne doucereuse et terrible chez les marchands de vin de Chambonnet. Et le soir, au dépouillement du scrutin, le bon notaire, stupéfait, présida sa propre défaite. Il n'y avait que deux élus. « M. Desvergnes », la nouveauté du jour, était le premier, — le petit père Sinard le deuxième, bien que traité partout de voleur et de canaille, aussi décrié qu'admiré

par toute la commune du Progrès. Suivait une cohue de soixante noms, François huitième, entraîné par les « mauvais poids » et noyé dans le ballottage. Le dimanche suivant, au second tour, ce poids maléfique l'entraîna encore plus bas, et finalement, sur 21 conseillers, il ne fut que le treizième élu (« un numéro qui va bien à çui-là qu'a trahi la démocratie, sa bonne *marâtre* », comme le constata le petit père). Abandonné par la fleur de la démocratie, François n'avait pas même, pour cela, gagné le curé ni les quinze « calotins » de la commune, qui lui gardaient rigueur à cause de son zèle pour « la laïque ».

Quelques jours plus tard, le nouveau conseil se réunissait solennellement à la maison commune et élisait maire « monsieur Desvergnes », premier adjoint le père Sinard. Puis, quelques-uns, estimant que François avait reçu une leçon suffisante, lui revinrent, et il fut réélu adjoint, au bout de trois tours et au bénéfice de l'âge.

Il rentra chez lui furieux. Et, pour calmer sa colère et sa déception, il se mit à préparer un brouillon de lettre au député de l'arrondissement, ce vieux démocrate Trépardoux que des bourgeois, de la ville « ousqu'on voit la lune en plein midi », avaient un jour, par purisme, — ou par blague, — appelé, dans une réunion publique, « monsieur *Trois-par-deux* », pour le mettre en français moderne. Mais de quel ton pathétique il s'était écrié : « Laissez-moi mon nom de paysan, citoyens! Il m'est cher et je l'aime, ce nom en patois, ce nom en sabots, parce qu'il sent la bonne étable, le bon purin bien fumant, bien gras, où je suis né et où l'on hume tous les ferments féconds de la vraie démocratie! » Paroles qui imprimées le lendemain dans le *Mémorial* de Cussac n'étaient pas oubliées après quinze ans et assuraient, à chaque nouvelle consultation du suffrage universel, la réélection du « vieux lutteur » !

François brouillonna, ratura, ajouta, modifia, —

forma, déforma, reforma, — et, après trois heures de tâtonnements laborieux, recopia de sa belle écriture notariale :

Monsieur notre Cher Député,

Sachant que votre plus agréable plaisir il est de rendre service à vos électeurs et que vous avez mériter (*sic*) d'être nommé le député-commissionnaire, un titre que vous trouvé (*sic*) avec raison qu'il vous fait honneur et que vous tenez à le conservez (*sic*).

Ici, François avait placé un point, jugeant sa phrase suffisamment longue et expressive. Après ce début flatteur, il entrait dans le vif du sujet. Donc, pour faire plaisir à Monsieur Notre Cher Député, il le priait d'aller demander pour lui à Monsieur le Ministre la rosette d'Officier de l'Instruction publique (1). Il n'était Officier d'Académie que depuis trois ans, mais il avait déployé un tel zèle pour l'instruction du peuple,... un tel zèle pour « la science républicaine et le Progrès moderne »,... un tel zèle pour... quoi donc encore? — enfin un tel zèle de « bon citoyen populaire, démocratique et social », que Monsieur le Ministre, « si c'était un effet de sa bonté », pouvait bien lui accorder cette récompense, qui lui donnerait « de la force et de l'autorité » pour soutenir, « devant le peuple souverain, Notre Cher Député et Représentant ».

Le bon notaire relut sa lettre attentivement, la trouva fort bien réussie et, content de lui-même, l'agrémenta de sa signature, qu'entourait de toutes parts la toile d'araignée, le paraphe qui s'augmentait d'un tortillard de plus à chaque honneur nouveau. Et, sous la signature, il commença de tracer deux mots : *Titres on...*

— Voyons, voyons! fit-il en s'interrompant, il doit y avoir dans ce mot-là une *h* quelque part.

Il prit son petit dictionnaire, qu'il venait de consulter

(1) Le tout avec des majuscules.

une douzaine de fois. Il l'ouvrit à la lettre *O*, chercha, rechercha... En vain!

— Ah! là là là là! s'écria-t-il en haussant les épaules avec dédain. Ça ne changera pas, non, jamais! On trouve tout dans ces sacrés machins, — tout, excepté ce qu'on demande. Comme le disait si bien maître Brichotard en parlant de certains savants : Le monde est encore dans l'enfance de l'art!

Ce jugement tranchant lui plaisait, ce mépris soulageait son cœur ulcéré par l'injustice. Il répéta plusieurs fois en ricanant : L'enfance de l'art! L'enfance de l'art!...

— Ce n'est pas tout ça, reprit-il. Il faut que j'inscrive mes titres, mes *honneurs*, moi, — et certainement, il y a une *h*. Eh bien, je la mets. Au diable cet imbécile de dictionnaire!

Il écrivit le mot en belle ronde, — et puis, comme il disait, ses *honneurs* au-dessous. Leur simple énumération remplissait presque une page. On lisait (nous laissons de côté quelques petites fautes d'orthographe, sans importance) :

TITRES ONHORRIFIQUES

Membre de la Chambre des Notaires.

Conseiller municipal de Chambonnet.

Adjoint au Maire.

Délégué cantonal.

Officier d'Académie.

Chevalier du Mérite Agricole.

Vice-Président du Comice agricole cantonal.

Suppléant du Juge de Paix.

Citoyen inscrit sur la liste du Jury.

Trésorier de la Société de Football et de Sports variés de Chambonnet.

Président de l'Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Primaire de Chambonnet.

Membre Fondateur du Comité départemental pour édifier un Monument au Vieux Démocrate Martin Nadaud.

Vice-Président du Comité de la Fête Patronale de Saint Symphorien.

Ici, il s'interrompit.

— Ah! mais, minute, minute! Est-ce que ce titre-là ne sent pas un peu la calotte? J'oubliais que Trépardoux est très rouge. Si c'était le député d'à côté, Tourgniollet, çà ferait bien, mais avec Trépardoux, minute!... On est si vite compromis! J'en sais quelque chose... Oui, faut ouvrir l'œil. Ma foi, j'enlève *patronale* et *saint Symphorien*, et je mets : *Vice-Président du Comité de la Fête annuelle*... Vite, ma gomme! Heureusement que je sais pas trop mal me débrouiller! Bon, voilà effacé le cléricalisme!... Combien tout ça fait-il de titres? (*Il compte.*) Ah! minute! Comment, ça fait treize? Mais, avant-hier, sur mes doigts, j'en ai compté quatorze! Qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce que j'ai bien pu oublier? Treize, fichu compte! L'autre jour, j'avais déjà ce sale numéro treize. Si feue ma pauvre mère était là... Bah! je suis pas superstitieux, moi, je suis pas un ignorant, moi, — je suis un homme du progrès. Pourtant, c'est drôle, c'est curieux, ça me fait quelque chose... Enfin, y a pas de raison pour que j'aie perdu un de mes titres. Où diable est ce quatorzième, où diable?

Il recompta, se prit la tête dans les mains, se donna inutilement la migraine. De guerre lasse, il ferma sa lettre et la porta à la boîte. Mais toute la soirée, il rêva au fuyard sans pouvoir l'attraper. Il s'endormit en y rêvant. Au milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut.

— Mais, nom d'un chien! s'exclama-t-il, je suis sapeur-pompier honoraire, — Sapeur-Pompier-Honoraire-de-la-Compagnie-de-Chambonnet! Comment ai-je pu oublier ça? Un titre que ces braves pompiers m'ont colloqué y a pas même six mois, et en me disant si gentiment : « Pardi! on comprend bien que vous pouvez pas

venir faire l'exercice avec nous, parce que vous avez des occupations trop hautes (ils ont très bien trouvé le mot : *trop hautes*), mais on veut vous avoir tout de même avec nous. *On y tient.* » Tout à fait gentil! Et ce banquet que j'ai présidé quinze jours après, ce banquet où que l'oncle-capitaine a été si cocasse! Et ce *to-as-te* que j'ai porté, — ce *to-as-te* où que je souhaitais à « nos intrépides Sapeurs » d'avoir bientôt l'occasion de se signaler « par des exploits glorieux », si bien que le grand Nicaud, enthousiasmé (dame! il avait tellement bu) s'est mis à crier à tue-tête : « Vive le prochain incendie! » et que là-dessus le petit Picandet l'a engueulé, sous prétexte qu'à brailler si fort il allait ameuter le bourg... Mais enfin, comment donc que j'ai fait pour oublier tout ça?... Ah! si feu ma pauvre mère était encore de ce monde! Elle dirait que saint Symphorien s'est vengé.

VI

CLERC-DE-LUNE ET LA PETITE LUMIÈRE

— Eh bien, monsieur le proviseur, et mon Emilion?

— Eh bien, monsieur, comme j'ai déjà eu souvent l'honneur de vous le dire, votre Emilion mange bien, boit bien, dort bien, et il a toujours beaucoup de goût pour les jeux de toute sorte.

— Parfait. J'espère que vous pourrez, l'année prochaine, le présenter au bachot.

— N'espérez pas cela, monsieur. Mais, dans deux ans, nous pourrons peut-être présenter votre Emile.

— Vous voulez dire mon Emilion.

— Non, monsieur, je dis « votre Emile », qui est un excellent élève. Quant à l'autre, il a les qualités que je vous énumère à chacune de vos visites, mais, s'il continue à négliger ses études,... — ma foi, je dois vous avertir qu'il a peu de chances d'obtenir jamais le baccalauréat.

Le bon notaire faillit suffoquer.

— Quoi! s'écria-t-il. Le bachot pour Emile et rien pour mon Lion? Mais que dirait l'oncle? Que dirait l'oncle?...

Il était encore si ému, si bouleversé en rentrant à Chambonnet qu'il s'apprêtait à secouer comme un prunier le petit clerc bossu. Mais le petit souffre-douleur n'était plus là. Depuis quelques mois, il maigrissait et jaunissait à vue d'œil. On était au milieu de janvier (1913), c'était la saison écrasante des affaires. Surmené, épuisé, le pauvre gosse avait eu ce matin, tout à coup, un grand crachement de sang. « Congestion pulmonaire », avait déclaré le médecin qui, en le renvoyant à son village, avait ajouté : Ce sera long, très long.

— C'est-à-dire qu'il est fichu! grommela François. Poitrinaire, parbleu! C'est bien ma chance. Vingt actes qui attendent et soixante clients! Il s'en fout, lui, à présent! Mais moi, où trouver un clerc? Si c'est un gosse, où trouver le temps de l'instruire, avec tout ce travail sur le dos? Et si c'est un gaillard déjà dans le métier, il faudra le faire venir de loin, et il va me coûter plus gros que lui. Ah! non, pas ça!

Dès le lendemain matin, le bon notaire rappliquait au lycée et faisait appeler son Emile.

— Mon garçon, le moment est venu pour toi de te rendre utile. Que veux-tu? C'est bien ton tour. Ton frère nous a fait avoir l'étude. Toi, tu vas m'aider un tout petit peu à la conserver.

Le visage d'Emile se contracta. L'Isolé avait trouvé dans l'étude (l'autre étude, la bonne) une amie, une consolatrice.

— Je t'emmène, mais... tu reviendras au lycée dès qu'on pourra, — dans un mois, deux mois...

Le soir même, à Chambonnet, Emile prit le collier de servitude.

Au début, papa était comme un peu gêné : il avait

une sorte de remords. Mais cela ne dura pas. La réflexion intervenant pour lui fournir une bonne excuse, il se flatta d'avoir agi bien sagement et honnêtement.

— Si cette espèce de proviseur se trompait pas! Si Emile était reçu au bachot pendant que notre Lion... Quel sale coup pour l'héritage! Ah oui, j'ai eu du nez, j'ai travaillé pour le bien de toute la famille.

Ainsi rassuré, approuvé, félicité par sa conscience, il fut vite exigeant, lâcha la bride à son naturel. Il souffrait de modérer les habitudes qu'il avait prises avec le petit bossu. Il les reprit dans leur belle ampleur, et, dès qu'un embêtement se présentait, il faisait sentir sa mauvaise humeur à Emile. Il éclata, le jour où le *Mémorial de* Cussac annonça que la décoration du poireau était décernée au petit père Sinard. Le bon notaire, qui attendait toujours sa rosette, traita son fils de bon à rien, — de Jean-Fille. Emile le regarda avec de grands yeux, soudain douloureux et consternés. Quoi! son père aussi? Le ricanement du Loup-Blanc sonna dans sa tête pendant des heures.

Pourtant, il était loin, le Loup-Blanc. Le père Martin, las de l'engueuler et n'osant plus le talocher (car, à présent que le drôle était presque un homme, il commençait à montrer les crocs à son père putatif), — le père Martin venait de réussir à se débarrasser de son *feignant* en l'expédiant à Paris, avec une troupe d'ouvriers du bâtiment. Là-bas, il servirait un « compagnon », en qualité de garçon maçon ou, comme on dit, de « goujat ». Mais les négociations avaient été laborieuses, car aucun compagnon ne se souciait d'avoir un tel serviteur. Enfin, un brave jeune homme s'était dévoué, ce Jules Lacour qui, à l'école, avait déjà donné à maintes reprises de petites leçons au Loup-Blanc. Maintenant, il lui apprenait à bien préparer le mortier, dans l'auge que le goujat devait ensuite monter sur sa tête, tout le long de l'échelle des maisons en construction.

Il ne la monta pas longtemps. Trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'il disparut, attiré sans doute par quelque métier plus digne de ses talents, et quand, vers la Noël, les maçons revinrent au pays avec la poche pleine des fruits sonnants de leur campagne, le Loup-Blanc ne revint pas. Mais, peu après, le père Martin fut un jour appelé à la mairie, et on l'en vit sortir, au bout d'un quart d'heure, en montrant le poing au vide et en maudissant son salaud. Il venait d'apprendre, par une communication policière envoyée au maire, que son fils avait été arrêté à Paris pour « vagabondage spécial ».

Maquereau, et peut-être mieux encore. Quelqu'un de renseigné laissa entendre à mots couverts que ce n'était pas avec des femelles qu'il avait fait de sales choses, mais avec des mâles d'une espèce particulière. Les Chambonnétois, dans leur innocence, du reste toute relative, étaient mal renseignés sur certains vices, que le mystère leur faisait paraître encore plus énormes. Aussi, les bonnes commères ne s'entretenaient de l'aventure du Loup-Blanc qu'à voix basse et avec des mines voluptueusement horrifiées, à la façon dont leurs aïeules, au temps de la sorcellerie, se contaient les histoires qui risquaient de faire soudain apparaître le Diable.

Emile ne triompha pas du malheur de son persécuteur. Et qui sait? Il fut peut-être, à Chambonnet, le seul à le plaindre. Il devenait de plus en plus singulier, cet Emile. En arrivant du lycée, il avait eu deux grands mois de travail galopant, ahurissant, idiotisant, de huit heures du matin à onze heures du soir et au delà, tous les jours, dimanches et fêtes compris, — courbé sur une petite table basse au fond de l'étude, pâle et muet, le front allumé dans la migraine permanente, le cerveau étourdi par les âpres discussions des paysans, la trompette beuglante du grand Thanase, le violon glapissant du petit père Sinard, les adjurations mielleuses de papa bon notaire, dont le rôle était toujours de prêcher l'ac-

cord qui se résout en actes rémunérateurs. Cette comédie en cent actes divers, mais pourtant bien monotones, que l'adolescent percevait comme dans un cauchemar fiévreux, le laissait triste, morne, infiniment las. Lui qui, dès sa naissance, portait le signe du Déshérité, il éprouvait d'instinct un dégoût qui le glaçait devant cet amour de l'héritage, ces querelles pour quelques boisselées de terre. Ces paysans et marchands de biens étaient comme une race ennemie. Et il écrivait, écrivait sans cesse, seul dans son coin, sans rien dire, aplati sur les pattes de mouche qui filaient de sa plume; et, même quand il pouvait s'arrêter pour respirer un peu, il restait comme absent, ne regardant personne.

« Il ne vous regarde pas en face. » On remarquait cela, — terriblement. Le déshérité devenait l'étranger.

Vers le milieu d'avril, les affaires ayant diminué, Emile avait demandé timidement à son père :

— Vais-je pouvoir bientôt reprendre mes études?

— Mais, mon pauvre garçon, s'était écrié le bon notaire, tes études... tes études... tu oublies l'étude. Tu vois donc pas qu'il y a plus de 200 expéditions à écrire? Après... eh bien, après, nous verrons.

Si les minutes sont de petites pattes de mouches, les expéditions, avec leurs gros caractères, sont de grandes pattes de hannetons qui s'allongent sous les doigts et vous mènent loin, loin... Elles conduisirent Emile jusqu'au milieu de l'été. Vinrent les vacances scolaires, et avec elles « notre Lion », d'autant plus brillant, pimpant, hardi, dégourdi, vainqueur, triomphateur, qu'il était là-bas un élève fort médiocre.

Médiocre? Qui donc, à Chambonnet, l'aurait cru médiocre? Le médiocre, c'était le Jean-Fille. Celui-là, quand son père l'avait retiré du lycée, on n'avait pas été surpris. « Que voulez-vous? Il en fait ce qu'il peut. — Vous savez que sa mère voulait en faire un curé? — Allons

donc! Il saurait pas seulement ouvrir la bouche pour dire la messe.»

Et l'on répétait : « Quelle différence avec l'autre! » Jusqu'au père Sinard (et, dame! le vieux filou, il s'y connaissait, en hommes), jusqu'au petit père qui déclarait, comme l'oncle-parrain, comme le pharmacien, comme tous les notables, comme tout le monde : « Il ira loin, ce sacré Lion. »

Il disait peut-être ça pour plaire au bon notaire, car les deux hommes, vivant sur le même troupeau, étaient forcément en rapports continuels et éprouvaient le besoin de raccommoder leur amitié. Comme c'était le bon notaire qui avait fait tous les frais de la brouille, c'était lui qui sentait le plus vivement l'avantage d'une réconciliation. La sympathie admirative manifestée par le petit père pour « notre Lion » acheva de fondre la glace.

Ainsi que le disait son père, cet enfant n'avait qu'à paraître pour faire pousser autour de lui la joie, la confiance, la bonne humeur, les bons sentiments, — tandis qu'avec l'autre, c'était juste le contraire. Ce triste Emile faisait le vide; il semblait écarter jusqu'à l'oncle à héritage. Celui-ci, depuis la mort de sa nièce, mettait rarement les pieds à la maison Persaud, quand elle n'abritait que le notaire, le Jean-Fille et la bonne indésirable. S'il n'était pas à la chasse, ou à la pêche, ou au café, ou à l'exercice, le capitaine restait chez lui, sifflant des airs et des verres pour se désennuyer. Bien que toujours droit comme l'autorité et la justice, il avait visiblement vieilli, devenu presque tout blanc, et plus maigre, plus sec, plus souvent grognon.

Mais la présence de notre Lion le rajeunissait. Dès que le collégien était à Chambonnet, le capitaine ne sortait plus de la maison Persaud, et c'étaient, comme autrefois, de bons gros rires, de bonnes grosses blagues, et des courses, des promenades qui amusaient le vieux coq au moins autant que le jeune. Et le papa retrouvait

du coup sa confiance entière en l'héritage et voyait la vie en rose. Le Jean-Fille seul avait l'air plus morne, s'effaçait davantage, reculait tout au fond de son coin d'ombre. Il était là comme un meuble un peu ridicule, une table de nuit dans une salle de fête.

Dans la journée, tandis que les autres étaient dehors, en balade ou au café, il gardait l'étude, noircissant du papier timbré; ou bien, lorsqu'il avait quelque loisir, il lisait, toujours penché sur sa petite table. Que lisait-il? Parbleu! le code, croyait papa qui, à toute occasion, lui répétait d'un air de sagesse profonde : « Comme le disait si bien maître Brichotard : Pour un bon clerc, c'est le seul livre. » Car, à présent, papa ne voyait plus qu'un clerc de notaire dans son Emile. Mais celui-ci avait glissé dans le tiroir de la petite table, tout au fond, quelques livres sans vertu notariale, et c'est eux qu'il ouvrait quand il était seul. C'étaient les épaves qui lui restaient de ses études naufragées : un petit choix des œuvres de Virgile en latin, une anthologie de la poésie anglaise et une pièce de théâtre, le *Roi Lear*, où il retrouvait, avec un plaisir fait d'une singulière tristesse voluptueuse, la douce fille qui, pour avoir été franche, sincère et dévouée, fut déshéritée, chassée et puis sauvagement assassinée. Il était amoureux de cette figure lointaine, il la mêlait à une autre, plus proche et bien réelle, mais qui, elle aussi, devenait en lui magie et rêve. Cordélia! Germinette!... Quel rapport entre elles? Aucun, mais ce grand gamin était de plus en plus un rêveur, qu'envahissait secrètement le délire de l'imagination.

Et le soir, quand les autres étaient là à blaguer, à rigoler, il sortait tout doucement de son coin d'ombre, gagnait la porte, entr'ouvrait sans bruit, se glissait au dehors. Et, dans le crépuscule de l'été ou la nuit de l'automne, il filait sans regarder les maisons; il n'était content que lorsque, les ayant laissées derrière lui, il n'avait plus, de toutes parts, que la grande nature,

l'immensité des champs. L'adolescent trop renfermé, trop comprimé, se dilatait alors, ses poumons respiraient voluptueusement dans le noir le vent qui venait rafraîchir son front enfiévré. Emile allait toujours sur la même route, non pas celle où avait eu lieu la bataille des boules de neige, non pas celle qui menait les oisifs à la gare, mais celle qui s'en allait vers le petit bourg de Saint-Sulpice-les-Bois, distant de huit kilomètres.

Bientôt, il trouvait la voie du chemin de fer, longeant la route à sa gauche. Dès la nuit, un grand disque, énorme lune blanche, s'y allumait, visible de très loin, comme un être fantastique qui veillait dans l'ombre sur le sommeil de la campagne. Et là-bas, à droite, voici qu'il apercevait, entre les branchages, un scintillement, une lumière. A cinquante mètres de la route et la dominant, une forme sombre s'élevait, une petite maison d'où un jardin en pente douce descendait avec un parfum de fleurs. La maison de Germinette, son jardin, ses fleurs. Le cœur de l'adolescent battait.

C'était une grande fille à présent, Germinette. Elle avait définitivement quitté la pension aux grandes vacances (été de 1913). La petite lumière de la maison dans l'ombre, c'était elle. Emile s'arrêtait sur la route, et il restait là dans la nuit. La petite lumière lui parlait, lui disait, sans fin, quoi?... Des choses ineffables, parbleu!... et qui le pénétraient jusqu'au fond de lui-même et qui, cependant, étaient cruellement indéfinissables et fuyantes, comme de magnétiques effluves qu'on ne peut saisir. Il en aurait pleuré de détresse. Il se sentait ridicule, et il s'enivrait de l'être. En fermant les yeux, il lui semblait toujours que le vent sur son visage était le frisson d'un voile léger, d'une chevelure de soleil. Et tout un éveil de tendresses inconnues et de sensualités merveilleuses prenait l'adolescent, le submergeait tout entier, corps et âme.

Mais lui qui était là pour Germinette, à la rêver, à

l'adorer, et qui avait un besoin presque farouche de voir son sourire, d'entendre sa voix, d'effleurer sa robe, il savait que pourtant, si elle eût paru tout à coup à ses yeux, le surprenant là comme un voleur furtif et poltron, il se fût enfui sans la regarder; car, même en plein jour, il la fuyait. Il fuyait la reine de tous les dons, lui le Déshérité, que le destin avait lié et paralysé dans la timidité craintive, la sensibilité nerveuse. Il la fuyait, parce qu'il n'avait rien — que la défiance de lui-même, et du sort et de tout, et que les filles détournaient la tête devant ce garçon qui ne les regardait pas en face et qu'entre elles, sans doute, elles appelaient l'Infirme.

Ah! notre Lion n'évitait pas Germinette, lui. Sept fois, huit fois pendant ces vacances d'été, Emile, aux aguets derrière une fenêtre de la maison Persaud, avait vu son frère traverser la place (était-ce par hasard?) au moment où celle qu'attendaient les yeux avides du Jean-Fille sortait de l'église, après la messe.

Le beau garçon piquait droit vers Germinette, et il la saluait de son geste vif, qui épanchait de la gaîté, de la mutinerie, de la désinvolture, peut-être une pointe d'impertinence, — et cette fatuité qui ne déplaît pas aux filles. Et Germinette inclinait sa jolie tête gracieusement, et deux fois (oui, deux fois!), Emile, le cœur bondissant et chavirant, ne put douter que sa lèvre venait d'ébaucher un léger sourire.

Dans la nuit, là-bas, la petite lumière scintillait. Parfois, éclipse momentanée : une ombre passait. Son ombre à elle? Quand il faisait très chaud, souvent une fenêtre était grande ouverte, mais le feuillage des arbres empêchait de distinguer les objets. Il aurait fallu entrer dans le jardin, défendu par une porte et une haute palissade toute revêtue de verdure. Entrer dans le jardin, briser le charme mortel, la paralysie! Emile en brûlait, mais chaque soir il remettait au lendemain. Et désolé, énervé, il restait sur la route, à écouter les appels,

doux et intimes comme des frissons voluptueux, que lançaient les petits crapauds nocturnes, — et il se traitait lui-même de malheureux, bon à rien.

Mais un bourdonnement lointain, lointain, s'élevait au fond de la campagne. Emile le connaissait, l'attendait. C'était le dernier train de cette petite ligne où il n'en roulait que six par jour. D'après l'horaire, il devait arriver à la station de Chambonnet vers huit heures et demie, mais il était toujours en retard, d'une demi-heure ou davantage, car c'était un convoi mixte qui ramassait ou laissait des wagons à marchandises à toutes les gares et y faisait longuement la manœuvre.

Quand l'air était très calme et le vent bien placé, on l'entendait avant qu'il atteignît Saint-Sulpice-les-Bois. Emile percevait son coup de sifflet à l'arrivée, puis au départ. Maintenant, se hâtant vers Chambonnet, il gravissait la rampe la plus forte de la ligne, et la locomotive, une vieille machine de l'ancien temps, avait un mal formidable à traîner ses trois ou quatre voitures de voyageurs, ses sept ou huit chariots, son fourgon. Elle soufflait et crachait à grands sursauts réguliers, saccadés, comme désespérés et cependant puissants, et c'étaient, dans la nuit, des coups acharnés, sourds et profonds, lourds et noirs, qui, bondissant là-bas de la tranchée, semblaient s'arracher des ténèbres souterraines pour monter ébranler le ciel. On aurait dit que toute la détresse de la terre esclave se propulsait en un titanique effort de fer et de flamme et s'efforçait de frapper, de secouer, de réveiller là-haut quelqu'un d'immense, endormi dans l'infini comme dans une tombe à jamais béante sur l'homme et la nature. Les fantômes des arbres dans la campagne, les nuages et les scintillements dans l'air, la route et la colline et les horizons, tout en devenait fantastique. Et l'adolescent respirait plus fort dans la nuit, comme sous les souffles mêlés d'une jaillissante ivresse et d'une vague terreur.

Des gestes nerveux, involontaires, lui échappaient. Des besoins fous, et de lutte et d'évasion, et de délivrance suprême et de triomphante envolée, palpitaient dans ses fibres comme les étoiles là-haut, et redressaient, galvanisaient sa forme frêle qui, si jeune, se voûtait déjà sous la triste misère du Destin.

Presque en face de la maison de Germinette, les panaches des arbres, les verdures dont la voie était en partie voilée, laissaient s'ouvrir une éclaircie, d'où surgissait tout à coup le train noir et rouge, — le foyer flamboyant avec deux faces ténébreuses dans un éclair, puis le défilé grondant des chariots obscurs, des vitres illuminées derrière lesquelles reposaient des figures, calmes dans le vertige... Une fois, il avait cru apercevoir, au passage, un couple enlacé, bouche contre bouche. Et depuis, quand revenait le tourbillon, il avait, pendant quelques secondes, la sensation d'être cueilli, enlevé par le vent de la vitesse dans un effroi sacré, avec un cœur battant contre le sien, une bouche dévorée par la sienne, — loin des platitudes abrutissantes et des esclavages empoisonnants. Mais déjà le train s'était éclipsé, perdu derrière un brusque remblai, qui soulevait une longue bande de terrain herbeux entre la route et la voie. La machine sifflait pour annoncer son arrivée à la station, le bruit des roues se ralentissait, grinçait sous le frein, s'arrêtait. Le feu blanc du disque se changeait en un feu rouge; puis, quand le train était reparti, au bout d'un instant, ce feu s'éteignait, car on n'attendait plus rien sur cette ligne jusqu'au lendemain matin. Et là-haut, dans la maison magique, la petite lumière aussi venait de s'éteindre. La nuit n'était plus qu'un tombeau aveugle. Dans le silence et le noir, dans un vague et infini frissonnement de détresse qui prenait le ciel et la terre, une ombre sur la route revenait furtivement, sans faire plus de bruit qu'un rêve, une erreur des sens hallucinés, une folie peureusement cachée au cœur brû-

lant d'une puberté étouffée, exaspérée par le refoulement dans la solitude intérieure.

Emile avait une inquiétude continuelle, car il savait que les Chambonnétois n'étaient pas des rêveurs ni des lunaires, et qu'on devait trouver le Jean-Fille fort drôle, si on le voyait glisser ainsi dans l'ombre, comme un somnambule. Il croyait, même le jour, sentir des yeux malicieux dans son dos. Plusieurs fois, il avait cru entendre des galopins moduler derrière lui : « Miaou! Miaou! » sans doute parce que les chats aussi sont des rôdeurs nocturnes. Un jour, son frère lui dit :

— Où diable vas-tu, tous les soirs? Sais-tu qu'on te donne un nom? Devine lequel! *Clerc-de-Lune*. Oui, *clerc* avec un *c* à la fin, la première lettre du mot *con*. C'est un commis-voyageur, à qui on racontait tes façons, qui a trouvé ça au café.

L'été, l'automne s'écoulèrent. Notre Lion regagna le lycée. Le début de décembre ramena les maçons, l'intense travail notarial, les longs soirs sous la lampe fumeuse, devant les rôles et les rôles... Cloué à la petite table au fond de l'étude, le rêve retournait au cauchemar. Mais enfin le printemps revint, et les échappées frémissantes dans l'ombre...

. . . .

L'été, le bel et magnifique été. Sur la fin d'une chaude après-midi, le bon François, dans son fauteuil *no-tâ-rial,* se reposait béatement, d'autant plus béatement qu'à cette heure toute la campagne était pleine de paysans qui suaient sous les travaux torrides, et qu'il en sentait davantage la douceur d'être un monsieur, allongé dans son fauteuil *no-tâ-rial.* Il glissait à une moelleuse somnolence, en rêvassant à son Lion qui, selon le capitaine-oncle-parrain, profitait des grandes vacances revenues pour courir les « petites fumelles » et trousser prestement les cotillons. Hein! le gaillard, à dix-sept ans et demi! « Il tient de moi! » disait le vieux avec orgueil.

— Mais, à dix-sept ans et demi, c'est tout de même un peu tôt, ruminait le bon notaire, partagé entre la crainte et l'admiration. Pourvu qu'il fasse pas de bêtise! Moi, à dix-sept ans et bien après, ce que j'étais empoté, nom d'un chien! Presque autant que ce pauvre Emile!

Le pauvre Emile, à la petite table du fond, lisait sans bruit. Quoi? Eh! qu'aurait-il lu, sinon le code? Cependant, la chaleur était si lourde que le bon notaire faisait décidément dodo, bercé par une étrange musique des cloches qui, depuis quelques minutes, faisaient de leur côté, sur un ton vraiment singulier : *do-do, do-do, do-do*... Le Jean-Fille aussi avait fermé les yeux, pour mieux voir en lui-même une petite lumière, et lui aussi les cloches le berçaient et ne le réveillaient pas.

Mais soudain, sans qu'on ait frappé, la porte de l'étude s'ouvre violemment. Le bon notaire sursaute, et les cloches lui entrent dans les oreilles, tandis que le capitaine Lechorgnat, debout sur le seuil, les deux bras levés dans un geste tragique, lui entre dans les yeux.

— Quoi! s'écrie François. Quoi! Ces cloches! C'est le tocsin? Le tocsin? Y a le feu? Ah !mon Dieu! Ça n'est pas près d'ici, au moins!

Il s'élançait vers la porte. Le capitaine, l'empoignant au passage et le secouant comme un pantin, le ramena, le rassit dans son fauteuil en lui criant dans le nez :

— Calme-toi donc, imbécile! N'aie donc pas cette frousse! C'est pas le feu, ça n'est que la guerre, — entends-tu, la Gue...err...re!

On était le 1er août 1914.

LOUIS MANDIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Querelles de famille,* Mercure de France. — Jean Royère : *Mallarmé,* Messein. — André Billy : *Intimités littéraires,* Flammarion. — Areno Iukhantor : *Boniments,* Editions d'Asie. — Paul Jamati : *Préface au Choix de Poèmes de Fernand Divoire,* Figuière. — Léon Daudet : *L'Entre-Deux guerres,* Grasset. — Mémento.

Querelles de famille. — Notre époque a trouvé en M. Duhamel un censeur averti, amical et vigilant. Il lui apporte avec une douce patience des paroles de sagesse alors que la sagesse semblait reléguée au rayon poussiéreux des choses à jamais démodées. Miracle! M. Duhamel se fait aimer de son époque; elle l'écoute et, pour une fois, un sage ne prêche pas tout à fait dans le désert.

Sans emphase, sans pose avantageuse, très simplement et très naturellement, M. Duhamel s'est installé dans notre époque en confesseur et en directeur de conscience. Son autorité est grande et d'autant plus grande qu'elle s'insinue dans les esprits, sans leur faire violence. Supposez qu'une grande affaire dans le genre de l'Affaire Dreyfus vienne à nouveau surexciter et opposer les esprits, j'imagine que les paroles de M. Duhamel seraient de celles qui comptent.

M. Georges Duhamel unit en lui des personnages assez différents, et l'un de ces personnages a l'étoffe d'un très grand journaliste. Je veux dire que M. Duhamel a le flair des questions vivantes; il sent muer les sensibilités, il apporte au moment requis les paroles qui sont le plus aptes à faire leur chemin dans les consciences. A l'instant même où il nous adresse amicalement des reproches, nous constatons que ces reproches sont en train de cheminer aux profondeurs de nous-mêmes. Présenter des compliments ou des blâmes, cela compte peu; ce qui compte, c'est le compliment ou le blâme qui arrivent à point nommé, à la minute où les âmes en ont le secret désir. Je ne peux omettre des

dons propres à M. Duhamel une adresse merveilleuse. Et cette adresse n'est pas calcul; elle est un don du cœur. Cette adresse n'est pas autre chose qu'un tact inné, instinctif et infaillible à manier les âmes. Un de ces dons qui ne s'acquièrent pas. On le possède comme on a une certaine teinte du regard ou un certain timbre de voix.

Convenons d'ailleurs que ce censeur de notre temps a reçu du ciel une voix entre toutes agréable. M. Duhamel est un sage qui aime silence, modestie et discrétion; mais rarement un sage sut aussi bien trouver les paroles qui ont le don de plaire. Le ton Duhamel, l'inimitable ton Duhamel est un alliage heureusement équilibré de bonhomie, de familiarité, de cordialité, d'humour et de poésie. Ce satirique n'a pas de fiel ni d'aigreur; son esprit est vif et pétillant et la gaîté s'unit à la pénétration du regard. Une sagesse traversée de sources vives et de sourires! La tâche du critique est beaucoup moins d'analyser un livre que de mettre l'esprit du lecteur dans la disposition requise pour aborder le livre. Lecteur qui vas te délecter à **Querelles de famille,** ne discute pas trop lourdement les critiques de M. Duhamel dans tous leurs détails. Crois bien que ce n'est pas le phonographe, ni la T. S. F., ni l'automobile qu'il vise avec acharnement; ce qu'il vise, c'est ton âme. Ce qu'il te demande, c'est de réfléchir sur ce qui fait le charme et la valeur de la vie. Toutes les ressources du cocasse, de l'humour et du paradoxe, M. Duhamel les met en œuvre à propos d'objets usuels et concrets qui encombrent copieusement nos vies d'aujourd'hui; mais derrière la lettre, il faut chercher l'esprit, et l'esprit du livre, c'est un effort pour établir une hiérarchie entre les biens de la vie. Le phono, la Téhessef, l'auto, ce sont pour M. Duhamel, si je l'ai bien compris, des allégories et rien de plus.

De plus en plus me frappe et m'enchante l'aisance, la souplesse et la richesse d'une langue qui va de l'alerte humour jusqu'à une éloquence ample, soutenue et sans redondance. Il est des pages vives, mordantes, enjouées qui nous présentent d'une manière très moderne un certain Casimir maniaque de la civilisation mécanique. Eh bien! on reconnaît aisément comme germe le traditionnel portrait de La

Bruyère, mais transformé à la manière d'une vieille phrase mélodique dont un compositeur moderne fait le point de départ de toute une symphonie. Souvent, le style de M. Duhamel laisse une impression de sobriété et de simplicité, et cependant on distingue dans maintes phrases une riche imagination de détail qui corse l'expression. Voyez M. Duhamel vous présenter un village français de l'Oise : « C'est un charmant tableau du pays de l'Oise; c'est un des mille villages français que l'on souhaiterait d'offrir sur un plateau d'argent, aux fées, aux mages, aux déesses, un de ces mille villages dont le souvenir noble et gracieux doit faire pleurer les morts couchés dans leurs tombes. »

Gœthe disait que le vrai poète est l'homme qui saisit des aspects imprévus, intéressants, dans les choses coutumières. Que de fois M. Duhamel se montre poète au sens gœthien! Une de ses pages les plus savoureuses est l'évocation d'un amas de détritus variés où dominent le fer-blanc et la vaisselle, ordures du XXe siècle. Les bidons à pétrole éventrés, les écumoires gondolées, les boîtes de sardines qui bâillent au soleil, les tessons de bouteille et les pneus avachis; tout cela vit de la façon la plus cocasse et presque avec allégresse! Et par instants de ces formules qui sont de soudaines et heureuses synthèses : Un jeune homme moderne : « Valentin, fruit d'une civilisation simplificatrice, est bien moins complexe qu'un sauvage des îles Fidji. » Sur le culte de Charlot : « Les dieux sont morts. Charlot est l'héritier des dieux. » A propos de cette rapidité de transformation qui fait de notre vie une crise permanente : « L'effort chaque jour plus ardu que l'on demande aux hommes est donc un effort pour s'adapter à cette inadaptation continue. »

Naturellement, le livre achevé, on voit se poser de vastes problèmes. On aimerait réfléchir longuement sur ce point : si l'humanité moderne s'est laissé si aisément ensorceler par ses joujoux mécaniques, où sont les causes profondes de cette absence d'esprit critique, de ce manque d'ironie, de ce sérieux forcené apporté à tant de bagatelles? La question un peu poussée irait loin. Je crois qu'on retrouverait vite le problèmes des « clercs » et ce qui m'apparaît comme le problème des problèmes : la disparition presque totale

dans le monde moderne des grands caractères capables de résister sans morgue, mais fermement, à certains « emballements » de leur époque. Aux instants où la vie moderne nous lasse, Mallarmé peut nous être un refuge. Il nous fait respirer l'air vierge des cimes et des suprêmes solitudes. Mallarmé est le poète des sommets inviolables. Il décourage les foules. A l'abri d'un rempart de glace, il offre aux âmes en état de grâce une poésie qui est un ensorcellement! Ah! M. Jean Royère, dans son livre si noble et d'une si belle tenue, **Mallarmé,** écrit dans une prose diamantine, a raison d'employer à propos des poèmes mallarméens les mots de philtre et de magie! Baudelaire savait bien ce qu'il voulait dire lorsqu'il rapprochait les mots poésie et sorcellerie!

Dans sa préface, M. Paul Valéry définit ce livre « un monument admirable à la gloire et à la mémoire de Mallarmé » et il loue en Mallarmé l'ascétisme, la rigueur, la sévérité et l'effort tendu vers la perfection. Il salue en lui le plus grand poète de son temps, mais aussi le héros de la poésie, celui qui s'est fait de « la résistance au facile » sa loi!

M. Jean Royère professe en poésie un véritable mysticisme verbal. Le poète lui apparaît comme un thaumaturge qui accomplit au moyen des vertus du langage un ordre tout particulier de miracles. Au delà de leur sens qui parle à l'esprit, les mots possèdent pour M. Jean Royère des qualités secrètes qui leur donnent de mystiques pouvoirs. Il reconnaît aux mots trois valeurs différentes suivant qu'on les considère comme éléments du langage usuel, du langage scientifique ou du langage poétique. Il y a poésie lorsque les mots apportent une communion immédiate avec l'essence même de la vie. Ne nous étonnons donc point de voir M. Royère considérer avant tout la poésie mallarméenne comme un art du langage. Mallarmé, nous dit-il, « a organisé le langage en s'élevant bien au-dessus du maximum auquel peuvent humainement prétendre les artistes et les artisans. » Il ajoute « Malllarmé situait déjà la poésie dans le langage et il a médité le premier sur son autonomie. »

M. Jean Royère montre fort bien ce qu'on pourrait nommer l'organisation lucide et savante du poème mallarméen. Il isole les thèmes essentiels auxquels correspondent quelque

symboles choisis. Il nous fait voir Malllarmé entrecroisant patiemment et minutieusement les thèmes en vue d'arriver à la complexité vivante du poème.

Des principaux poèmes mallarméens, M. Jean Royère parle en poète. Il fait vivre leur mystérieux enchantement. La manière dont il nous présente *L'après-midi d'un Faune* me semble tout particulièrement révélatrice de son interprétation du poème mallarméen :

L'après-midi d'un Faune est la symphonie parfaite : c'est le plus complet exemple de ce que put Mallarmé en matière d'orchestration verbale. C'est un texte suprême. Le seul point de vue de la langue, pour quiconque en sait le prix, y autorise l'éblouissement. C'est un concert verbal, donc abstrait, — égalant la mer et la forêt. Tours, artifices, ruses, tout y est à sa place et la perfection préside à tous ces arrangements verbaux. C'est un enchantement et il est dû d'abord à la science syntaxique. Elle est en effet, en tant que musique abstraite, la plus substantielle parturition de l'Idée. Car il importe de le souligner, la syntaxe est la première condition de la poésie : elle en est l'âme. Le langage concret en est le corps.

Un jour, Clemenceau dit devant Mallarmé : « Moi, d'abord, je pars toujours d'un principe! » Et Mallarmé de lui répliquer : « Pourquoi ne pas partir de deux principes à la fois? » Pour M. Royère, Mallarmé est l'homme qui part toujours de deux principes à la fois. Tel serait le secret de ce sphinx. Le livre de M. Royère est un de ces livres qu'on prend plaisir à méditer.

Ou je me trompe fort, ou **Intimités littéraires** de M. André Billy est un livre qui plaira à un ample public. Avec bonhomie, avec malice et agrément, M. Billy fait vivre devant nos yeux et d'une manière fort pittoresque les personnes des écrivains qui intéressent le public d'aujourd'hui. Voici d'abord le prince des originaux, des fantaisistes, Paul Léautaud, bien connu des lecteurs du *Mercure*. Vous le verrez vivre avec son mélange savoureux de manies, de rêverie, de sentimentalité et de sarcasme. Vous l'entendrez nous parler de la ménagerie à quoi il voue toute sa tendresse; vous apprendrez comment, en des temps d'arrivisme littéraire, il n'a point daigné cueillir le Goncourt; vous lui verrez faire

naïvement et pertinemment l'aveu de ses préférences et de ses antipathies. Léautaud? Un homme qui sait ce qu'il aime et ce qu'il déteste, ce n'est pas fréquent!

Pierre Mac-Orlan à son tour vous conte sa vie. Elle en vaut la peine. Ce passionné du phono et de l'accordéon a vécu d'une manière hasardeuse et nous comprenons qu'il se soit fait l'écrivain du fantastique social. Et voici le mystérieux, le tendre, l'ironique, le fervent, le gouailleur et l'insaisissable Max Jacob. Peintre, poète, auteur d'opérettes, juif, catholique, balayeur de boutique, clerc d'avoué, bonne d'enfants, que n'a-t-il pas été, ce Max Jacob-Protée? Saviez-vous qu'en Emile Zavie, nous avons un écrivain qui est l'énigme faite chair? M. André Billy le prise fort et nous dit : « Ou je me trompe fort, ou l'histoire littéraire lui réserve une place plus enviable encore, unique, singulière, dans la suite de Stendhal et de Mérimée. » M. Jacques Dyssort est l'homme d'une formule qui mérite l'attention : « Se convertir à soi-même. » Voilà qui est un joli but et pas facile, je vous l'assure!

Lecteurs d'Henri Béraud, apprenez qu'il est un homme de la première moitié du XIXᵉ siècle égaré parmi nous. Admirateurs de Maurois, sachez que l'auteur du *Cercle de Famille* est un père excellent, et un écrivain méthodique et « supérieurement intelligent ». Dorgelès? Carco? Morand? Bonnard? Giraudoux? Kessel? Sur tous de curieuses et piquantes anecdotes. Vous doutez-vous que Thérive a fait des gravures de mode, adore le music-hall, ne manque point ses jours de ciné et passe une bonne part de ses journées à déambuler par les faubourgs? Et voici Duhamel dans sa résidence de campagne parmi ses enfants; il observe son visiteur « d'un regard affectueux et fraternel ». Conférencier, il parle avec familiarité, « à bâtons rompus »; voyageur à pied, sac au dos, il foule gaîment les grandes routes... Et pour terminer, une mine de souvenirs attendris sur Guillaume Apollinaire... Lisez ces pages si vous voulez savoir ce qu'Apollinaire dénommait « l'Esprit Nouveau ».

Un livre spirituel, vivant, alerte et agréable au possible.

Boniments de M. Areno Iukanthor, qui descend de l'antique famille royale du Cambodge, est un ouvrage bien étrange

pour nos esprits occidentaux. Livre qui ne procède pas par analyse des parties à la manière européenne, mais qui entrelace dans une complexité touffue et à première vue presque inextricable des thèmes religieux, philosophiques, historiques, politiques et autres. Un livre dont la richesse pullulante déconcerte. Problème des Templiers, problème des Assassins, problème de la Franc-maçonnerie, problème de la Chevalerie, initiation de Gœthe, poésie de René Ghil, théosophie, civilisation khmer, politique de la France en Asie; c'est un labyrinthe de problèmes entremêlés par un esprit qui se joue avec une fantaisie extrême à travers le temps et l'espace. Le fil d'Ariane me semble la pensée continue des attirances et des oppositions de l'Orient et de l'Occident et l'effort constant pour saisir les liaisons sous-jacentes des deux grandes civilisations. Ce livre, souvent hardi dans le détail, est écrit par un prince d'Orient qui habite depuis longtemps la France et a vécu jadis plusieurs années dans un couvent bouddhique. Un curieux document sur la forme d'esprit d'un authentique Khmer qui par surcroît connaît notre littérature française moderne et ne craint point d'y glaner copieusement.

Au **Choix de Poèmes** de M. Fernand Divoire, M. Paul Jamati a donné une préface intelligente et pénétrante qui est un bon témoignage sur un poète moderne réputé difficile et aussi sur certaines tendances de la poésie moderne. M. Jamati nous montre en Divoire un poète épris de la vie et passionné de métaphysique, ce qui est tout à fait normal pour un poète d'aujourd'hui. « Il est celte, non latin. Il aime le verbe, non le verbalisme. Il a une horreur invincible du lyrisme extérieur, du romantisme des mots, des redondances et du gongorisme. » Et, de fait, un poète moderne tend d'abord sa volonté contre l'éloquence. A propos de l'effort vers le mythe dans *Orphée*, M. Jamati affirme : « Le mythe dépasse le symbole. Il suppose le problème résolu. Il prend une valeur cosmique. » Et c'est très juste. Nous demandons tout particulièrement au poète d'aujourd'hui de lier nos âmes aux grandes forces cosmiques où l'être s'élargit et trouve je ne sais quel sentiment de délivrance. Tout en suivant la ligne d'évolution de la poésie de Divoire, on sent que M. Paul

Jamati ne perd point de vue ce problème majeur qui se pose à tout poète et qui est la position à trouver entre l'intelligence et la vie. Contrairement à la plupart des poètes d'aujourd'hui, Divoire n'est pas inquiet : « son œuvre sereine est un acte d'adoration et d'adhésion au plan du monde ». De toute évidence, l'adoration qui trouve dans l'amour une raison d'affirmation supérieure appartient à l'essence de la poésie.

Voici une édition nouvelle de **l'Entre-deux guerres** de M. Léon Daudet. Tout le monde s'accorde à louer la verve, la verdeur, l'alacrité et la qualité du coup d'œil que révèlent ces Mémoires où grouillent une multitude de personnages de toute espèce. Je me borne pour aujourd'hui à détacher un passage de la Préface où M. Léon Daudet, à propos de Léon Bloy, rend le plus juste hommage à M. Alfred Vallette :

> Le cas le plus saisissant de ces obstructions par le silence, que renforçait le vacarme « à côté », est celui de Leon Bloy, le théologien de la Misère, écrivain catholique égal, sinon supérieur aux plus grands, et qui, ne pouvant placer sa flamboyante copie nulle part, serait sans le *Mercure de France* et son secourable directeur, mort de faim. C'est une des hontes du temps d'avant-guerre.

Il y aura un beau livre à faire sur le rôle personnel de M. Alfred Vallette aux temps du Symbolisme.

Mémento. — Charles Léger : *Louis Pergaud* (Mercure de France) Une biographie vivante et émue de cet écrivain très personnel et très sympathique. « Pergaud avait l'appétit de la découverte, il passait des nuits entières dans l'épaisseur de la forêt pour y épier les animaux »... « Du Franc-Comtois, il n'a pas que l'aspect extérieur, il a l'amour de la réalité, de l'âpreté comme Courbet, de la clarté avant tout, l'horreur de l'artifice. Il serre le plus près possible la nature pour se rapprocher de la vérité. »

Fernand Fleuret : *Discours prononcé à l'Académie française par M. Prosper Bricole pour la réception de M. Charles Baudelaire*, Edition du Trianon. L'illustre académicien Prosper Bricole rappelle à Baudelaire les vérités qu'un écrivain doit honorer. « La Morale, la Foi et le conformisme » doivent le guider. Quelle folle présomption fut celle de Baudelaire lorsqu'il se hasarda à quitter les sentiers battus ! Tout cela s'explique par cette « vé-lo-le » qui

travaillait la chair et l'esprit de Baudelaire : « Luxure, sadisme, satanisme, tribadisme, athéisme; j'y vois toujours la main de la vélole! Je la vois aussi dans les impropriétés de termes dont vous usez, les barbarismes et incorrections grammaticales qui sont le fait d'une mémoire offusquée par ce que nos pères appelaient le vercoquin et que les praticiens nomment aujourd'hui un *virus*, le virus vélolique. » On ne dut pas s'ennuyer à cette réception académique!

René Martineau : *Types et prototypes*, Messein. Des pages intéressantes et bien informées sur des écrivains comme Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Corbière, Boylesve, Poictevin... L'étude sur Poictevin m'a particulièrement intéressé. Sait-on que cet écrivain a servi de modèle à Huysmans pour son des Esseintes plus encore que Robert de Montesquiou? Le premier roman de Poictevin : « *La Robe de Moine* », s'inspire de l'histoire de P. Hyacinthe Loison. Léon Bloy admirait ce livre. Poictevin et Huysmans se fréquentaient et prenaient plaisir l'un à l'autre. A propos des *Derniers songes*, M. René Martineau écrit : « Les *Derniers Songes* montrent l'auteur tout à fait à l'aise dans ses notations, dédaigneux de toute composition, de liaison même, cherchant des impressions fugaces, des sensations envolées; il saura retenir un frisson, une seconde nerveuse, sûr de lui, pour formuler l'imprécision de l'effort qu'il a ressenti. »

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Henri-Philippe Livet : *Palmes*, « la Presse à Bras ». — Robert Garrisson : *Poèmes pour Antigone*, Figuière. — Robert Lacroix de l'Isle : *L'Amour au Cœur*, « la Caravelle ». — Camille Marignac : *Cœur dans l'ombre*, « la Caravelle ». — Heiman Padova : *Diagonales*, « la Caravelle ». — André Guibert-Lassalle : *Au visage des Cieux*, Messein. — Jean Roussel : *Les Clartés éternelles*, « la Vie mondiale », Alger.

Même en des parties où M. Henri-Philippe Livet n'observe pas la stricte ordonnance de la prosodie classique, enlaçant sans crainte l'un à l'autre des rythmes divers, assonançant, rejetant l'assonance de la fin de ses vers, son recueil **Palmes**, admirablement présenté par *la Presse à Bras*, donne une impression générale d'éclat dans la sonorité aisément et volontairement tempérée, de sécurité et de largeur. Néanmoins il s'y mêle des mesures adoucies, simples, comme échappées au cœur du poète à l'improviste, et qui ne sont pas les moins attachantes :

Comme un geste meurt
Penché sur la tige,
Vertige,
Rumeur,

Comme l'aube est aube
Et le matin fleur,
J'ai le cœur d'un cœur,

J'ai l'aube tranquille
Là-bas sous la ville,
Sous la ville sœur,
Douceur, ô douceur.

On le voit, cette simplicité n'est point exempte de maniérisme, ni parfois de quelque soupçon d'influence verlainienne. Il n'importe. Dans des motifs plus amples, tantôt au milieu d'un déroulement d'évocations fastueuses et colorées, de telles afféteries détonnent, déconcertent; tantôt, elles relèvent d'un détail piquant le ton général, qui, sans cela, serait trop sans mélange. C'est le dosage de ces proportions dont l'expérience fait souvent défaut à M. Livet. Mais que de fortes impressions, en particulier de soleils couchants, de paysages automnaux dans ces *Ramures*, dans *les Berges Blanches*, dans *Lumière des Lumières*, où sonne l'éveil du cœur du poète à la vie :

La terre est en souffrance, elle appelle une joie,
Le ciel est en attente et l'oiseau perd son cri
Comme pour retrouver la tendresse où se noie
L'universel éclat d'un cœur soudain fleuri.

Je suppose que les parties de ce volume composé en vue d'une signification définie sont présentées dans l'ordre de leur composition. Comment, s'il n'en était ainsi, aurais-je marqué, principalement dans la première, quelques menues taches ou défaillances me donnant à redouter que M. Livet ne fût pas absolument maître de sa langue? Sait-il bien que La Fontaine seul a fait masculin, comme il est en grec et en latin, le mot *plinthe?* — et qu'on ne trouve guère que dans Thomas Corneille *asphodèle* employé au féminin? *Poulpe* est un substantif masculin, mais peut-être n'y a-t-il

au poème V de la première partie, qu'une faute de typographie? — il s'en rencontre à maintes pages; — *entrelacs* s'écrit au singulier comme au pluriel... Mais je n'insiste pas davantage, je me demande seulement s'il est possible, comme il est dit au poème VII de cette même partie, que le mystère pose *du* halo sur les contours; un halo est un cercle; il y a un cercle ou il n'y a pas un cercle, *un* halo; il peut être faible, à demi apparent, tout ce que l'on voudra; il est *un* cercle ou il ne l'est pas, il est *un* halo ou il ne l'est pas; qu'est-ce donc que du halo? Je ne vois ni ne comprends. Pourquoi des négligences si aisées à éviter dans un recueil de poèmes dont la langue est presque partout de la tenue la plus parfaite?

Il est une légion d'écrivains en vers, la masse sombre et déplorable, qui écrivent en vers sans doute par habitude. Ils ont reçu un don insuffisant s'il est indiscutable, et une sensibilité commune confuse au rythme de l'alexandrin, parfois de l'octosyllabe. Les mouvements de leur désir, de leur joie, de leur tristesse, ils les confondent avec l'inspiration des Muses. Ils sont vrais vis-à-vis d'eux-mêmes, ils sont sincères. Ils disent en termes fort justes ce qu'un démon fatal les pousse à dire; ils possèdent du style tout ce qu'on en peut posséder de correct, de souple même, sans y mettre aucune invention, aucun goût de recherche, et leurs vers sont façonnés avec aisance, irréprochablement. Le pire défaut de leurs compositions, c'est qu'elles demeurent absolument inutiles. Elles n'apportent rien que des redites souvent dans l'expression, dans la pensée et la conception à coup sûr, dans le chant de leurs vers plus sûrement encore. Là éclate, peut-être, la supériorité de l'emploi des vers libres. Ils ne sauraient être médiocres : ils sont originaux, nouveaux, intéressants, ou ils ne sont pas. Le vers régulier admet qu'on le ronronne imperturbablement, dans les limites de son rythme propre, avec une inlassable monotonie. L'immense moisson des recueils de poèmes en alexandrins qui ne sont pas autre chose a eu pour effet de détourner le lecteur. On ne lit plus de vers, à cause de ces inconscients fabricants de vers d'où rien n'est absent que ce qui, en définitive et par essence, constitue la poésie lyrique. Sur les traces d'entre

les plus grands, hélas! de qui le débit ne se soumettait guère à la nécessité de se plier à plus de variété, ou qui, l'air bonhomme, ont absorbé, soutenu, avec la plus trompeuse apparence, le ton de la familiarité, ah! combien d'entre ces âmes petitement lettrées, puisque toujours sourdes, ont approfondi sans s'en être douté, cet abîme de déréliction et de dégoût.

M. Robert Garrisson nous apporte ses **Poèmes pour Antigone,** qui pourraient exactement s'adresser à quelque autre. Il est malaisé de dire soit du mal, soit du bien, de tels vers. L'auteur cède à une sorte d'éloquence, ou simplement de facilité d'élocution, qui lui est naturelle; on peut s'y laisser prendre un temps. Ces vers découlent strophe après strophe les uns des autres; rien n'en trouble ou n'en tourmente le cours, mais rien non plus ne le marque d'un incident, d'un éclat soudain; c'est indéfiniment monotone, tout cela, qu'on peut, si l'on veut, tenir pour irréprochable.

« Les Heures Perdues », cette gazette que rédige seul, non sans un noble courage M. Jean Desthieux, déploraient récemment que l'on prodigue à des tas d'*indésirables* ce qu'elles appellent *tant de menteurs encouragements.* Il faut pourtant bien distinguer, et le point sensible de cette distinction n'est pas très facile à déterminer. J'éprouve une indicible horreur pour les critiques qui, presque de parti pris, dénoncent les tares et les défauts d'une œuvre comme mus par un instinct de vindicte, et je ne goûte guère davantage ceux qui, au nom du beau, au nom de la morale, au nom de leur prétendue expérience ou de leur savoir supérieur, s'arrogent le privilège surprenant de porter sur les ouvrages soumis à leur appréciation une sentence absolue et définitive comme un arrêt de justice. Non : à mes yeux le critique véritable est l'homme qui lit beaucoup, qui surtout a beaucoup lu, et qui assiste avec sympathie au travail désintéressé des écrivains nouveaux, des inconnus comme des plus notoires. Le plaisir est dans la découverte d'une qualité, d'un mérite, fût-ce d'une promesse, et j'estime ma tâche essentielle d'y arrêter l'attention de mes lecteurs, aussitôt qu'il me semble possible de le faire. On appelle cela être bienveillant. Cette bienveillance m'est contestée par

certains qui m'ont trouvé dur pour eux-mêmes ou pour leurs amis. Cette bienveillance ne va pas, en effet, sans signaler ce qui me semble constituer des erreurs, des défaillances, des habitudes lâches de laisser-aller, ou cette terrible monotonie, cette banale torpeur où s'endorment trop souvent en se berçant d'illusoire les poètes prétendus et aussi quelques-uns des véritables. De plus, étant homme et me connaissant, je n'ignore pas que je cède parfois à des « emballements » excessifs, ou que l'ennui ou le hasard d'une disposition défavorable m'entraîne à montrer trop d'humeur maussade. Qu'y faire? Je lis, et mes impressions je cherche du mieux que je peux à les débrouiller, je les expose sans crainte; elles valent ce qu'elles valent. On en retiendra ce qu'on voudra. Si j'aide ainsi un poète à prendre conscience de soi, à fortifier, à magnifier son talent, c'est l'unique récompense que je cherche. Je ne vois pas qu'un critique puisse aspirer au delà, pourvu qu'il parle toujours selon sa conscience. Que nous comptions à présent un nombre trop grand de poètes sans raison d'exister ou de se prétendre tels, et de faux poètes, et de poètes dévoyés vers les domaines de plus vaste publicité ou d'imaginaires honneurs, ou vers le théâtre « qui rapporte », je ne songe pas à le contester. Mais ce fait regrettable me donne-t-il le droit de décourager d'avance qui ne me semble pas sûrement engagé dans la voie déplorable ou qui me paraît être assez fort pour s'en retirer? non, certes. Ainsi je me trompe souvent, et j'accepte de me tromper plutôt que de risquer sciemment de meurtrir un élan juvénile et pur, de faire obstacle à un clair envol qui se prépare. Je ne veux pas aussi qu'il se puisse dire de moi que mes sympathies et mes encouragements ne s'adressent qu'à ceux qui me ressemblent, et que, naturellement, je préfère; en forçant ainsi ma nature, je tombe dans une nouvelle occasion d'erreur; je l'admets, mais je m'en félicite. Comprenne chacun comme il le peut son devoir de critique. Je le comprends d'une manière qui en doit bien valoir une autre. Je reçois, comme les autres, « par paquets des livres de vers où il n'y a rien, ni âme, ni esprit, ni poésie », ou je n'en parle pas, où je ne dissimule pas ce que j'en pense, mais quelle joie profonde lorsqu'il m'arrive de me rendre compte que bien

souvent aussi j'aime, moi, « des poètes que personne ne connaît ».

Humble sans doute quand il a **l'amour au cœur,** M. Robert Lacroix de l'Isle, ou plus pénétré d'un « vulnérable orgueil » le poète qui signe Camille Mérignac les poèmes de **Cœur dans l'Ombre,** que convient-il qu'on en pense? Cela est indécis, tourmenté pour peu d'effet, moins réussi que cherché et soudain avoisinant la trivialité, soit : « Dans l'église, le luminaire est presque éteint », soit : « Si je t'ai placée en mon cœur, — Si je te chante des romances — Ne montre pas un air moqueur, — Tu ternirais mon existence! » C'est, pour ne dire davantage, fort prosaïque : à quoi bon troubler le silence de Phoïbos? **Diagonales,** par Heiman Padova, mêlent les *Anathèmes* fougueux à des *Dédicaces* assez étranges : « Je partirai debout — Les deux pieds sur ma tête » ...Parfois cependant des ambitions méritoires, comme en tel *Paysage* ou dans plusieurs poèmes en prose.

Beaucoup de fraîcheur, de spontanéité ingénue dans les rythmes subtils que réunit M. André Guibert-Lassalle sous le titre de **Au Visage des Cieux,** avec une persistante influence du Verlaine de *Jadis et Naguère* et de *Romances sans paroles.*

Après une vibrante vitupération par M. Albert Tustes en guise de préface, **les Clartés Eternelles,** poèmes de M. Jean Roussel, Algérien de naissance ou d'adoption, développent leurs rythmes calmes, doux, souvent limpides, d'une couleur parfois qui s'efface et par moments mollement évocateurs de paysages et de figures.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Maurois : *Le cercle de famille,* Grasset. — Louis Léon-Martin : *Barrières,* Grasset. — Colette : *Ces plaisirs,* J. Ferenczi et fils. — Jean Villier : *La rose de feu,* J. Ferenczi et fils.

De tous les auteurs présents, M. André Maurois est assurément le plus en vogue. A preuve l'accueil empressé et flatteur que la critique a fait à son nouveau roman : **Le cercle de famille.** On ne saurait l'en blâmer, encore qu'on puisse

trouver qu'elle parle presque toujours des mêmes livres et n'apporte guère, en général, de variété dans ses jugements. Mais, cette fois, l'unanimité des chroniqueurs littéraires eût pu se faire sur un écrivain moins recommandable que M. Maurois. En le louant, ce sont des qualités d'intelligence et de goût que l'on prône, et rien ne saurait me contenter davantage... Il me semble que M. Maurois a pris la place laissée vide par Anatole France, et s'il ne la remplit pas tout entière, il fait « le point » comme « notre bon maître », en classique; entendez qu'il rassemble les préoccupations psychologiques, sociales et même politiques de son époque, résume ses curiosités spirituelles, et opère, avec soin, un choix parmi les éléments esthétiques récemment introduits par elle dans la littérature. A cet égard, on rapprocherait, avec profit, *Le cercle de famille* du *Lys rouge*. Mais, d'abord, quel est le sujet du roman de M. Maurois? Denise Herpain dont le père est marchand de laine à Pont-de-l'Eure, a surpris, petite fille, un geste coupable de sa mère, une nuit qu'elle passait ses vacances sur une plage de la Manche. Mme Herpain, d'origine aristocratique, amoureuse de l'amour, et musicienne, trompe, en effet, avec le docteur Guérin son mari qui n'est qu'un personnage assez médiocre — selon la tradition... Bon, certes, c'est surtout par faiblesse qu'il pèche, et Denise enrage ou se dépite de le voir berné par sa mère. Elle en arrive à détester celle-ci, et bientôt se révolte. La voilà étudiante à Paris, se donner à un camarade; puis, ayant rompu avec cet amant qui lui offrait de l'épouser, à condition qu'elle vécût avec lui en province, consentir, enfin, à devenir la femme du fils d'un banquier. En acceptant Edmond Holmann pour mari, Denise rêve — comme elle l'expliquera, plus tard, au romancier Bertrand Schmidt — de découvrir l'homme faible à travers lequel elle pourra être forte. Elle veut venger son père, en somme; réhabiliter *l'homme* qu'elle a vu bafouer en lui... Refaire l'harmonie... Elle le dit, toujours à Schmidt : « Un enfant, pour être équilibré, a besoin d'être élevé par des parents dont les rapports sont normaux, c'est-à-dire un père fort, qui commande et qui est obéi, une mère tendre, respectable et soumise au père. » Un tel langage surprend dans la bouche de cette anarchiste qui

a de qui tenir, d'ailleurs, comme on dit, et trompe son mari, non seulement à l'exemple de sa mère, mais de sa grand'mère qui fut elle-même une épouse infidèle... Elle le trompe à plusieurs reprises, et, à son tour, humilie sa fille par l'indignité de sa conduite, comme Mme Herpain l'avait humiliée... « Le cercle de famille. » Un cercle vicieux qui — on le voit — ne se développe pas dans l'espace, mais dans le temps, et dont le symbolisme rejoint, à travers la théorie des compensations et de l'éternel retour, le dogme chrétien de la faute originelle et la loi de réversibilité. M. Maurois s'est défendu, au cours d'une interview, d'avoir voulu prouver quelque chose dans son roman. Il sait qu'un roman ne prouve jamais rien. Mais il avait une vue de l'esprit en écrivant le sien, et il ne s'est pas fait faute de l'exprimer dans sa dernière partie. Croit-il qu'en introduisant plus de liberté et de franchise dans la vie, et dans la vie sexuelle, en particulier, selon le vœu de feu Lawrence, on remédiera à des maux ou plutôt à des déformations morales comme celles qu'il signale? Il est possible. Certains propos qu'il prête à Denise et à Bertrand Schmidt nous donnent à le penser. Mais, pour en revenir à la remarque que je faisais au début de cet article, il révèle, surtout, sa curiosité des préoccupations psycho-physiologiques de notre époque. France, dans *Le lys rouge,* avait composé une manière d'anthologie en l'honneur de l'amour sentimental et sensuel comme on le comprenait, environ l'année 1900; et son récit, nonchalamment superficiel, s'apparentait aux romans mondains de Maupassant et de M. Paul Bourget. C'est du problème de la sexualité que traite M. Maurois, et de ce problème tel que Freud en a renouvelé l'aspect. Dans *Le cercle de famille,* il n'est plus question, comme dans *Le lys rouge,* de la douceur, des tourments, de la tristesse désespérée et de la fragilité de l'amour (cela est démodé), mais de sa fatalité, au sens tragique du mot, de sa fatalité ou de son hérédité, et des exigences obscures mais inflexibles que — sous des influences morales — développe celle-ci, dès la petite enfance... Aussi bien, est-ce à plusieurs générations que M. Maurois en a étendu les effets. C'est par rapport à sa grand'mère, à sa mère et à sa fille qu'il nous a montré Denise, il est vrai.

Mais il a voulu, de surcroît, que Denise vécût dans une société assez faisandée pour que les théories qu'il professe y fussent d'une application possible... Alors que tout poussait Denise à devenir une déclassée, il l'a repêchée par l'artifice d'un mariage riche, pour lui attribuer une place dans le monde

Cette Thérèse Martin-Bellème nouveau jeu prend part à des dîners et fréquente des salons où, comme dans celui de l'héroïne de France, on agite avec autant de frivolité que d'incompétence les problèmes économiques et politiques les plus complexes, mais sans leur accorder plus d'importance qu'aux questions d'art ou de sports... Et tout cela est très adroit, très aisé, très agréable, spirituel, d'une imagination dans le détail souvent charmante (je songe, entre autres, aux pages où Denise confie son secret sur des bouts de papier griffonnés, à ce camarade qui deviendra son amant); mais assez peu persuasif et dramatique, et au total, plutôt décevant... Avec une intelligence critique extrêmement déliée, qui lui permet de tout comprendre de notre temps, et de discerner, en particulier, ce qu'il y a de valable — autrement dit, de digne d'être retenu — dans son effort de renouvellement de la matière et de la forme de roman, M. Maurois n'est point tant un romancier-né qu'un essayiste ou qu'un homme de lettres. En cela, on peut le comparer encore à France à qui, cependant, l'horreur physique des excès populaires (alors qu'il appelait de ses vœux, en public, une nouvelle révolution) a inspiré au moins un chef-d'œuvre : *Les dieux ont soif*... Comme l'auteur de la série des Nozière, au surplus, il excelle à parler de l'enfance. Mais il est snob, un tantinet, tandis qu'il y avait du bohème, en France; et au lieu du verlainien Choulette, c'est un amateur d'âmes distingué, à sa ressemblance, qu'il mêle à ses gens du monde... Quelque chose, d'ailleurs, de cette ironie dont Proust relevait la naïveté de son culte pour les duchesses, se retrouve, de-ci, de-là, dans *Le cercle de famille :* quand M. Maurois évoque les préjugés de la province ou nous introduit chez la baronne Choin. Fait-il songer aux Anglais, à Dickens, à Baring, à Huxley, et à M. François Mauriac (dans la scène où les filles Herpain interdisent à leur mère l'accès de la chambre mor-

tuaire de leur père), c'est, sans doute, d'une part, avec moins de bonhomie et d'ampleur, de l'autre, avec moins d'âpreté. Que savons-nous, enfin, du tempérament de Denise qui ne cesse, pourtant, de passer d'un amant à l'autre, dans sa poursuite du plaisir? Rien; ou à peu près; et je ne connais guère de récits plus chastes que celui-là qui roule tout entier sur le péché de la chair. Je crois qu'on peut dire que c'est l'accent qui manque le plus au *Cercle de famille.* Les effets n'y sont pas préparés ou la gradation ménagée, l'ensorcellement réalisé qui nous rendraient sensibles à leur pathétique. Il semble que la conviction fasse défaut à M. Maurois, et qu'il ne se prenne pas assez à son jeu pour nous y prendre nous-mêmes. Il est trop lucide; trop discret. Sceptique, peut-être?... Mais je ne voudrais pas paraître traiter à la légère son roman qui représente un effort considérable et aborde avec talent de grands problèmes. J'ai tenu seulement à marquer, en toute impartialité, les limites de M. Maurois, et à montrer que c'est plus l'habileté que l'originalité qui le caractérise. Typique, pour en revenir à mon propos, il l'est seulement par la synthèse ou l'harmonisation qu'il a réussie des éléments épars dans la littérature d'aujourd'hui.

M. Louis Léon-Martin qui s'était acquis une enviable réputation, comme auteur humoristique, s'est courageusement dépouillé de sa fantaisie et de sa malice pour écrire **Barrières;** et il nous a donné un récit qui tient de l'étude de caractères et de l'étude de mœurs, selon la meilleure tradition réaliste, mais qui s'enveloppe d'un certain romanesque à la Charles de Bernard ou à l'Octave Feuillet... Jérôme vit, avec son père, Sauvin-Quincé, sa femme Claire et son petit garçon, bientôt, dans un domaine du Limousin. Ce domaine de six cents hectares (« Le Téteau ») fait l'orgueil de Sauvin-Quincé qui le lègue à son petit-fils, mais l'administre en attendant que le marmot soit majeur... Il a le temps! Mais un jour, ayant surpris sa bru avec un amant, il exige de Jérôme la répudiation de l'adultère; sinon, il s'en ira. Jérôme refuse et Sauvin-Quincé quitte « Le Téteau ». Ce n'est point, comme on pourrait le croire, par générosité que Jérôme n'a pas divorcé. Cet être faible, mais têtu et vindicatif, prétend, en effet, punir la coupable en la séquestrant.

Il l'accule, par désespoir, à une tentative de suicide, mais s'acoquine avec une intrigante, au cours d'un voyage à Paris, et rend à Claire sa liberté. Restée seule au « Téteau », la malheureuse y accueillera Sauvin-Quincé qui, pris de nostalgie, sera revenu rôder autour de son ancien domaine... Entre le vieillard et la jeune femme, « les barrières » seront tombées... Une très humaine émotion se dégage du récit de M. Léon-Martin, qui n'a que le défaut de s'abandonner, de-ci de-là, à des développements ou de donner dans la rhétorique. Il écrit bien, avec un souci de l'effet, et son ironie réapparaît un peu dans l'épisode du séjour de Jérôme à Paris. Mais c'est en pensant à la scène où Sauvin-Quincé met en joue, à travers les arbres de son domaine, l'amant de sa belle-fille, que j'ai fait allusion à Charles de Bernard et à Octave Feuillet. Claire, au surplus, va glisser des lettres d'amour dans le creux d'un arbre, à la façon de Jean-Jacques à Montmorency, et elle est excellente amazone... Je recommande, à ce propos, à mon excellent confrère, M. André Billy, qui prétend contre M. Georges Duhamel qu'un cavalier peut être tout aussi stupide qu'un conducteur d'auto, la lecture des pages où M. Léon-Martin décrit la promenade à cheval de son héroïne. Il se persuadera que, pour ne faire qu'un avec la noble bête, chère à Buffon, il faut des qualités autrement complexes que pour manier un volant.

Ces plaisirs dont Mme Colette nous entretient sont ceux « qu'on nomme à la légère physiques », dit-elle, en se citant elle-même (*Le blé en herbe*). Ils sont autre chose, aussi, il est vrai, et d'assez compliqué parfois... Mais il ne s'agit pas, ici, d'un roman. C'est dans ses souvenirs que Mme Colette a puisé, pour nous parler des amours, de toutes les amours — en osant dire leurs noms. Mme Colette évoque un don Juan vrai, c'est-à-dire tristement brutal, ou borné dans ses désirs, et dont l'adversaire redoutable, et du reste haï, s'appelle « Madame Combien-de-Fois ». Elle évoque aussi une couple ou un couple de femmes anglaises qui se firent du bonheur l'idée la plus romanesque et la plus bourgeoise, et la poétesse Renée Vivien, alcoolique et poitrinaire; puis nous introduit dans la société des « troisième sexe ». Je la trouve bien indulgente; un peu obscure, aussi, à force

de subtilité. Je n'aurais jamais soupçonné qu'on pût user d'un langage aussi abstrait, encore que tout fleuri d'images, pour parler des choses des sens. Mais quelle artiste!

M. Jean Villier évoque dans **La rose de feu** les derniers moments des Templiers. Son récit, pittoresque par endroits, et assez bien documenté, a le tort d'attribuer à l'ordre célèbre des intentions qu'il n'avait pas. En somme, M. Villier reprend, à son compte, l'interprétation maçonnique des buts secrets de la Milice de Salomon, en faisant d'elle l'ennemie de l'Eglise et de la Monarchie. Outre qu'une telle interprétation n'est pas conforme à la réalité, elle justifie l'attentat commis par Philippe-le-Bel...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Œdipe, drame en 3 actes de M. André Gide, au Théâtre de l'Avenue. — *Le Roi Lear*, de William Shakespeare, adaptation en 13 tableaux de M. Charles Méré, à l'Odéon.

On n'est jamais en peine d'écrire quelques pages à propos de M. André Gide, alors même que le nouveau prétexte qu'il leur fournit n'est pas des meilleurs, comme il arrive aujourd'hui. Cet auteur vient de composer, puis de faire représenter un ouvrage que lui inspira la fable d'Œdipe. On ne voit pas au premier abord que rien le prédestinât impérieusement à s'occuper d'Œdipe, mais le choix d'un sujet par un écrivain, la convenance qui se voit entre eux est chose dont on ne peut pas plus disputer que des goûts ou que de l'amour : elle est fatale et M. Gide, contre toute attente, vient d'écrire un **Œdipe.** Voilà qui montre une fois de plus comme les choses humaines répondent mal à nos préventions. Rien nous prévenait-il d'ailleurs qu'il aurait de nouveau la curiosité de revenir à la littérature dramatique, où il s'essaya il y aura tantôt trente-cinq ans, dans *Saül* pour s'en détourner il y a plus de trente ans, après le *Roi Candaule*? Voici donc qu'aux deux extrémités de sa carrière des œuvres pour le théâtre vont se faire pendant et se répondre. Peut-être vont-elles nous servir mieux que rien autre à mesurer le chemin parcouru dans ce long espace de temps : trente-cinq ans et plus de vie

littéraire. Dieux! Ce que cela peut représenter! N'y pensons pas. Cette affreuse méditation nous entraînerait trop loin.

J'ai toujours considéré *Saül* comme une des œuvres capitales de M. Gide. On y reconnaît cette abondance, cette pleine densité des œuvres où la jeunesse exprime son ardeur. Je ne pense pas que l'on puisse attribuer cette qualité à *Œdipe,* qui expose la maigreur de celles où l'âge trahit sa lassitude et son indolence. La première montre dans un beau désordre tout ce que l'auteur doit apporter et, chose bizarre, la dernière fait voir les influences qu'il a subies. N'est-il pas curieux que ce soit de la pièce du jeune homme que l'originalité s'exhale, alors que l'on reconnaît la trace de maint apport extérieur dans celle de l'homme qui n'est plus jeune?

Tout ce qui devait se développer depuis l'*Immoraliste* se trouvait déjà contenu dans *Saül,* surtout la nuisance à soi-même, qu'Edgar Poe nomme perversité et qui constitue peut-être le plus curieux domaine où M. Gide ait exercé sa subtile analyse. Pour écrire *Saül,* il n'avait besoin que d'être lui-même. Mais sans Shaw, sans Freud, il n'aurait pas doué Œdipe de la plupart des traits qu'on lui voit et c'est chose bien singulière que cet homme paraisse beaucoup plus influençable dans l'âge où il passe pour un maître que dans celui où il pouvait encore être un disciple.

Œdipe de M. Gide est un de ces capitaines vainqueurs, à odeur forte sans doute, dont il nous suggéra l'image autrefois. Il a peu de scrupules et n'est donc point construit pour avoir ce sentiment des responsabilités qui accable le personnage de Sophocle. Il se montre asssez libre d'esprit pour ne pas porter aux serments le respect religieux qui oblige son devancier à se châtier lui-même. Bref, quand on le voit se présenter au public : « Je suis Œdipe » (et l'on se souvient que la première parole de Saül était : « Je suis pourtant le roi Saül », et que l'un des premiers mots prononcés par Gygès dans le *Roi Candaule,* c'était « Moi, Gygès »), quand donc on le voit se présenter au public, on suppose que ce personnage, tel que l'a conçu M. Gide, n'agira pas comme les autres Œdipe qui l'ont précédé et que l'ouvrage s'amusera à corriger le mythe comme s'aven-

tura parfois à le faire l'auteur des *Moralités Légendaires*, dont les générations actuelles se détournent, mais auquel on sait que M. Gide conserve une admiration fidèle.

Œdipe jouissant en paix du fruit du parricide et s'installant avec clairvoyance dans l'inceste, comme d'autres porte-paroles de M. Gide s'installent dans leurs péchés personnels, voilà qui eût été gidien. Parce que l'on reconnaît au passage quelques idées que M. Gide développa plusieurs fois, parce que l'on reconnaît aussi des formes de ce que j'appellerai sa rhétorique, plusieurs commentateurs veulent voir dans cet Œdipe partiellement renouvelé un type essentiellement gidien. Je crois qu'il l'est au contraire aussi peu que possible et, chose singulière, j'imagine qu'il se présente ainsi contre la volonté de son auteur dont on doit voir là comme une sorte de défaillance d'esprit.

Cette impression de défaillance se fortifie à mes yeux par d'autres signes de faiblesse. La conduite du drame, par exemple, est beaucoup moins habile que ne l'était celle de *Saül*. Le drame biblique, par son progrès, par son détail, suffisait à lui seul à nous instruire de l'aventure qu'il rapportait, mais si la tragédie d'*Œdipe*, qui est infiniment plus populaire que celle de *Saül*, ne meublait à l'avance l'esprit de tous les spectateurs, l'ouvrage de M. Gide ne réussirait pas à les en informer.

On y rechercherait en vain cette poursuite haletante de la vérité où se livre fiévreusement le héros sophocléen. On ne le voit ni disposer soigneusement lui-même les pièges où il s'embarrassera, ni sous ses propres pas fouiller en quelque sorte la terre où il va s'engloutir. On s'étonne qu'ayant mis si peu d'ardéur à s'engager dans cette terrible aventure, il ait celle de se punir cependant conformément à l'épouvantable tradition, et cette discordance ne semble pas l'effet d'une volonté très assurée, mais plutôt d'une certaine maladresse. L'Œdipe de M. Gide est une sorte de monstre, un sphinx lui-même composé de parties hétérogènes et qui va crever les yeux d'un sceptique avec les ongles d'un fanatique. Très satisfaisant? Assurément non. C'est un badinage un peu pédant griffonné par délassement sur les marges d'un vieux livre d'école retrouvé.

§

Moins de huit jours après nous avoir offert un *Œdipe,* on nous a présenté un **Roi Lear.** Convenons qu'en dépit de la réputation d'abaissement qui est faite au théâtre actuel, il sait nous proposer des sujets de méditation qui ne manquent pas de grandeur. La représentation du *Roi Lear* ne fut malheureusement pas à la hauteur de l'intention qui l'animait. J'ai vu jadis Antoine, plus tard de Max dans le Roi Lear. Ces grands interprètes se montraient parfaitement égaux à leur entreprise. A l'avance, je suis résigné à y voir un jour M. Pitoeff. Mme Pitoeff sera aussi touchante en Cordélia qu'elle vient de l'être en Antigone. Je le dis fort sérieusement. En attendant, je viens d'y voir M. Arquillière et cela m'a rappelé les pires jours de Sylvain (mais ce rapprochement n'a point de signification au regard de tout un public né trop tard. Heureusement pour lui!) Le plaisir de la soirée tint dans la ravissante silhouette de Cordélia, dessinée par Mlle Crispin, et dans le beau lyrisme de M. José Squinquel, en qui l'on voit le type accompli du pensionnaire de l'Odéon, sur l'avenir duquel on peut compter. Je l'imagine débutant avec éclat à la Comédie-Française dans *Hernani.* Qu'en adviendra-t-il plus tard?

Je traite longuement des interprètes, n'ayant pas grande envie de m'occuper de cette adaptation. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elle est irrévérencieuse. Si elle a une qualité, c'est d'être habile, encore que l'habileté portée à ce degré devienne, comme tout ce qui est excessif, un défaut. Pourquoi vouloir à toute force ramener les drames de Shakespeare à notre conception de la pièce bien faite? Pourquoi résumer dans une seule scène à effet les nombreuses divagations sur la bruyère de tous ces fous et de ces faux déments? Pourquoi mettre les propos de Cordélia dans la bouche du fou? Pourquoi? Et pourquoi tous mes pourquoi, puisque le *Roi Lear* résiste à tout et demeure sublime quand même?

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Au sujet du livre de M. Joyet-Lavergne. — Alfred Lacroix : *Figures de Savants*, 2 volumes, Gauthier-Villars. — Albert Bayet : *La Morale de la Science*, Presses Universitaires.

M. **Joyet-Lavergne** n'est pas content de la critique que j'ai faite ici de son ouvrage : *la Chimie de la sexualité;* il se plaint amèrement. J'en suis aux regrets, car j'ai beaucoup d'estime pour ce savant laborieux, qui a réussi à concilier un enseignement de lycée fort chargé avec la recherche scientifique. Mais je persiste à trouver son livre peu clair. J'ai relu avec attention le deuxième paragraphe du chapitre VIII, et j'y ai cherché en vain la prétendue démonstration de ce que la sexualisation cytoplasmique n'est pas une conséquence de la sexualisation nucléaire. « Aucune différence n'apparaît dans le noyau que, déjà, — affirme l'auteur, — nous pouvons distinguer le Sporozoaire mâle du Sporozoaire femelle à divers caractères cytoplasmiques. » Mais quelle méthode M. Joyet-Lavergne a-t-il employée pour scruter l'activité chimique du noyau, et être sûr qu'il n'y ait aucune différence? Dans une question aussi délicate, il a bien pu se tromper, comme il se serait trompé, d'après M. Rey, au sujet du rH des cellules sexuelles. Les physicochimistes de métier déclarent que les expériences de M. Joyet-Lavergne qui servent de base à ses théories sont défectueuses, et que ce savant n'a pas saisi le sens de la notion du rH. Voilà qui serait grave : j'avais laissé de côté ce reproche, ne voulant pas trop chagriner l'auteur. « Nous n'avons appliqué, dans nos recherches, aucune des réactions chimiques préconisées par d'autres, mais seulement nos propres méthodes » (*Mercure*, p. 255); c'est peut-être le tort qu'il a eu. Je m'étais montré indulgent à l'égard de M. Joyet-Lavergne; à mon tour, j'ai lieu de ne pas être content : écrire un livre dans une « Collection allemande » n'a jamais été dans mon esprit un reproche; il faut que M. Joyet me connaisse bien mal. Je précise donc : la collection est internationale, mais éditée à Berlin, chez Borntraeger. Et je suis sûr que cela ne nuira pas à la prochaine candidature de M. Joyet-Lavergne.

Les savants d'autrefois pensaient moins à leur carrière (la lutte pour la vie était moins âpre); ils vivaient pour des idées, et ne redoutaient pas la critique.

Nous devons savoir gré à M. Lacroix, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, d'avoir, dans un ouvrage récent, évoqué quelques **Figures de savants,** désintéressés et originaux.

A propos d'Alphonse Milne-Edwards, M. Lacroix nous dépeint d'une façon charmante la vie des anciens professeurs du Muséum.

Pendant les dernières années du XVIIIe siècle et la plus grande partie du XIXe, les visiteurs du Jardin des plantes étaient surpris de voir, au milieu de la splendeur de ses grands arbres séculaires et en bordure d'une rue morose et déserte, alignées de petites maisons d'aspect rustique. Avec leurs toits bas et moussus, leurs murs lézardés, couverts de lierre sur quoi couraient des rosiers grimpants, avec leur petit enclos limité par une barrière de bois vétuste, elles avaient un air à la fois vieillot et touchant. Ces vieilles demeures abritaient une véritable colonie de savants consacrés à l'étude de la Nature sous toutes ses formes. Installés au milieu de leurs collections, vivantes ou inanimées, comme dans leur bien propre, ils s'y dévouaient tout entiers.

Ils vivaient là, calmes et tranquilles, et lorsque, le soir, étaient closes les lourdes portes extérieures, aux serrures monstrueuses, rappelant celles d'une prison ou d'un antique couvent, et que la rumeur de la grande ville était assoupie, il ne tenait qu'à eux de se croire ensevelis dans le silence de la plus lointaine province. Uniquement préoccupés de leur enseignement, de leurs collections, de leurs travaux..., leurs familles vivaient dans la plus grande intimité.

Cependant, parmi les hommes de science d'autrefois, il y a eu des existences tourmentées. En 1794, l'entomologiste Latreille est arrêté à Brive comme prêtre non assermenté; dans une prison de Bordeaux, il attend son départ pour Cayenne. L'aide-chirurgien venu pour panser un de ses compagnons d'infortune, et le voyant examiner un Coléoptère sorti du plancher de sa cellule, lui parla d'un de ses amis, collectionneur d'Insectes, Bory de Saint-Vincent. Latreille lui fit parvenir sa trouvaille, la Nécrobie ruficolle. Et Bory obtint la libération du prisonnier.

Bory de Saint-Vincent, à son tour, fit de la prison. Bien curieuse figure que celle de Bory; sa vie fut terriblement accidentée; « il n'eut pas l'existence modeste, parfois mesquine mais assurée du professeur élevé et protégé à ses débuts par des maîtres puissants »; il travailla non dans les laboratoires et les bibliothèques, mais dans la nature, au cours de ses voyages, et sur les champs de bataille de la Grande Armée, alors qu'il était officier; pendant longtemps, il vécut une existence errante et souvent mal assurée; c'est pour dettes qu'en 1825 il fut incarcéré à Sainte-Pélagie, retraite d'ailleurs fort habitable et très propice à l'étude de la botanique, si l'on en croit l'intéressé qui y travailla beaucoup. Bory avait une passion, une « débordante passion » pour les plantes; pendant son internement, s'il ne payait pas ses créanciers, il trouvait le moyen de fournir quelques fonds à un botaniste, plus pauvre que lui, pour aller faire en Bretagne les herborisations qui lui étaient interdites.

En lisant la notice consacrée à Bory de Saint-Vincent, j'ai songé à un savant qui fut mon maître en géologie, Munier-Chalmas. Lui aussi avait un merveilleux tempérament de naturaliste, servi par un exceptionnel don d'observation et par une prodigieuse mémoire. M. Lacroix nous en fait un portrait saisissant. « Munier, bohème, fantaisiste, bon enfant, mais frondeur, à la langue aussi acérée que spirituelle, ne respectant ni dieux ni maîtres. » Il devint cependant professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut. « Jusque dans la mort, il devait conserver son originalité. » Venu à Aix-les-Bains, pour s'y soigner, il s'était installé dans un modeste hôtel; un matin, il fut trouvé mort dans son lit, de la rupture d'un anévrisme de l'aorte; il avait négligé de donner son adresse, il n'était porteur d'aucun papier; son corps fit un long séjour dans un dépôt funéraire; aucun parent ne se fit connaître.

M. Lacroix prend un réel plaisir à évoquer les figures des savants qui, à l'Académie, ont fait partie de la section de minéralogie. La minéralogie est située au carrefour des sciences mathématiques, physiques, chimiques et naturelles; elle en utilise les diverses méthodes; « la section de minéralogie est l'une de celles qui doit répondre aux be-

soins les plus complexes, aussi l'œuvre de ses titulaires offre-t-elle une grande variété;... l'œuvre des minéralogistes, prise dans sa généralité, est nécessairement très polymorphe (pour employer un langage cristallographique), et les tendances de deux d'entre eux sont rarement superposables ». La spécialisation est devenue un mal nécessaire; en minéralogie, ce mal s'est fait sentir plus tardivement, et les minéralogistes ont pu choisir leur voie suivant leurs goûts, leurs aptitudes et leur originalité propre : « obligés d'avoir constamment recours à des disciplines voisines ou fort éloignées, ils se sont mus auprès de tant de frontières que, bien souvent, ils n'ont pas résisté à la tentation d'en franchir quelques-unes. »

M. Lacroix parle avec émotion de son premier maître, Armand Dufrénoy, savant modeste et désintéressé, auteur, avec Elie de Beaumont, de la carte géologique de France, et aussi d'un Traité de minéralogie. Dans une mine de manganèse près de Mâcon, on avait découvert un minéral inconnu; on proposait de lui donner le nom de *lamartinite;* Dufrénoy de protester : cela lui paraît peu convenable, « en ce sens que le célèbre poète est tout à fait étranger à la science » et que, de plus, il est lancé dans la sphère politique; c'était en 1842, Lamartine venait de combattre avec véhémence le projet de loi sur la régence élective et l'exclusion des femmes; Dufrénoy fit adopter pour le minéral en question le nom prosaïque d'*arsénio-sidérite.* Gœthe, plus heureux, avait servi de parrain à plusieurs minéraux.

§

Les conférences de l'Union rationaliste ont beaucoup de succès. Parmi les plus brillantes ont été celles d'Albert Bayet; ses deux conférences ont été réunies dans un livre : **la Morale de la Science.** Mais pourquoi les Presses universitaires en l'éditant ont-elles omis de mentionner qu'il fait partie de la *Bibliothèque rationaliste?*

La Science est-elle immorale? est-elle amorale? se demande M. Bayet. Si la science de la morale n'est qu'une chimère, « la morale de la science est un fait, une réalité vivante ». Dans la science résident un principe d'union et surtout un

principe de liberté; la morale de la science implique le plein respect de la pensée indépendante. La joie de connaître, la joie de sentir en liberté, sont connexes l'une de l'autre.

Je sais qu'il s'est trouvé des hommes pour vanter les douceurs grises de la résignation, de la soumission...

Il y a une phrase de Descartes qui m'a toujours paru tragique. Descartes est l'homme qui fait table rase de toute autorité, qui ne veut tenir pour vrai que ce qu'il sait évidemment être tel. Hélas, en avril 1634, ce même Descartes parlant de certaines conclusions qu'il a tirées de la découverte de Galilée, renonce à cette liberté dont il sait et sent le prix, et il écrit à Mersenne : « Quoique je pensasse qu'elles fussent appuyées sur des démonstrations très certaines et très évidentes, je ne voudrais toutefois pour rien au monde les soutenir contre l'autorité de l'Eglise. » Je demande s'il peut y avoir pour l'homme une souffrance plus cruelle que celle qui est impliquée dans cette phrase où la révolte n'ose même pas s'exprimer.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Victor de Meyere : *De Vlaamsche Vertelschat*, Anvers, De Sikkel, 3 vol. 8° ill. de bois. — Divers : *Les Joyeuses Histoires du Maroc*, Rabat, Direction de l'Instruction publique et Ecole du Livre, 8°, ill. — Elian J. Finbert : *Les Contes de Goha*, Bibliothèque « Orient », n° 4, Paris et Neuchatel, Attinger. — Edmond Fleg : *Salomon*, Collection La Légende d'Israël, Gallimard. — O. V. de L.-Milosz : *Contes et fabliaux de la Vieille Lituanie*, Fourcade. — Suzanne Strowska : *Légendes polonaises*, Collection Les Cahiers féminins, n° 6, Bloud et Gay. — Marya Kasterska : *Légendes et contes de Podlachie*, Collection de Contes et Chansons populaires, tome 44, Leroux. — François Reyniers : *Taougrat ou Les Berbères racontés par eux-mêmes*, ill. par R. Limousis, Geuthner.

On doit féliciter M. Victor de Meyere d'avoir réussi à terminer la publication de son important recueil, en trois gros volumes, de **Contes populaires flamands.** Il a commencé sa collection vers 1887 et a réussi à noter plusieurs centaines de textes, dont 303 seulement sont donnés ici, les contes à personnages animaux devant constituer un volume à part. Au fur et à mesure de la rédaction, Victor de Meyere fit la recherche des parallèles; pour le classement des thèmes, il a suivi le catalogue de Antti Aarne, qui fut ensuite complété pour la Flandre par un catalogue de Maurice de Meyer, dont j'ai rendu compte ici en 1922. De sorte que les matériaux recueillis au hasard des chances ont été mis à leur place pro-

gressivement, et que les trois volumes constituent une sorte de *corpus* aussi complet que possible.

Ce sont bien des contes, pour la plupart, et qui correspondent à ceux que donnent nos recueils français; pourtant l'influence allemande est souvent visible, non pas tant dans la tenue littéraire (malgré la parenté des langues) que dans la combinaison des thèmes. Ceci est visible par exemple dans les versions du Petit Poucet et du Petit Chaperon rouge obtenues par Victor de Meyere, ou même dans les adaptations de Valentin et Ourson. Je regrette que le flamand soit, si je puis dire, une langue rare, car ces 303 contes d'une authenticité indiscutable sont un appoint vraiment intéressant à la littérature internationale; je regrette aussi de ne pouvoir en traduire ici quelques-uns, qui sont charmants, comme l'histoire du débarquement du jeune garçon à la chevelure blonde, qu'il secoua, et dont tomba une infinité de grains de blé qui firent d'un coin des Flandres jadis aride l'un des pays les plus opulents du monde. (N° 183).

A la fin de chaque volume, on trouve les notes et commentaires qui donnent : le nom du narrateur (la plupart sont d'ailleurs des femmes), le lieu et la date de la collection, les explications de tout ordre sur le mode de narration (intonation, rythmisation, etc.), les parallèles flamands et étrangers et numéro des catalogues Aarne et de Meyer. A la fin du troisième volume, un tableau synoptique répartit les thèmes d'après ces mêmes catalogues et selon les grandes rubriques admises par les spécialistes : contes de fées; de sorciers; du diable reconnaissant; du diable trompé, etc. Pour bien montrer la valeur, pour nous, de ces trois volumes, je signale que sur 303 thèmes de contes, M. de Meyere en a trouvé à lui seul 98 qui ne sont pas dans les catalogues antérieurs, notamment l'histoire de la crêpe qui s'en va roulant, poursuivie par la mère, ses sept enfants, le coq, la poule, le chien, le chat, etc., et qui se rattache au type des randonnées, mais paraît inconnue dans le reste de l'Europe. Pourtant, où ne fait-on pas de crêpes, de matefains, ou de blinys? Un tel pourcentage d'inédits est simplement ahurissant.

Et ce fait vient à l'appui de ce que je dis dans un article de la *Grande Revue* sur le folklore en France depuis la

guerre : que la collection est loin d'être terminée et que chacun peut encore découvrir des trésors inconnus dans le fonds littéraire du peuple.

Les joyeuses histoires du Maroc : c'est un recueil composé par les élèves et le personnel des écoles indigènes du Maroc sous la direction de Louis Brunot, l'excellent linguiste et folkloriste. Mais ces histoires ne sont pas, sauf rares exceptions, des contes populaires; ce sont des anecdotes, parfois des *ana* comme en couraient en France au dix-huitième siècle (menagiana, etc.) ou des histoires de bonnes blagues et bons tours dont on ne saura si elles sont universelles au Maroc et interchangeables que quand d'autres recueils du même type auront été publiés. Quant aux dessins, si on ne les juge que par sentiment, comme le fait Brunot dans la préface, on peut les admettre; c'est de l'art enfantin et amusant.

Dans sa préface et par son recueil de **Contes de Goha** égyptiens, Elian J. Finbert apporte à la théorie générale des contes facétieux et grivois une contribution importante. Dans tout l'Islam, de la Perse au Maroc, on connaît sous divers noms (Goha, Djoha, Nasr-Eddin, etc.) le personnage du benêt intelligent, du rustre spirituel, en même temps exploiteur de la bêtise humaine. Or, de même que Murko a découvert que les chansons épiques yougoslaves sont des improvisations, de même Finbert affirme que ce type de récits est en perpétuel enrichissement par de multiples inventions anonymes. C'est ce que Finbert nomme « la collaboration de la masse » ou encore « un jaillissement de la foule »; mais je crois bien qu'en serrant l'enquête de plus près, on constaterait que le nombre de ceux qui inventent de nouvelles histoires est minime. On regrette que l'auteur n'ait pas, pour chaque récit, indiqué le nom du conteur et son village; il serait bon aussi de dresser le catalogue des parallèles. En français, nous avons déjà les recueils de Decourdemanche, René Basset, Adès et Yosipovici; dans l'ouvrage sur le Maroc cité ci-dessus, le bouffon marocain se nomme Jeha; il est le héros des 22 premiers récits.

A un type plus littéraire, mais provenant aussi de la tradition orale et de l'imagination populaire appartient le recueil d'Edmond Fleg, intitulé **Salomon.** L'auteur dit que non seu-

lement il a « emprunté » à ses devanciers (qu'il ne nomme pas), mais qu' « il ne s'est pas soucié de suivre servilement leurs textes et qu'à leurs contes il a parfois ajouté de sa façon, afin de mieux prolonger le travail de leur imagination. » Soit! C'est son droit; et il est bien honnête de nous le dire. Les récits sont intéressants; mais je n'ai pas à les estimer ici selon leur valeur purement littéraire.

Un autre poète, l'un des meilleurs de maintenant, O. V. de L. Milosz, a lui aussi « recréé », comme il dit, les **Contes et fabliaux de la vieille Lituanie,** sa patrie. Sa préface est une déclaration de principes et aussi l'exposé d'une vaste hypothèse selon laquelle c'est de Lituanie (la langue est en effet l'une des plus anciennes de l'Europe) que « seraient sortis certains thèmes européens généraux, y compris la Belle au Bois Dormant, le Petit Poucet et le Petit Chaperon rouge ». Nous attendons la démonstration. Milosz ne dit pas où il a pris ses textes, ni s'il les a récoltés lui-même, ni dans quelle mesure il les a remaniés; et il n'y a même pas de table des matières. Pour le folklore comme science, l'ouvrage est peu utilisable.

Même observation pour le recueil de **Légendes polonaises** de Suzanne Strowska, qui a dédaigné de nous dire où elle avait pris ses récits. Quiconque connaît le travail fourni par les folkloristes polonais, souvent, au temps des tsars, avec risque de prison et de Sibérie, regrettera de ne pas trouver ici une introduction sur leurs recherches et publications.

Même observation, encore, pour le recueil de **Légendes et contes de Podlachie** par Marya Kasterska; la préface de Louis Artus est naïve et d'un type littéraire périmé; on y apprend du moins que Marya Kasterska a entendu ces récits dans sa jeunesse; mais elle-même ne dit pas, dans son Introduction, dans quel village de Podlachie (ou Podlièsie) elle a vécu. Les savants russes et polonais ont publié de nombreuses études et de riches recueils de contes et de chansons de cette vaste région, soit en volumes, soit dans la Shivaja Starina, l'Ethnograpfitcheskoié Obozriénie, les revues de linguistique, etc.

Si l'on veut voir comment récolter et traduire scientifiquement sans pour cela mépriser ni supprimer l'aspect littéraire

auquel les cinq auteurs cités ci-dessus donnent le pas sur l'exactitude, on lira **Taougrat** de François Reyniers. C'est le nom d'une femme berbère, aveugle, d'une imagination étonnante, une poétesse à demi sauvage, qui excitait les siens au combat, se moquait de leur lâcheté et improvisait sans cesse, au gré des événements, des *izlis* dont M. Reyniers donne le texte, la traduction littérale et le commentaire. Des villages des Ait Sokhman, ces poèmes et épigrammes ont circulé au loin, dans tout le pays chleuh et sont devenus un bien commun, qui serait dès maintenant anonyme si la poétesse ne s'était souvent mise en scène elle-même par la formule : *Temaoun Taougrat Oult Aissa; Elle vous dit, Taougrat fille d'Aissa...* Un court chapitre sur les coutumes des Ait Sokhman, situés à l'écart de la mer et loin des grandes voies de communication, fort peu islamisés. Cultivateurs et bergers peu guerriers, ils sont des Berbères encore à peu près primitifs, sans doute à peu de choses près semblables aux anciens Ligures de Provence, aux anciens Grecs des villages.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Henri Aubert : *Indiscrétions et Curiosités sur l'Italie*, Albert Messein. — Henri d'Alméras : *A pied, à cheval, en carrosse*. Albin Michel.

Un intéressant volume a été publié par M. Henri Aubert et qui concerne nos voisins du Sud-Est, passé les Alpes. C'est l'ouvrage **Indiscrétions et Curiosités sur l'Italie,** présenté par la librairie Albert Messein. Le livre débute par un éloge de l'Italie nouvelle presque transformée par le gouvernement de Mussolini. On ne peut d'ailleurs qu'approuver, sans entrer dans le détail des faits, l'entente nouvelle qui vient de se produire entre le Fascisme et la Papauté. Le voyageur qui revient en Italie après une absence de dix ans la trouve complètement changée; l'ordre règne partout, il n'y a plus de mendiants, les régions malsaines deviennent habitables, le banditisme a complètement disparu, le caractère de l'Italien lui-même a été transformé. Florence où l'auteur nous conduit d'abord est une très vieille cité où aucune place, aucune perspective n'indiquent la capitale. Le centre de la ville, comme il arrive très souvent, en est la

partie la plus intéressante. On y voit de nombreux palais crénelés qui évoquent les luttes intestines d'autrefois. On peut mentionner encore les clochers de la Badia, de Sainte Marie-Nouvelle, de Santa-Croce et de Santo-Spirito. Mais ce qui retient surtout le visiteur c'est l'ensemble formé par le Dôme, le Campanile et le Baptistère qui ont donné à Florence presque toute sa célébrité monumentale. La campagne qui entoure Florence offre les aspects les plus délicieux; on y voit de nombreuses et remarquables propriétés, des vergers, des vignes, des oliviers, des figuiers, etc.

Le promeneur gagne Rome et commence par nous parler du restaurant Ulpia qui occupa si longtemps une des absides demeurées debout de la basilique Ulpienne. L'endroit était classé de premier ordre, mais récemment la commission des fouilles a obligé les tenanciers à s'installer dans un palais voisin. Il fait ensuite mention des nombreuses fontaines de la ville qui déjà sous Constantin Ier en comptait mille trois cent cinquante-deux, plus onze établissements thermaux et huit cent cinquante-six piscines publiques, l'eau était amenée par quatorze aqueducs. La Rome actuelle si bien pourvue cependant n'en compte plus que quatre. Le lecteur trouvera dans le volume une longue description des thermes de Caracalla dont la splendeur était célèbre et qui ont laissé des ruines imposantes, ainsi que la nomenclature des nombreuses et diverses fontaines que comporte la ville. Le chapitre suivant est consacré au Forum et à ses nombreux monuments; un de ses plus anciens temples est celui de Vesta (petit rond terminé en cône) et à propos duquel l'ouvrage apporte de nombreux renseignements sur les prêtresses qui le desservaient, leurs fonctions et leur rôle dans la vie romaine. A côté s'élevait la maison de Jules César et tout proche la *Via sacra* plutôt étroite, jalonnée d'arcs de triomphe et qui fut si souvent parcourue par les généraux victorieux se rendant au Capitole pour sacrifier à Jupiter les taureaux blancs. — Le narrateur arrive à Naples et parle des champs Phlégréens ruinés autrefois par le cataclysme qui détruisit, l'an 79 de Jésus-Christ, les villes de Pompéï et Herculanum. Pouzzoles se trouve non loin de là, petite ville qui garde encore quelques palais, des églises mais dont la

curiosité est surtout la *solfatare*. C'est un cirque nature
ancien cratère d'un rayon de 375 mètres, dont l'activité n'es
pas épuisée et que laissent deviner de grands bruits souter
rains et des colonnes de fumées. En passant on trouver
dans le volume de curieux détails sur le séjour d'Alexandr
Dumas en Italie, et sur les conditions dans lesquelles le
habitants se défendent contre l'hiver dont ils vont jusqu'
nier l'existence. Une excursion à Capri nous vaut d'abor
un très beau tableau du panorama de Naples. Une surpris
attend le visiteur à son arrivée dans l'île, ce sont les femme
qui s'emparent des lourds bagages qu'elles transportent su
leur tête. Le texte donne ensuite de pittoresques détails su
les diverses localités de l'île dont les principales sont Capr
et Anacapri, ainsi que sur les séjours qu'y faisait Tibère
D'autres pages concernent les enfants ou petits travailleur
italiens, — l'abondance de leurs fonctions et le sérieux ave
lequels ils jouent leur rôle social. En Sicile ce sont de
détails sur l'organisation et les crimes de la Maffia, sociét
secrète dont les méfaits durèrent jusqu'à nos jours et don
Mussolini a pu enfin débarrasser le pays. Palerme, dont l
réputation de Palerme l'heureuse semble surfaite, a pour
tant conservé de magnifiques églises, des palais malheureus
sement délabrés, une fontaine monumentale ornant la petit
place Prétoria mais qui manque d'eau, etc. Un historiqu
de la ville est donné ensuite ainsi que de précieuses ind
cations sur Syracuse, ses catacombes et sur la grotte appelé
Oreille de Denys, et, pour terminer, sur une espèce bien sp
ciale d'hommes à appendice caudal dont de très nombreu
spécimens subsisteraient sporadiquement dans la région. L
volume de M. Henri Aubert se lira en somme avec intér
et fera bonne figure dans nos bibliothèques parmi les autr
spécialités sur l'Italie.

De M. Henri d'Alméras, on pourra remarquer encore u
curieuse étude sur les moyens de locomotion et les mœu
d'autrefois, c'est l'ouvrage intitulé **A pied, à cheval, e
carrosse** et qui, successivement, raconte les divers mode
de locomotion employés au cours du temps par les pèlerin
les troubadours, les jongleurs, les chanoines et chev
liers, etc.; plus tard il est question de Mme de Sévigné, d

La Fontaine et des carrosses en usage à l'époque de Louis XIV. — Le récit commence par l'arrivée en Espagne, à Cadix, de Jacques le Majeur, de Saint Jean l'Evangéliste et d'une vingtaine de disciples qui apportaient le christianisme dans le pays. En passant, M. Henri d'Alméras donne des indications heureuses sur la civilisation de l'époque; c'est une longue digression sur les voyages en terre sainte. Un chapitre est consacré encore au Dante et à son séjour à Paris, un autre aux chevauchées de Froissart; plus loin c'est l'histoire des comédiens de campagne, de Molière et de ses tournées. Nous arrivons au chapitre intitulé carrosses, coches et coches d'eau, auberges d'autrefois. De ces coches, sous Louis XIV naquirent les diligences dont le service d'alors défectueux n'a pas besoin d'être commenté. Une curiosité de l'époque est le coche d'au, grande embarcation que halaient des chevaux suivant la berge. Les particuliers assez fortunés usaient du carrosse comme La Fontaine dans son voyage en Limousin et Mme de Sévigné, dont il a été parlé déjà, dans ses déplacements en Provence. Le volume de M. Henri d'Alméras, très heureusement illustré d'après des gravures anciennes, constitue une lecture à la fois érudite et attachante.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Paul Lesourd : *L'Œuvre Civilisatrice et Scientifique des Missionnaires catholiques dans les Colonies Françaises*, Desclée de Brouwer et Cie. — Marie-Thérèse Gadala : *La Féerie Marocaine*, B. Arthaud. — René Vanlande ; *Attention en Tunisie*, J. Peyronnet et Cie. — Sonia E. Howe : *Les Héros du Sahara*, Armand Colin. — Marius et Ary Leblond : *L'Ile enchantée, la Réunion*, Librairie de la Revue Française. — Gaston Pichot : *La Brousse et ses dieux*, Editions de la « Revue Mondiale ». — Jacques Méry : *Cavernes;* Librairie Gallimard. — Gilbert d'Alem : *L'une des Sept*, Albin Michel. — André Michel : *L'Or Noir*, Eugène Figuière. — Albert de Pouvourville : *Francis Garnier*, Plon. — *Le Souvenir Indochinois :* Société Franco-Indochinoise de Publicité et d'Edition. — N. Sakamoto : *Ce que l'on apprend aux enfants en Chine.* — Y. Matsuoka : *La Mandchourie.* — J.-C. Balet : *Que veut le Japon, que veut la Chine?* Editions du « Temps Présent ». — E. Fischle : *Seize mois de captivité chez les brigands chinois*, Secrétariat romand de la Mission de Bâle. — Jean Mars : *Teriimata*, Guillaume et Huot. — André Prévôt : *Cieux Nouveaux ou Quatre hommes dans la Lune*, Eugène Figuière. — Georges Zananiri Pacha : *Riouayât*, Albert Messein.

On se souvient qu'un des pavillons de l'Exposition Coloniale qui obtint le plus de succès (parce que révélateur du magni-

fique effort évangélique et humanitaire, accompli par nos re ligieux aux colonies françaises), fut le Pavilloon des Mission Catholiques, mitoyen de celui des Missions Protestantes.

La chrétienté — catholique ou réformée — ne mérite-t-ell point aujourd'hui d'être à l'honneur, après avoir été, jadis tant de fois, à la peine? Nous ne parlerons, pour l'instant, qu de **l'Œuvre civilisatrice et scientifique des Missionnaires Catholiques dans nos colonies,** parce qu'elle a fait l'obje d'un ouvrage substantiel et artistique, dû à l'archiviste paléo graphe Paul Lesourd. J'ai lu attentivement cette documenta tion émouvante, précédée d'un avant-propos de Mgr Chapta et d'une préface de M. Gabriel Hanotaux. On y trouve de tout : histoire, statistique, économie politique, hygiène sociale pédagogie, sciences naturelles, voire tourisme, mais avan tout de la charité, de la bonté, de l'abnégation poussée jus qu'aux extrêmes limites. Impossible de ne pas être profondé ment bouleversé par ce livre et ses illustrations qui attestent à chaque page, les progrès réalisés, le but atteint. Livre tro modeste, au point de vue martyrologe et hagiographie, voil son seul défaut!

Cet hommage étant légitimement rendu à la propagand chrétienne civilisatrice, rendons maintenant hommage l'Islam ami, si poétiquement et pittoresquement représenté pa la **Féerie Marocaine,** de Mme Marie-Thérèse Gadala. De ce écrivain féminin, pure lettrée, j'avais déjà goûté infinimen l'*Andalousie Sentimentale* et *Egypte-Palestine*. Style descrip tif, vivant et coloré, trouvailles de poète, anecdotes savou reuses, légendes troublantes, tout cela m'avait charmé. Aussi quelle joie ce fut, pour moi, que d'en retrouver l'équivalen dans cette *Féerie Marocaine*, splendidement illustrée (grâce l'éditeur-mécène Benjamin Arthaud, de Grenoble) de gouache dues au peintre arabe Si Mammeri, dont les amateurs d'a apprécient tant le coup de pinceau incisif, les couleurs ha dies et les ombres violacées, si personnelles... Bibliophile qu'attendez-vous pour vous procurer illico cet admirable bou quin, synthèse exacte du Moghreb d'aujourd'hui!... De M. Ren Vanlande, ennemi du communisme (et comme il a raison! m'arrive une étude de sages avertissements : **Attention e Tunisie** en est le titre. Evidemment, la situation en Tunisi

est moins grave que celle qui agite encore notre Indochine; mais notre administration prévoyante devra, néanmoins, veiller attentivement aux intrigues beylicales d'un nationalisme indigène possiblement exalté; elle devra parer aussi à la défense du *fellâh,* au manque de doctrines politiques arrêtées, à la précarité de notre base de Bizerte, aux prétentions excessives du fascisme italien, etc..., car, là-bas, nous ne sommes pas autant « chez nous », bien entendu, qu'en Algérie et qu'au Sahara, ce Sahara qui vient d'inspirer à Mme Sonia E. Howe un livre bien fait, documenté et grave sur **Les Héros du Sahara.** Le sublime père de Foucauld et Laperrine y sont loués et magnifiés comme il convient. « Ouvrage qui vient à son heure, nous dit le grand Lyautey dans une courte lettre-préface, car le devoir s'impose de rendre hommage aux pionniers de la première heure. »

Nous savions déjà, de MM. Marius et Ary Leblond, anciens prix Goncourt, qu'ils étaient, tous deux, d'impeccables écrivains au style sobre, dépouillé, classique; nous n'ignorions point davantage qu'ils étaient, l'un et l'autre, d'infatigables et zélés propagandistes coloniaux, sans cesse attentifs à tout ce qui touchait aux possessions françaises de la Côte orientale d'Afrique, notamment à leur délicieuse île natale, La Réunion, encore appelée île Bourbon. Mais ce qui nous est, aujourd'hui, une véritable révélation, c'est, dans leur livre intitulé **L'Ile Enchantée,** la juxtaposition, page par page, de leur prose frémissante et ailée avec les belles héliogravures qui illustrent le volume. Au point de vue propagande, l'image a toujours complété le texte, sans jamais lui nuire. Il en ressort, en particulier, qu'en beautés touristiques, comme en littérature, la Réunion se classe *hors pair;* c'est un paradis terrestre, et qui donna naissance à une incomparable pléiade de poètes et de prosateurs illustres, d'amiraux aussi. Lisez ce livre, car il contient aussi de précieux renseignements économiques sur cette perle de nos possessions de l'Océan Indien, si dévastée par un récent cyclone. Alors, vous sentirez votre cœur palpiter à l'évocation de cette terre lointaine mais si française, où le meilleur de notre sang gaulois passé, présent et futur, n'a jamais cessé et ne cessera jamais de couler dans les veines de créoles blancs de vieille souche, dont quelques-uns rap-

pellent, par leurs noms aristocratiques et historiques, la colonisation de l'ancien Régime qui, elle aussi, avait parfois du bon.

Toujours en Afrique, je me dois de signaler à mes lecteurs et à mes lectrices le curieux roman de Gaston Pichot, **la Brousse et ses dieux.** Tout le continent noir, avec ses tams-tams, ses fétiches, sa naïveté et aussi sa volupté y est décrit avec la même couleur que dans le roman de Vigné d'Octon et de René Maran. Indiscutablement, son auteur est un vrai broussard africain qui a su comprendre et traduire le mystère de ces terres vierges, encore sauvages, encore partiellement inexplorées. Voilà du bon roman colonial ou je ne m'y connais pas (et je crois m'y connaître un tout petit peu). Ce qui fait la qualité de celui-ci, c'est qu'il ne nous impose pas une collection de Français moroses, désabusés, ou d'Européens cyniques et blasés. Tout n'est pas drôle, certes, en ces contrées farouches : il y faut beaucoup de labeur, d'opiniâtreté, de résignation surtout. Gaston Pichot, poète des *Alcées Roses,* très littérairement préfacées par Paul Brulat, et romancier de *Barthas,* est un écrivain qui méritera d'être suivi, de même que Gilbert d'Alem, auteur de ce roman soudanais *Madame Samory* dont le *Mercure de France* a déjà dit tout le bien.

Passons au secteur asiatique.

Beaucoup de livres, bons et mauvais, qu'il y a lieu d'écrémer. D'abord **Cavernes** de Jacques Méry, dont l'action se passe en Annam oriental, aux alentours des grottes de Phong Nha. Nous y trouvons, intimement mêlés à l'action indigène, des compatriotes qui, par extraordinaire, ne sont pas odieux. Ce roman très vivant a le mérite d'être sincère et perspicace; et il est écrit en un style moderne, teinté parfois d'émotion brève. Mais je ne sais pourquoi, je lui préfère peut-être cet autre roman annamite, **L'une des sept** de Gilbert d'Alem, colonial mi-soudanais, mi-tonkinois. Roman véridique qui fixe en touches profondes, parfois mordantes, cet inconnu d'Extrême-Orient qui est le fond de la littérature annamite écrite par des Français clairvoyants. On pourrait même faire grief à son auteur (mais un bon grief) d'être scrupuleux jusqu'à l'excès, puisqu'il a émaillé presque toutes ses pages de

notes explicatives et documentaires, sans doute à l'intention de certains pseudo-critiques et pseudo-essayistes collecteurs de *Livrets du Mandarin* (plus exactement d'épluchures de mandarine) qui, n'ayant jamais dépassé Issy-les-Moulineaux ou Bois-Colombes, ont la prétention de juger les écrivains exotiques. Ces folliculaires-là (notamment tel pâle ex-bouquiniste du quartier de la Madeleine, ne citons pas son nom, hélas! obscur) feront bien d'éclairer leur puérilité à la lueur d'un solide bouquin comme ce roman de Gilbert d'Alem. Après quoi, ces « rois des imbécillités positives » pourront peut-être étayer leurs *dires et pronosticquations* péremptoires, sans recourir pour cela, les pauvres, à l'alliance de feuilles de chou ou autres cris du jour, à tirage limité, aussi ultra-confidentiel que celui desdits *Livrets du Mandarin. Quos vult perdere, Jupiter dementat*...

La place me manque pour vous parler longuement de **L'Or Noir,** d'André Michel, aventure d'amour entre Européens établis en Indochine. Il y est question d'adultère et d'opium. Ne dites pas que ces deux thèmes sont démodés : ils ont encore, et très souvent, cours en Extrême-Orient. Mais, comme le remarque judicieusement l'auteur, s'agit-il bien là d'un roman? ou ne doit-on pas y voir plutôt « un regard indiscret à travers les apparences sur des réalités que le temps rapide a déjà pâlies »?... Ce que je sais bien, c'est que le **Francis Garnier,** d'Albert de Pouvourville, est le *roman* vécu le plus passionnant qui soit. Ces sortes de biographies coloniales des grands pionniers, créateurs ou animateurs de notre empire d'outre-mer, sont *the right thing in the right place,* au lendemain de notre Exposition de Vincennes. Rien de plus alerte ni de plus émouvant que le récit de la préparation et de l'exploration de Francis Garnier sur le Mékong et sur le Fleuve Bleu, puis celui de sa randonnée de Paris au Thibet, enfin celui de sa campagne sur le Fleuve Bleu et de sa mort héroïque en 1873, mort qu'Albert de Pouvourville qualifie justement de *passion,* car c'en fut une.

Plaignez l'infortuné critique des questions coloniales du *Mercure,* car il reçoit en ce moment, pour ainsi dire chaque semaine, une dégelée d'études et de plaidoyers contradictoires sur la Chine et le Japon : tel le volume, peut-être trop

documenté mais tout de même remarquable, de J.-C. Balet, intitulé : **Que veut le Japon? Que veut la Chine?,** casse-tête sino-japonais, même pour ceux qui, comme votre serviteur, ont séjourné deux fois au Japon et trois fois en Chine. Comment prendre parti pour le premier ou pour la seconde, alors qu'on sait pertinemment que le Japon étouffe dans ses îles qui le nourrissent à peine, et que la Chine, savamment anarchisée par les moscoutaires, paraît envisager, avec une résignation fataliste, son dépècement à bail emphytéotique? Je préfère vous dire, sans prendre parti, ni pour l'un, ni pour l'autre, que la Céleste République serait mieux inspirée de faire la guerre aux bandits qui peuplent encore son territoire, à en juger par le livre de l'Allemand Fischle, intitulé **16 mois de captivité chez les brigands chinois,** livre illustré, exactement traduit ou plutôt adapté par G.-V. Rosselet. Car enfin, ces Japonais, quoi qu'on en ait, sont tout de même plus près de notre mentalité européenne que les Chinois : lisez plutôt **Ce que l'on apprend aux enfants en Chine** (alias : la xénophobie), de l'écrivain japonais Sakamoto, puis **La Mandchourie,** du député nippon Matsuoka, et vous vous prendrez, de désespoir et de mâle rage, la tête entre les mains, en songeant aux drames qui se jouent en ce moment en Extrême-Orient. Après quoi, pour chasser la migraine qui monte, vous vous procurerez le **Souvenir Indochinois,** édité par la Société Indochinoise, sous la direction de mon distingué confrère Henri Gourdon. Dans ce livre pieux, il n'est question, en effet, que de l'entretien des tombes et du culte funéraire des Indochinois morts pour la France. Ceux-là, aussi, méritent qu'on s'en occupe un peu chez nous...

Avec **Teriimata,** Jean Mars nous emmène en Polynésie; il y est aidé, l'heureux mortel, par la collaboration artistique (cinq bois hors-texte) de Jacques Lechantre. Petite plaquette ou brochure, d'une telle qualité que l'on se prend à regretter sa brièveté. L'Océanie est extrêmement à la mode, depuis Loti, Gauguin, Jean Dorsenne, Alain Gerbault, Marc Chadourne, et même les trois exquises danseuses tahitiennes de l'Exposition Coloniale Internationale de Vincennes, les vahinées Tukua, Tauhéré et Téuïra. Pourquoi M. Jean Mars — qui a si bien traduit cette paradisiaque O-taïti en quelques pages,

bellement typographiées pour bibliophiles — ne nous offrirait-il pas, puisqu'il est voyageur et poète, un prochain roman ou récit plus compendieux?... Ce pourrait être un régal, comme ce spirituel *Dictionnaire de gastronomie joviale* que nous devons aux deux écrivains qui ont nom Robert-Robert et Gaston Derys, fins stylistes et tous deux Membres de l'Académie des Gastronomes.

Si vous n'avez pas peur d'une exploration en stratosphère, embarquez-vous sans hésiter avec André Prévôt, que les lauriers de Wells empêchent de dormir, et qui vous emmènera, en un curieux essai romancé, vers des **Cieux Nouveaux** où vous verrez comment se comportent quatre hommes dans la lune... Mais, sans doute, préférerez-vous demeurer sur notre humble planète pour y lire à tête reposée **Riouayât,** recueil de légendes arabes évocatrices, dû à la plume d'un grand ami de la France, l'Egyptien Georges Zananiri Pacha, lequel manie le français avec la même aisance et la même virtuosité que nos littérateurs professionnels.

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

La Revue Anarchiste : vers d'un réfractaire : Emile Bonnefond. — *La Revue de Paris* : un mariage villageois à Corfou, décrit par M. Jacques Boulenger. — *Revue Universelle* : vers de jeunesse de M. Charles Maurras. — *Le Feu* : d'une prose d'Emmanuel Signoret. — Mémento.

La Revue Anarchiste (février) publie des vers d'un écrivain anarchiste qui signait Geo, s'appelait Emile Bonnefond et vient de mourir à trente-huit ans. En 1919, détenu à Bicêtre sous la prévention de désertion, il s'évada, fut repris et condamné aux travaux publics. Il purgea sa peine de 1920 à 1923, à Bougie. C'est durant ces années d'expiation qu'il écrivit la pièce ci-après qui ne manque pas de ton :

Ce soir la mer est calme... A ma fenêtre close,
Sur l'acier des barreaux j'ai mis mon front brûlant...
Mon regard sur les flots vaguement se repose
Et mon âme engourdie, sans apparente cause,
Chante un air inconnu sur un rythme dolent...

A l'horizon lointain la lune pâle monte...
Le seul bruit du ressac émeut le soir tombant...

L'espoir incohérent, comme une fausse honte,
Perfidement se glisse en tapinois et conte
A ma raison dormante un mensonge charmant...

Des souvenirs confus, d'intimes remembrances,
Sans l'appel du cerveau prennent mon corps grisé.
Ovales féminins, parfums, musiques, danses,
Etrangement mêlés en d'étranges cadences
S'agitent sur l'écran d'un pastel irisé...

O douceur d'un beau soir dans l'oubli des hantises...
Néant déraisonnable et consolant destin :
Oublier un moment les réalités grises
Et vivre abstraitement les minutes exquises
Qui font roi dans la nuit le captif du matin...

Et c'est ainsi, vois-tu, ô cruelle maîtresse,
Qu'en dépit du mépris, parfois je songe encor...
Quand disparaît aux yeux la vérité traîtresse
La mémoire du cœur, revivant la caresse,
Sous la cendre des jours ranime un sombre corps...

Et c'est alors, ami, que seul avec moi-même
Je sens mieux dans ma main ta fraternelle main.
C'est quand je ne vois plus la multitude blême
Que plus profondément je sens combien je t'aime
Et combien l'amitié est douce au cœur humain...

Et c'est pourquoi, ce soir, à ma fenêtre close
Sur l'acier des barreaux posant mon front brûlant,
Mon regard sur les flots vaguement se repose
Et mon âme engourdie, sans apparente cause,
Chante un air inconu sur un rythme dolent...

. . . .

On dit que les souffrants, on dit que les captifs,
A tout jamais meurtris par l'infâme géhenne,
Gardent dans leurs grands yeux des reflets maladifs.
Que garderai-je, moi, en mes regards plus vifs :
La flamme du martyre, ou le feu de la Haine?...

§

D'un voyage à Corfou, M. Jacques Boulenger a rapporté des notes bien colorées et vivantes que publie **La Revue de**

Paris (1er mars). Il a vu un mariage villageois et le décrit ainsi :

Les fiançailles sont solennelles et l'on reste souvent promis durant des années avant de devenir enfin mari et femme. Je n'ai malheureusement vu qu'un mariage, et très modeste : encore les pauvres gens avaient-ils mis des années à économiser les 80 ou 100 drachmes que coûte la cérémonie la moins luxueuse.

Au milieu du pauvre logis (car les mariages ne se célèbrent pas à l'église, mais dans la maison de la fiancée), d'où l'on avait ôté le lit pour faire de la place, on avait disposé une petite table recouverte d'une serviette propre. Là-dessus, les deux chantres placèrent un carré de velours brodé, flanqué de deux bougies allumées; sur le carré, les Evangiles, et sur les Evangiles deux couronnes, l'une en papier d'or, l'autre en papier d'argent. Le pappas, qui est un bel homme et fort soigné (chose rare), se tient debout devant la table; le marié et la mariée, Spiro et Rini, en face de lui, ainsi que le compère, qui joue un rôle important dans la cérémonie. Et moi, j'écoute sans le comprendre le prêtre qui psalmodie consciencieusement son office, sans se presser ni bredouiller, et les deux chantres, dont l'un fait la basse, qui lui répondent, lançant leurs *Kyrié eleison*, leurs *Amin* et leurs *Alleluia* sur un ton glapissant, tout différent de celui que nous connaissons chez nous. Voilà Spiro et Rini qui se prennent l'un l'autre par le petit doigt. Le prêtre leur passe leurs gros anneaux après leur avoir fait trois signes de croix sur le front. Alors le compère se place entre eux, de manière qu'il ait l'homme à sa droite, la femme à sa gauche, croise les bras, le droit au-dessus; saisit de sa main gauche l'anneau de Spiro et de sa main droite celui de Rini; recroise les bras, le droit au-dessous cette fois, de manière à faire décrire un cercle aux deux bagues, et cela à trois reprises. Un peu plus tard, le pappas pose la couronne dorée sur la tête du mari et la couronne argentée sur celle de la femme : ces modestes diadèmes représentent, paraît-il, la joie des époux. Le compère recommence avec les couronnes le manège qu'il avait fait avec les anneaux, et cela trois fois devant chacun des quatre côtés de la table où il va se placer successivement en compagnie de Spiro et de Rini. Ceux-ci, toujours couronnés, s'assoient côte à côte, et le prêtre d'abord, puis tous les assistants vont baiser leurs couronnes, ou leurs fronts, ou leurs joues. Après cela, ils baisent eux-mêmes, ainsi que le compère, l'Evangile et la main du pappas qui le leur présente... Et que sais-je encore? La liturgie grecque est belle, mais longue.

On n'expose plus la chemise de la mariée pour en notifier la défloraison. Le marié n'annonce plus sa victoire nuptiale par un coup de pistolet. On sert une collation aux invités. Voilà tout.

Mais — ajoute M. Jacques Boulenger — les jours de gala, quand elle se met en grande toilette, la nouvelle épousée fait glorieusement flotter sur le côté de son tablier de soie une gerbe de rubans de couleur et pique à droite, sur sa coiffure, un extraordinaire bouquet de fleurs artificielles mêlées de plumes, de petits miroirs et de chromos minuscules, qui y produit l'effet le plus joyeux du monde.

§

M. Charles Maurras a retrouvé des « vers de jeunesse » qui

Ont bien dormi près de neuf lustres

Tout au fond de bahuts lacustres.

La Revue Universelle (1er mars) en offre à ses lecteurs un bouquet ou une couronne votive à la gloire de Psyché. Ce sont jeux classiques de poète qui, par son art, mériterait de former de nombreux disciples. On aimera, c'est certain, les deux pièces que voici, — d'un maître et qui les a écrites voici plus de quarante ans :

NOCTURNE DE FAUST

Vers tes voiles légers qui montent et descendent
(Chaque pas trahissant de cruelles beautés)
Quels vœux, quels rêves qui ne tendent
A presser le flot mort des heures de l'Eté !

Mais quand, le soir tombé, feuille à feuille, s'envolent
L'écharpe, la tunique aux replis odorants,
Tu jaillis dans une auréole
Où l'esprit te désire et la chair te comprend,
Gloire, gloire, bonheur et louange éternelle
A l'âme qui t'agite, ô merveille des corps !
Mon cœur en t'acclamant s'épanouit en elle
Avant d'y soupirer la plus douce des morts.

NOCTURNE DE PSYCHÉ

La lampe a charbonné... Des roses de la couche
Tu ne discernes plus le doux monstre endormi,

Heureuse si, volant de ton cœur à ta bouche,
Les baisers en suspens te gardent un ami!

Ainsi sont révélés du demi-dieu barbare
L'étreinte, la caresse et le silence amer :
Quand sa nef eut ravi la fille de Tyndare,
Les ténèbres du sang recouvrirent la mer.

Mais ton rire a sonné sur l'abîme du monde,
Psyché! Quelle colombe a réveillé le jour
Et, pure du souci d'un cœur qui lui réponde,
N'a longtemps roucoulé que l'amour de l'amour?

§

Le Feu (février) illustre d'une curieuse image d'un buste d'Emmanuel Signoret par H. de Groux — buste en terre glaise qui s'effondra avant son moulage et le lendemain même (en 1912) du jour où il fut photographié — un fragment de *Jacinthus,* prose lyrique annoncée par le poète dès ses 23 ans et qu'il n'acheva point. Cette prose est souvent très belle. « Un homme de cœur, Karl Marx », lisons-nous, avant cette déclaration formelle : « Je hais les morales, elles sont impies et stériles ».

La gentille âme naïve que celle du poète écrivant ainsi :

L'aurore se lève. Je suis pareil à l'homme des sommets où s'éveille la foudre et des vallées pleines de miel. Je suis venu pour émonder l'arbre de l'humanité des branches vaines et avides qui allaient compromettre sa vie.

Je ne répandrai pas de sang. Le sang humain est infiniment précieux. La force des destinées universelles fermente en lui; il est resplendissant d'une continuelle aurore. Il a la fureur du soleil et la couleur des roses. Le répandre c'est égorger un peu d'aurore.

L'homme est trop conscient aujourd'hui, trop instruit par les douleurs passées, trop généreux pour revenir aux gaspillages, aux expiations, aux mélancolies de la vie sauvage. Il est trop libre pour avoir besoin de crimes. Et on ne lui en commandera plus.

Je dois prendre en mes mains pour vous éclairer toutes les flammes de mes veines, les clartés sacrées que l'azur a éveillées en moi.

Mais le souffle des pensées m'a secoué trop fort. Tous mes fruits sont tombés. J'ai dit les destins. La foudre est descendue en moi,

Mon sang s'évapore. Je me flétrirai comme un lis, ayant jeté à plein calice ses parfums, comme un cri. Je ne crois pas au martyre. Je n'ai jamais souffert.

J'ai simplement épuisé ma vie immense et je meurs brisé par des tâches trop pures.

Je n'ai point besoin de votre pitié ni de votre admiration. Mais aimez-moi profondément comme l'azur au ciel, les suaves brises d'août ou le rayonnement des yeux des vierges...

. . . .

Allez! je ne suis qu'un Phidias sculptant l'idée vivante, intuitive et belle. J'ai retrouvé les formes divines que la matière humaine avait depuis longtemps perdues. Mes temples n'auront pas de voûtes.

Mais des couronnes de colonnades marqueront pour ceux qui y seront entrés les bords d'un dôme qui aura la profondeur même des cieux. Il y aura des arbres entre les colonnades. Le soleil dorera les marbres.

Et vous m'en élèverez sur les îles.

§

MÉMENTO. — *La Revue des Vivants* (mars) : Divers : « L'Allemagne après Stresemann ». — XXX : « Face à face à Shanghaï ». — « Otages », nouvelle de l'Irlandais Frank O'Connor. — « Valery Larbaud », par M. L. P. Quint.

Dits et Contre-dits (janvier) : cahier paraissant tous les deux mois et rédigé par M. Hector Talvart qui débute par un « Essai sur *l'essai* », d'un grand intérêt.

L'Idée libre (mars) : « La grande infection héréditaire », par M. Maurice Phusis, « biologiste ».

Les Amitiés (février) : M. René Martineau : « Notes inédites de Léon Bloy ». — « Silènces », aphorismes et remarques de M. Fagus.

La Revue hebdomadaire (27 février) : M. E. Vermeil : « Causes et aspects de la Crise d'outre-Rhin ».

Le Droit à la Vie (janvier-février) : Poèmes de M. Fernand Gregh.

La Revue de France (1er mars) : « Le général Henriot », d'après des renseignements inédits, par M. Ed. Cléray.

Le Correspondant (25 février) : Lettres inédites de Prosper Mérimée au Chancelier Pasquier.

Æsculape (février) donne une reproduction de l'étonnant masque mortuaire de Laurent le Magnifique et, d'après un *makemono* japonais ancien, une image stylisée du Phtirius Pubis.

Revue franco-belge (février) : « Tancrède et la Querelle avec Fréron », par M. E. Van den Borne.

Revue des Deux-Mondes (1er mars) : « La propagande allemande », par M. F. Eccard. — « Images norvégiennes », par M. Marcel Brion. — « Avec les chars d'assaut », par M. Ch.-M. Chenu.

L'Archer (février) commence une monographie du général Laperrine par M. A.-B. Marfan. — Emouvant souvenir du docteur Paul Voivenel à Gustave Le Bon.

Etudes (24 février) : « Notes d'une infirmière visiteuse », par Mme Marthe Hébert (centres de clinique contre la tuberculose).

La Revue du Monde noir (mars) : « Le spiritisme dans l'intérieur de l'Afrique », par M. Léo Frobenius. — « Poèmes haïtiens », par M. Marcel Boucard. — « Orgueil nègre », par M. F. Malval.

Europe (15 mars) : « Les Intellectuels et le Désarmement », par M. Jean Guehenno. — De M. Langston Hughues, poète de couleur : « Allez tous au Waldorf-Astoria ». — De M. Romain Rolland : « Courrier de l'Inde : échec au Roi. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une muse de Barbey d'Aurevilly (*Figaro* du 27 février). — Verlaine chez Vanier (*Figaro* du 29 février). — Mélancolie aux Charmettes (*Les Nouvelles Littéraires*, 27 février).

Mlle Suzanne Chabrol, dans le **Figaro**, révèle la personnalité d'une amie de la vieillesse de Barbey d'Aurevilly :

L'année dernière, à pareille époque, mourait, à Regmalard, un des derniers témoins de la vieillesse de Barbey d'Aurevilly; Mlle Marie Epinette succombait brusquement à l'âge de 73 ans, dans le tranquille petit bourg de l'Orne qu'elle ne quittait plus guère. Elle y vivait parmi les souvenirs de sa jeunesse, et cette jeunesse, elle l'évoquait avec tant de lucidité et tant de charme qu'en l'écoutant on pouvait la croire toute proche encore.

Elle avait connu Barbey d'Aurevilly, François Coppée et sa sœur Annette, Paul Bourget et bien d'autres, et rien ne pouvait lui causer plus de joie que de parler de ces amis aujourd'hui presque tous disparus.

Je la revois, dans le petit salon où l'on était sûr de la trouver vers le soir; les bibliothèques étaient pleines de livres, il y avait là toutes les œuvres dédicacées de Barbey d'Aurevilly, et au mur une grande réplique de son portrait; le beau visage romantique semblait la contempler du fond de son cadre, tandis qu'elle feuil-

letait pour moi l'album où étaient pieusement classés les nombreux billets qu'Aurevilly lui écrivit.

Elle l'avait connu alors que, toute jeune, elle habitait Paris avec sa mère, rue Oudinot, dans la maison où demeurait François Coppée. Elle me raconta un jour comment, à peine arrivée, elle se lia avec les Coppée à propos d'un magnifique chat qui leur appartenait et qu'elle avait caressé dans l'escalier. Annette Coppée se prit d'amitié pour la jeune fille, l'attira chez elle, la mêla à sa vie et lui fit connaître ses amis.

Ce fut là, en 1884, que Marie Epinette vit pour la première fois le magnifique vieillard qu'était encore Barbey d'Aurevilly. Il avait 75 ans, elle 25 ou 26 tout au plus. Barbey lui fit une inoubliable impression et un commerce d'amitié s'établit entre eux.

Pour ceux qui ont connu Marie Epinette, il est facile d'imaginer le sentiment d'affectueuse courtoisie que Barbey eut pour cette jeune fille très douce, d'un esprit vif et qui arrivait à Paris avec une âme toute neuve. Elle-même avouait dans sa vieillesse : « Je me croyais perdue, Paris me faisait peur. »

Le grand romantique, qui protesta contre l'imbécillité de son temps par sa tenue excentrique et superbe, son culte de la grandeur, sa fierté aristocratique et son style passionné, devait trouver une exquise douceur à la fréquentation de tant de simplicité. Les billets qu'il lui adressait de sa fantastique écriture, ornée de fioritures et de dessins et rehaussée d'encres aux couleurs fulgurantes, bleues, rouges, vertes, en font foi.

Miss Douilletina,

Comment vont nos délicatessina? La soirée d'hier vous a-t-elle tuée? Sinon, je me propose de venir passer la soirée auprès de votre fragilité.

Et celui-ci :

Si votre migraine, attendue hier, ne me met pas à la porte, j'irai chez vous ce soir. Prévenez miss Read.

Votre quoi?

Les migraines de Marie Epinette jouaient un grand rôle, en ce sens qu'elles devenaient une entrave aux réunions et aux sorties projetées :

Eh bien! Princesse de la migraine, serez-vous assez solide, ce soir, pour emplir le cirque de vos coquetteries et de vos brandebourgs? Savez-vous que c'est une dernière fête et que le spectre de Regmalard s'allonge sur tout ce que nous faisons.

Clémentinement à vous.

Car, pour cette enfant si douce, Barbey avait inventé ce mot : « clémentinement », ailleurs il la nomme : « Mon doux page Clémentin ».

L'été ramenait Mlle Epinette et sa mère à Regmalard et Aurevilly lui envoyait un livre, relié de rouge et de vert, avec ce quatrain :

DE PARIS A REGMALARD

Le rouge c'est l'amour, le vert c'est l'espérance,
Que sous ces deux couleurs ce livre dit tout bas.
Mais l'amour et l'espoir seraient de la démence,
Et vous-même n'y croiriez pas.
A miss Epinette :
Vous ennuyez-vous autant que je le désire?

Lui, ne connaissait pas ce Regmaland si humble et si pittoresque, ni la maison de son enfance qu'elle a toujours conservée et où elle est morte; c'est une maison très simple, comme on en trouve beaucoup en province, avec un beau jardin planté sur l'emplacement d'une tour que Guillaume le Conquérant avait fait élever, et d'où la vue s'étend sur les collines du Perche; c'est une maison très simple, comme on en trouve beaucoup en province, avec un beau jardin planté sur l'emplacement d'une tour que Guillaume le Conquérant avait fait élever, et d'où la vue s'étend sur les collines du Perche; c'est là qu'elle vivait avec un neveu tendrement aimé, au milieu de ses souvenirs.

Elle en avait beaucoup et les racontait avec une infatigable complaisance : « M. d'Aurevilly venait souvent le soir demander à partager notre dîner », disait-elle. Il s'annonçait par un billet, l'un d'eux porte dans un coin le dessin d'une coupe avec ces mots : « La coupe de champagne que nous ne boirons pas ». Si Mme Epinette s'excusait de la frugalité du menu, Barbey la mettait à l'aise : « Le pot-au-feu, madame, justement je l'adore! »

Si Aurevilly était souffrant, la servante des dames Epinette allait lui porter, rue Rousselet, les petits plats que la jeune fille confectionnait pour lui. Cette attention lui valut un livre ainsi dédicacé : « A Marie Epinette : Cuisine pour cuisine ».

Comme mon corps aime la sienne.
Que son âme aime la mienne.

« Ah! ma chère rue Oudinot! » soupirait souvent Mlle Epinette; l'ombre emplissait la petite pièce où elle se tenait; sur un fauteuil une grande poupée habillée de rose faisait une tache claire.

— C'est, me disait-elle, la première poupée sortie des ateliers

Jumeaux; les Jumeaux étaient des Regmalardais, j'avais cinq ans lorsqu'ils m'en firent cadeau, je l'ai toujours conservée.

A ces mille petits détails, on pouvait comprendre combien la charmante femme avait le souvenir de ceux qui avaient choyé et égayé son enfance.

§

Une cérémonie intime a été organisée le 28 février dans la boutique qui fut autrefois celle du libraire Vanier, l'éditeur de P. Verlaine. M. Henri Hugault en rend compte dans le **Figaro** :

En 1874, un petit commis en librairie, inconnu de tous, s'installait quai Saint-Michel, à l'ombre des tours de Notre-Dame. Dix ans plus tard, Verlaine franchit le seuil de Vanier : il lui apporte le manuscrit de *Jadis et Naguère*. Que s'est-il donc passé? Pourquoi le poète, qui n'est plus à ses débuts, songe-t-il à porter ses vers à Vanier? C'est que celui-ci a deviné le génie qui s'abrite sous le front olympien. Quelques années auparavant, il a racheté *Sagesse* à Palmé, éditeur, rue des Saint-Pères.

Il m'a été donné de consulter deux contrats passés entre Verlaine, demeurant alors cour Saint-François, dans la rue Moreau et son éditeur. L'un est daté du 16 octobre 1886. On y peut lire « ...Pour la réimpression des *Fêtes galantes* et des *Romances sans paroles*, deux cent cinquante francs. Cette somme lui sera payée comptant ce jour, le présent contrat tenant lieu de reçu. »

L'autre fut établi à propos de « la réimpression des *Poètes maudits* (première et deuxième séries réunies) en un seul volume tiré à 600 exemplaires et l'édition de la seconde série publiée d'autre part à 253 exemplaires «. Cette fois encore, Verlaine reçut la somme de 250 francs.

Sur le livre de comptes de la maison Vanier, « gardé religieusement sous sa couverture de percale noire », M. Hugault a retrouvé, à la dernière page, le montant des frais des funérailles de Verlaine :

11 janvier. Payé à la femme Schwob, pour soins donnés à Verlaine	10 fr
14 janvier. Service religieux troisième classe, pompes cinquième classe	1.169 fr
	1.179 fr

Ces frais, avancés par Vanier, sont balancés de la façon suivante :

16 mai. François Coppée	100 fr.
Ministre de l'Instruction publique (alors Emile Combes)	500 fr.
Quatrième édition *Sagesse,* droits d'auteur 1,600 exemplaires	375 fr.
Quatrième édition *Fêtes Galantes,* droits d'auteur, 1.650 exemplaires	275 fr.
Cession Vollard, édition *Parallèlement,* illustré, à 200 exemplaires	250 fr.

La boutique de Vanier, qui est aujourd'hui celle de Messein, est restée à peu près telle qu'en 1896.

Un seul changement, au point de vue topographique. Cette cloison de verre qui coupe la pièce en deux dans sa longueur n'existait pas. Il y avait là une grande table en sapin sur laquelle Willette a dessiné l'un de ses chefs-d'œuvre sur du papier couché, avec un grattoir. Cela donne aux ailes de ses anges un blanc resplendissant de lumière... Cette table était accolée à un guichet grillagé que Verlaine nous a décrit dans une de ses feuilles aujourd'hui rarissimes et intitulées *Les Hommes d'aujourd'hui.*

« ...Le magasin est en long; un vaste bureau qu'orne une caisse de bon augure luit doucement derrière une grille à guichets. C'est confortable et coquet. » Cette grille a disparu, mais à cela près le local est resté le même, avec ses étagères poussiéreuses où s'empilent les œuvres du poète.

§

M. Francis de Miomandre, qui a fait un pèlerinage aux Charmettes, confie sa mélancolie aux **Nouvelles Littéraires:**

Je viens de visiter les « Charmettes », la petite maison où l'ami Jean-Jacques connut les quelques jours heureux de sa pauvre vie agitée. Et j'en suis sorti bien triste, et me posant certaines questions, que sans doute je ne pourrai jamais résoudre. Ni personne non plus d'ailleurs.

C'est la courte-pointe du lit de Mme de Warens qui m'a surtout bouleversé. Posée sur un matelas qui est déjà lui-même tout de guingois, elle pend d'une façon lamentable jusqu'au parquet taraudé et défoncé et des générations de mites ont trouvé sur elle de quoi vivre sans se priver de rien depuis 1738. C'est un objet

d'une authenticité terrible. Il n'y a pas moyen de croire qu'on l'ait remplacée à aucun moment, je vous jure.

Oui, mais il faudra bien la remplacer un jour, quand elle ne sera plus que poussière. Et aussi les parquets, et certains meubles, enfin tout ce qui, à force d'usure, a perdu toute sa puissance d'illusion. A quel moment un objet chargé de souvenirs commence-t-il à les perdre, à n'être plus que son cadavre? Et comment croire que sa *copie* sera son *double,* au point de reconstituer un décor suffisamment plausible? Que signifient ces galvanisations? Qui espérons-nous tromper ici?

Au dehors, par un jour d'hiver si merveilleux qu'on ne pouvait s'empêcher de rêver aux primevères de la promenade amoureuse, aux pervenches de l'éblouissement, la nature riait dans l'insolence de sa jeunesse éternelle, et cette vieille maison ouvrait sur l'azur ses fenêtres branlantes, elle les ouvrait à serrer le cœur... à serrer le cœur.

Je crains bien que mon sensible et très sympathique confrère n'ait été le jouet d'une illusion : n'a-t-il pas remarqué que le mobilier actuel des Charmettes est d'un style postérieur à l'époque de Mme de Warens? Il y a, d'ailleurs, de sérieuses raisons pour affirmer qu'aucun objet témoin de son passage dans ce lieu romantique n'est resté sur place. La courte-pointe rongée par les mites n'est pas plus authentique que le reste.

P.-P. P.

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra : *Elektra,* tragédie en un acte de Hugo von Hofmannsthal (traduction française de H. Gauthier-Villars), musique de M. Richard Strauss.

L'Opéra, le 25 février, donnait la répétition générale d'**Elektra,** et jamais enthousiasme plus vibrant ni mieux mérité n'accueillit l'interprète principale d'une œuvre à sa création. Elektra, c'est Mme Germaine Lubin; et c'est si bien si complètement elle, qu'on ne peut plus, après l'avoir vue séparer d'elle son personnage. Même, on pourrait se demander si elle n'a pas — sans autre artifice que l'ampleur de ses moyens et la variété de son talent — créé une Elektra dont la perfection dépasse le rôle, si elle ne nous a pas faits les dupes de ses dons personnels. Cette création atteint, en

tout cas, le plus haut sommet de l'art dramatique. Il y a chez Mme Germaine Lubin tant de beauté farouche, mais humaine, tant de frénésie, mais qui ne déchoit jamais jusqu'à la vulgarité (Elektra, sous ses haillons, reste fille de rois), et la musique torrentielle de M. Richard Strauss charrie pêle-mêle tant d'élément troubles — jusques et y compris de la trivialité et de la lourdeur — que nous voici, par l'effet de cet harmonieux contraste, devant une sorte de prodige. Par une anomalie bien rare au théâtre, sans trahir une œuvre, mais au contraire en la servant avec une générosité et une intelligence admirables, en se donnant tout entière à son rôle, en apportant à son personnage des ressources vocales exceptionnelles, des dons physiques rarement égalés, voici qu'une interprète, en scène et toujours agissante du commencement jusqu'à la fin d'un ouvrage, l'élève et le grandit si bien que nous ne pouvons plus cesser de la voir et de l'entendre, à des jours de distance, à travers les lignes de la partition.

Comment analyser celle-ci froidement, objectivement, maintenant que nous avons subi le sortilège?

§

On a dit que l'*Elektra* de Strauss était moins grecque que germanique, et c'est bien certain. Hugo von Hofmannsthal a pris grand soin d'éliminer du plan que lui fournit Sophocle la belle scène, trop douce, trop attendrissante à ses yeux, où Oreste lui-même, déposant aux pieds de Clytemnestre l'urne funéraire qui est censée contenir sa propre dépouille, reconnaît à sa douleur Electre sa sœur et se fait reconnaître d'elle. Il ne veut point que nous soyons émus. Il veut que nous soyons secoués, broyés, palpitants. La violence est son seul but, et, par tous les moyens, il la veut pousser jusqu'au paroxysme. Le difficile, en pareil cas, est de ne point faiblir. Il y réussit; il n'est pas monotone. Il bouleverse les règles ordinairement observées, commence son *crescendo* sur un *fortissimo* et parvient, pourtant, à le pousser plus loin encore, presque sans repos, presque sans contrastes. Ce drame d'une brutalité voulue, concertée, et qui fait fi de

l'émotion, est-il plus près de la vérité historique que la tragédie classique? Peu importe : laissons disputer les archéologues et les historiens. Les fouilles qui nous révèlent les monuments minoens et la civilisation mycénienne ne nous renseignent point sur les passions que ces palais abritèrent. L'histoire reste toujours une pauvre science conjecturale : les tragiques grecs ont mis à la scène le drame des Atrides dix siècles après qu'Oreste immola sa mère pour venger son père. Ils n'étaient eux-mêmes pas mieux renseignés sur Clytemnestre, Agamemnon et leur lignée que nous ne le sommes sur Charlemagne, Roland et l'archevêque Turpin. Ils en étaient réduits à la tradition — c'est-à-dire aux embellissements et déformations ajoutés aux faits d'âge en âge et de récit en récit. Et c'est pourquoi il serait vain d'opposer Hofmannsthal à Sophocle, au nom de l'histoire. Mais il serait non moins absurde de tenir pour meilleure, historiquement, sa conception. Selon son goût, chacun peut concevoir l'horreur tragique à sa façon, regarder l'antiquité du point de vue qu'il préfère : la douceur racinienne ne renferme certainement pas moins de vérité humaine que la barbarie sauvage d'Hofmannsthal, car l'une et l'autre sont deux aspects différents des mêmes phénomènes. Mais selon que le musicien choisit son point de vue, nous avons la *Pénélope* de Fauré ou l'*Elektra* de Strauss. A la première, je l'avoue tout de suite, vont mes préférences; mais je n'en suis pas gêné pour reconnaître les mérites d'*Elektra*. Il faut, disait Flaubert, savoir admirer ce qu'on n'aime point. J'admire cette continuité de violence d'Hofmannsthal et de M. Richard Strauss. J'admire les qualités du compositeur, sa maîtrise extrême, son application têtue, son habileté sans pareille, sa connaissance si profonde de toutes les ressources de la polyphonie orchestrale, sa merveilleuse aptitude à triturer les *leitmotive*, à tisser une trame sonore d'une richesse somptueuse. Mais je n'aime point sans grandes réserves tout ce qu'il fait. Il lui manque, à mon goût, une qualité essentielle à l'artiste : le choix difficile des matériaux employés, la sévérité envers soi-même; et cette absence d'une vertu si nécessaire l'incline à se contenter parfois de thèmes d'une vulgarité et d'une platitude qui étonnent. Je crois que *Till Eulens-*

piegel restera le vrai chef-d'œuvre de M. Richard Strauss, parce que le héros de De Coster convenait exactement à ses moyens et lui permettait de s'abandonner sans contrainte à sa nature : dans ce poème symphonique, ses défauts mêmes le servaient.

Et pourtant, il est capable de s'élever jusqu'à la grandeur. Mais au prix de quels efforts! Il souffle, halète, se démène. Il lui faut — non point exceptionnellement, comme à Wagner — des moyens exceptionnels, un orchestre renforcé. Il lui faut aussi une cantatrice d'une résistance physique à toute épreuve. Il impose aux musiciens et à leur chef (imagine-t-on la difficulté de leur tâche, et quelle merveilleuse endurance a dû montrer M. Philippe Gaubert?), aux artistes en scène, une tension, un effort surhumains — inhumains. Auprès de cet acte démesuré, colossal, qui, presque sans repos, avec deux courtes accalmies, dure une heure et cinquante minutes, les prouesses wagnériennes ne semblent qu'amusettes. Mais — j'en reviens à mes premiers mots — je ne puis concevoir cette œuvre sans une protagoniste non seulement exceptionnelle, mais encore capable de se montrer exceptionnelle avec assez de naturel et de simplicité pour nous faire oublier — qu'on me passe le mot — le caractère monstrueux de l'œuvre interprétée. Mon Dieu! je ne puis m'empêcher de rapprocher tous ces efforts titanesques pour atteindre la grandeur, et ces essoufflements du compositeur, aux six mesures de *Don Giovanni* qui suffisent à Mozart pour faire mourir le Commandeur. Voilà la vraie grandeur, me semble-t-il. Mais il est vain de discuter. Il faut admettre le postulat proposé par les auteurs, et, aussi bien, le vouloir changer c'est se montrer surpris que les pommiers ne produisent pas des oranges : chacun obéit à sa nature et donne les œuvres pour lesquelles il est né.

§

Le rideau se lève dès le premier accord. Nous apercevons au fond de la scène l'entrée du palais, en haut d'un perron dont les degrés entourent une fontaine. A gauche du palais, un escalier borde le bâtiment où logent les serviteurs; à

droite, une autre construction massive. Le soleil est couché. Sous la garde d'une surveillante, armée d'un fouet, les esclaves domestiques viennent emplir les amphores. Elles parlent — car, de tout temps, les fontaines furent des lieux où les femmes bavardèrent — et leurs premiers mots créent, pour ainsi dire, l'atmosphère de terreur où l'on va nous tenir : « Où est Elektra? — C'est pourtant son heure. C'est l'heure où le nom de son père hurlant, elle en ébranle les murs! » Elektra paraît, se retire, ne revient qu'après le départ des servantes, et « comme une chatte sauvage », elle crie son désespoir. Dans ce palais souillé par le crime de Klytaimnestra, chaque soir, à l'heure où fut frappé le Roi des rois, elle revoit Agamemnon sanglant, tel que le frappèrent « elle et celui qui dans ta couche, dans ta royale couche, avec elle dort ». Elle l'appelle, elle veut le voir pour que cette apparition lui donne plus de haine et plus de courage, car elle n'a qu'une pensée, qu'un désir, frapper Ægysthe et Klytaimnestra et les abattre avec la hache qui fut l'instrument de leur crime. Cette tâche accomplie, après avoir immolé aux mânes apaisées de leur père ses meurtriers, et puis ses chevaux de guerre, que d'indignes mains ont conduits, « nous, ton sang, ton fils Oreste et tes deux filles, tous trois, la tâche accomplie, sous la voûte empourprée des vapeurs de sang, pareilles à celles que traîne le soleil, nous danserons tous trois, autour de ta tombe! »

Mais Oreste est en exil, et Chrysothémis, la jeune sœur d'Elektra, n'est robuste que de corps. Son âme est troublée par le désir d'aimer, et la haine ne peut l'occuper tout entière. Elle arrive, pourtant; elle avertit Elektra que leur mère veut la jeter dans une tour et l'y laisser mourir. Et Klytaimnestra paraît elle-même : le sommeil la fuit; des songes horribles hantent ses nuits. Ce soir, Elektra paraît moins farouche. Peut-être pourrait-elle conseiller sa mère, lui donner un remède qui calme ses cauchemars? De remède, répond Elektra, il n'en est qu'un. Il faut que « le juste sang jaillisse sous la hache ». Il faut qu'une « bête impure soit immolée ». Et quel animal impur, interroge Klytaimnestra un de mes prisonniers? — Non, un homme libre!... Elektra ne veut répondre, interroge à son tour : « Vas-tu laisser

rentrer Oreste? — J'ai fait défense que l'on parle de lui! — De lui, tu as donc peur? » Et, s'exaspérant, à mesure que, de mensonges en mensonges, sa mère essaie de lui faire croire qu'Oreste est frappé de démence, et qu'elle a envoyé de l'or à ceux qui le veillent pour qu'ils le traitent en fils de roi, Elektra, dans un cri prophétique, lui annonce qu'elle va périr, frappée comme le fut Agamemnon. Epouvantée, Klytaimnestra laisse tomber son sceptre. Les servantes accourent. Un messager vient d'arriver au palais, apportant la nouvelle de la mort d'Oreste. Et ce trépas, qui apaise Klytaimnestra, met au désespoir Elektra. Elle n'y peut croire, hurle sa douleur, supplie Chrysothémis de prendre la hache et d'accomplir avec elle le geste vengeur, à la place d'Oreste: « Toi, tu es forte, toi, tes nuits virginales t'ont faite robuste! Tout ton être plein de vigueur frémit. Tu es vive comme une pouliche! Tu peux glisser par chaque fente, passer par les fenêtres! Et combien tes bras que je tâte sont frais et forts, ma sœur! Quelle force est dans tes bras! » Mais Chrysothémis, effrayée, n'ose armer sa main. Elle conseille de fuir. Elle veut connaître l'amour...

Elektra frappera donc seule. Et silencieusement, à la façon d'une bête, elle va creuser le long du mur, près de la fontaine, pour déterrer la hache dont Ægysthe, naguère, abattit Agamemnon. Mais des pas interrompent sa besogne : un homme vient. Il est couvert d'un manteau de deuil. Elle l'interroge : « Moi, et un autre qui m'accompagne, répond-il, nous portons un message à la Reine. Vers elle on nous envoie, pour témoigner ensemble que son fils Oreste a succombé à notre vue, écrasé par ses coursiers eux-mêmes... J'étais de son âge, et son ami de chaque instant. » Alors Elektra, en proie au désespoir, maudit le messager de la triste nouvelle, maudit les habitants du palais, ceux qui, « en cette bauge vivent, mangent et dorment! » alors qu'Oreste, attendu pour la vengeance, Oreste est mort, alors qu'elle-même, Elektra, plus misérable que la bête, vit toujours. Son cri pathétique fait tressaillir le messager. « Elektra! Elektra! Est-ce ainsi que l'on t'a traitée? Peut-être, ils ont osé te battre? » Mais elle repousse cette pitié. Elle ne veut point qu'on la console. Elle veut qu'on la laisse accomplir son destin. Alors

le messager avoue : Oreste vit. Elle doute : il insiste. Et passe un vieux serviteur, suivi de trois autres, qui, en silence, viennent baiser les pieds du voyageur. Ainsi Eumée, avant Pénélope elle-même, reconnut Ulysse. Le messager n'est autre qu'Oreste. Elektra, transportée, reste muette, contemple Oreste, puis doucement, tendrement (c'est le seul passage où la brutalité de l'action se détende), elle murmure ce nom si cher à son cœur, si doux à ses lèvres. Et comme Oreste l'embrasse, elle le repousse : « Je suis l'affreux cadavre de ta sœur, mon pauvre enfant. Pourtant d'un très grand roi je suis née... Je crois que j'étais belle... Crois-tu donc qu'au temps où mon corps enchantait mes yeux, ses plaintifs soupirs, ses gémissements ne troublaient pas mes nuits? Ils sont jaloux les trépassés, et lui (Agamemnon), à la seule haine, la haine aux yeux creux, il m'a fiancée! » Oreste est déterminé : il est revenu pour agir, et la vue d'Elektra décuple ses forces, affermit sa résolution. Une servante paraît : Klytaimnestra attend le messager. Oreste entre dans le palais, tandis qu'Elektra, farouche, à grands pas, tête baissée, passe et repasse devant la porte. Elle attend, semblable à la bête aux aguets. Et soudain un horrible cri déchire la nuit : « Ah! frappe, frappe encore! » hurle Elektra, en proie au délire. Ægysthe arrive. Elektra le guide, éclaire son chemin, lui dit que les messagers l'attendent, auprès de Klytaimnestra. Il est plein de défiance, et finit pourtant par entrer. Et bientôt, il reparaît à une fenêtre; il arrache le rideau, hurle : « Au meurtre! », et s'écroule. Chrysothémis et les esclaves reviennent, tandis qu'Elektra, ivre d'une joie sauvage, danse, danse comme une ménade en délire jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée...

§

On a dit : « Cette œuvre vient trop tard. Il fallait la monter à l'heure de sa nouveauté. Elle a été écrite il y a vingt-cinq ans, jouée à Dresde en janvier 1909; c'est avant la guerre qu'elle eût été de saison. »

L'argument ne vaut rien. *Elektra*, comme *Salomé*, comme *Le Chevalier à la Rose*, devait s'inscrire au répertoire de

l'Opéra. Ce n'est point parce que la guerre a retardé de monter cet ouvrage qu'il fallait le remettre aux calendes. Mais, écoutant cette partition, nous ne devons pas oublier qu'elle date de vingt-cinq ans. D'ailleurs, il est bien probable que si M. Richard Strauss l'écrivait aujourd'hui, il emploierait exactement les mêmes procédés, car ces procédés, il ne les a pas choisis au hasard, ni même librement : ils lui ont été, en quelque sorte, imposés par sa nature, par son tempérament.

Ce sont les mêmes que dans *Salomé*, et c'est encore la technique wagnérienne, le *leitmotivisme* méticuleux, le travail appliqué de l'instrumentation. Chaque thème conducteur est savamment adapté au contexte à chaque citation nouvelle et serti, comme une pierre précieuse, par la main d'un orfèvre extraordinairement habile. Tout, jusqu'au plus petit détail, jusqu'au moindre changement, marque une intention, exprime un symbole. Le choix des timbres, leurs combinaisons, le dosage des sonorités, est pareillement travaillé, médité. Il n'y a certainement pas beaucoup d'ouvrages aussi « objectifs » que celui-ci; et pourtant cet « objectivisme » même prend la valeur d'une confidence sur l'auteur. Il est la marque d'une volonté tyrannique, tendue, opiniâtre. Le musicien ne cherche pas plus que son librettiste, à nous émouvoir; mais comme lui, il veut nous étreindre et nous plier. Et il y réussit, tant il a de force, tant il est sûr de lui.

L'orchestre est celui de Wagner, mais renforcé. L'instrumentation s'apparente étroitement à celle de la *Tétralogie*. L'emploi des cors, des tubas en de nombreux passages, rappelle à s'y méprendre les développements du thème du Walhalla. L'écriture est résolument tonale. Elle ne révèle aucun procédé qui soit propre au compositeur; mais c'est par son habileté elle-même qu'elle est originale. Et n'est-ce point le compliment le plus vif que l'on puisse faire à un auteur que de reconnaître que, tout en usant des mots de tout le monde, il se crée, pourtant, un langage personnel?

L'écriture des voix donnerait prise à de sérieuses critiques : ce n'est pas seulement par la longueur de l'effort qu'il lui impose que M. Richard Strauss exige de son inter-

prète principale une tâche surhumaine, c'est, de surcroît, par la tessiture du rôle (du *la bémol* grave au *contre-ut*). Ni la hauteur des sons, ni leur volume, ni leur durée ne l'inquiètent. Et entre la scène et la salle, il dresse l'obstacle d'une polyphonie instrumentale d'une incroyable richesse. Deux courts répits : le dialogue d'Elektra et de Chrysothémis, et puis la scène entre Elektra et Oreste. Celle-ci est d'une réelle beauté, mais plus sensuelle que tendre.

Le thème d'Agamemnon est une invention magnifique et son développement, dès les premières mesures du rôle d'Elektra, est grandiose. Il constitue, en quelque sorte, l'assise thématique du drame qu'il parcourt d'un bout à l'autre, sans grands changements. Le thème d'Oreste, plus court, très reconnaissable, lui aussi, apparaît tronqué lorsque le fils du Roi des rois revient sous le déguisement d'un messager.

Volontiers, M. Richard Strauss emploie le rythme de la valse : sa partition foisonne, si l'on peut dire, d'ébauches, plus ou moins développées, de valses, et qui ne contribuent pas peu à lui donner ce caractère de vulgarité dont on s'étonne...

§

L'interprétation est de premier ordre.

L'orchestre, d'abord, a montré une vaillance dont on ne saurait trop le louer : je ne crois pas qu'il existe un ouvrage dont l'exécution impose à tous un pareil effort, aussi méticuleux, aussi prolongé. M. Philippe Gaubert s'est donné tout entier, généreusement, à la tâche écrasante qui lui incombe. On a voulu, aux soirs de la répétition générale et de la première, qu'il vînt sur la scène, lorsqu'on rappela les artistes du chant. Et ce ne fut que la simple récompense due à la vigueur, à la précision, à la fougue magnifique du chef qui anime cette partition torrentielle.

Le rôle de Klytaimnestra est tenu par Mlle Ketty Lapeyrette. Son contralto a de beaux accents tragiques, et elle prête à son personnage de nobles attitudes. Mlle Germaine Hoerner est une Chrysothémis vocalement parfaite. M. Singher a joué le court rôle d'Oreste en grand tragédien. Par la sobriété pleine de grandeur de son maintien, par l'harmo

nieuse dignité de ses gestes, par la pureté de sa voix et sa science du chant, il est, dans l'unique scène où il paraît, le digne partenaire de Mme Germaine Lubin. Cette création lui fait honneur; mais on en peut dire autant de tous les rôles qu'on lui confie : Oreste, déjà, dans l'*Iphigénie* de Glück, Iago, et, hier, Bazaine. Quant à Mme Germaine Lubin, qui porte tout le poids de la pièce, j'ai dit déjà que son Elektra est un pur chef-d'œuvre de réalisation scénique, une réussite complète. Grâce à la perfection de sa technique vocale, la cantatrice est à l'aise au milieu des difficultés dont son rôle est semé. L'ampleur de sa voix, sa pureté, la qualité du timbre, ses accents profonds, émouvants et passionnés, sont incomparables. Mais la composition plastique du personnage n'est pas moins digne d'admiration. Mme Germaine Lubin s'est fait le masque d'une Gorgone au chef hérissé de boucles qui semblent des serpents. Elle est d'une beauté pleine d'horreur, et si expressive que son corps, en tous ses gestes, se révèle comme une autre orchestration du drame. Sa danse est prodigieuse, et jamais, sans doute, on n'a su traduire comme elle le fait des sentiments que leur violence tumultueuse semble pourtant rendre inexprimables. Par son tact, par sa mesure, elle réussit à dissiper toute équivoque dans la scène avec Oreste, qui, grâce à la sensualité de la musique, eût, sans cette réserve de l'interprète, paru plus voluptueuse que vraiment grande. Au milieu du chef-d'œuvre germanique, elle est un constant rappel de l'eurythmie et de la noblesse helléniques.

C'est M. René Piot qui établit la maquette du décor et des costumes, et, avec MM. Jacques Rouché et Serge Lifar, régla la mise en scène. Eux aussi ont droit aux plus vifs éloges. Le décor est d'une belle simplicité, bien combiné pour les évolutions des personnages. On sent que les moindres détails ont été mûrement choisis. Les jeux de lumière suivent l'orchestre et semblent le complément visuel des sensations auditives voulues par le musicien. Ils accentuent le caractère démoniaque du drame. Au contraire, les mouvements des personnages, les évolutions des porteuses d'amphores, des serviteurs, des guerriers et des porteurs de torches, nous rappellent qu'Elektra reste malgré tout

grecque. On a fait appel à des athlètes dont M. Serge Lifar a réglé les évolutions, et cela nous vaut un harmonieux spectacle, fort loin de celui que nous donnent d'ordinaire les figurants habituels. En résumé, la collaboration de MM. Jacques Rouché, René Piot et Serge Lifar est des plus heureuses.

Voilà donc des représentations qui font grandement honneur à notre Académie Nationale de Musique et de Danse. *Elektra,* de l'avis unanime, n'eût trouvé nulle part ailleurs une interprétation aussi belle. Il serait souhaitable que les snobs, toujours enclins à dénigrer ce que l'on fait ici pour mieux exalter ce que l'on fait ailleurs, eussent l'occasion de pouvoir comparer. Mais, au fait, le propre du snobisme est de ne point juger par soi-même... Pourtant, une troupe qui compte dans ses rangs (et non point spécialement engagés pour quelque éphémère gala) des artistes comme Mmes Germaine Lubin, Germaine Hoerner, Ketty Lapeyrette, M. Singher — un chef d'orchestre comme M. Philippe Gaubert — pour m'en tenir, fort injustement, à la seule distribution d'*Elektra,* — un théâtre où l'on accomplit de tels efforts et où l'on réussit si complètement de telles présentations, concourent grandement à maintenir le renom artistique de notre pays.

Et cela, il serait bon que, pas plus que les snobs, les politiciens ne l'oublient...

RENÉ DUMESNIL.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉS

Exposition d'Art Religieux Ancien au Musée Masséna, à Nice : dalmatiques, chasubles, chapes, croix de procession, reliquaires, rétables, etc. — Réflexions sur les ventes.

Chacun peut remarquer que, depuis quelques années surtout, la Province s'affranchit de plus en plus de Paris et tend à s'organiser une vie qui lui soit propre, bien qu'à l'instar de celle de Paris. On ne compte plus les expositions, foires, fêtes, manifestations qui se produisent un peu partout, et dans tous les domaines, artistique, littéraire, économique. En ce moment, il y a à Nice une **Exposition d'Art Religieux Ancien** qui attire chaque jour au Musée Masséna

un nombre considérable de visiteurs. On en doit l'initiative à deux animateurs de haute envergure, M. Jean Médecin, maire, et Mgr Paul Rémond, évêque de Nice. Sur la demande de l'un et sur l'invitation de l'autre, les paroisses du diocèse ont confié le meilleur de leurs trésors aux organisateurs de cette Exposition. Il y a ainsi au Musée Masséna un ensemble d'objets précieux et magnifiques qu'on ne reverra sans doute jamais plus.

La cathédrale de Nice a envoyé deux *Dalmatiques* du XVe siècle, en velours rouge ciselé sur fond or, avec applications, pour former la croix, de saints brodés en soie. Vence, ville autrefois épiscopale, a remis la *Crosse* de ses évêques, en cuivre argenté, travail de la fin du XVIe siècle, et trois *Masses* de chanoines dignitaires, œuvres de la même époque. Mais, surtout, elle s'est séparée pour la durée de l'Exposition de trois *Chasubles* d'une richesse incomparable, dont une en drap d'or, avec croix en broderie de Venise, qui dut appartenir à l'évêque Godeau. Deux *Chapes* d'une rare splendeur, en velours de Gênes avec grandes fleurs polychromes, proviennent de deux villages des Alpes, Utelle et Saint-Martin-Vésubie. Les *Croix de procession* sont nombreuses. Toutes offrent un réel intérêt, soit par la matière, soit par le travail. Beaucoup s'ornent d'émaux translucides : telles celles des églises du Broc, de Belvédère, de Valdeblore, d'Entraines, de Saint-Martin-Vésubie. La plus ancienne fait partie de la collection Schley. Elle date de la fin du XIIe siècle et se compose de lamelles en cuivre gravé et ciselé appliquées sur bois, avec un Christ en bel émail bleu-vert.

Les *Reliquaires* offrent les formes les plus diverses. Celui de saint Honorat, XVe siècle, à la cathédrale de Grasse, simule une maison, en bois polychromé, avec 32 petits personnages sculptés sur ses contours. Auribeau possède également un reliquaire du XVIe consacré à saint Honorat. On voit une dent du saint évêque dans un tube en verre fermé à ses extrémités par une petite ogive où brillent des émaux translucides. Il est posé sur un pied au milieu duquel un nœud porte des figurines gravées et ciselées. Mais les deux reliquaires les plus importants sont en argent. L'un est la propriété de l'Hôpital Saint-Roch de Nice, l'autre celle de

l'église de Lucéram. Ils sont tous les deux du xve siècle. Dans le premier, saint Roch est debout. Sa main droite tient un long bâton auquel est suspendu son chapeau; la main gauche montre la plaie de sa jambe à un ange debout devant lui. Non loin, un chien assis regarde la scène. Les trois statuettes sont en argent repoussé et martelé. Le second reliquaire représente sainte Marguerite émergeant du dos d'un monstre terrible, à gueule ouverte et menaçante. L'orfèvre a mis beaucoup de vie dans son œuvre.

La petite ville de Saint-Paul du Var a prêté tout son Trésor. C'est l'un des plus riches connus. Il se compose surtout de trois statuettes en argent, avec parties en argent doré. La statuette la plus grande représente la Vierge debout, avec l'enfant Jésus sur le bras gauche. Les deux autres statuettes, plus petites, figurent saint Jean-Baptiste et saint Sébastien, travaux d'orfèvrerie du xve siècle. La Vierge est donnée comme une œuvre du XIIIe. C'est une erreur évidente, imputable sans doute à ceux qui firent les Inventaires, un peu à la hâte, à l'époque de la loi de Séparation. On sait que, dans l'Art français, *toutes* les Vierges du XIIIe sont *assises* avec l'enfant Jésus entre les genoux. Celles du XIVe sont *debout* avec l'enfant sur le bras gauche, ce qui donne à ces Vierges un déhanchement si caractéristique. La Vierge de Saint-Paul du Var, loin d'être du XIIIe, est une œuvre de transition entre le XIVe et le XVe. Son socle, à pans coupés et séparés par des petites colonnettes, ressemble en effet singulièrement au socle du saint Sébastien, œuvre du xve. Un lien de parenté existe ainsi entre les deux œuvres et les rapproche comme dates.

Les *Rétables* ne manquent pas à l'Exposition du Musée Masséna. L'un est en albâtre sculpté, avec sept panneaux représentant des scènes religieuses. C'est une œuvre anglaise du xve, à M. Frank Jay-Gould. Un autre, à M. René Gimpel, provient d'une ancienne chapelle de Vence. Il porte la signature d'un peintre niçois du XVIe, Jacobus de Carolis, et représente la Vierge et l'enfant Jésus entre des anges et des archanges. Un autre peintre niçois, Miralheti, est l'auteur du rétable de la *Vierge de Miséricorde*, à la chapelle des Pénitents Noirs de Nice. A Ludovic Bréa, on attribue le rétable

de l'*Annonciation*, à l'église de Lieuche. L'artiste qui peignit au xve siècle le rétable de *Saint Etienne*, à l'église de Gréolières, est inconnu, mais il donne une émouvante impression de finesse, de délicatesse et de candeur. En regardant son rétable, je pensais à une œuvre de Maurice Denis, mais plus vive de couleurs.

La fresque prêtée par les frères Couëlle, détachée de quelque mur avec précaution et habileté, a subi forcément quelques retouches. Elle n'en est pas moins fort intéressante par son expression rendue au moyen de deux couleurs sanguine et noire. La Vierge est assise, avec l'enfant sur ses genoux. Ses yeux et ceux de l'enfant, admirables de douceur et de pureté, font songer à une œuvre de l'époque byzantine. Le catalogue la donne comme une œuvre du xiiie et de la région des Pyrénées.

Quatre grandes *Tapisseries* décorent des panneaux de murs. Celle de Janson et de M. Larcade n'évoquent rien de religieux. Celle du Musée Chéret, la *Résurrection*, offre des couleurs un peu ternes. Au contraire, la tapisserie de M. Frank Jay-Gould, « *Judique et Olopherne* », se distingue par un beau coloris bleu et rouge. Dans une bousculade de tours, de cavaliers et de chevaux, formant une composition un peu touffue, Judith et sa servante se dressent au milieu de la scène, calmes et graves, en robes d'apparat, coiffées l'une du hennin et l'autre du haut bonnet si caractéristiques du xve siècle.

Il y a encore des calices, des ciboires, des châsses, des plaques d'évangéliaires, un rare missel manuscrit du xve, à la Bibliothèque de Grasse. Mais on ne peut tout décrire. Pour tout résumer, l'Exposition du Musée Masséna laissera un souvenir durable.

D'autre part, les amateurs de choses anciennes n'ont que l'embarras du choix pour assister à des ventes. Autrefois, Paris attirait à lui tous les objets anciens qui étaient à vendre. Mais aujourd'hui le prix élevé des emballages et des transports empêche cet exode vers la capitale. Les *Ventes* ont lieu sur place, avec des experts qui s'appliquent à faire le mieux possible. Tous les jours, ou à peu près, il y a des

ventes à Cannes, à Nice, à Villefranche, avec MM. René Morot, Martini et Fabre comme experts.

On ne peut les suivre toutes. Faisons seulement quelques remarques, qui se dégagent des ventes de province comme de celles de Paris :

1° Il y a abondance de choses *discutables*; la « crise » en fait sortir de tous les côtés; elles se vendent à des prix ridicules de bon marché, c'est-à-dire à leur vraie valeur. Comme il est naturel, la crise dégonfle ce que certains marchands avaient gonflé outre mesure.

2° Les bons objets, ceux qui ne sont suspects en rien, ni comme retapage, transformation et truquage, — ces objets-là tiennent les cours. Malgré tout, au milieu des rafales qui font baisser les monnaies, les valeurs mobilières, les immeubles, ces reliques du passé, saines et belles, représentent encore le meilleur placement que les sages puissent faire.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS D'ART

Paul Brulat et G. Janneau : *La Peinture à travers les âges*, Figuière. — Henri Serouya : *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*, La Renaissance du Livre. — Jean Miccoa : *Perspectives sur l'Art*, Piton. — Henri Guerlin : *L'art enseigné par les maîtres. L'Esthétique*, Laurens. — Daniel Marquis-Sébie : *Le Message de Bourdelle*, L'Artisan du Livre. — Rainer Maria Rilke : *Lettres à Rodin*, Emile-Paul. — Arnold Goffin : *L'Art Primitif italien. La Peinture*, Desclée de Brouwer. — Ch. Magué : *Les Dentelles anciennes*, Les Editions pittoresques. — Pierre du Colombier : *L'Art français dans les cours rhénanes*, La Renaissance du Livre.

Les romanciers modernes ont acclimaté dans notre littérature la mode des voyages rapides. On monte dans un wagon-lit et l'on traverse l'Europe. Ou bien on s'embarque pour l'Amérique, on y séjourne quelques semaines et l'on écrit un livre : c'est bien la meilleure manière de préparer les lecteurs pour des excursions futures, puisqu'on ne leur fait connaître que ce qu'eux-mêmes y pourront voir.

Les écrivains d'art, eux aussi, s'abandonnent aisément au goût de se déplacer en vitesse dans l'espace et dans le temps. Au lieu d'explorer un coin de pays, d'y aller de découverte en découverte, ils parcourent d'immenses contrées dont ils notent les grandes lignes et les caractéristiques générales. Quand, négligeant l'histoire de l'art, ils s'adonnent

à l'esthétique, il ont l'air de filer en avion entre deux couches de nuages.

La Peinture à travers les âges, que viennent de donner MM. Paul Brulat et G. Janneau dans la « Bibliothèque du xxe siècle », est une course à fond de train d'un bout à l'autre de l'histoire. En 180 pages fort peu denses, ils nous font voir toute la peinture. Cinq pages pour l'Antiquité, et déjà nous sommes en Italie, à Florence avec Cimabuè, à Sienne avec Duccio. Et après tout, quand nous avons salué Vinci, Raphaël et Michel-Ange, fait un tour dans les Flandres, en Hollande et en Espagne, jeté un coup d'œil sur la peinture germanique et la peinture anglaise, passé en France, pour peu que nous ayons de la mémoire et le don de nous représenter vivement les choses, nous en savons plus sur l'art que la plupart des gens cultivés.

§

M. Henri Serouya s'est cantonné dans un district beaucoup plus resserré et qui est encore fort étendu. Son **Initiation à la Peinture d'aujourd'hui** est une revue d'ensemble du mouvement de la peinture moderne. Elle est illustrée de vingt reproductions fort bien venues. L'auteur s'est proposé « d'étudier les principes généraux des différentes écoles qui régissent l'art plastique contemporain ». Après un examen cursif des diverses tendances de la peinture dans la première partie du xixe siècle, Davidisme, Romantisme, Réalisme, puis des tendances plus récentes, impressionnisme et néo-impressionnisme et enfin fauvisme, il aborde l'art d'aujourd'hui : cubisme, expressionnisme, futurisme, surréalisme. Il apporte, avec beaucoup de renseignements précis, nombre d'idées personnelles. Après l'avoir lu, on est disposé à poser quelques questions auxquelles il faudrait répondre pour porter un peu de clarté dans les débats sur la production contemporaine. Qu'est-ce donc que l'art d'aujourd'hui? N'est-il pas constitué par l'impressionnisme et le néo-impressionnisme, auxquels se raccordent les Fauves et un certain nombre d'artistes plus jeunes qui ne sont ni futuristes ni cubistes ni expressionnistes ni surréalistes? Au surplus l'ex-

pressionnisme n'appartient-il pas à l'Europe centrale et le futurisme à l'Italie? Et, dans toute étude sur l'art d'aujourd'hui, ne convient-il pas de nous placer au point de vue français et de nous garder des intrusions étrangères qui nous imposeraient des formes d'art incompatibles avec notre caractère? Pour apprécier la peinture contemporaine, il faut avant tout déblayer, comparer les œuvres, oublier les doctrines et revenir sans cesse aux maîtres d'hier, Delacroix ou Corot, Renoir ou Cézanne, pour leur demander une leçon de goût.

Dans **Perspectives sur l'art,** M. Jean Mittoa a voulu tracer « un bref tableau de l'activité esthétique telle que nous la connaissons aujourd'hui : Notions 1930 ». C'est un premier livre qui semble devoir être suivi de beaucoup d'autres. Quelle est la place de l'art dans la vie humaine? Quelles sont les aspirations confuses des groupes humains vers la beauté? Quels sont les liens de dépendance entre l'artiste et le public? Quel est le résultat de l'activité esthétique? Procure-t-elle le bonheur? M. Mitton sait quelles réponses contradictoires peuvent être données à ces questions. Il a du brio et de l'agilité d'esprit. On lui demanderait d'aérer ses développements, de raccourcir ses paragraphes, de fuir le ton de la dissertation philosophique pour mettre en lumière un talent qui est réel. Nous serions tentés de renvoyer tous les écrivains qui veulent composer des essais sur l'esthétique à un modèle qui est encore tout près de nous : Remy de Gourmont; et, pour la conduite de la pensée, il y a un autre modèle qu'on néglige trop : Jules de Gaultier.

Qu'il s'agisse d'art ou de tout autre sujet, tout est dit et l'on vient trop tard. Plutôt que de chercher du nouveau, M. Henri Guerlin s'est préoccupé de recueillir ce qu'ont écrit, dit, pensé artistes et écrivains sur la technique des arts. Sous ce titre général : « L'art enseigné par les maîtres » il a publié un choix de textes qui comprend déjà six volumes. Le plus récent est consacré à **L'Esthétique.** Les citations qu'il renferme ne contenteront aucun de ceux qui désireraient une définition du beau, mais elles fourniront aux artistes une riche matière à méditation.

§

Quel que soit le désir des nouveaux venus de s'imposer à l'opinion, notre époque reste sous la dépendance de certains de nos aînés qui dominent encore la production actuelle. Parmi les sculpteurs, la gloire de Bourdelle a presque égalé celle de Rodin. Dans **Le Message de Bourdelle,** M. Daniel Marquis-Sébie a voulu montrer ce grand artiste près de ses élèves, donner l'impression de sa présence, restituer sa conversation, faire comprendre son action personnelle sur l'entourage. Bourdelle, qui parle comme un artisan qui veut instruire d'autres artisans, s'efforce pourtant d'éveiller les esprits. La leçon d'un maître dans un atelier d'artistes comporte à la fois beaucoup de terre à terre et beaucoup d'envolée. Elle perd sa valeur d'observation précise, professionnelle, quand elle est redite loin du travail des élèves, loin du modèle.

L'œuvre de Rodin, qui repose sur une admirable base matérielle, sur la compréhension du corps humain, de ses attitudes, de ses exigences, est aussi occidentale que possible. Dans sa préface aux **Lettres à Rodin** de Rainer Maria Rilke, M. Georges Grappe rappelle que cet écrivain, né à Prague, voyagea en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Russie. Il se laissa gagner par l'insondable de l'âme russe. Et voilà que les statues de Rodin qu'il a contemplées dans les musées agissent sur lui à la manière d'une révélation. Il se charge d'un ouvrage sur le grand sculpteur dans une collection de monographies allemandes. Il vient à Paris et fait sa connaissance. Les lettres qu'il lui écrit en français montrent l'étendue de son admiration. Elles montrent aussi ce qu'un grand artiste peut ajouter à l'influence intellectuelle et morale de son pays et comme son œuvre peut agir sur les idées, entraîner les esprits.

Quand on franchit pour la première fois les Alpes, sans avoir étudié à fond l'art italien, on va de surprise en surprise. Les œuvres des peintres apparaissent sous un jour inattendu. Même Michel-Ange à la Sixtine ou Raphaël dans les Chambres du Vatican, c'est autre chose et c'est mieux

que ce qu'on attendait. Avant eux, le XIVe et le XVe siècle sont remplis de peintres qui se sont appliqués d'une âme naïvement ardente à saisir les formes et le mouvement de la vie et qui ont couvert de couleurs vives et fraîches les murs des églises et des palais.

M. Arnold Goffin, dans un livre abondamment illustré, dit ce qu'il faut savoir sur **Les Primitifs Italiens.** Leur histoire fourmille de faits qui sont devenus légende en passant de bouche en bouche avant d'être recueillis par Vasari. En principe toutes les attributions sont fausses si elles ne sont pas confirmées par des pièces d'archives et, quand une attribution est exacte, on ne sait jamais ce qui reste de l'œuvre originale, retouchée, restaurée au cours des ans.

Lors de la désagrégation de l'empire romain, l'art s'était réfugié à Constantinople, qui donna des réalisations inégalables dans l'architecture et la décoration. Là, l'Orient avait repris son pouvoir d'incantation et abouti à la magnificence. L'Italie, au XIIIe siècle, s'empare des modèles byzantins et peu à peu leur rend une grâce vivante, un attrait de sentiment, un charme profondément humain, la marque de l'esprit occidental. Florence et Sienne sont les deux grands centres de création artistique au XIVe siècle; la suprématie de Florence s'affirme au XVe, où brillent d'autres écoles de peintres, celle d'Ombrie, celles de Venise et de Padoue. Il y aurait toute une géographie de l'art italien à mettre au point, avec un mélange des œuvres et des hommes, les grands artistes ayant été appelés à travailler loin de leur pays d'origine. C'est Florence qui peut être considérée comme la capitale artistique de l'Italie, à cause de la haute intellectualité de ses écrivains et de ses artistes.

§

Venise, à l'opposé de Florence, où l'esprit était naturellement élevé et tendu, se laisse bercer dans le luxe, dans la vie de facilité et de plaisir. Ses peintres sont des coloristes et des décorateurs. Venise a été longtemps la porte de l'Orient, dont les produits affluaient chez elle. Elle a aimé les riches tissus, les fins travaux des brodeuses, et on la regarde

généralement comme le lieu de naissance de l'art de la dentelle qui ne remonte pas au delà de la fin du xve siècle. L'ouvrage de M. Magué sur **Les Dentelles Anciennes,** dans la « collection des Collectionneurs », rapporte l'essentiel sur l'histoire de la dentelle et sur les caractéristiques de cet art qui commande encore aujourd'hui une industrie prospère.

La dentelle est née de la broderie, qui est

Une modification à l'aiguille, dans un but d'ornementation, d'un tissu préalablement fabriqué.

Dans la broderie, l'ornement finit par l'emporter sur le tissu. La dentelle supprime le tissu :

Une dentelle, c'est un ouvrage en fil exécuté à la main ou aux fuseaux, et où tout, fond et ornement, à la fois, est l'œuvre de l'ouvrière.

Qu'elle soit née à Venise ou dans les Flandres, la dentelle s'est vite répandue en Europe, et il en reste des pièces précieuses que recherchent les collectionneurs et les musées et pour lesquelles des artistes célèbres ont composé des modèles. L'ouvrage de M. Magué, comme celui de M. Fage sur la peinture moderne, de la même collection, est un beau livre utile et se classe parmi ceux qu'on se plaira à reprendre sur les rayons de sa bibliothèque.

Aucune industrie à tendance décorative ne s'est développée jusqu'à devenir un art sans la collaboration d'artistes raffinés, doués du sentiment du dessin et de la composition, capables de concevoir les détails et de les incorporer dans un ensemble. La faiblesse de la construction et de la fabrication modernes tient à l'illusion qu'un homme peut créer par la seule vertu de son génie propre. Les siècles passés nous ont laissé des monuments que nous admirons, parce qu'on n'y croyait pas à l'improvisation. M. Pierre du Colombier, qui nous donne le résultat de ses recherches sur **L'Art Français dans les cours rhénanes,** nous fait voir les princes allemands du xviiie siècle en quête d'architectes qualifiés pour édifier ou embellir leurs demeures.

Au début du siècle, l'influence italienne et autrichienne balance l'influence française. Aux yeux des Allemands, le

mérite de l'architecture française est d'avoir rejeté le baroque. Elle a de la sévérité et de la netteté et, même dans le rococo, elle use de l'ornement avec discrétion. Elle attire par un goût épuré qui unit la simplicité à la grandeur.

Paris possède, de 1742 à 1763, une école d'architecture, celle de Jean-François Blondel, où Allemands et Français viennent s'instruire. Plus tard, l'Académie d'architecture, quand Blondel y devient professeur, forme aussi d'excellents élèves.

Les princes allemands s'adressent parfois à des architectes parisiens qui leur fournissent des plans. Le plus souvent, ils emploient des Français qui s'établissent en Allemagne comme Pigage, Ixnard et de la Guêpière. Ils occupent aussi des sculpteurs, des peintres, dont les noms sont plus obscurs, parce que la sculpture et la peinture sont subordonnées à l'œuvre des architectes.

Le XVIIIe siècle, en Allemagne comme en France, est une belle époque au point de vue de l'architecture, du mobilier, de la décoration. Les monuments qu'il a édifiés conservent un peu de beauté dans nos villes, que submergeront un jour des constructions modernes sans grâce et sans goût.

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le Procès en diffamation Fradin contre Dussaud. — Les lecteurs de cette chronique savent que le procès en diffamation Fradin contre Dussaud devait enfin venir les 8 et 9 mars devant la 12e Chambre correctionnelle. Nous disons « enfin », car la plainte datait du 8 janvier 1928. Mais on se rappelle que pour l'empêcher d'aboutir une plainte en escroquerie avait été aussitôt déposée contre les Fradin par la S. P. F. C'est que « trop de gens, écrit Geo London au sujet des plaintes injustifiées, connaissent cet adage de droit : le criminel tient le civil en l'état, et portent plainte contre leur adversaire dans un procès qu'ils sont sûrs de perdre. »

Mais, lorsque, de Moulins, l'affaire vint à Cusset devant des magistrats qui étaient toujours restés en dehors des querelles glozéliennes, le procureur de la République, M. Besson

put déclarer dans son réquisitoire de non-lieu que « des savants notoires avaient repris et réfuté tous les arguments invoqués » dans la plainte de la S. P. F. Et cet arrêt fut confirmé, en juillet 1931, par la Cour de Riom.

Les Fradin avaient donc les mains libres et pouvaient enfin demander à M. Dussaud raison de ses diffamations.

Le 8 mars, au début de l'audience, M. Dussaud, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole du Louvre et conservateur du Musée du Louvre, fit cette déclaration :

Ce n'est point par pur dilettantisme que je me suis occupé de Glozel, mais bien en vertu des fonctions de conservateur de la section des antiquités orientales au Louvre. Chargé de l'entretien des collections et de leur enrichissement, soit par des achats, soit par des dons, je dois veiller à ce qu'il n'y pénètre aucune pièce fausse (1).

Quant à sa lettre reproduite par le *Matin*, M. Dussaud s'en est expliqué ainsi :

Elle n'était pas destinée à la publicité, mais au journaliste qui m'avait interviewé quelques jours auparavant, et dont l'article contenait certaines inexactitudes (2).

Contre la déclaration de M. Dussaud, lit-on dans l'*Œuvre*, le docteur Morlet s'élève avec véhémence. Pour lui, M. Dussaud est aveuglé par le parti pris.

(1) Jamais personne n'a proposé au Louvre l'achat des inscriptions de Glozel. Ce n'est pas au Louvre, mais à Saint-Germain que vont les objets ayant trait à la préhistoire. D'ailleurs, M. Dussaud avait lui-même reconnu par avance que les tablettes de Glozel et leurs inscriptions n'étaient pas de « son domaine », puisque, le 27 juillet 1926, il écrivait au docteur Morlet qui lui demandait des renseignements : « Pour moi, *mon domaine est tout autre* et j'y ai suffisamment à faire pour ne pas me charger d'autre besogne. » (Voir cette citation dans le *Cahier de Glozel* N° 8, *paru en 1929*, ayant pour titre *Mes réponses à M. Dussaud*, page 20, en note). Si M. Dussaud eût réellement agi en tant que Conservateur du Louvre, il l'aurait fait à visage découvert et non en envoyant une lettre anonyme d'intimidation.

(2) Cette lettre ne contenait aucune défense de publication. Le fait même d'envoyer une lettre à un journal n'implique-t-il pas qu'on demande de la faire paraître?

D'ailleurs, s'il n'en avait pas désiré la publication, M. Dussaud aurait dû envoyer au *Matin* une lettre de protestation aussitôt après la parution de sa lettre. Plus que tout autre il paraît bien savoir qu'une lettre *signée*, envoyée à un journal, est une lettre qui sera publiée, puisque, lorsqu'il en redoute la publication, il envoie une *lettre anonyme*, comme, par exemple, le 3 septembre 1927 au critique scientifique du *Journal des Débats*. Il sait prendre de singulières précautions « pour se risquer à donner sous l'anonymat un avis aussi menaçant, sous une apparente charité » (Marcel Sauvage, in *Comœdia*, 30 septembre 1927).

M. Morlet. — Songez qu'il en est arrivé à envoyer une lettre anonyme d'intimidation, comme il a été obligé de le reconnaître dans un pneumatique, lors de sa reproduction photographique dans *Comœdia* (30 septembre 1927); et dans ce pneumatique il y avait d'ailleurs trois fautes de français.

— Ce sont des choses qui arrivent, intervient le président Delegorgue conciliant.

— C'est tout de même beaucoup pour un membre de l'Institut, rétorque le docteur Morlet.

Ensuite le Docteur Morlet expose la genèse du procès en diffamation telle qu'elle a été publiée dans le *Mercure* du 1er mars et entreprend la réfutation du rapport des experts policiers. Mais nos lecteurs ayant suivi très exactement l'affaire de Glozel dàns cette chronique, nous ne donnerons ici que les faits et les arguments nouveaux qui ont été apportés aux débats par les témoins ou les avocats.

Après le Docteur Morlet, sont entendus deux membres de l'Institut (3), qui, ayant fait effectuer, en leur présence, des fouilles de contrôle dans le *Champ des Morts,* viennent affirmer l'authenticité du gisement et des objets trouvés : M. Salomon Reinach, conservateur du Musée de Saint-Germain; M. Loth, professeur au Collège de France.

M. Salomon Reinach. — Même un membre de l'Institut ne saurait pas inventer de nouveaux caractères d'écriture ayant quelque vraisemblance...

Tout récemment un préhistorien américain, nommé Skidder, a fouillé au Puy-de-Lacan, dans la Corrèze, l'étage supérieur du paléolithique, c'est-à-dire ce qui correspond à l'étage de Glozel et il a trouvé une quantité de pièces portant des signes dont un bon nombre se retrouvent dans les inscriptions glozéliennes... C'est tout récent, à tel point que ce n'est même pas encore publié. Si je n'étais pas Directeur de la *Revue Archéologique*, dans le prochain

(3) Un autre membre de l'Institut, M. le commandant Espérandieu, avait également été cité comme témoin; une indisposition l'a empêché de pouvoir se rendre à Paris. Mais il a envoyé au Président de la 12e Chambre une lettre dans laquelle il lui donne son opinion sur les découvertes de Glozel :

« *J'ai l'habitude des fouilles,* écrit-il; *j'en fais depuis 25 ans sur le Mont Auxois (Alésia). J'ai assisté à plusieurs reprises à celles de Glozel; j'ai la conviction absolue de leur sincérité. L'authenticité des objets qui en proviennent me paraît indubitable. J'estime que les attaques dirigées contre ces fouilles ne sont pas fondées.*

« *Veuillez agréer, etc.* » Comt Espérandieu, membre de l'Institut.

numéro de laquelle figurera cet article, je n'aurais pas connaissance de ces découvertes qui ont d'ailleurs été faites sous le contrôle le plus excellent, puisque l'abbé Bouyssonie, qui est un des premiers préhistoriens de France, a assisté à toute la recherche...

Vous voyez donc que Glozel n'est plus isolé et que la question se présente au monde savant sous d'autres couleurs que lorsqu'on a annoncé les premières découvertes.

Me DE MOLÈNES. — Est-ce qu'il n'est pas à la connaissance de M. le Conservateur que dans son propre musée de Saint-Germain, il existait une pièce avec inscription, trouvée il y a plus de trente ans, et *dont on avait complètement oublié l'existence?*

M. SALOMON REINACH. — Si; un os gravé, provenant de la grotte du Placard (Charente). Et nous connaissions aussi une dizaine de pièces, non plus épi-paléolithiques, mais paléolithiques, avec des apparences de caractères.

Me HENRY TORRÈS. — Est-il exact que M. Poisson, ancien président de la Société Préhistorique Française, ait dit à l'éminent témoin que c'était M. Vayson qui finançait toute l'affaire contre Glozel?

M. SALOMON REINACH. — Je ne dis pas que ce ne soit pas exact, mais c'est une conversation; j'aime à me placer sur le terrain des faits; on ne peut pas, même en prêtant serment, prouver l'existence d'une conversation. Enfin vous avez été bien renseigné et je le regrette parce qu'il s'agit d'une conversation.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est exact?

M. S. REINACH. — C'est exact.

Puis M. Reinach expose les raisons matérielles sur lesquelles repose son opinion :

Car il a fallu, dit-il, que je fusse convaincu par mes yeux et qu'en présence d'un des premiers géologues de France, M. Depéret, j'aie vu les objets sortir de l'argile et que M. Depéret me dise :

« *Il n'y a pas le moindre doute, cette argile est intacte. Si on avait introduit des objets, cela se verrait, même au bout de dix, de quinze ans.* »

Après la déposition de M. S. Reinach, on entend celle de M. G. Loth.

M. LE PRÉSIDENT. — Voulez-vous nous dire sur quoi est basée votre conviction?

M. LE PROFESSEUR LOTH. — Tout d'abord, j'étais accompagné de M. l'abbé Breuil. C'est un de mes amis. Nous visitâmes la collec-

tion du Docteur Morlet, puis nous allâmes à Glozel, conduits par le Docteur Morlet et nous étudiâmes la collection des Fradin. En terminant, je dis textuellement à l'abbé (je me souviens, comme si j'y étais, des paroles prononcées) : « Eh bien! l'abbé, nous sommes bien d'accord, c'est du néolithique. » Il me répondit sans hésiter : « Parfaitement, du néolithique. »

C'est maintenant au tour de M. Roman, professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Lyon, d'affirmer l'intégrité de la couche archéologique du Champ des Morts, où il a fouillé lui-même, pendant trois jours, lors de la réunion du Comité d'Etudes :

Me de Molènes. — Je pense qu'il serait utile que M. le Professeur Roman nous dise ce qu'il pense de l'état géologique du Champ de Glozel. Est-ce que les couches étaient remaniées ou est-ce qu'elles ne l'étaient pas?

M. le Professeur Roman. — Elles ne l'étaient pas, sûrement.

Précédemment, M. Roman avait indiqué qu'une autre « preuve formelle » de l'authenticité était la découverte d'objets glozéliens, sous le sol dur de la galerie de la grotte de Puyravel, à une profondeur « de 30 à 40 centimètres », effectuée par lui et le Docteur Arcelin et ensuite par M. le Doyen Depéret.

A son tour, M. Desforges, de Nevers, le préhistorien bien connu, déclare :

A Glozel, j'ai fouillé le terrain, non pas sur cinquante centimètres, comme certains accusateurs l'ont dit, mais sur six mètres de long et trois mètres de large... Quand je suis allé à Glozel, j'étais encore dans l'expectative; j'avais lu tout ce qui s'était écrit pour et contre Glozel et je voulais me rendre compte par moi-même.

Le terrain que j'ai fouillé était absolument vierge, je peux le certifier; il y avait des faisceaux de racines autour des objets...

La couche archéologique était absolument nette, absolument vierge, je peux le certifier, car il y avait des racines vivantes...; l'alvéole, quand on arrachait les objets, était également très caractéristique. J'ai constaté qu'il y avait à l'entour des objets des racines vivantes et j'ai constaté que les alvéoles étaient absolument nettes comme elles le sont lorsqu'on arrache des pierres enfouies de temps immémorial...

Me Torrès. — Vous avez envoyé des objets en communication au Docteur Capitan; qu'en est-il advenu?

M. Desforges. — Ici, je suis un peu gêné pour répondre, mais je vais répondre cependant, car j'estime que le souci de la vérité doit primer toute autre considération...

En effet, il m'a demandé un jour mes silex pour faire son cours à l'Ecole d'Anthropologie... Moi, je me suis empressé de lui adresser mes soixante plus belles pièces.

Or quand, un an après, le Docteur Capitan s'est enfin décidé à les lui renvoyer, « il en manquait quarante (4), et naturellement c'étaient les quarante plus belles.

Quand j'ai reçu cela, expose M. Desforges, j'ai écrit au docteur Capitan : « J'en suis navré surtout pour vous, car je comptais vous les offrir. » Et j'ai même ajouté, mais ceci était à double sens : « Vous n'y perdrez peut-être pas beaucoup. »

Mais voici une chose encore plus grave, ajoute M. Desforges, et j'en parle parce que le docteur Capitan a été un témoin de moralité au sujet de Glozel. Après une subvention que le Ministère m'avait accordée, j'ai adressé un rapport relatif à une nouvelle station que j'avais découverte, et j'ai envoyé en même temps mes vingt plus belles pièces. Il y a même eu un rapoprt écrit du *Comité des Travaux Historiques*, rapport qu'on pourrait retrouver. J'avais déclaré que j'offrais mes vingt plus belles pièces au Musée de Saint-Germain... Je suis allé un jour au Musée de Saint-Germain et j'ai demandé à M. Reinach des nouvelles de cette collection. « Mais, me dit-il, nous ne l'avons même pas vue; elle est rstée en route, à moins qu'elle se soit volatilisée. » Quand j'ai vu cela, j'étais très ému, et je voulais déposer une plainte.

M. le comte de Bourbon-Busset, ancien officier supérieur, rapporte à nouveau la conversation (5) qu'il eut au *Matin*,

(4) La lettre du Dr Capitan, accompagnant l'envoi, disait : « Je vous les renvoie, j'espère que tout y est bien, mais si, par hasard, il en manquait *un ou deux*, cela tient à ce qu'un garçon de bureau, faisant sa tâche comme une brute, a tout renversé... J'ai bien ramassé très soigneusement, mais encore une fois s'il en manquait *un ou deux*, il faudrait m'excuser. »

(5) M. Dussaud était venu trouver M. Guittet-Vauquelin pour que le *Matin* arrêtât le procès en diffamation que lui avaient intenté MM. Fradin. Sur le refus de M. Guittet-Vauquelin, M. Dussaud, claquant les portes, était parti, en disant : « Puisque vous ne voulez pas arrêter l'affaire, nous l'arrêterons autrement. »

« Et trois ou quatre jours après, déclare M. de Bourbon-Busset, j'ai vu la perquisition de Glozel. »

avec M. Guittet-Vauquelin et que nous avons publiée dans le *Mercure* du 1er mars.

Me Torrès. — D'autre part, est-il exact que M. Peyrony ait dit au témoin, le 25 septembre 1927, en remontant du *Champ des Morts*, qu'il considérait le gisement comme authentique et que les objets qu'il avait trouvés étaient bien en place.

M. de Bourbon-Busset. — J'assistais à des fouilles. M. Peyrony était arrivé là assez sceptique. Je lui ai demandé ce qu'il pensait. Il m'a dit : « Je ne sais pas au juste ce que c'est, je réserve mon jugement. » On a trouvé différents objets. A la fin de la fouille, j'ai dit à M. Peyrony : — « Qu'en pensez-vous? » Il m'a répondu : « Ces objets sont indiscutablement bien fossilisés et ils sont absolument en place; je les considère comme authentiques. »

On entend maintenant les témoins de la défense.

M. Vayson, un des plus actifs antiglozéliens, expose tout d'abord longuement à la barre ses différentes visites à Glozel, telles qu'elles furent racontées par lui dans *La controverse de Glozel*. Nos lecteurs connaissent ce récit. Ils en connaissent également la contre-partie publiée par le Docteur Morlet dans le *Mercure* du 1er août 1927 (6). Et ils n'ignorent pas non plus que dans sa lettre publiée dans le *Mercure* du 15 septembre 1927, M. Vayson se contente de dire que, s'il n'a pas pu montrer au Docteur Morlet — qui se rendit avec lui à Glozel pour cela — le fameux canal d'introduction dont « la partie terminale, assurait-il à Vichy, devait subsister », c'est qu'il pleuvait : « Nous n'avons même pas cherché à voir l'emplacement, insinue-t-il, et le Docteur Morlet n'a aucunement insisté sur ce sujet. » Le Docteur Morlet n'avait pas à insister puisque, sur le terrain, M. Vayson ne put rien lui montrer (7).

(6) La publication du Dr Morlet a pour titre *Sherlock Holmes à Glozel*.

(7) Voici, d'après la sténographie du procès, le témoignage du Dr Morlet à ce sujet :

« J'ai très bien vu le canal qui conduisait vers l'objet, lui dit M. Vayson. — Pourriez-vous me le montrer? — Parfaitement, me dit-il. — C'est un peu tard pour aujourd'hui, dis-je, voulez-vous qu'on y aille demain matin? » M. Vayson ne voulait pas; il prétendait être pressé de rentrer à Paris. Je lui dis : « On n'a pas le droit de porter une accusation aussi grave contre d'honnêtes paysans sans le faire constater. Il faut que vous veniez. » J'ai insisté, et le lendemain nous sommes allés sur les lieux. Sur les lieux, je lui ai dit : « Montrez-moi le fameux canal d'introduction? » *Il n'y en avait pas*. Plus tard, quand j'eus publié ceci, M. Vayson a répondu : « Pourquoi le Dr Morlet n'a-t-il pas insisté davantage? »

A la fin de la déposition de M. Vayson, Me Torrès lui pose différentes questions :

Si j'ai bien compris, le témoin au cours de sa première entrevue avec M. Emile Fradin avait demandé à lui acheter une partie de sa collection.

M. VAYSON. — Oui, parfaitement.

Me TORRÈS. — Très bien.

M. VAYSON. — Je fais une collection. Je viens de publier un ouvrage sur les faux (8). Tous les musées et toutes les collections importantes...

Me TORRÈS. — Vous faites même collection de faux noms!... Je voudrais que nous nous expliquions sur les conditions dans lesquelles le témoin s'est présenté une première fois à Glozel. Vous allez ensuite chez le Docteur Morlet, chez un savant de la qualité et de la moralité du Docteur Morlet; est-ce que vous avez déclaré au Docteur Morlet que vous étiez déjà allé à Glozel? Précisons-le bien; il serait bon que ce fût nettement précisé et entendu. Vous avez bien déclaré que vous n'étiez jamais allé à Glozel? Non? Vous avez même demandé la route qui y menait.

M. VAYSON. — C'est possible, je ne connaissais pas, en effet, la route de Vichy à Glozel.

Me TORRÈS. — Est-il bien exact que lorsque vous avez été voir le Docteur Morlet, quinze jours après être allé à Glozel, vous ne lui ayez pas fait connaître, dans une conversation qui roulait sur Glozel, que vous connaissiez déjà le gisement, que vous y étiez allé quinze jours auparavant, que vous aviez vu Fradin et que vous lui aviez proposé d'acheter une partie de sa collection?

M. VAYSON. — Voilà trois fois que je vous le dis...

Me TORRÈS. — D'autre part, quand vous êtes allé à Glozel, vous avez mis une signature... Voilà votre signature : *Pradenne Lozé.* Comment vous appelez-vous, Monsieur? Avant l'affaire de Glozel, vous vous appeliez Vayson, aujourd'hui Vayson de Pradenne, et quand vous vous présentez dans un musée... Or, voilà, Monsieur, comment vous vous introduisez à Glozel.

Il n'y avait pas lieu d'insister davantage, puisque M. Vayson ne pouvait pas me le montrer... Ensuite, nous avons fouillé... *En ma présence, il n'a jamais pu faire constater le moindre truffage horizontal, vertical, oblique ou en diagonale.* »

(8) Bien qu'il le laisse ici supposer, M. Vayson ne fait pas seulement collection de faux, puisqu'il a acheté les importantes collections *Commont* et *Babeau*. Et seule sa tactique de déprécier tout d'abord les collections pour les payer moins cher lui fit manquer l'achat de la collection *Dubus*.

M. Vayson. — Pardon, je signe sur un registre sur lequel beaucoup de gens d'ailleurs mettent des fantaisies, je signe un nom qui est le mien et qui est suivi du nom de ma femme...

Me Torrès, *répondant au Président.* — Permettez, Monsieur le Président, vous comprenez bien le sens de mes questions. Nous avons affaire à un témoin qui prétend apporter ici une vérité scientifique, à un témoin qui s'exprimait tout à l'heure sur un ton si péremptoire et avec un contentement si évident de lui, nous avons affaire à un témoin qui se fait une réputation pour avoir qualifié de fausses les collections qu'il veut d'abord acheter, puis par la suite qui publie des travaux sur des collections dites fausses, peut-être parce qu'on les lui a refusées, qui auraient été des collections vraies si on les lui avait cédées... Seulement, Monsieur, je récuse quant à moi ces garanties de compétence (9), le scrupule de probité scientifique et de moralité d'un témoin qui commence par mentir au Docteur Morlet et qui manifeste pour la première fois sa présence à Glozel par l'apposition d'une signature revêtue d'un paraphe, signature et paraphe qui ne sont pas de lui.

Après M. Vayson, vient déposer à la barre M. Champion, chef d'atelier au Musée de Saint-Germain. Il répète textuellement (10) ce qui est écrit dans *Observations techniques sur les trouvailles de Glozel* (11) et qui a été depuis longtemps réfuté par le Docteur Morlet dans le *Cahier de Glozel* N° 1,

(9) Dans sa plaidoirie, Me de Molènes donnera lecture, au sujet de la compétence scientifique de M. Vayson, d'un passage d'un article des Professeurs H. Breuil et Koslowski, publié dans l'*Anthropologie* (Nos 5-6, Tome XLI). Le voici :

« L'article de M. Vayson sur le Paléolithique ancien de la vallée de la Somme est postérieur à la mort de Commont... ...*Le travail de M. Vayson, outre qu'il traite avec trop de légèreté l'œuvre admirable et originale du savant picard, témoigne en bien des détails d'une réflexion très insuffisamment mûrie sur ces problèmes. Les bases de notre travail demeurent donc dans les observations de Commont, contrôlées et complétées par de nombreux savants, auxquelles M. Vayson n'a rien ajouté de personnel et qu'il n'a nullement ébranlées.* »

Abbé H. Breuil, Prof. au Collège de France et à l'Institut de Paléontologie humaine.
L. Koslowski, Prof. à l'Université de Lvow.

(10) Me Garçon a pu dire au cours de la déposition de M. Champion qu'il la « *suivait sur le rapport* ».

(11) Voici un modèle desdites « *observations techniques* » : « *Les ossements paléolithiques ou néolithiques*, écrit M. Champion, *ne sont jamais formés que de matière minérale et n'ont pas la moindre trace de matières organiques.* » Si M. Champion avait ouvert les *Hommes Fossiles* de M. Boule, directeur du Museum (première édition, p. 62) il aurait pu y lire au sujet des « dépôts de l'âge du Renne » : « *Les ossements qu'ils renferment sont à peine fossilisés.* »

intitulé *La Commission Internationale.* Cela n'en est pas moins drôle :

M. CHAMPION. — Le pourcentage des matières organiques est tellement grand qu'en dissolvant la matière minérale de ces os...
Me GARÇON. — On peut faire du bouillon avec.
M. LE SUBSTITUT. — Il ne doit plus être très gras !

Le Docteur Regnault, ex-président de la S. P. F., écrit *l'Œuvre,* porte une barbe en coup de vent et une lavallière qui lui donne l'aspect conventionnel du « vieil original ». Il a dirigé la perquisition du Musée de Glozel.

— « Je n'ai pas eu la surprise, s'exclame-t-il, de voir certains objets faux. Ils l'étaient tous. »

Avec l'abbé Favret, on a la réédition du *Rapport* de la Commission Internationale. Nous venons de voir que ledit Rapport a été réfuté par le Docteur Morlet dans le *Cahier de Glozel* N° 1.

Cependant dans sa déposition, l'abbé Favret a cru bon de lancer de nouvelles insinuations :

Nous avons fait un croquis que M. le Président a précisément sous les yeux. On a opposé à ce croquis un autre qui était tiré d'une photographie de l'*Illustration.* Il y a un malheur : c'est que la photographie de l'*Illustration* a été faite après que nous avons eu étudié entièrement le gisement dont il ne restait plus rien.

La première partie de ce paragraphe voudrait laisser croire que le croquis de la Commission fut pris sur le terrain même. C'est faux. Les membres de la Commission n'effectuèrent sur place aucun croquis de l'emplacement de la tablette et des différentes couches à ce niveau. Le 24 novembre, l'un de ses membres écrivait au Professeur Tricot-Royer qui avait été seul à prendre un dessin sur le terrain :

Pourriez-vous me dire exactement, et joindre un croquis puisque vous avez fait un relevé exact, ce que vous avez vu et constaté lors de l'exhumation de la brique?

Naturellement, j'ai donné suite à ce vœu, ajoute M. Tricot-Royer, et lorsque le rapport de la Commission a été rendu public, il était accompagné d'un dessin qui n'avait aucun rapport avec le mien.

Ce qui n'empêcha pas M. Dussaud de dire, le 2 janvier 1928 :

Le croquis dont elle a appuyé sa démonstration ne saurait être contesté, puisqu'il est l'œuuvre d'un fervent glozélien, M. Tricot-Royer...

Quant à la photographie de l'*Illustration,* reproduite par le Docteur Morlet dans sa *Commission Internationale,* elle montre la tablette *in situ,* avant son complet dégagement et de nombreuses racines de fort volume qui s'imbriquaient en tous sens dans la couche archéologique. On voit également l'alvéole du bloc de pierre.

Donc le gisement, dont l'abbé Favret affirme qu' « il ne restait plus rien », *était intact.*

Enfin les deux experts adjoints à MM. Bayle et Amy viennent à leur tour répéter ce qu'ils ont signé avec l'ex-directeur de l'Identité judiciaire. La *Réfutation* en a paru dans le *Mercure* du 15 septembre 1930 et plus récemment dans le *Petit Historique* du Docteur Morlet.

L'audience du 9 mars fut consacrée aux plaidoiries.

Me Henry Torrès, avec l'art puissant que l'on connaît, plaide l'action en diffamation pour laquelle MM. Fradin ne demandent qu'un franc de dommages-intérêts. Leur désintéressement est manifeste.

Il s'attache surtout à démontrer le synchronisme absolu qui a existé entre le procès de Moulins, — qui n'avait d'autre but que d'empêcher de venir à l'audience le procès qui est plaidé aujourd'hui, — et ce dernier ,tant que l'affaire est restée à Moulins.

Mais lorsque après son rétablissement, le tribunal de Cusset prit possession du dossier, un *non-lieu* intervint et fut confirmé par la Cour de Riom, sur appel de la S. P. F., confirmation d'autant plus probante que le Président de la Chambre des mises en accusation était M. Calemard, membre de la S. P. F.

Enfin, au cours de sa plaidoirie, Me Torrès donne lecture, *in extenso,* de la lettre anonyme écrite par M. Dussaud ainsi que du pneumatique dont, son écriture ayant été identifiée, M. Dussaud a été obligé de se reconnaître l'auteur.

Me Marc de Molènes plaide la partie scientifique du procès. Avec une logique élégante et rigoureuse, il fait la preuve de l'impossibilité de la fraude. Il invoque notamment *l'argument artistique,* en citant l'opinion de très grands artistes contemporains : M. J.-Emile Blanche (12) et S. Detilleux, et montre au Tribunal quelques gravures et sculptures de Glozel, reproduites photographiquement dans le livre du Docteur Morlet.

« Etes-vous bien sûr, s'écrie Me Garçon, que ce n'est pas un chat crevé? »

A son tour, Me Maurice Garçon déploya toutes les ressources de sa fougue et de son esprit inventif. Il sort d'une boîte un morceau de fer (13), — une canne de verrier, — qu'il remet au président.

(12) « Les dessins que j'ai vus, dit-il dans l'*Intransigeant* du 9 août 1928, sont prodigieux... Je ne connais aujourd'hui que deux hommes qui sauraient les faire : Picasso et, à un autre degré, Bourdelle. » Dans *Les Nouvelles Littéraires* du 13 octobre 1928 il ajoutait : « *C'est la vie même, l'artiste semble avoir suivi l'animal dans sa course.* »

(13) Dans le *Mercure* du 15 janvier 1931, le Dr Morlet a écrit au sujet de ce morceau de fer : « Il est bien évident également que la présence d'une canne de verrier dans le champ Duranthon ne nous gênerait nullement, puisque nous y avons reconnu l'existence d'un four de fusion du verre. Mais le morceau de fer, qui y fut trouvé au début, n'était qu'un bras de force de charrue. *Quant à celui qui fut remis, trois ans après, par le Dr Capitan à la S. E. B., comme provenant de Glozel et égaré dans sa collection, nous ne doutons pas que ce ne soit bien une canne de verrier.* »

Voici d'ailleurs, à ce sujet, l'opinion de M. Clément lui-même. La Société d'Emulation lui a demandé « des précisions » :

« Je me souviens fort bien de ce morceau de fer, lui répond-il. Je l'ai vu la première fois que je suis allé à Glozel, en juillet 24. Emile Fradin disait l'avoir trouvé au cours des fouilles qu'il a effectuées tout seul, au milieu des débris de poteries, de charbon de bois et de débris ressemblant à des os calcinés... Personnellement, si je n'en ai pas parlé dans mon rapport, c'est que je n'ai voulu y consigner que des choses exactes que j'ai pu contrôler. Or, je n'étais pas présent au moment de la découverte. De plus, le fils Fradin n'affirmait plus avec autant de certitude l'avoir trouvé parmi les débris de la tombe, mais disait que peut-être il avait pu se trouver dans la couche de terre végétale. Ce qui est fort possible, car l'objet, autant qu'il m'en souvienne, *ne paraissait pas avoir séjourné très longtemps dans la terre et semblait, à première vue, plutôt un fragment d'outil agricole qu'un débris ancien. La couche de rouille qui le recouvrait ne paraissait pas très épaisse.* »

Voilà, méticuleusement notées par un antiglozélien, toutes les caractéristiques du morceau de fer qui fut envoyé au Dr Capitan. Quelles sont, en parallèle, celles du morceau de fer qui fut remis par lui, *trois ans après,* à la S. E. B.? Nous lisons dans le *Bulletin* de cette Société (juillet-août 1928) : « Morceau de fer de 175 millimètres de long, 13 à 16 millimètres de diamètre, suivant *l'importance des boursouflures de la gangue d'oxydation, qui offre des excroissances.* »

Quelle métamorphose!

De toute évidence, il ne peut s'agir du même objet. Il est impossible d'ergoter là-contre. La photographie qui accompagne la description de

Quant à la première tablette (14), c'est une des seize dalles de la sole de la *Fosse ovale*. Elle n'avait pas de signes, lors de la première visite de M. Clément qui eut lieu le 9 juillet 1924, puisque M. Clément ne signale ces signes que dans une lettre du mois de janvier 1925. Enfin, depuis la controverse de Glozel, le Docteur Morlet la tient soigneusement cachée : on n'en voit que la photographie.

Par la suite, assure Me Garçon, toutes les autres tablettes apparaîtront avec les progrès successifs qu'on y peut remarquer (15).

Me Maurice Garçon. — Par une coïncidence singulière, on a trouvé sur une des fameuses tablettes un caractère de l'alphabet phénicien tel que le reconstitua l'académicien Lenormand. Or, ce caractère est une invention de Lenormand (16). Là est l'aveu de la fraude. (*Le Matin*, 10 mars 1932.)

la S. E. B. est encore plus probante : la gangue de rouille est telle qu'elle déforme entièrement l'objet!

(14) Les dimensions de cette première tablette, comparées à celles des seize dalles du fond de la Fosse, montreront aisément la valeur de cet argument. Les voici telles qu'elles ont été données *dès 1925*, dans le premier fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique* :

Première tablette : 13 cm. × 15 cm. × 3 cm. 5 d'épaisseur.
Dalles : 27 cm. × 17 cm. × 5 cm. d'épaisseur.

Les signes alphabétiformes ont été gravés sur cette tablette *avant cuisson*, comme on peut s'en rendre compte avec certitude sur certains d'entre eux que plusieurs brossages intempestifs ne sont pas parvenus à altérer.

Ils ont été vus par 43 témoins (dont plusieurs ont été interrogés par le Juge d'Instruction de Moulins) avant la venue de M. Clément à Glozel.

Le docteur Morlet a toujours montré cette tablette (*qui lui appartient*) aux savants qui venaient le voir. Mais il s'est, en effet, refusé à la livrer à l'Identité Judiciaire, comme le voulaient les antiglozéliens, *car elle aurait été anéantie*. L'état dans lequel sont revenus les objets saisis, lors de la perquisition, prouve qu'il n'eut pas tort.

(15) On ne peut noter aucun progrès dans les tablettes trouvées à Glozel, puisqu'une des plus belles est précisément la première. Mais dans ses publications suivantes, le docteur Morlet, qui avait alors exhumé un grand nombre de tablettes et ne pouvait en représenter que quelques-unes dans des fascicules où la place était limitée, choisissait tout naturellement les plus belles. Quel est l'archéologue, disposant de nombreuses pièces, qui n'en eût fait autant?

(16) Le signe phénicien dont il est question ici (*une croix dans un cercle*) existe parfaitement dans un alphabet phénicien et précisément *dans le plus ancien*, appelé alphabet d'Ahiram.

Or, les tablettes de Glozel contenant ce signe ont été publiées par le Docteur Morlet en *mars 1926*, alors que l'inscription d'Ahiram ne le fut qu'en *septembre* de la même année dans le livre du docteur Contenau. D'ailleurs, avec ce nouveau signe phénicien apparurent également dans Ahiram des formes inconnues de l'aleph et de l'M, qui étaient contenues dans les inscriptions de Glozel et avaient été publiées également en mars 1926.

Cette antériorité de publication de ces trois lettres est une preuve formelle d'authenticité.

Au nom du *Matin*, Me José Théry développa, en une plaidoirie de belle argumentation juridique, les conclusions qui précisaient la bonne foi du journal, que les demandeurs eux-mêmes s'étaient plu à reconnaître.

Puis on entendit le substitut Hurlaux. Il conseilla au Tribunal d'oublier le cadre de l'*affaire de Glozel* évoquée à l'audience pour n'examiner que le point précis de la diffamation. Or, si le *Matin*, qui manifestement n'a jamais eu l'intention de nuire, doit être acquitté, il n'en est pas de même de M. Dussaud qui n'a pas juridiquement établi sa bonne foi. Il doit donc être condamné.

Le président Delegorgue renvoya le jugement à quinzaine.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Romans et nouvelles : Robert de Traz : *A la poursuite du vent;* Paris, Grasset. — Lucien Marsaux : *L'enfance perdue et retrouvée;* Paris, Plon. — Le même : *Le Cantique des Chérubins;* Lausanne, Payot et Cie (« Les Cahiers romands », 2e série, No 1). — Mémento : *Le Livre des Dix*, 1931; Genève, A. Jullien.

Il y a des romanciers de vocation. Balzac, par exemple; plus près de nous, Mauriac et Julien Green. Le roman leur offre le meilleur, presque le seul moyen de dire ce qu'ils ont à dire. Lorsque, d'aventure, ils abordent un autre genre, ils s'y montrent parfois inférieurs à une tâche qui n'est pas proprement celle qui les réclamait. Leur force réside surtout dans le don de l'invention, mais lié, par un mariage indissoluble, à celui de l'observation exacte. Le produit de ce mariage, c'est tout l'art de raconter des histoires. A de tels auteurs, il arrive d'écrire, du premier coup, un chef-d'œuvre que jamais peut-être ils ne dépasseront. La course de certains d'entre eux pourrait se résumer dans un graphique formant des dents de scie très inégales.

Il y a aussi — en beaucoup plus grand nombre — des romanciers d'occasion. Sans trop de peine, les uns réussissent, pour leurs débuts, un ou deux récits faits de souvenirs et de confidences. Mais, en tournant ainsi autour de soi-même, on risque fort de rester court dès la seconde reprise. Quelques-uns se tirent d'affaire par un changement d'exercice. D'autres voient d'abord dans le roman une gymnastique intellec-

tuelle, une manière agréable et commode d'exprimer, de rendre vivantes les idées auxquelles ils s'attachent. Pour peu qu'ils prennent goût à cette besogne, ils ont bien des chances d'y devenir habiles. Lents ou rapides, leurs progrès les amèneront à découvrir, à perfectionner une technique du roman. Le lecteur, un beau jour, s'étonnera de les voir cultiver en experts cet art très spécial auquel ils ne semblaient point destinés tout d'abord.

M. Robert de Traz me paraît appartenir à ce groupe. Son tour d'esprit, ses qualités de psychologue et de moraliste l'inclinaient moins, je pense, à imaginer des destins, à mettre la vérité dans la fiction qu'à pratiquer l'essai, l'analyse, la dissertation ingénieuse.

Ses premiers travaux de romancier manquaient un peu de vie. L'allure en était lente, la couleur souvent terne. De l'un à l'autre, pourtant, le dessin devenait plus ferme, le relief se marquait mieux. A mon sens, le recueil de nouvelles qui s'intitule *Complices* l'emportait de beaucoup sur les romans qui l'avaient précédé. Avec l'*Ecorché*, M. de Traz poussait plus loin son avantage. Je crois cependant qu'il y sacrifiait encore trop à la logique abstraite, aux convenances littéraires, à certaines conventions de vraisemblance, au souci de préparer, d'expliquer les mouvements de ses personnages.

A la poursuite du vent marque un nouveau progrès. Ce titre, emprunté, sauf erreur, à l'*Eclésiaste*, désigne l'insaisissable amour. Il symbolise la déception des amants dont les vœux furent comblés : *post coïtum animal triste*. Beaucoup d'humains, à vrai dire, n'éprouvent guère cette tristesse ou s'en consolent sans peine :

La plus bell' fill' du monde
N' peut donner que c' qu'elle a.

Il n'est que de s'y résigner. Mais, pour accepter ces limites, il faut les connaître. Bien des gens les ignorent : Eros les fait jouer à colin-maillard, ils ne savent pas ce qu'ils poursuivent. Dans les pays anglo-saxons et germaniques, le succès du pansexualisme freudien procède en bonne partie de la révélation qu'il apporte à d'innombrables malheureux en arrachant le bandeau qui les rendait aveugles. Pour la

même raison, Freud paraît beaucoup moins sorcier aux catholiques et aux Latins.

Maintenir l'instinct sexuel dans l'inconscient, le « refouler » dès qu'il se montre, c'est à quoi s'applique la fameuse éducation anglaise. Grâce peut-être au docteur de Vienne, cela finit par engendrer l'*Amant de Lady Chatterley*, confession naïve et parfois touchante, cri de révolte un peu comique d'un homme formé par l'Angleterre et le puritanisme.

Revenons à M. Robert de Traz. Il trace de son héros, Basil Fairfield, un excellent portrait d'Anglais, très juste, très bien vu, peint sans indulgence ni tricherie d'aucune sorte. Basil rencontre Michelle, une amie de pension de sa femme, et s'en éprend sans le savoir. L'intérêt que lui inspire cette jeune fille — une Levantine née en Egypte de père grec et de mère française — il l'attribue de bonne foi aux motifs les plus « honorables ». Bien entendu, il ne discerne pas le vrai. Sa passion s'exaspère sans lui révéler ce qu'elle est. Enfin, le masque tombe à l'heure où Basil, brutalement, s'empare de Michelle. Presque aussitôt, la satiété lui inspire un grand désir de rentrer chez lui, de retrouver son existence bourgeoise, son fils, sa femme, ses affaires.

Plus intelligente, plus perverse aussi que Basil, Michelle met tout en œuvre pour affoler cet homme qu'elle accuse de lui avoir enlevé sa seule amie. D'emblée, elle a reconnu l'amour inavoué, l'amour masqué de son poursuivant. Elle le déteste et ne songe qu'à venger sur lui les affronts que d'autres, croit-elle, lui infligèrent. Pour arrêter ce jeu cruel, il suffit que le gentleman tourne au satyre. Michelle, dès qu'il l'a prise, se met à l'adorer. Ce brusque revirement n'est certes pas impossible : à la femme qui a trouvé son maître, la chaîne peut devenir aussi précieuse que l'était, auparavant, la liberté. Mais Basil est-il un maître? D'autre part, son créateur a-t-il pensé que la plupart des femmes s'éveillent lentement à la vie des sens et que violer une vierge ne paraît pas être le moyen le plus sûr d'abréger son apprentissage d'amoureuse? Sans doute, il y a des exceptions. Pourtant, on eût préféré que Michelle avouât d'abord sa défaite et ne trouvât qu'ensuite son plaisir.

M. Robert de Traz s'est demandé : « Que devient-on quand

on obtient ce qu'on souhaitait, quand le but atteint vous prive de désir? » Pour Basil Fairfield, il répond à la question. Pour sa partenaire, c'est à peine s'il la pose : au lecteur d'imaginer ce qu'il adviendra d'elle. Quelques personnages secondaires tournent autour du couple. On dirait que l'écrivain hésite à chercher en eux d'autres exemples de cette poursuite anxieuse à laquelle il condamne son héros. Craignant, sans doute, de rendre le récit trop touffu, trop enchevêtré, il a renoncé à les suivre tous dans leurs marches et contremarches.

Le livre — et c'est un bon signe — n'épuise pas son sujet. Il suggère plus qu'il ne dit. Moins arbitraire que d'autres romans du même auteur, il est aussi plus vivant, plus ramassé, d'un rythme plus net et plus rapide. Ce qui ne l'empêche pas d'offrir à la rêverie ces prolongements, ces résonances par quoi se distingue l'œuvre longuement méditée. La composition et le style témoignent d'un art très sûr, qui, sans négliger le détail, s'attache à l'ensemble avec un rare bonheur.

L'Enfance perdue et retrouvée est, si je ne me trompe, le troisième roman de M. Lucien Marsaux. Ce jeune lyrique ne risque point qu'on le prenne pour un observateur impassible. Il ne s'embarrasse guère de « soumission à l'objet ». Si le monde extérieur l'intéresse, c'est par rapport à l'invisible. S'il prête à ses personnages des sentiments, s'il les fait parler et agir, le *comment*, le *pourquoi* de leurs démarches l'intéressent assez peu, du moins sur le plan de la psychologie humaine. A l'inverse de Mauriac, autre tourmenté, qui s'efforce de comprendre dans leur vraie nature tous les êtres dont il s'approche, M. Marsaux ne voit dans la fiction qu'un prétexte à confesser sa propre inquiétude. Il a du talent c'est incontestable. De livre en livre, sa personnalité s'affirme avec une force croissante.

C'est un mystique. Le sens véritable de son appel à Dieu se dissimule parfois sous une sorte de camouflage emprunté à la poésie de l'Eglise romaine. Mais, à n'en pas douter, cette recherche douloureuse tire sa substance du romantisme allemand et de l'inquiétude protestante.

Vous n'avez pas oublié le *Carnaval des Vendanges?* « L'his

toire, observais-je ici-même (1), est celle d'un Don Juan calviniste. Cette épithète se justifie par les ennuis, les malheurs et les catastrophes qui, dans la pensée de M. Marsaux, s'attachent inévitablement au métier de séducteur. Elle convient aussi au caractère de prédestination qu'il imprime à toute la carrière du héros, car Daniel Rambert, victime de son physique irrésistible, fait figure de miroir aux alouettes plutôt que de conquérant victorieux. »

L'Enfance perdue et retrouvée raconte l'expiation, puis la rédemption du pécheur. Vous vous direz peut-être que le pauvre garçon, Don Juan malgré lui, ne méritait « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ». C'est que vous n'avez pas la « tête protestante ». Moi non plus, est-il besoin de le dire? Que voulez-vous que j'y fasse? Daniel Rambert prétend ne pas croire en Dieu, mais il se sent impur. Il est hanté par l'idée du bien et du mal. Un véritable incroyant ne s'occuperait, selon toute apparence, que du juste et de l'injuste, du nuisible et de l'utile, notions qui n'exigent pas nécessairement le secours d'une religion positive. Pour un catholique, la question à débattre serait celle du faux et du vrai, la morale ne pouvant se fonder que sur une croyance métaphysique. Laissons cela. Prenons Daniel comme l'a fait son auteur.

L'infortuné se croit perdu, voué, malgré son repentir, à tous les châtiments. Les femmes qui, autrefois, l'aimèrent et, par l'amour, se livrèrent au mal, seront les instruments de son rachat. Toutes sortes de femmes. Une ancienne maîtresse, Elisabeth, restée au pays avec l'enfant qu'elle eut de lui. Une pure jeune fille. Une prostituée. Ces deux dernières — ô romantisme! — entreront l'une et l'autre au couvent. Cela me rappelle certain récit de M. René Bazin où l'on voyait une pauvre nonne — sécularisée, pour son malheur, par la loi sur les congrégations — se réfugier dans un cloître d'une autre sorte. M. Lucien Marsaux impose à son Yvonne l'itinéraire inverse. C'est elle, au surplus, qui, dans un temps où elle exerce encore sa coupable industrie, empêche Daniel de retomber dans la débauche. A la fin, le chevalier-ser-

(1) *Mercure* du 15 juin 1929, p. 727.

vant d'Yvonne devient, lui aussi, le messager de la Providence : jaloux de la pure amitié que sa « dame » témoigne à ce « cavé », le « mec » joue du browning et envoie son rival à l' « hosteau ».

Daniel est un faible, un triste. En lui-même, il ne trouve guère d'autre ressource que de s'abstenir et d'attendre. Si les filles d'Eve ne se transformaient pour lui en sœurs de charité, il pourrirait sur le fumier d'une morne rêverie. Pour lui accorder quelque compassion, il faut que je me force un peu.

Pourtant, son angoisse est vraiment pathétique. La peinture qu'en fait M. Lucien Marsaux émeut par un accent de sincérité. L'obsession vague, mais tenace, lui donne un ton très personnel, une atmosphère qui ne s'oublie plus dès qu'on l'a respirée. Certains critiques ont comparé l'auteur à Green, à Bernanos. Je veux bien, mais, tandis que ces derniers voient surtout la « Puissance des Ténèbres » et décrivent ses ravages, M. Marsaux semble se tourner vers les Anges pour les appeler au secours des pauvres hommes, qui, sans eux, retomberaient toujours au néant.

Sa prière s'entend mieux encore, si possible, dans le **Cantique des Chérubins,** recueil de onze histoires brèves que publient les « Cahiers romands ». Les dons poétiques de M. Lucien Marsaux perdent parfois de leur vigueur quand il étire trop longuement des variations sur un thème romanesque. La concision de la nouvelle leur assure, en revanche, une singulière acuité, une remarquable puissance verbale. Le raccourci se prête mieux que d'amples développements à exprimer le rêve du visionnaire, ses hallucinations, ses perpétuels passages du plan terrestre au plan surnaturel. Je n'aime pas également toutes les pièces, parfois bien obscures, de ce florilège. Il en est une, la *Mort de Colas,* que je tiens pour une fort belle chose, la meilleure peut-être que nous ait donnée M. Lucien Marsaux.

Il faut déplorer les négligences de style et même de grammaire qui déparent assez souvent les proses de ce poète. L'Inspiré a peut-être tort de se fier avec trop de complaisance à son Inspiration. Dans le langage de plus humbles mortels, cela se traduit par : abuser de sa facilité. M. Mar-

saux devrait bien se mettre dans la tête que l'âge de l'inflation littéraire et du génie quotidien est définitivement révolu.

Mémento. — Le groupe littéraire « La Violette » publie chaque année, à Genève, une sorte d'anthologie collective où dix auteurs donnent des échantillons de leurs talents. Dans le *Livre des Dix 1931*, paru en janvier 32, je signale des vers alertes de M. Charles d'Eternod et les *Palabres* de M. Jean Violette, animateur discret de ce petit cénacle. Avec une ironie sans méchanceté, M. Jean Violette fait tenir à quelques bourgeois de Genève des propos assez pertinents sur les lettres romandes. On ne peut que l'encourager à poursuivre le débat. Au fait, pourquoi n'essaierait-il pas de donner à son recueil annuel l'emploi d'un almanach littéraire où seraient commentés les livres, les pièces de théâtre et les événements de la vie intellectuelle romande pendant les douze mois écoulés? Je crois que le *Livre des Dix*, réformé d'après un programme judicieux, rendrait plus de services et atteindrait de plus nombreux lecteurs que sous sa forme actuelle.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Franz Werfel : *Die Geschwister von Neapel* (Frères et Sœurs, Histoire d'une famille napolitaine), chez Paul Zsolnay, Berlin. — Eugen Diesel : *Secrets de l'Allemagne.* Traduit de l'allemand par Marcel Beaufils, Les Editions Rieder, Paris. — René Lote : *Les Visages de l'Allemagne,* Editions Didier et Richard, à Grenoble.

C'est un enchantement que la lecture du dernier roman de Werfel, **die Geschwister von Naepel** (Frères et sœurs. Histoire d'une famille napolitaine). Que l'histoire d'une famille qui vit complètement repliée sur elle-même et isolée du reste du monde, et que le récit d'événements, en apparence bien insignifiants, qui se produisent à l'intérieur de ce petit groupe d'êtres humains, en arrivent à revêtir à nos yeux une signification si grave et si angoissante, c'est là le secret de cet art de la narration dont l'auteur de *Verdi* et de *Barbara* nous avait déjà fait pressentir la révélation, mais qui atteint, dans cette nouvelle œuvre, son sommet insurpassable. Et cela, sans aucune ostentation, sans aucun appareil compliqué d'analyse ni, Dieu merci, de psychanalyse! Tout, dans ce roman, est vision, décor et beauté, et en même temps matière à penser, problème et symbole. Et on éprouve

une joie presque physique à respirer dans cette atmosphère purifiée et lumineuse.

Le roman se passe à Naples, parmi cette population italienne qui, plus qu'aucune autre, a gardé intactes certaines vénérations du passé et le culte des traditions familiales. Nous sommes introduits dans l'intérieur de Signor Domenico Pascarella, veuf âgé de 66 ans, qui habite avec ses enfants — trois fils et trois filles — une maison de rapport dans un quartier de Naples, modeste et assez populeux, à flanc de coteau. Assurément ce n'est qu'un petit banquier de qui la boutique (qu'il intitule pompeusement « Azienda », de même qu'il appelle l'immeuble où il habite « Palazzo ») s'achalande presque exclusivement parmi une clientèle de vignerons, d'aubergistes et de pêcheurs du port qui lui confient leurs petites économies. Mais, dans ce monde des affaires, il a gardé intacte l'intégrité altière et surtout l'orgueil familial des Pascarella qui passaient jadis pour une des premières familles de Naples. Chaque année, lorsque s'ouvre la saison d'opéra au théâtre San-Carlo, suivant une coutume immémoriale, le petit banquier retient, un mois à l'avance, pour cette soirée de gala, toujours la même loge de balcon, entre celle d'un comte et celle d'un authentique duc, — fier de se montrer avec sa famille à ce rendez-vous du Tout-Naples, enfin à son véritable rang.

C'est du reste le seul luxe qu'il se permette, la seule concession qu'il fasse aux vanités mondaines, le seul contact aussi qu'il permette à ses enfants avec le siècle hostile. Car, aux yeux du commun, Pascarella, ou plutôt « Don Domenico Pascarella », ainsi qu'il se fait intituler par son vieux domestique à demi sourd — passe pour un tyran familial atteint d'une hypertrophie monstrueuse de l'autorité paternelle. Entre sa famille et « le monde du dehors » il a voulu un abîme infranchissable. Il ne conçoit la vie que sous les espèces « d'une table autour de laquelle viennent se ranger en rond les membres d'une même famille, tournés les uns vers les autres, et tournant le dos au reste de l'univers ». Dans cet intérieur d'où la mère est absente — elle est morte depuis longtemps, volatilisée à l'état de souvenir immatériel, de légende pieuse — rien ne fait contrepoids à son

autorité exclusive. Il est plus qu'un père, dans le sens habituel du mot, il est *le* Père, l'incarnation totale de la *patria potestas*, l'affirmation du Principe paternel dans sa pureté incorruptible, exclusive et intransigeante, aux yeux de qui le monde du dehors n'est que danger, tentation, sollicitation mauvaise, intrusion sournoise. Bref, il est une sorte de « centre absolu » qui ne se sent dépendant d'aucun autre système de gravitation. Sa paternité n'a de compte à rendre ni à Dieu, ni au monde, ni à sa propre conscience. S'il aime ses enfants, ce n'est nullement qu'il se sente obligé à cet amour. Il ne sait même pas qu'il les aime. Ils ne sont pas sa propriété; ils sont simplement un double ou un reflet de lui-même, de même que les planètes n'appartiennent pas au soleil, mais font partie intégrante de son système planétaire.

On devine les drames, les conflits terribles, voire tragiques, qui mettront ce petit univers clos en opposition grandissante avec le monde, avec la vie et avec la société humaines qui ne supportent pas une pareille exclusivité. D'abord la lutte désespérée du chef de famille avec cette « réalité du dehors », avec ses sollicitations et ses intrusions, dont chacune sera une atteinte à son autorité, une infraction au code sacro-saint. Et puis la lutte, plus douloureuse encore, du père avec ses propres enfants dont les cœurs, indissolublement unis, et les destinées, fraternellement enlacées, seront, malgré tout, inévitablement entraînés dans le sens de leurs natures différentes et de leurs vocations divergentes, et qui, par une involontaire impiété, travailleront à rompre le faisceau trop étroit où cette protection despotique voudrait à jamais les maintenir ligotés et comprimés.

Mais ce serait interpréter à contre-sens ce roman que d'y voir une critique de l'autorité paternelle, un drame d'émancipation à la Ibsen, ou une âpre satire familiale, à la Strindberg. Certes, il y a une sorte d'Inconscience monstrueuse dans l'affirmation de ce Principe exclusif, il y a un aveuglement systématique dans le despotisme de ce père qui, non seulement se refuse à voir le monde réel comme il est, mais qui ne devine même pas les détresses et les drames cachés

dans le cœur de ses plus proches. Mais dans cette famille exceptionnelle — et c'est précisément ce qui en fait l'attachante nouveauté — ce n'est point du tout la révolte qui donne le ton. La crainte ici se tempère toujours d'un sentiment indestructible d'admiration, de vénération et d'amour. Et en effet, comment ne pas admirer la fière énergie de ce petit banquier acculé à la faillite, par suite des malversations d'un associé malhonnête, et l'héroïque entêtement de ce vieillard qui refait tout le travail de sa vie, afin de remettre à sa lignée un nom sans reproche et sans tache? Et lorsqu'un de ses enfants est en danger de mort, chez ce despote qui jalousement cache et refoule sa tendresse, quels rugissements de lion blessé! C'est que nous n'avons pas affaire à une famille de bourgeois d'aujourd'hui, égoïstes, décadents, mais à une humanité très différemment racée, laquelle met son point d'honneur à cacher son trouble et ses désunions intimes, à refouler les révoltes de l'instinct brutal. Dans ce petit groupement privilégié, que de sacrifices courageusement acceptés, que de dévouements héroïques et de tâches silencieusement accomplies, que de servitudes fièrement portées, et quel affinement d'âme, qui ne pouvait être obtenu qu'au prix de ces luttes et au prix de ces déchirements! Et c'est précisément de tout cela qu'en dépit de ses duretés et de ses étroitesses terribles, le Principe paternel apparaît la condition nécessaire et le symbole. Dans ce Principe, il faut voir, si l'on veut emprunter à Gœthe une de ses expressions favorites, un « *Urphaenomen* », c'est-à-dire un de ces phénomènes éternels, typiques, primitifs et symboliques, situés en dehors de la diversité et du changement, et qui transparaissent dans les phénomènes ordinaires, mais altérés, affaiblis, déformés. C'est bien là le sens des réflexions qu'exprime au cours du roman un des frères, le fils aîné, Placido, poète et philosophe, le raisonneur de la famille :

J'estime qu'il ne faut pas discuter avec papa... Il a toujours raison, même quand il dit une chose fausse ou absurde. Tout au moins il y a quelque chose en moi, je dirai même que tout, en moi, lui donne au fond toujours raison... J'aperçois en lui un élément radio-actif, une substance indestructible dont nous sommes dépourvus, nous, ses enfants. Il suffit qu'il rayonne; il

n'a pas du tout besoin d'être conscient. Ne sens-tu pas que jusque dans son déclin il rayonne aujourd'hui plus que jamais? Déclin? Fi! quel vilain mot! Simplement il s'éloigne. Les petits détails cessent de l'intéresser. J'ai éprouvé par lui bien des choses pénibles. Mais je prends tout de même parti pour lui, chaque fois qu'il refuse son agrément à tout ce qui s'achète à vil prix et qu'il repousse tout compromis... Eh oui! sans lui, le chemin de la vie ne serait qu'une succession d'auberges et d'hôtels, où l'on fait halte, au lieu de toujours aller de l'avant...

Et puis, il y a un autre aspect encore chez ce père napolitain. Il y a la révélation d'un charme particulier dans cette voix généreuse, grave et puissante, sur laquelle l'âge n'a pas de prises, quand le dimanche dans le cercle étroit de sa famille attentive et subjuguée, accompagné au piano par sa fille aînée, tandis que l'un des fils tient la partie du violoncelle, il chante les airs les plus pathétiques de son répertoire, de sa partition préférée, la *Gioconda.* N'est-ce pas, brisant pendant quelques heures toutes les conventions, l'âme secrète de la race qui parle par cette voix, et en elle revit et s'exalte?

D'où vient donc ce charme? se demande encore Placido. Papa en ces heures-là surmontait ses plus délicates pudeurs pour nous révéler à nous, ses enfants, les profondeurs secrètes de son cœur. Et du même coup, c'est comme s'il avait ouvert aussi le verrou de notre cœur. Voilà le charme qu'il y avait dans son chant. J'imagine que notre langue italienne songeait à une chose de ce genre, et qu'elle a voulu l'exprimer par le rapprochement de ces deux termes, au fond identiques : chant et enchantement, *canto e incanto.*

Ne dirait-on pas qu'en ces lignes Werfel lui-même nous donne le secret de son style à lui — dans cette voix vibrante, chaude et très pure qui, sans effort, en un souffle large et puissant, nous révèle la générosité de son organe, l'étendue de son pathétique, et peuple le monde de toutes ces évocations prestigieuses qui sont comme des êtres vivants spontanément nés de son chant — *canto e incanto* — « chant et enchantement ».

M. Marcel Beaufils s'est acquitté avec beaucoup de talent d'une tâche très difficile en nous présentant, sous une forme

vivante et attrayante, la traduction française d'une des études les plus suggestives sur l'Allemagne qui aient paru dans ces dernières années, **les secrets de l'Allemagne** (*Die deutsche Wandlung*) de M. Eugen Diesel. Livre un peu dense et touffu, gonflé, jusqu'à éclater, d'une sève exubérante — le livre d'un observateur et d'un voyageur qui a roulé sur toutes les routes, exploré tous les coins et recoins de l'Allemagne, par les yeux, par l'ouïe, par l'odorat même, humant cette atmosphère par tous les pores, sensible à tous les éclairages, à tous les pittoresques, à tous les styles. C'est le livre aussi d'un écrivain qui, en quelques traits de plume, dans le raccourci de quelques phrases, cerne un paysage, dessine la physionomie d'une forêt, d'un fleuve, d'une ville, évoque en un geste, en un mot, la silhouette d'une race ou d'un tempérament, — le livre d'un penseur enfin, qui pose devant nous le problème allemand dans son inextricable complexité.

Quel chaos bigarré en effet que la diversité géographique de ces univers allemands — les *Gaue* (régions) et les *Stämme* (provinces ethniques) — coincés les uns dans les autres, avec leurs frontières enchevêtrées et leurs fourmilières humaines, poussées par un irrésistible besoin d'essaimement! C'est un foisonnement infini de patriotismes locaux, de diversités, de luttes et de haines religieuses, d'esprits de clocher et d'esprits de caste, de groupements hétérogènes, de formules contradictoires, de fanatismes antagonistes. Voici « l'humus » historique, religieux et moral, qui a alimenté l'âme allemande. Et peut-on parler ici d'unité nationale? — Cependant la Prusse a créé un type d'allemand moyen, mi-soldat, mi-fonctionnaire; elle a donné à l'Allemand une patrie qui s'appelle « l'autorité »; à défaut d'un véritable sens national, elle lui a communiqué l'ivresse d'un orgueil démesuré. — Mais à la suite de quelles fautes s'est ensuite produit l'écroulement de cet Empire? On ne nous le dit pas. A l'Allemagne d'aujourd'hui, privée de son armature militaire, dépossédée de son riche butin, il ne semble rester qu'une formule d'unité : la machine. Tout semble lui crier : « fais-toi machine! » Le paysage romantique s'est changé en paysage industriel mécanisé. L'usine triomphe de l'Etat. Le

« Generaldirektor » prend des allures de dictateur. Et qu'est-ce que cette mécanisation industrielle, comparée à la mécanisation spirituelle, bien autrement meurtrière, qui fait que toute pensée nouvelle dégénère en mépris de l'esprit, en vertige de la vitesse, en spasme, en mensonge! Que sortira-t-il de cet Inferno qui ne travaille plus que pour le provisoire de la misère actuelle? Qu'adviendra-t-il de cette fermentation fiévreuse où grondent, difficilement contenues par la digue déjà fléchissante des lois, des découragements sans nom et des haines inouïes?

Avouerai-je que la solution d'avenir qu'entrevoit l'auteur, ne me paraît guère plus rassurante que la réalité présente? On se représente, sans aucun enthousiasme, ce « Super-empire », fondé sur la technique universellement victorieuse et niveleuse, où s'effaceront les caractères nationaux, et à l'édification duquel travaille dès à présent une Allemagne cyclopéenne. Car là est, paraît-il, son destin, sa mission, sa prédestination.

Sa mission est, inaugurant une sensibilité humaine et européenne, de rompre le sortilège qui pèse sur l'Europe et la paralyse, que les autres nations, enlisées dans les situations vieillies, semblent incapables de rompre de leur côté... A nous de ne pas nous ankyloser, comme la France ou l'Angleterre, dans un stade d'évolution périmé... Les Allemands seront les vainqueurs de l'avenir... *L'Allemagne peut être, selon les circonstances, la mine qui fera sauter l'Europe, ou le Sauveur qui la libérera...*

L'Allemagne appelée à « sauver » ou à « guérir » le monde! C'est une vieille chanson que nous entendons depuis plus d'un siècle. Et nous n'avons vu jusqu'ici, en fait de guérison et de salut, que beaucoup de catastrophes, de haines, de guerres et de ruines. Ce qui est d'ailleurs assez imprévu, ce sont les arguments nouveaux qu'on invoque. Car enfin, on croirait que cet éternel « chaos » allemand, cette « fluidité » et ces « incertitudes » allemandes, cette incapacité de l'Allemagne à se définir, à s'unifier, à se formuler, devraient constituer des conditions plutôt défavorables pour une pareille tâche de pacification, d'unification et de reconstruction. Et si, après s'être posée pendant un siècle,

sans pouvoir la résoudre, la question : « qu'est-ce qui est allemand? » l'Allemagne n'a abouti qu'aux réponses les plus contradictoires, suscitant les haines les plus furieuses, que serait-ce donc, quelles catastrophes et quelles guerres effroyables y aurait-il à redouter, s'il lui était réservé, à elle seule, de répondre à cette autre question : « qu'est-ce qui est européen?»... *Vestigia terrent!*

Voici un autre livre de M. René Lote, intitulé : **les Visages de l'Allemagne,** qui, lui aussi, nous invite à faire une promenade artistique à travers la géographie et l'histoire de l'Allemagne, à travers les paysages, les villes, les arts et la civilisation allemande. C'est grand profit que de se laisser conduire et surtout instruire par un cicerone si averti et en même temps si artiste, et c'est certainement mieux qu'un Baedecker pour gens cultivés qui nous est offert dans cette brochure ornée de dessins ingénieusement évocateurs. C'est, en somme, en un raccourci extrêmement condensé, toute l'histoire de la civilisation artistique allemande, avec ses grandes époques et ses différents styles, tous situés dans leurs « paysages architecturaux ». L'archéologie, l'ethnologie, la linguistique, la géographie, la géologie même, autant que l'histoire de l'art et que l'histoire politique ou religieuse, se prêtent ici un mutuel appui, s'éclairant l'une l'autre. Et nous voyons ces multiples paysages architecturaux, non pas figés à l'état statique, mais dans la mobilité de leur devenir historique. Nous suivons au fil de l'histoire toutes les transitions, les mélanges, les chevauchements, les juxtapositions et les superpositions de leurs différents styles. — Dirai-je que ces excursions à travers le passé sont un peu schématiques et qu'elles se résolvent parfois en nomenclatures passablement arides? Ajouterai-je aussi que l'auteur semble apporter un parti pris, par trop exclusif, à ne mettre en évidence que les emprunts faits par l'Allemagne, sans s'attacher suffisamment à définir, dans la création de ces grands styles, ce qui constitue l'apport original du génie allemand? Pour ne citer qu'un exemple : combien sommaires, sèches et peu révélatrices, les pages consacrées à un Dürer ou à un Grunewald! Y a-t-il un gothique spécifiquement allemand? Une Renaissance spécifiquement alle-

mande? Un baroque, un classique, un romantisme spécifiquement allemands? Constatons là une lacune, d'autant plus sensible que M. Lote lui-même, dans sa conclusion, en souligne l'importance : « Vous aurez beau multiplier votre propagande pour nos admirables villes d'art, dit-il, ni Rouen, ni Avignon, ni Cahors ne sont près de retrouver le charme « moyen âge » de Nuremberg et de Rothenbourg, de Goslar et de Hildesheim. » Volontiers nous aurions sacrifié quelques détails d'érudition pour mieux pénétrer ce charme et en percevoir toute l'âme secrète.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES BULGARES

LA POÉSIE BULGARE (suite) (1). — Le symbolisme bulgare. — Les nouveaux courants. — La tendance sociale dans la poésie bulgare. — Conclusion.

Dès le début, le **symbolisme bulgare** trouve un représentant de talent dans la personne du poète Théodore Traïanov (1880). C'est lui qui le premier a ressenti et exprimé avec vigueur et netteté les éléments des états symboliques de l'âme bulgare de la première dizaine du XXe siècle.

Yavoroff dans la seconde période, et Traïanoff dès le début de son œuvre poétique, avec *Cantique des Cantiques* et surtout *Regina mortua*, concentrèrent leur attention exclusivement *sur* leur âme, « temple de l'Univers entier » (Yavoroff). De l'état d'âme où l'univers (l'âme) devient seulement un « temple des symboles » (Traïanoff), « des forêts de symboles » (Baudelaire), il n'y avait qu'un pas à faire.

Avec un tempérament et une individualité purement bulgares, Traïanoff fit ce pas. Le signe symbolique inachevé de Mallarmé, Stefan George, Baudelaire, en se rétractant dans l'âme de Traïanoff, forme des images à mille surfaces, attirantes par leur caractère mystérieux et apocryphe. Les symboles de Traïanoff se distinguent par une originalité et une impulsion passionnée; ils éveillent les associations les plus lointaines et sont composés dans un rythme saccadé qui donne à ses vers le caractère d'une grotesque symbolique.

Je ne puis m'arrêter aux autres poètes de cette école. Cha-

(1) Voir le *Mercure* du 1er janvier 1932.

cun d'entre eux a fait son apport à la poésie bulgare suivant son talent.

Ludmil Stoyanoff (1888) a un tempérament radicalement opposé à celui de Traïanoff. Porté davantage vers les parnassiens français et le poète russe Valériy Brussoff, il s'engagea, fortement influencé par Traïanoff, dans des voies contraires à son tempérament et décolora dans une grande mesure sa poésie. Ses derniers essais de retour en arrière et de simplification dans ses recueils récents, *Prâmaïka* (1925) et *Sv. Svétih* (1926), viennent trop tard et n'ont aucune importance pour la poésie bulgare d'aujourd'hui. Ses poèmes dramatiques des dernières années contiennent plus de promesses : *Tomiris* (1921), *Apollon et Midas* (1922).

Un des poètes les plus sincères et les plus émouvants de cette génération, est Dimtcho Débélianoff (1887-1916). On trouve dans ses vers l'expression parfaite de la bohème, *produit de cette séparation entre la classe intellectuelle et le peuple, qui marque les deux premières décades du* XXe *siècle.* Ses vers sont l'expression spontanée de son âme de sensitif, si proche de celle d'un Verlaine, d'un Francis Jammes; ils ont la douceur d'une musique irréelle; les images qu'ils contiennent sont esquissées davantage par la musique des paroles et du vers que par leur représentation plastique. Dimtcho Débélianoff est le poète le plus humain de ce temps. Ses derniers vers, écrits sur le champ de bataille, témoignent d'une haute conscience philosophique.

Les autres poètes qui ont suivi cette ligne sont : Trifon Kouneff, Iv. Groser, Christo Jassénoff (1889-1925), Dimitre Bojadjieff (1881-1911), Iv. H. Christoff, Iv. Mirtcheff, Emmanouil P. Dimitroff et bien d'autres encore.

Dans ce courant il y a un sommet et là on peut dire que c'est le soir de cette divine poésie. C'est un point remarquable et un final attardé.

Nicolas Lilieff (1885) est le plus spiritualiste des poètes bulgares. Chez lui les sentiments sont dégagés dans leur substance spirituelle, c'est pourquoi avant d'être des sentiments réels, ils sont de la musique pure. Sa poésie dépasse l'image, le sentiment et le symbole réels qui existent chez

tous les poètes antérieurs et ne s'expriment que dans les nuances d'une perfection musicale.

Avec la résignation d'un cœur concentré en lui-même, il s'enferma dans le cercle fermé de son incolore monde intérieur (notre vie des dernières années); conscient de son sort, il illuminait ses vers de la musique la plus parfaite, dans son désir d'oublier la conscience tragique de lui-même. Mais la lourde « question » de la vie se dressait cruellement devant son âme vierge :

O Dieu, suis-je fait pour vivre
En ce siècle de destruction sauvage?
(*Question.*)

Après P. Slaveikoff, Javoroff et D. Débélianoff, créateurs de sentiments et de rythmes nouveaux, il apparut comme apportant une expression esthétique très profonde et individuelle de l'âme bulgare. Aujourd'hui il représente le beau passé.

Je suis arrivé à la limite dernière,
de mon noir chagrin —
Sans souvenir précieux
Et sans rêve qui me guide.
(*Ahasfer.*)

Proche de Nicolas Lilieff, mais d'une individualité très différente de la sienne, figure la plus capable des femmes poètes bulgares, Elisabeth Beltcheva-Bagriana, qui a publié ses vers dans la revue *Zlatorog* et aussi dans un recueil, « *L'éternelle et sainte* ». Le romantisme délicat d'une âme de femme riche et mûrie par la douleur. Sur un rythme simple et égal et au moyen d'images spontanées, elle parvient à rendre la soif de l'âme, la nostalgie profonde d'une âme proche de la maison natale, de la ville natale, d'un souvenir ému de la grande âme de la terre maternelle.

Cependant le cercle de vie strictement individuel la conduit vers la limite atteinte par Nicolas Lilieff. Une extension du sentiment intime à la vie générale, une plus grande objectivation de son rythme en harmonie avec la vie contemporaine, où l'individu est une victime et une rédemption, une idée plus grande où la vie individuelle puisse se rétrac-

ter, — voici la seule voie qui s'offre au poète moderne qui a perdu contact avec la vie.

Les derniers vers de Bagriana marquent un changement radical de sentiments et de forme. Une simplification de la forme donne une possibilité de rapprochement plus intime avec la vie quotidienne. Dans cette voie de toute une conception psychologique sociale plus nette et plus déterminée, pourra-t-elle la trouver pour sauver la poésie de la banalité d'un pleur purement individuel?

On ne peut pas aller plus loin. Le formalisme spiritualiste extrême se forma pour la vie lorsque celle-ci, après la grande guerre, frémit dans l'horreur d'un sentiment nouveau. Les conditions sociales et économiques dans lesquelles la Bulgarie vécut pendant les dernières dix années ébranlèrent profondément la psychologie bulgare et ce rythme créa une vie nouvelle, un retour vers la vie réelle, vers l'essence de la vie elle-même. Dans cet état psychologique, amenant dans la poésie un sentiment nouveau de la forme et du sens, principalement sous l'influence des poètes russes d'après la révolution (Mayakovski, Chlebnikoff, Essenin, Pasternak, etc.), la continuation de la tradition du symbolisme apparut comme un anachronisme dans le développement de la poésie bulgare. Cette tradition est représentée par les revues *Zlatorog* et *Hyperion*. Les poètes suivant la ligne de N. Lilieff (et lui-même dans ses derniers vers publiés dans *Zlatorog*), — ou bien les poètes poursuivant la tradition de T. Traïanoff, tels que Dimitre Pantéléeff, At. Daltcheff, etc... (appartenant à la revue *Hyperion*), malgré l'achevé de la forme poétique et des sentiments, sont les continuateurs de ce formalisme qui ne suffit plus à l'expression des émotions qui agitent à l'heure actuelle le peuple bulgare. Tous ces noms et bien d'autres encore feront l'objet d'une étude spéciale sur « la poésie contemporaine bulgare ». *Pour le moment, il importe de noter que ces noms mettent fin, dans le développement de la poésie bulgare, à la période spiritualiste et individualiste qui occupe les deux premières décades du* xx*e siècle.*

Le réalisme et le retour au peuple avec les moyens de la poésie nouvelle forment la nouvelle voie et la nouvelle

orientation de la poésie bulgare. La base de cette voie nouvelle fut posée par le grand poète révolutionnaire bulgare Christo Smirnenski (1898-1923) et aussi Géo Mileff (1895-1925) qui quitta définitivement l'individualisme spiritualiste des revues *Vezni* et *Zveno* et devint, dans les derniers jours de sa vie, un apologiste ardent du collectivisme matérialiste (dans ses articles et ses beaux poèmes expressionnistes et futuristes écrits sous l'influence croisée de l'expressionnisme allemand et du futurisme russe). Dans la revue *Plamak* (1924), il lança l'appel pour un retour vers l'âme du peuple, vers des sentiments et des idées redevenus primitifs grâce au réalisme, vers une nouvelle dynamique de la forme. Là commence la dernière période de la poésie bulgare qui promet de nombreux poètes de talent. Nicolas Fournadjieff, Assen Raszvetnikoff, par leurs premiers recueils de vers *Proleten Vetar* (1925) et *Gerîveni Kladi,* ont introduit des sentiments nouveaux dans la poésie bulgare des derniers jours. Cependant, par leurs derniers vers publiés dans la revue *Zlatorog,* dont le caractère est radicalement opposé au rythme fondamental de leur œuvre première et dont ils devinrent collaborateurs, ils opèrent un curieux tournant. Dans la **poésie bulgare sociale,** Nicolas Fournadjieff, après Christo Smirnenski et Guéo Mileff, pose une grande pierre. Son tempérament résonne et s'exprime avec l'ardeur d'un Botev, mais avec une plus profonde poésie, au vrai sens du mot. Chez les modernes poètes bulgares, on peut dire qu'avec lui s'ouvre une voie nouvelle dans la poésie bulgare. Ses images sont fortes, expressives, originales. Sa sensualité pour les choses leur donne une force accrue.

> Ah, j'entends les timbales grandes et noires.
> Elles secouent mon pays d'un rêve,
> C'est mon sort inconnu, mon festin, mon trépas joyeux!
>
> *Nocé.*

Parmi les plus jeunes poètes sociaux figure Slavtcho Krassinski. Chez lui l'expression est d'une spontanéité illimitée. La vie révoltée bat dans sa poésie avec l'ardeur d'une âme qui ne connait pas de limite. Il est très jeune, trouvera-t-il la force nécessaire pour suivre cette voie farouche?

Maintenant tu cherches une autre vie,
Mais dans ce siècle ébranlé
Où le tumulte palpite et gronde
Comme un torrent dans la nuit.

Un autre poète est Lamar (*Zeitre*), pseudonyme de Lalu Marinoff. Chez lui la poésie est devenue une arme de métal. La forme est brutale, les sentiments droits et sans ménagement. Un tempérament tout à fait nouveau pour la poésie bulgare. Une force brutale, — mais avec une profonde tendresse pour les opprimés, les souffrants. Chez lui le sens social est déterminé et par là sa poésie touche peut-être froidement, mais profondément.

Nous sommes les derniers de cet empire terrestre et pourri
Et sans musique et sans mystère,
Nous parcourons les champs,
Nous foulons le blé,
Sur nos chevaux blancs et enragés.

Tel est le début de cette poésie qui, dès ses premiers pas, a traversé une crise d'arrêts brusques, d'absence de forme définie et parfois de manque de caractère, en raison des conditions particulières sociales dans lesquelles elle a vu le jour. Aujourd'hui la poésie bulgare se trouve devant trois voies différentes : la tradition individualiste et idéaliste du passé, le nouveau romantisme, réaliste par la forme et de caractère national, et la tendance sociale, réaliste et primitiviste de l'avenir. Cette croisée des chemins, tragique par les conditions de la vie réelle et sociale, attend de nouvelles personnalités de talent qui réuniront les sentiments, les idées et les formes nouvelles.

La poésie bulgare a toujours suivi la voie de la vie intérieure, ce qui lui a permis d'exprimer des sentiments originaux. La poésie nouvelle qui pointe et prend forme au moment de l'ébranlement matériel et psychologique le plus décisif que le peuple bulgare et le monde entier aient vécu jusqu'à présent, sera l'expression réelle des forces matérielles et psychiques qui déchirent et en même temps reforment la vie actuelle et future de la Nation entière.

THÉODORE GUÉNOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Victor Margueritte : *Aristide Briand*, Flammarion. — G. Bessedowski et M. Laporte : *Staline*, A. Redier. — Essad Bey : *Staline*, Gallimard. — Coudenhove-Kalergi : *Staline et Cie*, Vienne, Editions paneuropéennes.

M. Victor Margueritte n'est pas seulement un romancier de talent, il s'occupe aussi d'histoire contemporaine. Après avoir raconté la guerre de 1870-71 et fait à sa façon la synthèse de la Guerre mondiale (on sait quelles protestations ces derniers ouvrages ont soulevées), il vient de faire paraître une vie d'**Aristide Briand.** C'est un travail historique bien rédigé, ne cherchant pas trop à romancer, mais partial et peu critique dans le choix des sources. L'auteur est ainsi arrivé à faire un éloge exagéré de Briand, homme d'Etat plus prudent que génial et plus ambitieux que patriote. Une vie de Briand constituant un long exposé de son caractère était cependant un sujet qu'un romancier devait être tenté de traiter, mais M. Margueritte n'y a vu qu'une occasion de panégyrique. Briand n'est donc pas pour lui ce qu'il était : un politicien adroit et sensé, mais ignorant et paresseux, craignant toujours d'engager la bataille contre les forts et méprisant les faibles; il le représente au contraire comme un homme d'Etat d'une sagesse et d'une hauteur de vues exceptionnelles. C'est ainsi qu'il le dépeint, au commencement de 1914, « haïssant la guerre, mais la sentant imminente parce que tous les Etats-Majors la désirent et que tous les gouvernements s'y préparent (1) »; ce n'était vrai que de l'Autriche et de son armée (et encore à condition de n'avoir comme adversaire que la petite Serbie), mais chacun craignit de se voir abandonner la fois suivante par le voisin, et ainsi tous successivement intervinrent. Il faut avoir le parti pris de M. Margueritte pour écrire : « Supposez Caillaux à la place de Viviani... Peut-être les efforts combinés des radicaux et des socialistes eussent pu, avec l'ardent concours de Briand, orienter différemment la politique européenne. » Il y a plus de vrai dans ce que M. Margueritte écrit aussitôt après :

(1) Briand avait pris sa part dans cette préparation : sur la demande de Joffre et d'Etienne, il avait décidé en février 1913 de demander le retour au service de trois ans. Il en informa Poincaré, mais celui-ci n'avait eu aucune part à cette initiative et a simplement approuvé.

« Briand, à l'époque où nous le voyons ainsi chercher sa voie (il a la cinquantaine passée), était assez vite fatigué... Métier usant que le pouvoir! (!!!) Déjà, dix ans auparavant, il avait été candidat à la tuberculose... Alors, en tournée dans la campagne, il gobait force œufs crus... A Mme T..., dont la carrure témoignait d'une belle santé et qui lui disait : « J'aime marcher contre le vent », il répondra, pendant la guerre : « Ben oui, c'est parce que vous avez un bon moteur. Mais moi, je n'ai qu'un pauvre petit moteur de rien du tout, *je suis obligé d'aller à droite, à gauche...* ». « Oui, répliqua Mme T..., *vous cherchez le vent.* »

Pour ce qui s'est passé en 1914 et en 1915, il y a un ouvrage admirable, qui renseigne merveilleusement sur Briand; c'est *Au service de la France* du président Poincaré. M. Margueritte ne l'a pas utilisé. Cependant les tomes V à VII avaient paru avant qu'il écrive sa vie de Briand. Le tome VIII (que M. Margueritte eût peut-être pu utiliser aussi) a tracé ensuite de Briand un portrait peu avantageux et d'une ressemblance irrécusable, car il n'est pas fait d'appréciations générales, mais bien de petits traits dont l'authenticité est garantie par la haute loyauté de M. Poincaré. Rien dans le langage et les actes de Briand pendant ces années ne le distinguait des autres ministrables, sauf son scepticisme, son manque de décision et même sa paresse.

Le 11 février 1917, le prince Sixte de Parme entra en relations avec Poincaré pour la négociation de la paix. Peu après, Briand démissionna. M. Margueritte en profite pour insinuer que, s'il était resté ministre, la paix eût été conclue alors. Cette opinion n'a d'autre base que le fait que Briand rentré dans l'opposition, eut aussitôt une attitude de désapprobation de ce qui se faisait. Elle vint accentuer la réputation de faiblesse qu'il devait à son passé. Les Allemands par l'intermédiaire de Mme de Mérode et du baron Coppée s'adressèrent en conséquence à lui. Le 20 septembre 1917 Briand en informa Ribot en feignant de croire que l'Allemagne consentirait « à la restitution intégrale de l'Alsace-Lorraine », puis le 12 octobre informa la Chambre du refus de Ribot de traiter sur cette espérance imaginaire. Ribot fut renversé, mais Clemenceau lui succéda. Quand il const

tua son cabinet, on lui dit : « Pourquoi pas Briand au quai d'Orsay? » « Ce serait atteler une grenouille à un pur sang », répondit le Tigre. Briand, quand on lui rapporta ce mot, aurait fait observer : « Une grenouille est un animal à sang froid, et d'ailleurs il est trop facile d'appeler pur sang une vieille rosse qui rue dans les brancards. »

Jusqu'au 16 janvier 1921, Briand resta dans l'opposition, mais sans que ses idées s'y distinguassent de celles de ses rivaux. C'est ainsi que, quand on discuta à la Chambre la question de notre mandat en Syrie, il revendiqua le triste mérite de nous avoir engagés dans cette affaire. Redevenu président du Conseil, il conduisit nos affaires étrangères d'une façon tout à fait semblable à celle de ses prédécesseurs. Le 19 février 1921, il signa le traité d'alliance franco-polonais; à la fin de 1921, il alla à la conférence de Washington, puis, en janvier 1922, à Cannes; il y négocia avec Lloyd George un traité « pour qu'en cas d'agression non provoquée de l'Allemagne, l'Angleterre se rangeât avec ses forces aux côtés de la France ». Mais alors Poincaré commit la grande faute dont nous souffrons toujours : il protesta contre un pacte qui « donnerait à la France la physionomie d'une nation protégée et semblait autoriser la nation garante à exercer sur nos actes une surveillance indiscrète ». Cette conception plus orgueilleuse que judicieuse reçut l'approbation du président Millerand, qui télégraphia à Briand pour l'aviser « des regrets et de l'appréhension du Conseil des ministres contre les tractations qu'il menait ». Briand dut revenir et donner sa démission. Poincaré lui succéda immédiatement.

Alors commença la dernière période de la vie de Briand, celle où il devint l'apôtre du maintien de la paix par le rapprochement entre les peuples. Elle lui acquit une *légitime popularité*, mais il faut avouer que, dans ses négociations, il n'a guère remporté que ce genre de succès que l'on obtient inévitablement en faisant toujours les concessions réclamées par l'adversaire. M. Margueritte résume l'instabilité de la situation actuelle en écrivant : « Briand est l'obstacle sur la route qui mène à la Tuerie générale. » Bien faible obstacle quand, comme il ajoute, « de l'autre côté du Rhin, les poings

chauvinistes tendent une menace toujours plus redoutable. » Mais Briand ne faisait qu'incarner l'esprit de paix qui anime le peuple français. Quel que soit le gouvernement qui sera au pouvoir, il fera, pour nous préserver de la guerre, ce qu'eût fait Briand lui-même. Mais seule une alliance puissante peut garantir d'une attaque par un Mussolini ou un Hitler.

Deux anciens communistes, G. Bessedowsky et M. Laporte, se sont associés pour écrire une vie de **Staline, l'homme d'acier.** L'un et l'autre ne l'ont guère vu de près, mais ont suppléé à cette lacune par les ressources de leur imagination. C'est donc une vie romancée de Staline qu'ils ont écrite. Elle est d'une lecture fort agréable, mais ne peut guère être utilisée pour une appréciation précise du rôle et du caractère du dictateur. MM. Bessedowsky et Laporte lui attribuent une part prépondérante dans la révolution russe; le 16 juillet 1917, puis le 25 octobre, il aurait joué un rôle décisif. Il est étrange que nul ne l'ait soupçonné avant que Staline ait réussi à devenir le chef du bolchevisme. Je me méfie d'une découverte de ce genre quand elle n'a d'autre garantie que les auteurs d'une biographie romancée.

MM. Bessedowsky et Laporte ont de la sympathie pour Staline parce qu'ils voient en lui un homme d'action génial; Essad Bey, auteur d'une autre vie de **Staline** qui vient d'être traduite, a de la sympathie pour lui, non seulement pour cette raison, mais parce que tous deux sont Géorgiens. Essad Bey, fils d'un grand propriétaire de pétrole et d'une révolutionnaire notoire, a cependant souffert de l'oppression de sa patrie par Staline, mais il est fier que ce Caucasien ait soumis la Russie à la même tyrannie. Plus détaillée que la biographie écrite par MM. Bessedowski et Laporte, celle d'Essad Bey est presque aussi romancée. Comme ces deux auteurs, il consacre de nombreuses pages à décrire les exploits de Staline à l'époque où il détroussait les banques, mais reconnaît que les rapports de police ne confirment pas en général ces prouesses légendaires. Seulement, tandis que MM. Laporte et Bessedowski dialoguent volontiers leurs trouvailles, Essad Bey se contente de leur donner la forme de minutieux

détails. Son livre est d'ailleurs d'une lecture aussi agréable que celle du précédent.

Le **Staline et Cie** de R. N. Coudenhove-Kalergi est un ouvrage profondément différent. Ce grand penseur y trace un tableau admirable de la Russie bolchevique et des dangers que son voisinage peut entraîner pour l'Europe :

Le bolchévisme, écrit-il, représente aujourd'hui le système de puissance le plus vaste et le plus homogène de la planète. Il est à la fois Eglise, Etat et trust... Cette puissance trinitaire obéit à une volonté unique. Cette volonté est incarnée par le chef du Parti communiste russe, par Joseph Staline... Le travailleur, dans cet Etat, est livré pieds et poings liés à l'employeur; celui qui le nourrit est son dictateur... Cette sujétion de l'ouvrier à l'employeur est plus grande que celle, jadis, du serf vis-à-vis du seigneur. Elle ne se compare qu'à celle de l'esclave. Et comme l'Etat est le seul employeur... sa puissance est décuplée... La propriété privée, le seul moyen de défense contre l'Etat en Occident, n'existe plus en Russie... Cette nouvelle forme d'existence ne repose pas sur la folie, mais sur la logique. Ses chefs et fondateurs ne sont ni des criminels ni des fous, mais des fanatiques... Ce phénomène est, historiquement, d'une plus grande envergure même que la Guerre mondiale... C'est l'expérience sociologique la plus gigantesque de tous les temps... Beaucoup d'Européens attendent... la grande contre-révolution russe... Ils n'ont pas vu qu'elle s'est déjà opérée. Son nom est : le stalinisme... Il est un bolchévisme post-révolutionnaire...

Aucun système politique occidental ne ressemble au stalinisme comme le fascisme... La différence fondamentale est, entre les deux systèmes, non de politique, mais d'économie. Le soviétisme a soumis à la toute puissance de l'Etat l'économie elle-même. Le fascisme se contente de limiter l'initiative individuelle, il ne l'étouffe pas... Le sujet italien est encore un homme libre auprès du sujet soviétique.

Dans l'Etat des Soviets, la puissance de l'Etat est assise non pas sur l'opinion publique, mais sur la police. La vie humaine repose sur deux instincts : la peur et l'espoir... Le bolchévisme a paralysé cette puissance motrice qu'est l'espoir. Il n'est plus de bien-être, d'indépendance ou de richesse...

Le stalinisme veut, à l'aide des méthodes capitalistes, édifier ce que l'expérience communiste, en dix années, a détruit ou négligé de construire... Le plan quinquennal se réalise... Il signifie la capitulation du communisme devant le socialisme d'Etat... Il a

pour l'Europe cette conséquence qu'il la menace de trois manières : par sa propagande, par sa force économique, par sa force militaire. La première offensive des Soviets contre l'Europe, il y a douze ans, a échoué. C'était la propagande idéologique, telle que l'a conçue Lénine. La nouvelle offensive de Staline, le plan quinquennal, est la propagande des actes... Dès aujourd'hui, ce plan a converti de nombreux adversaires du bolchévisme... Le plan quinquennal réalisé, la Russie se trouvera, militairement parlant, en face d'une Europe désunie, avec une supériorité écrasante... Surtout, les organisations communistes européennes assurent à l'Union des Soviets, en cas de guerre avec l'Europe, tout un effectif de renfort.

Les rapports de puissance, dans les Etats démocratiques de l'Europe, sont insondables. Les oligarchies y sont indéfinissables, et elles existent pourtant. Ce sont des groupes insaisissables de politiciens, de banquiers, d'industriels, de propriétaires de journaux... L'anarchie économique européenne est pire encore que l'anarchie politique... L'anarchie qui règne actuellement en Europe est pour moitié le revers de l'individualisme européen... L'Européen ne peut se faire à l'idée qu'il ne soit qu'une pierre dans l'édifice de l'Etat... La liberté est un préjugé bourgeois, a dit Lénine. Le bolchévisme mène un combat logique et impitoyable contre la liberté humaine... L'Europe ne peut lutter avec succès contre l'assaut du bolchévisme que sous le signe de la liberté. Elle est menacée par un mouvement qui porte le signe de l'égalité. On ne peut vaincre une idée que d'une façon : par une idée plus belle... Staline avertit l'Europe de *s'unir;* il lui donne un exemple décisif d'énergie... De la réponse dépend l'avenir du monde.

C'est dans le but d'y aider que M. Coudenhove-Kalergi a fondé l'Union Européenne. Le président d'honneur en était M. Briand. Elle vise à être « l'organisation centrale de tous les Européens qui veulent rénover leur continent en créant une forte union politique et douanière de nations libres et indépendantes ».

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Paul Courteault : *Bordeaux, cité classique.* Illustré de 20 pl. comportant 35 figures ; Firmin-Didot. 25 »

Albert Flament : *Côte d'Azur ;* Flammarion. 12 »

Pierre Goemaere : *Soleils de minuit;* Desclée De Brouwer. 7 »

Ethnographie, Folklore

Comm[t] Baudesson : *Au pays des superstitions et des rites. Chez les Moïs et chez les Chams.* Avec 4 dessins de Paule et Mona Baudesson, 36 photogr. h. t. et un croquis ethnographique; Plon. 20 »

Henri Gaden : *Proverbes et maximes Peuls et Toucouleurs, traduits, expliqués et annotés;* Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

P. Kauffmann : *L'Alsace traditionaliste. Types et costumes. L'Habitation rurale.* Avec 30 aquarelles en couleurs et 80 planches de dessins en noir; Librairie Union, Strasbourg. » »

Maurice Leenhardt : *Documents Néo-Calédoniens;* Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Hagiographie

Victor Giraud : *Saint Vincent de Paul.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Colette Yver : *La Vierge,* essai sur la naissance de son culte; Flammarion. 12 »

Linguistique

Ferdinand Brunot : *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome VI : *Le XVIII[e] siècle.* 2[e] partie : *La langue postclassique,* par Alexis François. Fascicule I : *La grammaire et les grammairiens. L'orthographe. La prononciation. Le vocabulaire;* Colin. 90 »

Littérature

Fernand Divoire : *Choix de poèmes.* Préface de Paul Jamati. Portrait gravé sur bois par Alexandre Tretiakoff. (Coll. *Choix de poèmes*); Figuière. 12 »

Stanislas Fumet : *Le renouveau spirituel en France et en Russie.* Avant-propos par Wserolad de Vogt; Cahiers de la Quinzaine, 1[er] cahier de la 22[e] série; Desclée De Brouwer. 6 »

Nadejda Gorodetzky : *Les ailes blanches,* traduit du russe; Cahiers de la Quinzaine, 11[e] cahier de la 21[e] série; Desclée De Brouwer. 6 »

Daniel Halévy : *Courrier de Paris;* Edit. du Cavalier. 15 »

Henri Hauvette : *Littérature italienne,* nouv. édit. revue et augmentée. (Coll. *Histoires des Littératures*); Colin. 35 »

Jacques Heugel : *En spirale,* revue à grand spectacle à regarder du fond de son meilleur fauteuil; Heugel. 12 »

René Johannet : *Joseph de Maistre;* Flammarion. 12 »

Edmond L'Hommedé : *La Marie de Brizeux et sa famille;* Imp. Bargain, Quimper. » »

Benoît Piégay : *Comment j'ai vaincu la misère,* souvenirs d'un paysan, revus et présentés par Emile Guillaumin; Cahiers bleus, Libr. Valois. 5 »

Léon Riotor : *Miettes de mon enfance;* Bibliothèque de l'Artistocratie, Libr. Piton. 7 50

Franck L. Schoell : *L'enfant terrible de la Pologne : Boy;* Gebethner et Wolff. » »

Suétone : *Vies des douze Césars.* Tome III : *Galba. Othon. Vitellius. Vespasien. Titus. Domitien.* Texte établi et traduit par Henri Ailloud; Belles-Lettres. 20 »

Villiers de l'Isle-Adam : *Les trois premiers contes : Claire Lenoir, L'Intersigne, L'Annonciateur,* édition critique par E. Drougard. Tome I : *Texte et variantes.* Tome II : *Sources. Evolution du texte;* Les Belles Lettres (Publications de la Faculté des Lettres d'Alger). 100 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Divers : *L'armée d'Orient vue à 15 ans de distance;* Revue des Balkans. 25 »

Philosophie

M. Cittanova : *Analyse psychologique des notions d'espace, de temps et de relativité*, essai de philosophie scientifique sur l'espace et le temps; Edit. Adyar.

Marguerite Combes : *Le rêve et la personnalité*. Préface d'André Lalande; Boivin. 20 »

Sigmund Freud : *L'avenir d'une illusion*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte; Denoël et Steele. » »

Henri Sée : *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Emile Meyerson*; Alcan. 15 »

Stefan Zweig : *Freud*, traduit par Alzir Hella et Juliette Pary, et suivi de 4 portraits de S. Freud; Stock. 15 »

Poésie

Charles - Adolphe Cantacuzène : *L'Au-delà et l'En-deçà*; Perrin. » »

Charles - Adolphe Cantacuzène : *Sonnets sans écho, etc.*; Perrin. » »

Pol Caput : *Des larmes sur des roses*; Impr. Lorraine Rigot, Nancy. 12 »

Henry Franz : *L'étape dans le brouillard*, poèmes suivis des *Impressions amiénoises* ; Revue des Poètes, Libr. Perrin. 9 »

René Frion : *Vitraux et mosaïques*; Chez l'auteur, La Tour-du-Pin, Isère. 8 »

Fernand Gregh : *La gloire du cœur*; Flammarion. 12 »

Gabriel Guémard : *Mil neuf cent dix-huit*; Imp. Dousset, Paris. » »

Suzanne Malard : *Radiophonies* ; Revue des Poètes, Perrin. 12 »

André Romane : *Les ténèbres ensoleillées*. Hors texte de Paul Baudier; Les Gémeaux. 12 »

Emile Vitta : *Le rythme universel*; Messein. 15 »

Politique

André Bruneau : *Traditions et politique de la France au Levant*. Avec cartes et planches h. t.; Alcan. 45 »

Pierre Daye : *L'Europe en morceaux*; Edit. de la revue Plans. 12 »

Elemer Hantos : *L'Europe centrale. Une nouvelle organisation économique*; Alcan. 15 »

B. Mirkine-Guetzevitch : *Les Constitutions des nations américaines*; Delagrave. » »

Anatole de Monzie : *Petit manuel de la Russie nouvelle*, édit. revue et corrigée; Firmin-Didot. 10 »

Pierre Paraf : *Les Russes sont-ils heureux?* enquête; Flammarion. 12 »

Comte Ladislas Sobanski : *Tour d'horizon. (Le point de vue polonais)*; Préface de M. A. de Panafieu; Gebethner et Wolff. » »

J. Weinstein : *Haute Silésie, pays de contrastes*; Gebethner et Wolff. » »

Questions coloniales

Henriette Célarié : *Nos frères noirs. Cameroun. Dahomey*; Hachette. 12 »

Questions médicales

Docteur Victor Pauchet : *L'automne de la vie. L'homme et la femme à l'âge critique*. Préface de M. Brieux; Edit. J. Oliven. 20 »

Questions religieuses

A. Laborier-Tradens : *Les doutes d'un croyant*, 2e édit. augmentée; Presses universitaires. 20 »

Roman

*** *Les nouveaux Mémoires de Casanova;* Edit. de France. 6 »
Jean Deincourt: *Le Sosie de l'Aigle;* Edit. du Chat-Huant. 15 »
Roland Dorgelès : *Le Château des brouillards;* Albin Michel. 15 »
Louis Dumur : *Les Fourriers de Lénine. Lénine et Kerensky. Le Bolchevisme révélé;* Albin Michel. 15 »
Edouard Estaunié : *Madame Clapain;* Perrin. 15 »
Thomas Hardy : *Les Forestiers,* traduit de l'anglais par Antoinette Six; Nouv. Librairie franç. 24 »
Charles-Henry Hirsch : *Les Rouchard;* Edit. des Portiques. 12 »
Jacques de Lacretelle : *Sabine. (Les Hauts Ponts,* I) ; Nouv. Revue franç. 15 »
Gustave Meyrinck : *Le visage vert,* traduit de l'allemand par le docteur E. d'Etthofen et Mlle Perrenoud; Emile Paul. 12 »
Suzanne Normand : *Les nuits secrètes de l'ambassade;* Lemerre. 12 »
Jules Perrin : *L'amour est un mystère;* Figuière. 12 »
Léon Pineau : *L'enfance heureuse d'un petit paysan.* Préface de Gaston Chérau; Delagrave. » »
Marcelle Prat : *La femme dévorée;* Flammarion. 12 »
Jean Proal : *Tempête de printemps;* Denoël et Steele. » »
Yvonne Renault-Magny : *Rayons X;* Flammarion. 12 »
André Romane et Jean Noury : *Naufrage;* Tallandier. 12 »
Henri Schmitt : *Une vocation,* histoire d'un jeune séminariste; Les Œuvres représentatives. 12 »
Georges Simenon : *L'affaire Saint-Fiacre;* Fayard. 6 »
Stijn Streuvels : *L'ouvrier,* traduit du flamand par A. Habaru; Cahiers bleus, Libr. Valois. 5 »
Odette Valence : *Oublie ton amour;* Flammarion. 12 »

Sciences

Emile Borel et Robert Deltheil : *La géométrie et les imaginaires;* Albin Michel. 20 »
Emile Hatschek : *La viscosité des liquides,* traduit de l'anglais par Georges Arçay. Préface de Marcel Brillouin, avec 88 fig.; Dunod. 66 »

Sociologie

R. et Y. Allendy : *Capitalisme et sexualité;* Denoël et Steele. 9 »
Arturo Labriola : *Au delà du capitalisme et du socialisme,* traduit de l'italien par Stéfan Priacel; Libr. Valois. 20 »
André Sauger : *Dictature ou démocratie;* Cahiers bleus, Libr. Valois. » »
P. Vaillant-Couturier : *Les bâtisseurs de la vie nouvelle. I : Terre du pain, Champs de blé et champs de pétrole. II : Au pays de Tamerlan. III : Les Géants industriels.* Avec des illustrations; Bureau d'éditions, chaque fascicule. 4 »
Georges Viance : *Force et misère du socialisme;* Flammarion. 12 »

Théâtre

Georges Valois : *Journée d'Europe,* trois actes; Libr. Valois. 12 »

Varia

B. Vercier : *La culture des fleurs,* plantes de jardins et plantes d'appartements. Avec 41 illust.; Hachette. 17 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort d'un ami de J.-K. Huysmans. — A propos de la subvention d'Henri Heine. — « Manuscrits autographes ». — Un couplet de chansonnier. — Sottises et coquilles. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix Minerva, d'une valeur de 5.000 fr., a été attribué à Mme Marie-Paule Salonne pour son premier roman *L'Age de perle.*

§

Mort d'un ami de J.-K. Huysmans. — M. Léon Leclaire, dont le nom fut associé si étroitement à l'une des dernières étapes de la conversion de J.-K. Huysmans, vient de mourir à Pau, à l'âge de 71 ans, un an presque jour pour jour après sa femme.

On sait que Huysmans habita près de deux années la maison Notre-Dame qu'avaient fait construire à Ligugé, non loin de la célèbre abbaye, M. et Mme Léon Leclaire, auxquels est dédiée *Sainte Lydwine de Schiedam* (1901).

En annonçant cette mort et en rappelant ces faits, le journal *Pau-Saison* écrit :

A la mort de Huysmans, M. et Mme Leclaire héritèrent de la bibliothèque religieuse de l'écrivain ainsi que de plusieurs manuscrits comme ceux de *L'Oblat, En Route, La Cathédrale* et *Les Foules de Lourdes.* Que deviendront ces précieux manuscrits? Nous ne le savons pas encore.

Depuis la mort de sa femme, M. Léon Leclaire — fils d'un riche carrier de la région parisienne — vivait très retiré. Sa femme, fort lettrée, d'un esprit mordant qui plaisait à Huysmans, était remarquablement intelligente et on peut bien le dire maintenant, dépassait de beaucoup la valeur intellectuelle de son mari, lequel avait du moins le mérite de savoir s'effacer.

M. Léon Leclaire s'était adonné aux sciences occultes, mais d'honorables scrupules religieux l'arrêtèrent à temps dans cette voie. Enfin, au contact d'Huysmans, il avait contracté le goût des visites répétées chez les antiquaires et les bouquinistes parisiens.

§

A propos de la subvention d'Henri Heine.

Paris, le 15 mars 1932.

Cher monsieur et ami,

Le document sur les fonds secrets du ministère des Affaires étrangères en 1841 que j'ai trouvé aux Archives nationales (v. BB30333) et que j'ai publié dans le *Mercure de France* du 15 décembre a provoqué une rectification de la part de M. Frédéric

Hirth. Il écrit que ce document « n'est nullement inédit », la *Revue Rétrospective* en ayant donné une reproduction en mars 1848. Je m'étonne de voir un érudit tel que M. Frédéric Hirth énoncer des jugements sans en avoir préalablement vérifié le bien fondé. En effet, la *Revue Rétrospective* a bien publié une série des relevés des fonds secrets du ministère de M. Guizot pour les années qui ont suivi et pour celles qui ont précédé 1841, mais non pour cette année-là. M. Frédéric Hirth n'a qu'à feuilleter la publication de Taschereau pour voir que sa rectification n'a pas de raison d'être.

Du reste, ma publication prend une importance particulière du fait que les documents de Taschereau sont fort sujets à caution, comme doit le savoir M. Frédéric Hirth, puisque la publication de la *Revue Rétrospective* a provoqué dans la presse de 1848 plusieurs protestations des personnes intéressées, en particulier de Blanqui. L'affaire était venue devant les tribunaux, la valeur historique des documents en a été entachée. Un vrai savant ressent à leur égard une méfiance justifiée. Le document que j'ai publié provient, au contraire, de la source la plus autorisée et sa publication tranche la question.

Quant aux écrivains, que l'on m'accuse d'ignorer, passe pour Augustin Thierry que je suis impardonnable de n'avoir pas reconnu tout de suite sous l'initiale A. Thierry (au reste c'était peut-être Amédée). Pour l'autre je plaide coupable et le savant M. Frédéric Hirth a bien raison de me railler de mon ignorance, car je rougis d'avouer que les travaux littéraires du pieux Eckstein me sont tout à fait inconnus.

Veuillez agréer, etc... S. POSENER.

§

« Manuscrits autographes ».

Ce 14-3-32.

Mon cher Vallette,

Il vient de m'arriver une petite mésaventure : les manuscrits de ma main sont rares, comme je l'ai pu affirmer, il y a peu, à un aimable collectionneur.

Or le n° 1048 du Catalogue de la maison B... attribue à un certain *Viellé*-Griffin (avec deux L), comme *« manuscrit autographe signé de l'auteur »* quelques pages dictées par moi, dans des temps anciens.

Car j'ai acheté ce n° 1048.

On l'a corsé d'une lettre, par moi à vous adressée, concernant le monument Paul Verlaine.

Or la confrontation de cette écriture, la mienne, avec celle de ma secrétaire, ne peut prêter à confusion; ces documents ont d'ailleurs été dépréciés : la chemise porte 230 fr., puis 75, prix auquel je les ai acquis.

Eh bien, je suis lésé, à la fois, comme écrivain à qui on attribue faussement un manuscrit qu'on met dans le commerce, et comme client de la maison B., qui m'a vendu un manuscrit sans authenticité.

Avertie de cette situation, la maison B. ne m'a fourni nulle explication, ne m'a offert aucune excuse, ne m'a proposé aucun remboursement.

Elle a ignoré mon avis. Je suis donc doublement dépouillé. Dans des temps plus légers, quel beau procès aurait-on pu faire de tout cela!

Je vous prierai, seulement, de donner quelque publicité à cette lettre pour le bénéfice des amateurs de *manuscrits autographes.*

Cordialement vôtre. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

Un couplet de chansonnier. — Le couplet cité par André Salmon lors de sa conférence sur Villon, et dont parle M. Ch.-H. Hirsch dans sa dernière chronique des revues, n'est pas reproduit très exactement. J'ai entendu à plusieurs reprises chanter la chanson dont il s'agit par le chansonnier Defrance aux Quat'z'Arts, il y a environ quarante ans, et j'en ai gardé un souvenir précis. Voici ce qu'il chantait :

Je viens d'apprendre qu'il existait encor
Dans les environs d'Angoulême.
Il est marié, vit comme un vrai milord,
A des p'tits enfants qu'il aime.
Pour les endormir l'soir le vieux chat-huant
Leur chante des chansons d'Kam-Hill,
D'Yvette Guilbert et d'Aristide Bruant.
V'là la terreur de Belleville.

M. D.

§

Sottises et coquilles. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Vous avez mille fois raison de vouloir limiter les « sottises » à celles qui proviennent du fait des auteurs eux-mêmes (*Mercure* du 15 mars), mais je prévois comme conséquence une sérieuse réduction de la rubrique.

Néanmoins, il est bon de réhabiliter les auteurs, car ce sont surtout les typographes, les correcteurs et les sténographes qui leur font commettre des « sottises ». (Je parle ici des journaux.) Dans « Le Sottisier

universel » du 15 mars, la moitié des bourdes est imputable aux opérations que subit la « copie » une fois qu'elle a quitté les mains de l'auteur — « sommets » pour « sonnets », « président » pour « précédent », « Syrie » pour « Styrie », « deux » pour « dieux », « conversation » pour « conservation », etc.

Il convient également d'attribuer beaucoup de « sottises » à cette invention diabolique : le téléphone. D'abord, il dénature les sons, ce qui obligeait l'autre jour mon distingué confrère « Pertinax » de s'excuser de « troubles » apportés dans son article de la veille : « essaieraient » pour « cesseraient », « asservissement » pour « affermissement ». Ensuite, le téléphone nécessite l'intervention d'un sténographe, trop fréquemment passé à l'état de machine. Avec le télégraphe, il est possible de découvrir les erreurs de transmission, car on travaille sur un texte de l'auteur. Avec le téléphone, il n'y a rien de tangible, seulement la transcription des sons que le sténographe *croit* avoir entendus.

Quand on téléphone de Genève que plusieurs orateurs ont fait allusion à « Metternich », le sténographe, connaissant mieux « La Vie des Abeilles » que le Congrès de Vienne, transcrit « Maeterlinck ». Quand on lui dicte « l'avion », il transcrit « la viande ».

Si par surcroît la transcription de l'article nécessite l'intervention d'un traducteur, les « sottises » s'accumulent — « huile de santai » pour « Standard Oil », « l'aérodrome de St. Aglane » pour « l'aérodrome de Stag Lane ».

Les « sottises » de ce genre n'ont pas de patrie. Un journal anglais a imprimé « une trouée dans les Alpes supérieures » pour « Gap, dans les Hautes-Alpes ». (En anglais, le mot *gap* signifie trouée.)

Le *Mercure* veut rendre justice aux auteurs. C'est parfait. Mais son « Sottisier » perdra quelques perles. Le classique « Le vieux persiste » n'était qu'une « coquille », qui pourtant méritait d'être transmise à la postérité. G. HANET-ARCHAMBAULT.

Cette lettre appelle quelques observations et rectifications. Jamais le « Sottisier » n'a donné de coquilles, sauf erreur de notre part. Il n'y a donc à craindre aucune réduction de la rubrique. Par contre, le Sottisier du 15 mars est entièrement (et non pas à moitié, comme dit l'auteur de la lettre) composé de coquilles. Nous l'avons donné comme exemple (c'est d'ailleurs la seconde fois) des « sottises » que nous ne donnons pas. Nous recevons également beaucoup de fautes de grammaire ou d'orthographe. Ce ne sont pas davantage des « sottises », et nous ne les reproduisons pas non plus. Peut-être en dresserons-nous un jour une petite liste, choisie parmi les plus récemment reçues, toujours à titre d'exemple à l'intention de nos spirituels correspondants.

§

Le Sottisier universel.

L'ANNÉE DE GŒTHE. — Je ne sais quelle appréhension l'empêcha [Gœthe] de descendre en Italie. Deux fois il se trouva au seuil du « pays où les citronniers fleurissent » ; deux fois il s'arrêta et rebroussa chemin. — EDMOND JALOUX, *Le Temps*, 16 janvier.

J'ai su depuis qu'elle était originaire de Kusnacht [*sic*] sur les bords du lac de Zurich. — PAUL BOURGET, *Le Diamant de la Reine, Revue des Deux Mondes*, 15 février.

Grand amateur de tennis, comme le montrait hier une photo d'*Excelsior*, le roi de Suède s'amuse aussi à collectionner les autographes extraordinaires. Un voyageur, rentré de Laponie, lui adressait récemment une copie de cette inscription qu'il avait relevée là-bas :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

Cet alexandrin est de Regnard, qui le grava de sa main sur un rocher, au delà de Tornéa, en 1681. — *Excelsior*, 24 février.

Pourtant, une grande partie de son esprit [de M. Mario Meunier] reste fidèle à ses origines gauloises. N'a-t-il pas vu le jour — le 12 décembre 1880 — sous le ciel tourangeau, comme l'auteur de *Gargantua*, sur les bords même du Lignon, comme un héros de l'Astrée, à Saint-Jean-Soleymieux, dans la Loire? — *Le Petit Journal*, 16 février.

Or, aux assises, plus encore qu'au théâtre, s'impose la fameuse règle d'Aristophane : unité de temps, unité d'action, unité de lieu. — *Gringoire*, 4 mars.

L'Aiglon, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de Georges Ohnet. Au 5e acte : Wagram, décor spécial. — Extrait d'un prospectus distribué en février par le Théâtre municipal de Poitiers.

Byron fit construire l'hôtel qui abrite aujourd'hui les œuvres de Rodin. — PAUL POIRET, *Cyrano*, 28 février.

...Ne serait-ce que pour prouver que les statues des grands hommes, édifiées « pour survivre à la cité », comme disait Victor Hugo, furent souvent sujettes aux caprices des foules et se succédèrent suivant les régimes qui gouvernèrent notre pays. — *Le Matin*, 2 mars.

Comme quoi les ententes internationales sont parfaitement réalisables dès qu'elles ne portent que sur des glaçons généralement fréquentés par les seuls morses, pingouins et autres plantigrades. — *L'Action française*, 7 janvier.

Tant que la crise dure nous devons tous, comme sur un navire en proie à la tempête, nous serrer autour du pilote et ne pas gêner ses mouvements. — Discours de M. J.-L. Dumesnil, ministre de l'Air, à la Chapelle-la-Reine, le 20 décembre 1931.

Le leader socialiste Otto Wells prononça un virulent discours qui se termina par un exorde enflammé. — *Journal*, 7 mars.

PÉRÉQUATION DES PENSIONS. — Les retraités de toutes catégories de l'arrondissement de Béziers-Saint-Pons et leurs veuves sont invités à assister à la réunion générale qui aura lieu vendredi. — *Le Petit Méridional*, 12 février.

D'après les premières constatations effectuées par le médecin légiste, la fillette a été violentée. Toutefois, le médecin ne pourra se prononcer qu'après une autopsie détaillée. Jusqu'ici, on n'a pu découvrir l'instrument avec lequel l'assassin a accompli son forfait. — *Le Petit Parisien*, 2 mars.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.







BIBLIOTHE

Collection sur beau papier

Œu

COLETTE

*Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de FRANCIS JAMMES. 1 vol.

LÉON DEUBEL

*Vers de jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de GEORGES DUHAMEL. . . . . 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs. . . . . 1 vol.
II. *Civilisation. . . . . 1 vol.
III. *La Possession du Monde. . . . . 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants. . . . . 1 vol.
V. *Confession de Minuit. . . . . 1 vol.
VI. *Deux Hommes . . . . 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite. . . . . 1 vol.
II. *L'Immoraliste . . . . 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs. . . . . 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques. . . . . 1 vol.
III. *Physique de l'Amour. Essai sur l'instinct sexuel . . . 1 vol.
IV. *Le Songe d'une Femme. Choses anciennes . . . . . 1 vol.
V. *Un Cœur virginal. . . . . 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres. . . . . 1 vol.
II. *L'Homme intérieur. Derniers vers. . . . . 1 vol.
II. *Le Cœur solitaire. Premiers vers (*Fleurs de neige. Joies grises. Le Sang du Crépuscule*) . . . . 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. . . 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu L'Eglise habillée de feuilles. . . . . 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis. 1 vol.
IV. *Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J Rousseau et Mme de Warrens aux Charmettes et à Chambéry. Pensées des jardins. Notes diverses. . 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée. 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle. . . . . 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle. . . . . 1 vol.

J

I. *Poésies : Le San
tation de Notr
II. *Poésies : Des Fle
Derniers vers.
III. *Moralités légenda
IV. *Lettres I (1881-18
V. *Lettres. II (1883-
VI. *En Allemagne B
Berlin. Agend

LOU

I. *Poèmes. Chants d
II. *Orphica. Epigra
Cantiques (*Car*

MAU

I. *Le Trésor des H
II. *La Sagesse et la

I. *Les Syrtes. Les C
clair visage. S
II. *Les Stances. Ipl

I. *Le Meneur de L

HI

I. *Les Médailles d
II. *La Sandale ailée
III. *Les Jeux rustiqu
IV. *Les Lendemains
V. *Poésies diverse
qu'en songe. .
VI. *Vestigia Flamm
VII. *Flamma tenax.

A

*Vers et Proses. Re
éditions, mis en ordr
retrouvés. Préface d

GE

I. *La Jeunesse bl
II. *Les Vies enclo
Poèmes. . .

I. *Au Jardin de l'
II. *Le Chariot d'or
Vase. . . .
III. *Contes. Polyph

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérisque des exemplaires pur fil, à 6

CE, 26, rue de Condé, PARIS (VIe) R. C. Seine 80.493.

IE CHOISIE

,5), à 25 francs le volume

de

JE
Complaintes. L'Imi-
. . . . 1 vol.
é. Le Concile féerique.
Variantes) . . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
es de G. J. AUBRY. 1 vol.
AN AUBRY. . . . 1 vol.
ille. Une Vengeance à
s de G. J. AUBRY. 1 vol.

NEL
(Carmina Sacra) 1 vol.
nnes. Méditations et
l'autre aurore. 1 vol.

LINCK
. . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.

passionné. Enone au
ves nouvelles.. 1 vol.
. . . . 1 vol.

. . . . 1 vol.

ER
e
Eaux. . . . . . 1 vol.
res. . . . . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
pisodes. Sonnets. 1 vol.
et romanesques. Tel
. . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
mes. . . . . . . 1 vol.

ID
riginaux et les premières
NE BERRICHON. Poèmes
. . . . 1 vol.

ACH
Silence. . . . . 1 vol.
ciel natal. Plusieurs
. . . . 1 vol.

N
lusieurs poèmes. 1 vol.
xique. Aux Flancs du
. . . . 1 vol.
vés. . . . . . . 1 vol.

CÉCILE SAUVAGE

*Tandis que la Terre tourne. L'Ame en bourgeon. Mélancolies. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et extraits de Lettres. Préface de JEAN TENANT. . . . . . . 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège . . . . 1 vol.
I. *La lampe de Psyché. Il libro della mia Memoria. . . 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques. . . . . 1 vol.
I. *Poèmes aristophanesques. . . . . 1 vol.

JEAN DE TINAN

. *Penses-tu réussir ? ou *Les Différentes Amours de mon ami. Raoul de Vallonges*. . . . . 1 vol.
II. *Aimienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse. . . . . 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes Tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie. . . . . . . 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. . . . . 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons du Village. Petites Légendes . . . . 1 vol.
V. *La Multiple Splendeur. Les Forces Tumultueuses. 1 vol.
VI. *Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes . . 1 vol.
VII. *Les Heures claires. Les Heures d'après midi. Les Heures du soir. Avec des Variantes en Appendice . . . . . . 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du Chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis. 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois Chansons françaises. Visions de Midi. La Partenza. 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte-Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré . . . . 1 vol.
IV. *La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide. . . . . 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future . . . . 1 vol.
II. *Contes cruels. . . . . 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels 1 vol.
IV. *Axel. 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril. . . . . 1 vol.
VI. *Histoires insolites. . . . . 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde. . . . 1 vol.
VIII. *Morgan. Elén . . . . 1 vol.
IX. *Isis . . . . 1 vol.
X. *Premières Poésies. . . . . 1 vol.
XI. *Propos d'au-delà. Chez les Passants. Pages posthumes . . . . 1 vol.

ette collection peuvent être fournis reliés. Voir les prix à notre catalogue général.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LAFCADIO HEAR

ROMAN

KWAIDAN ou *Histoires et Études de choses étranges*, traduit de l'anglais par Marc Logé. Avec un portrait. Vol. in-16.......................................

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES. *Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Baital-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala.* Traduites et précédées d'une préface par Marc Logé. Vol. in-16..........................

CHITA. *Un Souvenir de l'Ile dernière.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18...

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de psychologie japonaise.* Traduits de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18.......................

KOTTO, traduit de l'anglais par Joseph de Smet. 1 vol. in-18..............

FANTOMES DE CHINE. *Six Légendes.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18...

YOUMA, roman martiniquais. Traduit par Marc Logé. Vol. in-16...........

CONTES DES TROPIQUES, traduits de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-16...

LITTÉRATURE

LE JAPON. Vol. in-16...

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE. Vol. in-16.................

ESQUISSES MARTINIQUAISES. Vol. in-16.......................

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA. Vol. in-16...

LETTRES JAPONAISES 1890-1893. Vol. in-16..................

AU JAPON SPECTRAL. Vol. in-16.......................................

ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES. Vol. in-16...

UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-16...

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JOSEPH DE SMET

LAFCADIO HEARN. *L'Homme et l'Œuvre.* Vol. in-18.................

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

LES BONNES RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET LE MAROC AU DÉPART DE PARIS-QUAI D'ORSAY

— **Par Hendaye, Madrid, Algésiras et Tanger** (service **quotidien**).

Trains rapides (1re-2e classes et toutes classes) et service de luxe (wagons-lits, la ; wagons-salons, le jour) en France et en Espagne ; **moins de 3 heures de mer** respondance immédiate à Tanger par train rapide pour Fez, Rabat et Casablanca gons-lits 1re et 2e classes avec continuation sur Marrakech.

— **Par chemin de fer Paris-Toulouse et par avion au départ de Toulouse.**

Service aérien **quotidien** de Toulouse pour Tanger, Rabat et Casablanca. Une nuit chemin de fer et une journée d'avion.

— **Par Toulouse, Port-Vendres, Oran et Oudjda.**

Service maritime hebdomadaire — 31 heures de mer — trains rapides toutes classes ; chettes Paris-Port-Vendres-Quai avec transbordement direct du train au paquebot ou ons-lits Paris-Port-Vendres (ville). Au départ d'Oran trains et services automobiles cts.

— **Par Bordeaux et Casablanca.**

Service maritime hebdomadaire. Traversée en trois jours par les nouveaux paque- rapides et confortables " Meknès " et " Marrakech ".

Pour tous renseignements s'adresser aux Agences de la Compagnie d'Orléans, 16, bd Capucines et 126, bd Raspail; à la Maison du Tourisme, 53, avenue George-V, à s; aux principales Agences de Voyages.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Au départ de Paris, de Lyon et de Marseille, les yageurs de 1re classe, de couchettes et de lits-salon, ivent obtenir, en retenant leur place d'aller, qu'on erve également leur place de retour.

Cette location spéciale est mise à l'essai :

à Paris, gare de Lyon et agence P. L. M., rue Saint-Lazare, 88;

à Lyon, gare de Perrache et agence Bellecourt;

à Marseille, gare Saint-Charles et bureau P. L. M., 17, rue Grignan.

Les voyageurs acquittent d'avance les droits de location d'aller et de retour en dépo- une demande écrite qui devra indiquer l'adresse où leur sera envoyé ultérieurement ket de la place qui leur a été retenue par la gare de retour.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, Paris, le 6 avril, à 14 heures.

MAISON DE RAPPORT, à Paris, 166, rue de Va

Contenance 336 mètres. Mise à prix : 500.000 fr. S'adresser à Me PELLERIN, av., 3, pl. St-Michel
Me Collet, av. ; Me Marotte, notaire.

BULLETIN FINANCIER

dispositions excellentes dont la bourse de Paris faisait preuve depuis le début e année n'ont pu être maintenues au cours de la quinzaine écoulée.

n'est pas que le volume des négociations ait subitement décru; au contraire, érations traitées au comptant par la clientèle ont été plus importantes qu'aunt.

n'est pas davantage que les marchés financiers étrangers aient soudainement sté de l'inquiétude. Si New-York s'est montré assez réservé, dans l'attente de re les premiers effets des mesures de réorganisation bancaire et d'expansion lit votées par le Congrès Washington, Londres, en revanche, s'est constamnontré optimiste. Et la réouverture de la Bourse de Berlin a laissé une excelnpression.

baisse a reparu sur le marché français, ce fut à la suite de circonstances très lières. La principale est l'amélioration de la situation financière de la Grandene. Aux Communes, le Chancelier de l'Echiquier a fait d'importantes déclarair les conditions du remboursement anticipé du crédit franco-américain consenti rnier au Trésor britannique et à la Banque d'Angleterre pour soutenir la livre g. Il a souligné l'importance des recouvrements budgétaires effectués depuis le le janvier et indiqué que l'exercice financier qui va prendre fin le 31 mars d'accupas de déficit.

écutivement, la livre sterling s'est vivement redressée. Et la spéculation interle a « joué » la hausse de la devise anglaise. Aussi bien, la bourse de Paris été délaissée au profit du Stock Exchange. Des « prises de bénéfice » ont ir notre marché. Et elles ont coïncidé avec certaines ventes de professionnels es par l'approche des élections allemandes et des vacances de Pâques.

, un événement fortuit est venu troubler brusquement les places financières ide : le suicide de M. Ivar Kreuger, fondateur du trust Kreuger och Toll — se des Allumettes, l'un des plus grands trusts internationaux. Motivée par s embarras financiers causés par les moratoires qu'ont proclamés divers gouents européens et sud-américains auxquels le trust suédois avait consenti des , la fin tragique de M. Ivar Kreuger a affecté toutes les valeurs internatio- Elle a entamé la confiance et fait reparaître certaines inquiétudes.

este, les gains enregistrés par maintes valeurs françaises et étrangères depuis it de l'année escomptaient nettement une augmentation des prochains divi- Or, de toute évidence, la crise mondiale n'a pas encore pris fin. Les gouents intéressés en sont encore à rechercher les bases d'une restauration ique et monétaire. La conférence du désarmement et le projet d'entente nne sont les premières étapes dans la voie d'une réorganisation universelle. ; du point de vue boursier, de simples espérances.

ne sont pas encore réalisées, mais on peut penser que la dépression monuche à son terme. Aussi bien, une réaction sérieuse des cours ne semble révoir, d'autant moins que la baisse du loyer de l'argent est apparente dans rs pays.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.